PALLI

CAUSERIES

SUR

LES FEMMES

ET

LES LIVRES

PAR

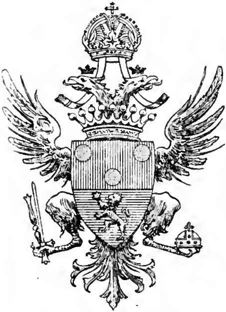
GUSTAVE MERLET

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35



CAUSERIES

SUR

LES FEMMES

ET LES LIVRES

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. GUSTAVE MERLET

RÉALISTES ET FANTAISISTES

CHAMPFLEURY — MURGER

[illegible]BERT — FEYDEAU — ARSÈNE HOUSSAYE — MICHELET — ENFANTIN, ETC.

Deuxième édition. 1 vol. in-12, 3 fr. 50

PORTRAITS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

ATTIQUES ET HUMORISTES

MÉCÈNE — JOUBERT — MAURICE DE GUÉRIN

EUGÉNIE DE GUÉRIN — S. DE SACY — GERUZEZ — MÉRIMÉE — Mme ÉMILE DE GIRARDIN

ALPH. KARR — JOHN LEMOINNE

Deuxième édition. 1 vol. in-12, 3 fr. 50

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

CAUSERIES

SUR

LES FEMMES

ET

LES LIVRES

PAR

GUSTAVE MERLET

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

PRÉFACE

Une préface est toujours un peu embarrassante; car l'auteur se croit obligé d'y parler de lui-même. Or, il lui est également difficile d'avouer ou les reproches ou les joies périlleuses de sa conscience littéraire.

Aussi ai-je été fort tenté de me dérober à cette formalité.

Mais ce silence ne serait-il pas un manque d'égards envers les grandes et belles dames que je me permets de présenter au public? Puisque je les expose à la curiosité des passants, puisque je les *affiche* derrière la vitrine des libraires, c'est bien le moins que je leur offre le bras pour leur servir

d'introducteur, et solliciter en leur nom la faveur d'une bienveillance à laquelle je suis personnellement intéressé.

Résignons-nous donc à dire un mot de ce livre.

La plupart des études qu'il contient ont déjà vu le jour; mais il est vraisemblable qu'elles sont assez oubliées pour avoir quelque chance de paraître nouvelles.

Quant à l'idée de les réunir, je ne m'en excuse pas. Ce serait de l'ingratitude envers les lecteurs et les juges sympathiques qui ont bien voulu conduire assez lestement vers leur seconde édition deux volumes où j'avais rapproché des pages choisies parmi des articles de journaux et de revues[1].

Ce recueil se divise en deux parties.

La première est une galerie de femmes célèbres dont les noms représentent ou les exceptions éclatantes de l'ambition politique, ou les mœurs des temps évanouis, ou des types qui ne meurent pas, comme l'innocence, la vertu, la piété, la dévotion, le bel esprit, la pruderie, la galanterie, l'amour, la

[1] *Les Réalistes et les Fantaisistes*, 2e éd., Didier, 1863. — *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*, *Attiques* et *Humoristes*, 2e éd., Didier, 1864.

passion, le repentir. Il y a là des figures que nous ne reverrons plus; mais il en est d'autres que vous croirez reconnaître, et qui vivent auprès de vous. Je suis sûr, par exemple, qu'Eugénie de Guérin a beaucoup de sœurs ignorées, et leur suffrage ne me serait pas indifférent.

Car il est inutile d'ajouter que ce livre n'a rien de commun avec ce marivaudage voluptueux dont la rhétorique couronne de fleurs les reines de la main gauche ou met des mouches et du fard à la Muse sévère de l'Histoire. A plus forte raison ne faudrait-il pas chercher ici ces analyses indiscrètes qui déchirent tous les voiles, et substituent à l'expression morale d'une physionomie la cruauté d'une *vivisection* anatomique. Mais je n'insiste pas. C'est vraiment un trop mince mérite que d'avoir toujours le respect de soi-même et des autres.

Les portraits que j'esquisse ont déjà tenté bien des plumes; mais à tort ou à raison, je me suis persuadé qu'il y a toujours des découvertes à faire dans une âme humaine et surtout féminine : nul ne saurait se vanter d'avoir dit le dernier mot sur ces sujets inépuisables : ils ont la fleur des choses nouvelles, et semblent ne jamais lasser la curiosité

de l'observateur. Puissé-je ne pas prouver trop évidemment le contraire!

Le volume se termine par quelques causeries dont la dernière est intitulée *le Sommeil et les Rêves*. Si j'ai le malheur d'assoupir mon lecteur, je lui souhaite des songes traversés par l'apparition de madame de Warens ou de mademoiselle de la Vallière.

CAUSERIES

SUR

LES FEMMES ET LES LIVRES

MADAME DE CHEVREUSE

— LA GALANTERIE ET LA POLITIQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE —

Si l'on écrivait un jour l'histoire politique de la galanterie, madame de Chevreuse y devrait avoir son chapitre; car sa beauté fut une puissance qui, pendant trente années, troubla le repos de la France. Aujourd'hui même, à la distance de deux siècles, le souvenir de son esprit et de ses grâces a mérité d'inspirer à un adorateur posthume un livre passionné où revivent toutes ses séductions. Nous n'aurons point, comme quelques juges malicieux, l'ingratitude d'y chercher prétexte à des épigrammes.

Il y a longtemps que le public s'est doucement accoutumé, par un charme toujours croissant, à voir le plus éminent de nos philosophes consacrer les loisirs de sa glorieuse retraite à ces biographies monumentales où les vues pénétrantes d'une infatigable érudition s'allient à la splendeur d'un style magistral, à une éloquence toujours jeune, et à cette rare faculté de l'artiste qui devient comme le contemporain des faits qu'il raconte.

Nous ne sommes pas d'ailleurs assez ennemis de notre plaisir pour prétendre emprisonner les grands écrivains dans le genre spécial où éclata tout d'abord leur génie particulier, et leur défendre d'en sortir, sous peine d'encourir l'injuste reproche d'incompatibilité ou de déchéance. J'accorderai volontiers que dans l'ordre de la sensibilité, de l'imagination ou de la rêverie, il est des aptitudes exclusives qui se concilient mal avec le sens pratique, l'impartialité du jugement, la patience des recherches consciencieuses. Ainsi, quand un maître de la lyre, infidèle à son art, se voue tout à coup à des muses austères, il y a lieu de craindre qu'en croyant peindre les personnages et les événements d'autrefois, il ne devienne le jouet de ses illusions, et n'altère par les fantaisies du roman la vérité du tableau. Mais la critique et l'histoire sont des provinces sur lesquelles le philosophe aura toujours droit de suzeraineté; car il y retrouve la nature humaine, qui est son

objet propre ; et j'avouerai même qu'à ces analyses abstraites, auxquelles tous les esprits ne sont pas également accessibles, je préfère, pour ma part, les enseignements palpables que le moraliste demande à l'étude approfondie des drames réels et des acteurs vivants, dont l'infinie variété nous apprend comment les destinées des nations ou des hommes s'expliquent par les sentiments, les idées, les vertus, les vices, les passions et les caractères des individus.

Aussi, tout en espérant que nos arrière-neveux aimeront assez les hautes spéculations de la métaphysique pour apprécier dignement les ouvrages dans lesquels M. Cousin les a vulgarisées, je suis certain pourtant que des admirateurs plus nombreux encore sont assurés d'avance à cette galerie de femmes illustres dont le nom restera désormais attaché au sien, tant qu'il y aura des lettres françaises. Car, en conduisant ses œuvres à la perfection par ces retouches délicates qui signalent chaque édition nouvelle, il a créé un genre qu'il a élevé jusqu'à lui, et dont il a pris définitivement possession, avec l'autorité du maître qui lui imprime la marque de son originalité.

Voilà ce qu'il serait superflu de démontrer; car chacun le sait. Ouvrons donc ce beau volume, qu'il est plus facile d'analyser que de critiquer. Si nous croyons devoir abaisser le piédestal de madame

de Chevreuse, nous respecterons la statue; et notre plâtre fragile se moulera humblement sur les contours du marbre classique.

I

Issue d'une antique et illustre maison qui, dans le cours des siècles, ne se lassa pas de donner à la France des beautés intrépides mais peu sévères, Marie de Rohan soutint ces traditions héréditaires de sa race par sa hauteur d'âme, par sa vaillance de caractère, et surtout par les entraînements passionnés de son cœur.

Née avec le dix-septième siècle, elle avait moins de dix-sept ans lorsqu'elle épousa le duc et connétable de Luynes, personnage qui, après avoir longtemps passé pour un favori vulgaire, retrouve ici, sous un pinceau plus indulgent ou plus équitable, une physionomie dont les traits le recommandent à l'estime de la postérité, s'il est vrai que, dans la mesure des circonstances, il fut le précurseur du grand ministre qui devait, avec un génie si despotique, poursuivre victorieusement après lui la suprématie du pouvoir royal, l'abaissement de l'Au-

triche et la soumission des protestants. Près de ce fin courtisan qui, par le droit du poignard, parvint à hériter de la succession du maréchal d'Ancre, la jeune duchesse était à bonne école pour apprendre que la fin justifie les moyens. L'avenir prouva qu'elle mit à profit les leçons d'adresse et d'audace que l'empire de ses charmes rendit un jour plus redoutables encore à ses ennemis. Plaire au roi fut la première preuve d'affection que lui demanda son mari; et elle se conforma si docilement à ses désirs que la reine en prit un instant quelque ombrage, mais bien à tort, affirme M. Cousin; et sur ce point, le plus sûr est de s'en rapporter à son érudition.

Il n'en sera pas ainsi de la seconde union qu'elle contracta en 1622, après un an de veuvage, avec Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, qui du reste n'avait d'autre mérite que l'éclat de son nom, et offrait par ses mœurs un exemple périlleux pour son honneur conjugal. Rien en lui ne pouvait captiver celle qui venait de prouver pour la dernière fois qu'elle était capable de constance et de fidélité dans les affections légitimes. Aussi donnera-t-elle désormais toute carrière à des caprices dont M. Cousin « eût détourné les yeux, » s'ils n'étaient liés à d'importants événements, et si ces écarts ne lui avaient paru atténués, soit par les mœurs du temps, soit par un dévouement qui ne marchandait pas les sacrifices, dans l'intérêt d'une amitié royale.

C'était alors dans la cour de France le bel âge de la galanterie; et d'autant plus sensible qu'elle se voyait injustement délaissée, Anne d'Autriche rencontrait plus d'un écueil dans le voisinage de sa vive et hardie surintendante, qui ne savait déjà plus s'arrêter sur la pente glissante des tendresses platoniques. Avant de se précipiter étourdiment en ces intrigues où elle se ménagera si peu, madame de Chevreuse prélude à ses aventures par le rôle équivoque que joue sa complicité provocatrice dans le roman téméraire dont Buckingham fut le héros trop chevaleresque. Publiquement compromise par les hommages déclarés de lord Holland, premier anneau d'une longue chaîne d'amours coupables, elle faillit entraîner dans son naufrage la réputation de sa souveraine, qui se sauve ici à grand'peine des pages, pourtant très-optimistes, dans lesquelles M. Cousin nous raconte avec plus d'un sous-entendu la fameuse scène d'Amiens, et d'autres entrevues où il fut question d'affaires fort étrangères aux rapports diplomatiques des couronnes de France et d'Angleterre.

Une disgrâce commune fut la conséquence de cette faute ou de cette imprudence, que Louis XIII ne pardonna jamais. Mais l'occasion se présenta bientôt d'associer des ressentiments également implacables, et d'ourdir contre le cardinal de Richelieu, dont la police avait été indiscrète, une de ces ligues

où la galanterie est l'arme défensive et offensive de la politique. La reine mère et le roi destinaient au duc d'Orléans la main de Marie de Bourbon, fille unique du dernier duc de Montpensier, et la plus riche héritière du royaume. Ce projet blessa au cœur Anne d'Autriche; « car, n'ayant pas d'enfant, elle redoutait une belle-sœur qui pouvait en avoir, et deviendrait alors toute-puissante par l'ombre du trône qui l'attendait après la mort du roi. » Elle se résolut donc à tout faire pour prévenir ce dernier coup porté à ses espérances. Or, marcher à un but, sans reculer devant aucun scrupule, était le triomphe de madame de Chevreuse. Aussi fut-elle l'âme de cette première conspiration qui, partie du trône, s'étendit jusque chez l'étranger à travers tout le royaume, et menaça de livrer la France à la coalition anarchique des grands, dont l'égoïsme ambitieux s'appuyait à l'intérieur sur les protestants, et au dehors sur tous nos ennemis : la Savoie, la Lorraine, l'Espagne, l'Autriche et l'Angleterre. Autant Richelieu fait grande figure en ce drame ténébreux dont le dénoûment fut sanglant, autant ses adversaires, à l'exception d'une femme, y paraissent dignes d'un mépris qui exclut même la pitié.

Dans la série de lâchetés qui suivirent la ruine du complot, le premier rang revient de droit au duc d'Orléans, qui par ses aveux livra sans remords tous ceux que le cardinal pouvait tenir sous sa

main terrible dans les prisons de Nantes ou de Vincennes. C'est lui qui révéla que le grand prieur de Vendôme lui avait donné le conseil d'aller poignarder le ministre dans sa maison de Fleury, *comme la bête au gîte.* C'est lui qui dénonça le comte de Soissons, Longueville, Soubise, et bien d'autres. C'est lui qui rendit impossible la défense de Chalais. C'est encore lui qui déclara que l'amie de la reine, madame de Chevreuse, avait fait briller à ses yeux l'espérance d'épouser Anne d'Autriche après la mort du roi. Et pourtant aucun danger ne le poussait à ces faiblesses ; car, tandis que la vie de ses complices était en jeu, il en fut quitte pour épouser une des plus aimables princesses de France, avec une dot immense et l'opulent apanage que lui valut cette première trahison, qui ne sera point la dernière. On aimerait à pouvoir s'attendrir au moins sur le sort du jeune fou que les coquetteries homicides de madame de Chevreuse avaient conduit aux pieds de l'échafaud. Mais pour sauver ses jours contre toute espérance, Chalais rivalisa d'ignominie avec le frère du roi. Il grossit à plaisir la liste des suspects ; il descendit aux plus humiliantes supplications ; il s'offrit à devenir l'espion de ses bourreaux ; il offensa la reine par des bruits injurieux. Passant enfin de l'adoration à l'outrage, il chargea des plus graves accusations celle qui par d'enivrantes promesses l'avait précipité dans l'abîme. Vaines bas-

sesses : car il fallut un exemple, et sa tête tomba. Seule, madame de Chevreuse ne se manqua pas à elle-même, et demeura aussi fidèle à ses amitiés qu'à ses haines. Mais, malgré la fierté de son attitude, sa cause est trop mauvaise pour entraîner nos sympathies ; et je ne saurais, comme son historien, m'émouvoir contre la nécessité d'État qui la réduisit « à renoncer aux douceurs de la vie, aux magnificences de son palais, à sa belle retraite de Dampierre, et à chercher un refuge sur la *terre étrangère.* »

N'était-elle pas plus coupable que la victime dont le souvenir devait lui peser comme un ineffaçable remords? Et d'ailleurs cette terre étrangère, où elle armait tant de bras contre son pays, ne lui réserva-t-elle pas bien des consolations, sans compter celle de la vengeance?

Nous ne débrouillerons point ici l'écheveau compliqué des intrigues qui suivirent. Indiquons seulement la chimérique pensée qui les inspira. Les adversaires du cardinal se disaient : « Louis XIII et Richelieu ont un pied dans la tombe ; le premier des deux qui mourra emportera l'autre. L'avenir appartient donc au duc d'Orléans qui déjà est presque roi, à la reine Anne et à la reine mère, qui ont pour eux l'Empire, l'Angleterre et l'Espagne, Préparons cet infaillible avenir, et ne nous donnons pas à un homme dont la destinée est si précaire. » En atten-

dant, madame de Chevreuse, soit en Lorraine, où son exil fut un triomphe, soit en France, où son retour ranima toutes les cabales, ne cessait pas d'être le centre et le lien d'une entente secrète entre les factions intérieures qui avaient des revanches à prendre aux dépens de la royauté, entre toutes les puissances rivales qui épiaient l'occasion de profiter de nos discordes pour entamer nos frontières. Peut-être paraîtra-t-il excessif de ramener ces luttes aux proportions d'un duel entre un ministre et une femme, autour de laquelle un art un peu paradoxal groupe tous les événements pour lui faire un imposant cortége. Je crains en effet que M. Cousin n'ait en cela trop cédé au désir de rehausser son héroïne. Toutefois, si les ferments de troubles tenaient à des causes invétérées et profondes qui en rendaient l'explosion fatale, s'ils furent évidemment l'ouvrage des temps plutôt que celui de madame de Chevreuse, on ne saurait lui contester la célébrité fâcheuse qui associe son nom à toutes les folles rébellions, qu'il faut considérer comme les convulsions désespérées de la féodalité expirante.

Mais la responsabilité de ces trames hostiles à l'État et à la nation doit remonter plus haut qu'elle ; car ce ne fut pas seulement par ses vœux, ce fut aussi par des paroles et des actes qu'Anne d'Autriche provoquait et favorisait des complots aussi contraires à ses véritables intérêts qu'à ses devoirs les

plus sacrés de reine ou d'épouse. Des documents authentiques, ses lettres mêmes, établissent avec une irréfutable évidence que pendant les années 1635, 1636 et 1637, au moment décisif où la France et l'Espagne se faisaient en Flandre une guerre acharnée, elle entretenait les relations les plus actives avec le cardinal infant, général en chef de l'armée victorieuse, qui, après la prise de Corbie, menaçait Amiens. Or, dans cette correspondance clandestine, elle se permettait un langage plus convenable à une Espagnole qu'à une Française. Elle se gardait bien de communiquer au roi les nouvelles importantes qui lui arrivaient incessamment de Bruxelles, de Madrid, de Nancy, de Londres, de la reine mère exilée, de Monsieur, du comte de Soissons, du duc de Bouillon, en un mot de tous ceux qui étaient ouvertement alliés de l'étranger. Mais elle s'empressait de leur transmettre les renseignements les plus préjudiciables à la fortune de nos drapeaux : par exemple, lorsque, par d'habiles négociations, Richelieu s'efforçait d'acquérir le duc de Lorraine, dont les talents militaires et les troupes aguerries pouvaient faire incliner les événements en notre faveur, c'était elle encore qui, instruite de ce secret, se hâtait d'en avertir le comte-duc d'Olivarès, et lui démontrait vivement la nécessité de maintenir la vaillante épée de Charles IV au service de Sa Majesté Catholique, c'est-à-dire contre nous. Et pourtant, au len-

demain même de ces menées déloyales, au mois d'août 1637, le jour de l'Assomption, elle faisait venir son secrétaire des commandements ; et, après avoir communié, lui jurait sur le saint sacrement qu'elle n'avait jamais entretenu aucun commerce ni avec les partis révoltés, ni avec les pays conjurés pour notre perte. Cette garantie solennelle de son innocence, elle la renouvelait encore avec serment devant le père Caussin, jésuite et confesseur du roi. Mais Richelieu n'en était point dupe; car il avait en main les pièces accusatrices. Or, quand elle le sut à n'en plus douter, elle fut bien alors forcée de descendre enfin aux aveux de ses parjures, et de se livrer sans réserve à un pardon plus humiliant encore que cette surveillance jalouse ou ces visites domiciliaires dont elle avait subi l'affront. Son mauvais génie avait été madame de Chevreuse. Aussi, dans ce formulaire de conduite que la reine fut réduite à signer, les plus strictes prescriptions lui interdisaient-elles toute espèce de rapport avec sa dangereuse amie « et ses entremetteurs. »

C'était, ajoute M. Cousin, rendre un grand hommage à la puissance de cette femme courageuse, sur le sort de laquelle le cardinal délibéra en conseil royal, ne sachant s'il devait user envers elle de douceur ou de violence, la laisser libre, l'arrêter ou l'exiler. De près comme de loin, il la redoutait également. En effet, on ne saurait le nier, ses fautes

se relèvent par l'audace qu'elle gardait jusque dans la défaite. Mais nous n'en répugnons pas moins, d'instinct, à tout sentiment qui ressemblerait ici à l'admiration ou à l'indulgence. Car, outre que madame de Chevreuse calculait mal en s'attachant à des causes sans avenir, elle y porta un génie remuant et un besoin fiévreux d'aventures qui témoigne que chez elle le sens moral ne valait pas mieux que le sens politique. Malgré la courtoisie de son éloquent biographe, qui lui sait gré des semblants d'honnêteté qu'elle conservait en ses désordres, et lui fait un mérite d'avoir su toujours remplacer l'amour éteint par des amitiés durables, le chiffre de ses inconstances simultanées ou successives décourage et fatigue ceux qui s'engagent dans ce labyrinthe. A la voir ainsi voltiger de Holland à Chalais, de Chalais à Charles IV, de Charles IV à Montaigu, de Montaigu au comte de Craff, du comte de Craff à Châteauneuf, de Châteauneuf à Campion, de Campion à Laigues, et de tous ceux-ci à bien d'autres, parmi lesquels nous soupçonnons Buckingham et la Rochefoucauld, sans parler des oubliés et des inconnus, nous croyons avoir affaire à une Aspasie de haut rang, à une Ninon de brillant parage; et tout respect s'en va, ou du moins il se présente ici un problème à résoudre : ses passions d'un jour étaient-elles les fantaisies sincères d'une sensibilité nomade, ou les manœuvres d'une diplomatie sus-

pecte qui voulait enrôler des généraux et des soldats dans le parti de ses colères? Si les inclinations de son cœur l'ont jetée et retenue dans les camps où elle combattit si vaillamment, ne louons plus autant la stratégie de son opposition belliqueuse. La politique n'était alors qu'un prétexte aux romans. Mais si, comme il semble en bien des rencontres, ses faiblesses ne furent pas étrangères à la tactique intéressée des factions, défions-nous alors des éloges décernés à la générosité de ses égarements; car le roman n'est plus que le masque de la politique, ce qui nous gâte l'un et l'autre. N'y a-t-il pas en effet je ne sais quoi d'odieux dans ces trafics où le cœur, au lieu de se donner, a l'air de se vendre au profit de l'ambition, où les sourires ont la perfidie d'un piége, où la coquetterie tend ses embuscades à des dupes qu'elle recrute pour la guerre civile? Or, tel fut le cas, au moins pour Châteauneuf, ce garde des sceaux qui avait franchi la cinquantaine, qui était laborieux et consommé dans les affaires, qui devait tout à Richelieu, et qu'un regard de madame de Chevreuse conquit pourtant à la plus insensée des entreprises, sottise qu'il expia par dix ans de captivité.

Car elle porta malheur à la plupart de ses amants; et jamais ils ne furent comme elle assez heureux ou assez habiles pour se soustraire à temps aux éclats de la foudre prête à frapper. C'est que, dans les

hasards où elle entraînait les imprudents dont elle avait dérangé le bon sens, elle eut toujours l'avantage d'une sorte d'inviolabilité, surlaquelle comptait instinctivement son audace. Sans prétendre refuser l'intrépidité à celle qui préféra trois fois l'exil à la soumission, et accomplit sa fuite en Espagne dans des conditions où la vérité passe l'invraisemblance des fictions imaginaires, il faut pourtant bien reconnaître, dût-on contrister un peu son honorable apologiste, que le courage de la grande dame fut moins méritoire en réalité qu'en apparence. Car, protégée par la plus haute naissance, par des alliances voisines du trône, par l'influence considérable dont elle jouissait dans toutes les cours de l'Europe, par le patronage de la reine qu'on ménageait en elle, et surtout par les priviléges d'une beauté à laquelle Richelieu et Mazarin luï-même faillirent rendre les armes, n'était-elle pas plus invulnérable que tout autre dans des désastres qui passaient au-dessous ou à côté d'elle? Quand les bras étaient punis, on épargnait la tête. Regardez son portrait, et vous n'en serez point surpris.

D'ailleurs, ayant fait de bonne heure les sacrifices irréparables qui devaient coûter le plus à une femme, même en un siècle où ils ne coûtaient guère, que lui restait-il à perdre? La famille? mais elle n'avait pas le temps d'y songer. La patrie? mais tour à tour Anglaise, Lorraine ou Espagnole, en eut-elle jamais

d'autre que celle où se trouvaient des cœurs à enflammer et des ligues à soulever contre la France ! Sa fortune? mais à Madrid et à Londres, où elle n'emporta d'autres trésors que son esprit et sa beauté, elle fit bientôt un personnage de reine. Une duchesse de Chevreuse a du crédit partout. La liberté? mais la sienne ne fut jamais sérieusement menacée. Autant par penchant que par intérêt ou nécessité, le cardinal n'était que trop porté à ménager une ennemie qu'il eût été heureux d'attendrir. Elle le savait bien. Aussi ce qu'elle redoutait le plus de sa part, c'était, à n'en pas douter, sa clémence, qui eût gêné ses engagements ou humilié son orgueil. Pour s'y soustraire, elle aima mieux se vouer à la vie errante de l'émigration, et alors, délivrée de tout scrupule, rendre guerre pour guerre à l'auteur de ses souffrances, les lui faire payer cher, et tenter de lasser la fortune à force de constance.

C'est ce qu'elle fit jusqu'au jour où expira Richelieu. Mais cette heure désirée ne fut pas encore celle de la délivrance. Car la reine, compromise avec elle dans la conspiration du comte de Soissons et de Cinq-Mars, n'avait acheté une seconde grâce qu'en trahissant son ancienne favorite, et en se joignant contre elle à ses ennemis, pour donner le change sur ses propres sentiments. De plus, dans le testament de Louis XIII, âme faible mais française, que

l'ombre du cardinal semblait gouverner encore, une clause extraordinaire confirmait et perpétuait l'exil de la duchesse, que dans sa pieuse aversion il avait coutume d'appeler le *diable*. Cependant, quelques jours après sa mort, qui suivit de si près celle de son impérieux ministre, le parlement réformait l'acte souverain qu'il venait d'enregistrer : la régente était affranchie de toute entrave, Châteauneuf sortait de prison, et madame de Chevreuse rentrait à la cour qu'elle avait quittée dix ans auparavant.

II

Mais malgré l'inévitable maturité de l'âge, malgré les enseignements de ses revers, cette femme qui connaissait le fort et le faible de tous les gouvernements, qui avait pratiqué les hommes d'État les plus considérables de l'Europe, revenait en France, entêtée de ses illusions incorrigibles, comme tous les émigrés, dont on a pu dire en tous les temps : « Ils n'ont rien appris et n'ont rien oublié. »

Et pourtant, avec les situations s'étaient modifiés les caractères sur les défauts desquels se fon-

daient ses calculs trompeurs et arriérés. Formée à l'école de la souffrance, Anne d'Autriche n'était plus l'épouse gardée à vue dans son palais, traitée parfois en criminelle d'État, et réduite à combattre par la dissimulation ou la perfidie, armes de la faiblesse, un ministre tyrannique dont elle détestait le joug, non sans courber la tête, en attendant qu'elle pût la relever. Délivrée enfin de ses servitudes par deux morts dont le deuil officiel recouvrait pour elle plus d'une joie, mère d'un roi de six ans, devenue régente grâce au crédit du nouveau cardinal qui fondait sa faveur future sur ce premier bienfait, assez raisonnable pour avoir le sentiment des difficultés qui l'entouraient, et assez habile pour se contenter des honneurs de l'autorité suprême, sans s'imposer le poids des affaires, qui eût accablé son inexpérience, elle eut le bon sens de juger Mazarin aussi nécessaire à la sécurité de son pouvoir qu'elle serait indispensable elle-même à l'élévation de sa fortune. N'oublions pas d'ailleurs qu'Anne d'Autriche était femme, que sa beauté avait résisté à l'épreuve de la quarantaine, et que l'Italien rusé « s'était mis à ses pieds pour arriver jusqu'à son cœur, » d'où il lui serait facile de diriger ou dominer l'esprit, sous le couvert de la plus respectueuse obéissance.

Voilà ce que madame de Chevreuse aurait dû deviner si elle avait eu cette sûreté de coup d'œil que la passion n'aveugle pas. Au lieu de faire peu d'état

d'un étranger sans famille, sans établissement, sans amis, et environné partout de rivalités envieuses, elle se serait dit que cette faiblesse apparente était sa force : car elle lui conseillait de tirer de la reine seule tout son appui, d'entrer doucement en sa confiance, fût-ce même par les avenues les plus mystérieuses ; de ménager tout le monde sans désespérer personne ; de miner l'opposition par des voies souterraines, jusqu'au jour où il serait assez fort pour la briser ; d'adopter, en un mot, cette politique industrieuse, souple et patiente qui tourne les obstacles, appelle le temps à son aide, et marche obliquement à son but en accommodant sa conduite à la diversité des occasions ou des circonstances.

Au lieu de se persuader que le souvenir de son dévouement serait tout-puissant, qu'étant toujours la première affection de la reine, elle exercerait sur elle le double ascendant de l'amitié et d'une intelligence supérieure, pour la conduire selon ses vues, elle aurait compris que les anciens jours ne pouvaient revenir, que les brouillons avaient eu leur temps, « que le goût du repos et de la vie tranquille accompagne nécessairement les vœux satisfaits ; que si l'on s'agite quand on souffre, on a peur des troubles quand on est heureux ; » enfin que les devoirs d'une reine mère sont inconciliables avec les amusements ou les dissipations de la première jeunesse. Or, tandis que la favorite s'était enfoncée de plus en plus

dans les habitudes frivoles que l'âge fortifie quand il ne les corrige pas, la souveraine, devenue sérieuse et même dévote, nourrissait plus d'une prévention fondée contre l'exilée menaçante dont elle avait trop longtemps encouragé l'humeur inquiète pour n'en pas redouter les retours, désormais incompatibles avec les desseins du nouveau règne. Aussi songeait-elle à payer sa dette de gratitude en la comblant de compliments, de biens et d'honneurs, mais non en lui laissant ressaisir une influence qui lui paraissait maintenant une diminution de son pouvoir.

Les rôles étaient donc changés, et celle qui ne s'en aperçut pas commit une faute, aggravée bientôt par des exigences importunes dont l'obsession ne tarda pas à dégénérer en hostilités sourdes d'abord, puis ouvertement criminelles. Les premières attaques ne furent que les défis provocateurs d'un tournoi, des évolutions et des jeux d'adresse. Madame de Chevreuse, à laquelle on ne saurait dénier la reconnaissance poussée jusqu'à la témérité, s'était fait un point d'honneur de replacer dans le poste de garde des sceaux celui qui l'avait autrefois perdu pour elle. Mais, la manœuvre ayant été déjouée, elle s'impatienta de n'obtenir que des paroles et rien d'effectif. Alors, battue sur tous les points, après avoir inutilement essayé l'insinuation, la ruse et la flatterie, elle jeta le masque et se mit à la tête des

importants, faction dont l'avant-garde se composait d'hommes vieillis dans les complots, prêts à tout, et mêlant à l'exaltation d'un faux héroïsme chevaleresque les chimères des têtes sans cervelle. Forte de ces instruments dociles, assurée d'ailleurs de la connivence des princes parjures et du concours de l'aristocratie, qui regrettait toujours sa vieille indépendance, elle ne recula point alors devant l'idée de traiter Mazarin comme Luynes avait fait le maréchal d'Ancre. Un petit-fils de Henri IV se chargea du coup de main.

Ne soyons pas surpris de voir une femme entrer si résolûment dans la pensée d'un assassinat. Les mœurs du temps se prêtaient à ces tragédies, et ceux qui devaient en être les acteurs avaient applaudi comme un idéal Émilie armant la main de Cinna d'un poignard parricide. Du reste, il n'est pas même possible d'élever ici le moindre doute sur les intentions ; et M. Cousin, qui aime encore mieux la vérité que son héroïne, le déclare avec autorité dans ces lignes que nous devons citer : « Ou il n'y a plus de certitude en histoire, ou il faut considérer comme absolument démontré qu'il y eut un projet arrêté de tuer Mazarin ; que ce projet a été conçu par madame de Chevreuse, et imposé par elle à Beaufort, à l'aide de sa maîtresse madame de Montbazon ; que Beaufort eut pour complices principaux le comte de Beaupuis et Alexandre de Campion ; que pendant le

mois d'août il y eut diverses tentatives sérieuses d'exécution, particulièrement une dernière après l'exil de madame de Montbazon, le 1er septembre, et que cette tentative-là n'a manqué que par des circonstances tout à fait indépendantes de la volonté des conspirateurs. »

Quel était donc le crime de Mazarin ? C'était de continuer Richelieu, de servir la France et non les partis, d'avoir le vif sentiment du bien public, et de consacrer aux intérêts de la monarchie la justesse pénétrante de son esprit, sa merveilleuse puissance de travail, sa sûreté de prévision, sa profonde prudence, la souplesse habile ou la judicieuse vigueur de ses résolutions. Voilà ce que messieurs les importants ne lui pardonnaient pas. Or, « tandis qu'ils mettaient leur génie à faire un indigne affront à la noble sœur du héros qui venait de sauver le pays et de l'agrandir; pendant qu'ils déployaient leur éloquence dans les salons ou aiguisaient leurs poignards dans de ténébreux conciliabules, » la France, victorieuse à Rocroy, venait d'enlever à l'Autriche la place qui gardait sa frontière; Thionville nous ouvrait ses portes ; nous pouvions voler au secours de Guébriant, couvrir l'Alsace, franchir le Rhin, et aller faire tête à Mercy. Au delà des Alpes, nous étions les arbitres de l'Italie; le pape lui-même reconnaissait notre médiation en dépit de l'Espagne; et en Angleterre le roi comme le parlement implo-

raient également notre appui. La régence s'inaugurait donc sous les plus éclatants auspices; et si le cardinal n'avait pas remporté lui-même l'immortelle victoire qui étonna l'Europe, il l'avait du moins préparée lorsque seul, dans les conseils de la couronne, malgré les lamentations des amis de la paix, il tenait bon contre les découragements, persistait à pousser énergiquement la guerre, et croyait au succès dont Turenne lui-même avait douté.

Aussi disait-il vraiment le mot de l'histoire, quand à la veille du guet-apens nocturne où il devait périr, il s'écriait devant la reine indécise : « Madame de Chevreuse veut ruiner la France ! » Mais, grâce à sa vigilance, grâce surtout au doux ascendant qui la servit à point, et dont M. Cousin sourit avec une malice socratique, cette entreprise funeste précipita sa victoire, au lieu de tourner à sa perte; et, Beaufort une fois arrêté au Louvre même au nom du roi, Mazarin devint plus puissant que ne l'avait été Richelieu après la journée des Dupes. Madame de Chevreuse n'avait donc perdu qu'elle-même et ses amis.

Ou plutôt elle échappait encore; car un ordre trop indulgent la relégua tout simplement dans son château de Dampierre. Ce châtiment ressemblait fort à l'impunité. Et pourtant l'expiation commençait; car cette fois elle partait de la cour, son champ de bataille, non plus, comme jadis, avec la consolation

que lui laissait en ses plus cruels déplaisirs l'inaltérable affection d'une reine. Mais c'était Anne d'Autriche elle-même qui la bannissait de sa présence et se déclarait son ennemie. Aussi, sans la comparer à *Annibal quittant l'Italie*, ce qui me paraît ici une hyperbole un peu forte, on doit croire qu'elle ressentit alors une poignante douleur en rapprochant le présent du passé. Ses regrets furent d'autant plus amers qu'au lieu de retrouver, comme autrefois, en son éloignement, une sorte de cour souveraine dans l'affluence des mécontents ou des adorateurs, elle vit bientôt la solitude s'étendre autour d'elle. M. Cousin, qui la plaint de son abandon, l'attribue à l'ingratitude des égoïstes ou des lâches que dominaient les succès constants de Mazarin. Je me garderai d'absoudre de ce reproche les contemporains de la Rochefoucauld. Mais ne serait-il pas juste aussi de noter que madame de Chevreuse, après avoir tant couru le monde, avait vu fuir les derniers beaux jours de l'automne et touchait presque à l'hiver? Sa beauté n'avait plus que le prestige des souvenirs, et quelques-uns dataient de bien loin. Les ans allaient donc briser dans ses mains le sceptre dont elle avait abusé si souvent. Or, les héroïnes incapables de susciter des héros par un seul de leurs regards feraient sagement de prendre leur retraite; car elles risquent fort de ne plus passer aux yeux de la postérité que pour d'illustres aventurières, si elles

s'obstinent à ne pas désespérer de leurs charmes et à tenter la restauration de leur empire, malgré la désertion de leurs anciens sujets, malgré les signes précurseurs d'une décadence qui conseille aux pécheresses les pensées d'amendement.

Mais madame de Chevreuse ne fut jamais disposée à faire bonne mine à mauvais jeu. Accoutumée aux tempêtes, elle avait fini par ne pouvoir plus s'en passer ; c'était son élément et sa vie. Le châtiment de toute passion est de devenir à la longue plus impérieuse sur nous que les instincts mêmes de la nature. Assise sur le trône, elle eût conspiré contre elle-même faute de mieux, tellement elle y prenait plaisir. Aussi, loin de s'abandonner quand tout l'abandonne, elle rallie de nouveau toutes ses rancunes, et, fugitive volontaire, soit en Lorraine, soit dans les Pays-Bas, elle renoue contre Mazarin tous les fils qu'elle a si souvent maniés contre Richelieu. Les moyens étant toujours les mêmes, le récit serait monotone si M. Cousin ne l'avait varié par les ressources d'un art savant, ou animé par l'émotion que lui inspire le spectacle de cette femme extraordinaire, « passionnée et maîtresse d'elle-même ; gardant un front serein au milieu des orages, en même temps qu'elle déployait une activité infatigable pour surprendre les côtés faibles de l'ennemi ; se servant à la fois du parti protestant et du parti catholique ; tantôt méditant une révolte en Languedoc ; tantôt

au moindre symptôme de mécontentement que laissait échapper un personnage considérable, travaillant à l'enlever à Mazarin ; discernant de son œil perçant, au sein même du congrès de Munster, des signes de mésintelligence entre l'ambassadeur français, le duc de Longueville, et le premier ministre qui en effet ne s'entendaient guère ; ayant eu enfin la triste gloire d'avoir fondé dès lors de trop justes espérances sur l'ambition mal réglée et l'humeur mobile du duc d'Enghien, devenu récemment le prince de Condé. »

En résumé, elle représentait le génie de la conspiration permanente, regardant sans cesse de tous côtés, au dedans et au dehors, pour surprendre l'occasion d'une revanche dont la France payerait les frais. C'est assez dire qu'au lendemain de cette victoire de Lens qui nous valait le traité de Westphalie, elle se lança de tout cœur dans la Fronde, ce dernier rendez-vous de tous les rêves condamnés, de toutes les vanités impuissantes, de toutes les ambitions terrassées, de tous les ressentiments coalisés par des intérêts contraires que rapproche seulement la sottise ou la mauvaise foi. L'armée royale barrant le chemin de Paris empêcha madame de Chevreuse d'accourir dans les rangs des factieux qui depuis la mort de Henri IV comptaient tant de guerres civiles dans leurs états de service. Mais elle resta l'ambassadrice active de la révolte jusqu'à la

paix précipitée de Ruel, qui fit tomber le rideau sur le premier acte de l'insurrection, et ramena la duchesse à Paris, à la faveur d'une trêve fragile.

Elle finit pourtant par désarmer. Tout en restant attachée au fond du parti par plus d'un lien, tout en le dirigeant encore par ses conseils à travers les récifs qu'il ne sut pas éviter, elle se retira peu à peu d'une comédie où elle aurait eu peut-être la tristesse de ne plus pouvoir figurer, comme d'autres non moins illustres, avec les grâces entraînantes et l'éclat triomphal de la jeunesse. Aussi ne l'admirez pas trop « d'avoir su mettre son énergie naturelle sous la conduite de cette mâle et forte prudence qui n'a rien à voir avec la timidité des âmes faibles, et n'appartient qu'aux grands courages éclairés et mûris par le temps. »

Fut-elle en effet bien méritoire cette sagesse presque sexagénaire qui, les rides au front, se regarde un jour dans une glace, et se dit enfin avec un soupir « qu'il n'est *plus de fautes à faire*, plus de disgrâce et d'exil à braver, qu'il faut à tout prix *réussir*, *établir solidement sa fortune et sa destinée?* » Ce parti ne serait-il pas le pis-aller de la lassitude, le découragement de l'acteur qui renonce à la scène, lorsqu'il voit les applaudissements voler à d'autres? On nous dit ici qu'elle ne voulait pas *tenter l'impossible*. Mais que de fois pourtant elle l'avait osé, quand son ambition, confiante dans l'om-

nipotence de ses sourires, pouvait s'écrier avec orgueil:

J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux!

On ajoute qu'elle sentait « qu'un pouvoir solide et durable était le premier besoin de la France. » C'était s'en apercevoir bien tard, après l'avoir méconnu bien longtemps, en dépit de l'évidence. Non; ne mêlons pas à tout cela le nom de la France : car naguère encore, lorsque des *Te Deum* se chantaient à Notre-Dame, celle que les Parisiens de la Fronde appelaient leur amazone maudissait les lauriers de Lens, et allait de cour en cour mendier des subsides ou recruter des soldats pour les généraux vaincus par nos armes. Revenons donc à la vérité, et si nous voulons atténuer ses trahisons, bornons-nous à rappeler celles de Turenne et de Condé. On nous laisse entendre encore qu'elle fut frappée d'admiration par le génie de Mazarin. Mais je m'étonne un peu que ses yeux, fermés à la grandeur qui n'abandonna jamais Richelieu, se soient ouverts tout à coup à des qualités qui n'étaient pas de nature à causer un éblouissement subit.

Sa conversion s'expliquerait-elle donc par cette phrase que j'emprunte à M. Cousin : « Elle rétablit les affaires de sa maison, et travailla efficacement à la fortune de tous les siens, parmi lesquels elle

mit toujours au premier rang le marquis de Laigues, » un gentilhomme de Limoges, pauvre, *plus jeune qu'elle*, un peu fat et d'un esprit médiocre, par lequel madame de Chevreuse *se laissa aimer* encore, sur les limites de la vieillesse, mais cette fois sans lui donner de successeur? Pourtant, il m'en coûterait de voir une carrière traversée par tant d'orages aboutir à de simples calculs de bon sens presque bourgeois et d'économie domestique. Puisque la grandeur n'a jamais manqué à ses fautes, mêlons aux années qui les suivirent l'idéal de l'expiation volontairement acceptée. Croyons qu'elle aussi, sur la fin de ses jours, « elle tourna vers le ciel ses yeux fatigués de la mobilité des choses terrestres, » et fixons son dernier souvenir à cette page si éloquente dans sa simplicité : « Successivement elle avait vu tomber autour d'elle tout ce qu'elle avait aimé et haï : Richelieu et Mazarin, Louis XIII et Anne d'Autriche, la reine d'Angleterre et sa fille l'aimable Henriette, Châteauneuf et le duc de Lorraine ; sa fille bien-aimée, la belle Charlotte, s'était éteinte entre ses bras au milieu de la Fronde; celui qui le premier l'avait détournée du devoir, le beau et frivole Holland, était monté sur l'échafaud de Charles Ier, et son dernier ami, le marquis de Laigues, l'avait précédée dans la tombe. Elle reconnut qu'elle avait donné son âme à des chimères, et voulut se mortifier dans le sentiment même qui l'avait perdue.

L'altière duchesse devint la plus humble des femmes; elle renonça à toute grandeur; elle quitta son magnifique hôtel du faubourg Saint-Germain, et se retira à la campagne, non pas à Dampierre, qui lui eût trop rappelé les jours brillants de sa vie passée, mais dans une modeste maison appelée la Maison-Rouge, à Gagny, près de Chelles. C'est là qu'elle attendit sa dernière heure, loin des regards du monde, et qu'elle mourut sans bruit à l'âge de soixante-dix-neuf ans, la même année que Retz et madame de Longueville, un an avant la Rochefoucauld, quelques années à peine avant la Palatine et Condé. »

III

Quelle impression nous laisse ce livre, qu'on pourrait appeler une des oraisons funèbres de l'aristocratie française, descendue depuis si longtemps dans la tombe? Nous bornerons-nous à dire, comme M. Cousin dans sa préface, avec un sourire un peu mélancolique : « Le foyer où s'allumaient de pareilles passions est à jamais éteint. Il n'y aura plus de madame de Chevreuse ou de madame de Longueville. *Le moule en est brisé pour toujours.* » Ne pourrions-

nous pas ajouter aussi : « Grâces en soient rendues au progrès des temps et à la supériorité de nos mœurs ! car elle rend désormais impossibles, même à l'état d'exception, des faits qui, deux siècles avant nous, étaient dans l'ordre des choses, et comptaient parmi ces nécessités fatales qu'un gouvernement doit ménager, subir ou combattre. Oui, les belles dames du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin pourront lire sans danger ces récits orageux, comme elles lisent sans être fort émues les discours de l'Émilie de Corneille, ou les incomparables amours de Chimène et de Pauline, de Mandane et de la princesse de Clèves. Sans doute la poésie en souffrira : il est fâcheux peut-être que les académiciens de l'avenir nous reprochent un jour d'avoir laissé périr la tradition des tragiques biographies. Mais ne nous en affligeons pas, puisque nous le devons au bienfait de nos institutions, et surtout de cette égalité civile que nos pères ne connaissaient pas. Si nous valons moins comme individus, si le relief des caractères va s'effaçant de plus en plus, nous valons mieux comme société. Je n'en veux que deux preuves parmi beaucoup d'autres.

La première, c'est que l'idée de la patrie s'impose maintenant aux plus grands comme aux plus humbles. Si les jolies duchesses ont encore l'influence légitime de l'esprit et de la beauté, elles

n'auraient jamais aujourd'hui la pensée, à plus forte raison le pouvoir, de renverser un ministre, d'ébranler un trône, de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe, et de lancer contre leur pays des armées étrangères.

La seconde, c'est que les devoirs de famille sont consacrés davantage par l'opinion. Madame de Chevreuse jouissait, nous dit-on, d'une immense considération, malgré la notoriété de ses liaisons équivoques, qu'on lui passait apparemment comme un de ses priviléges. Or, si, vivant de nos jours, elle n'avait pas été ou plus prudente ou plus sage, j'affirme que plus d'une noble maison lui eût fermé ses portes. Le scandale de ses fautes l'aurait reléguée parmi les *lionnes compromettantes* sur les frontières d'un monde compromis.

Mais non : si elle avait été notre contemporaine, ses défauts, qui étaient de son temps, n'auraient plus guère été possibles ; et ses qualités généreuses, ne trouvant pas un emploi périlleux, n'eussent été que l'ornement d'une existence moins éclatante, moins retentissante, mais plus utile. Au lieu de conspirer contre un Richelieu ou un Mazarin, au lieu d'être exilée trois fois, elle eût été dame patronnesse d'une crèche ou d'un asile ; elle eût organisé des loteries, des concerts, des bals ou des spectacles de bienfaisance, et les pauvres de Paris auraient béni sa main charitable.

La politique serait entrée peut-être dans les salons de son hôtel avec des hommes d'État très-clairvoyants pour les fautes de leurs successeurs. Mais madame de Chevreuse se serait contentée d'encourager leurs malices spirituelles par des sourires qui n'auraient pas inquiété le sommeil des gouvernants.

Enfin, le lendemain du jour où, entourée de nos respects, elle eût rendu le dernier soupir en odeur de sainteté, nous eussions lu dans la *Gazette de France* ou dans le *Journal des Débats* quelques lignes pieuses consacrées à sa douce mémoire. Mais M. Cousin n'aurait pu y trouver matière à ce livre dramatique où nous avons vu son héroïne étonner la postérité par le bruit de son nom, promener du Nord au Midi la turbulence de sa galanterie conspiratrice, jouer la vie des autres dans des hasards où elle laissa l'honneur, méditer de sang-froid des meurtres audacieux, et, vaincue après trente ans de combat, s'ensevelir en frémissant dans un repos qui est moins la pénitence que l'épuisement d'une lutte souvent criminelle.

MADAME DESHOULIÈRES

— UNE MUSE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE —

Le nom de madame Deshoulières est resté attaché à ce refrain que fredonnèrent toutes les bouches enfantines :

> Dans ces prés fleuris
> Qu'arrose la Senne,
> Cherchez qui vous mène,
> Mes chères brebis.

Aussi se la figure-t-on volontiers, frisée, poudrée, musquée comme une bergère d'opéra-comique, la fleur au corsage entr'ouvert, laissant voir sous sa jupe rose une jambe fine, dans sa mule de satin un pied mignon, nonchalamment étendue sur un gazon

semé de paquerettes, au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un bosquet, et caressant de sa houlette enrubanée des agneaux apprivoisés qui bêlent tendrement quelques fadeurs.

Ce portrait de convention nous suffit, et les bergeries n'étant plus de mode, nous n'entrons pas dans la sienne. Si l'on sourit à son souvenir, c'est comme à ces airs du temps passé que chantonnent encore les grand'mamans, en berçant leurs petits enfants. Et pourtant, sa physionomie n'est point aussi moutonnière qu'on le croit généralement. Loin de rappeler Estelle attendant Némorin, sa vie et ses œuvres révèleraient plutôt une personne exacte et sensée, qui, sans justifier ce surnom de Sapho, de Calliope française, de dixième muse, que lui décerna son siècle, eût mérité l'estime de la postérité si les influences d'un frivole entourage n'avaient détourné son esprit, naturellement sérieux, vers des bagatelles qui lui firent expier la faveur des ruelles par l'oubli de l'avenir.

Née vers 1633, de Melchior du Ligier, seigneur de la Garde, maître d'hôtel de la reine Anne d'Autriche, elle reçut une éducation qui conciliait les talents mondains avec des études dont la sévérité n'effrayait point alors le courage d'une jeune fille. Le latin lui devint aussi familier que l'italien et l'espagnol qui étaient la langue des beaux esprits. Engagée dès sa jeunesse dans la société de l'hôtel

de Rambouillet, elle y apprit tous les jeux de patience qui s'appelaient alors poésies; et les patrons du lieu la baptisèrent du nom pastoral d'Amaryllis qu'elle devait échanger plus tard contre celui de Célimène, sans que la chose tirât pour elle à conséquence.

Car sa plume seule fut coquette, et sa vie s'écoula toujours entre la rime et la raison : accord d'autant plus méritoire que mademoiselle de la Garde avait assez de grâce, d'esprit et de beauté pour inspirer les plus tendres sentiments. Croyons-en ces vers où elle se propose comme un rare modèle à sa chatte, trop friande de fleurettes :

> Imitez, imitez votre illustre maîtresse,
> Qui n'aima jamais un moment.
> A mon cœur noble et grand, autant qu'un cœur peut l'être,
> L'amour n'osè espérer de se faire connaître.
> Vous lui ferez ce compliment :
> Pour captiver les cœurs, le ciel qui la fit naitre
> Lui donna le talent de la prose et des vers.
> Elle a mille charmes divers ;
> Une tendre langueur, une aimable tristesse
> N'ôte rien à ses yeux d'un air fin et galant ;
> Rien ne peut échapper à sa délicatesse.
> Le bel esprit n'est pas son seul talent ;
> Elle est la complaisance, elle est la bonté même :
> Mais il ne faut pas l'alarmer :
> La louange et l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime.
> Bienheureux le matou qu'elle voudrait aimer !

Plus d'un rôda dans son voisinage, avec des

miaulements langoureux; mais elle fit la sourde oreille. Parmi les victimes de son insensibilité, signalons en passant son maître de versification, Jean d'Hesnaut, un traducteur de Lucrèce, un philosophe, qui ne le paraît guère dans cette épître où il dit à la cruelle :

> Ah! Sapho, consultez-vous.
> L'amour est un bien si doux!
> Moquez-vous de la renommée,
> Un peu de feu vaut mieux que beaucoup de fumée.

« Vous êtes plus faite pour gagner des cœurs que pour charmer des esprits, et vous n'aurez jamais de plaisirs plus touchants que quand vous vous donnerez aux choses pour lesquelles vous êtes faite. La poésie doit être votre jeu, et l'amour votre exercice. Je vous en ai dit assez pour vous y faire penser tout de bon. Mais si ce que je vous ai dit vous fait un jour rêver, n'oubliez pas, Sapho, qu'il me reste encore quelque chose à vous dire. » Le galant professeur n'en fut pas moins traité comme Ménage par madame de Sévigné. Il y perdit ses madrigaux. Son élève ne se permit jamais qu'une inclination légale pour monsieur Deshoulières, gentilhomme poitevin, qu'elle épousa dans la fleur de ses dix-huit ans. Lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie, il était attaché au service de Condé; aussi, quand éclatèrent les troubles civils, dut-il suivre la for-

tune du prince, qui l'entraîna dans sa défection, hors du royaume, en pays ennemi. Sa jeune femme ne pouvait courir les hasards d'une campagne. Elle se retira chez ses parents, et consola son veuvage momentané par la lecture de Descartes et de Gassendi, dont les ouvrages tournaient alors les plus jolies têtes. Mais tous ses biens ayant été confisqués par ordre du Cardinal, elle se trouva si dénuée qu'il lui fallut se résigner à rejoindre son mari à la cour que don Juan d'Autriche tenait à Bruxelles. Elle y parut avec éclat, et fut honorée des hommages intéressés du vainqueur de Rocroy, mais sans consentir à mériter d'autres sentiments que son estime.

Madame Deshoulières, et c'est un trait à souligner, avait éminemment les qualités solides d'une épouse, d'une mère de famille, j'allais dire d'une prudente ménagère. Elle le prouva bientôt à ses dépens, en sollicitant les appointements arriérés de son mari, avec des instances si pressantes, que pour couper court à ses prières ou à ses plaintes, on l'enferma, sans autre forme de procès, dans le château de Vilvorden, à quelques lieues de Malines. C'était une manière expéditive et économique d'acquitter les dettes que le trésor de l'armée espagnole ne pouvait payer. Ce procédé déloyal ne répugna point à la courtoisie castillane. La méditation des saintes Écritures et des Pères de l'Église adoucit tant bien

que mal ces huit mois de captivité. Mais il y avait encore des chevaliers sensibles aux infortunes de la beauté, et un sauveur réussit à enlever l'intéressante prisonnière. Rassurez-vous; la reconnaissance ne lui coûta aucun sacrifice pénible. Car le héros de cette romanesque aventure fut son mari, qui, fatigué de demander justice à des sourds, s'introduisit bravement avec quelques soldats dévoués au cœur de la forteresse, délivra, conquit sa femme, et, la prenant en croupe, gagna lestement avec elle la frontière de France.

Le moment était bien choisi; une amnistie venait d'effacer tout souvenir du passé. Plus que tout autre, les deux époux avaient des droits à la clémence. Le ministre le Tellier les présenta au roi, à la reine mère et au cardinal de Mazarin, qui compléta l'absolution par la promesse d'une pension, qu'il oublia souvent de servir : ce qui valut à la postérité bien des vers médiocres dans lesquels madame Deshoulières rappelle en vain à son protecteur sa générosité peu coûteuse.

C'est à partir de cette époque que ses ailes se décident à s'enhardir : ailes assez délicates, mais bien fragiles, qui ne vont pas très-haut, et papillonnent sur des fleurs dont la fraîcheur paraît un peu fanée. Liée avec les deux Corneille, Fléchier, Mascaron, Quinault, Pélisson, Benserade, Ménage et la Monnaie, madame Deshoulières est la bouquetière du

Mercure galant, qui lui paye sa collaboration en compliments périodiques. Elle a la vogue, et commence à se métamorphoser en femme auteur, mais sans trop céder aux empressements de l'amour-propre. Il semble plutôt que sa célébrité l'importune; elle voudrait se dérober aux mille petites misères qui en sont l'accompagnement ordinaire. Si vous en doutez, écoutez ces vers qu'elle adresse à une jeune personne, que tentait l'ambition littéraire :

Pourrez-vous supporter qu'un fat de qualité
Qui sçait à peine lire, et qu'un caprice guide,
De tous vos ouvrages décide?
Un esprit de malignité
Dans le monde a sçu se répandre :
On achète un beau livre, afin de s'en moquer.
C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.
Personne ne lit pour comprendre;
On ne lit que pour critiquer.

. . . .

Dès qu'un laquais aura prononcé votre nom :
C'est un bel esprit, dira-t-on,
Changeons de voix et de langage.
Alors, sur un précieux ton,
Des plus grands mots faisant un assemblage,
On ne vous parlera que d'ouvrages nouveaux :
On vous demandera ce qu'il faut qu'on en pense;
En face, on vous dira que les vôtres sont beaux,
Et l'on poussera l'imprudence
Jusqu'à vous presser d'en dire des morceaux.
Si tout votre discours n'est obscur, emphatique,
On se dira tout bas : c'est là ce bel esprit?

Tout comme un autre elle s'explique ;
On entend tout ce qu'elle dit.
Quelques faux brillants bien placés,
Toute la pièce est admirable.
Un mot leur déplait ; c'est assez,
Toute la pièce est détestable.

. . . .

Ne cherchez plus une frivole gloire
Qui cause tant de peine, et si peu de plaisir :
Jamais dans Hippocrène on ne m'aurait vu boire,
Si le ciel m'eût laissée en pouvoir de choisir.
Mais hélas ! de son sort personne n'est le maître :
Le penchant de nos cœurs est toujours violent.
J'ai sçu faire des vers avant que de connaître
Les chagrins attachés à ce maudit talent.
Vous que le ciel n'a point fait naître
Avec ce talent que je hais,
Croyez-en mes conseils, ne l'acquerrez jamais.

Il est certain, du moins, que ses amis employèrent la ruse et presque la contrainte pour la déterminer à recueillir en un volume les bluettes éphémeres qu'elle se contentait de confier aux brises de la faveur mondaine. Il lui suffisait d'amuser au jour le jour et la cour et la ville, d'être admirée à huis-clos dans les cercles choisis où ses joujoux poétiques étaient des passe-temps de société. Mais quoi qu'elle fît pour se défendre contre la renommée, on l'associa d'autorité au cénacle savant qui tenait séance à l'hôtel Matignon, sous la présidence de l'abbé d'Aubignac. La ville d'Arles lui envoya une couronne de lauriers. L'Académie de Padoue lui dé-

cerna un diplôme qui l'agrégeait à sa docte compagnie. Si elle eût franchi les Alpes, elle eût été exposée, elle aussi, à monter les degrés du Capitole, et à devenir une ancêtre de Corinne. Partout où s'organise une coterie littéraire, son nom figure sur la liste. C'est ainsi qu'elle eut l'imprudence de se laisser enrôler dans la conspiration qui applaudit la *Phèdre* de Pradon et siffla celle de Racine. Elle contribua même au triomphe passager de la cabale, par un détestable sonnet qu'il faudrait citer pour son châtiment. De vilains serpents s'enroulèrent alors autour de sa houlette. C'était bien le cas de la renvoyer à ses moutons. Mais pardonnons-lui cette méprise, en nous rappelant que madame de Sévigné fut un peu coupable, elle aussi, d'avoir admiré Corneille avec une de ces tendresses jalouses, dans lesquelles il faut voir la constance d'un cœur qui n'admet pas de partage.

La tragédie devait doublement porter malheur à madame Deshoulières. Elle se punit elle-même d'avoir méconnu l'œuvre du génie, en composant deux misérables pièces, *Jules Antoine* et *Genseric*, dont le nom n'est arrivé jusqu'à nous que par ce sonnet de Racine :

> La jeune Eudoxe est une bonne enfant,
> La vieille Eudoxe une grande diablesse ;
> Genseric est un roi fourbe et méchant,
> Digne héros d'une méchante pièce.

Pour Trasimond, c'est un grand innocent;
Et Sophronie en vain pour lui s'empresse.
Huneric est un homme indifférent,
Qui comme on veut et la prend et la laisse.

Sur tout cela, le sujet est traité,
Dieu sçait comment. Auteur de qualité,
Vous vous cachez en donnant cet ouvrage;

C'est fort bien fait de se cacher ainsi :
Mais pour agir en personne bien sage,
Il nous fallait cacher la pièce aussi.

Pour comprendre ces derniers vers, il faut savoir que madame Deshoulières avait abrité son nom sous celui du duc de Nevers. Il n'est pas rare de voir ainsi des talents féminins s'égarer en dehors de leur vocation. Ces esprits mobiles croient qu'avec de la souplesse on peut simuler la force. Ils aiment à tromper l'œil par des changements de toilette. Si madame Deshoulières s'était regardée dans un miroir sincère, elle aurait compris que le peplum et le cothurne n'allaient point du tout à sa tournure et à sa physionomie. Appliquons-lui ce refrain d'une de ses ballades :

Phébus départ de son docte domaine
Trompettes, luths, pipaux délicieux :
Il donne à l'un ce qu'à l'autre il dénie,
Et dit à tous ce vers sentencieux :
Point on ne doit contraindre son génie.

Mais si *Phébus* lui refusa bien des faveurs, il lui *départit* du moins une facilité parfois aimable, de

la douceur, du naturel, quelques notes tendres, et certains soupirs mélancoliques qui sont une rareté au dix-septième siècle. Dans ses *Idylles*, où elle compare avec trop de monotonie la destinée de l'homme à celle des oiseaux, des agneaux, des fleurs et des ruisseaux, vous rencontrerez pourtant des accents de tristesse vraie et personnelle. Songez alors que la vie eut pour elle bien des amertumes. Veuve, à demi ruinée, réduite à solliciter les bonnes grâces de la cassette royale, mère alarmée pour l'avenir de ses enfants, consumée par une maladie de langueur, elle envisageait avec anxiété l'heure prochaine d'une séparation qui laisserait sans ressources les plus chers objets de son affection. N'y a-t-il pas un cri touchant dans cette prière à Dieu?

> Par mille et mille vœux ardents,
> Ma famille tremblante en tous lieux t'importune.
> Elle a contre une triste et cruelle fortune
> Besoin de mon secours encor pour quelque temps.
> Dans la crainte où me met l'état où je la laisse,
> Je te demande à vivre. Exauce ma tendresse.
> Si je ne puis par moi mériter ta bonté,
> A tes lois ma famille est soumise et fidèle.
> Ah! seigneur, par pitié pour elle
> A ce coupable corps redonne la santé.

Il faut aussi lui savoir gré d'avoir eu le sentiment de la nature, dans une époque où le pittoresque n'était point en honneur. Chez elle, au moins, on

respire de temps en temps l'air des champs. Elle eut des yeux que réjouissaient la verdure des prés, le feuillage des bois, la fraîcheur des eaux, les rayons du soleil. La solitude la fit rêver. Elle sut esquisser au crayon quelques coins de paysage, auxquels il ne manque que la couleur. Lisez par exemple les stances que lui inspira son pèlerinage à la fontaine de Vaucluse :

> Cette source orgueilleuse et pure
> Dont l'eau sur cent rochers divers,
> D'une mousse verte couverts,
> S'épanche, bouillonne et murmure.

Sous la mollesse d'une ébauche souvent maniérée ou languissante, vous pourrez ailleurs aussi découvrir quelques vers qui n'auraient pas déplu à Racan ou à la Fontaine.

Quant à ses mélanges intitulés : *Chansons*, *bouquets*, *caprices*, *épigrammes*, *rondeaux et ballades*, ne vous hâtez pas trop de les juger dédaigneusement; car vous ne les feuilleterez pas sans un certain plaisir de curiosité. Je vous préviens pourtant que vous serez très-impatientés de la longue correspondance que lui dicte la chatte *Grisette* ou le chat *Tata*, ou le chien *Cochon*. Ces animaux bavards ne seront point immortels comme le moineau de Lesbie. Je prévois même que vous aurez la tentation de fermer le volume, quand vous arriverez aux interminables rimes en *ailles*, en *eilles*, en *ille* et en *ouilles*. Mais,

si votre courage ne faiblit pas, il en sera récompensé par plus d'une jolie fantaisie qui vous fera regretter que ce talent ingénieux ait perdu de si longues heures à broder tant de futilités, avec une adresse qu'elles ne méritaient guère.

Sans prétendre sauver ce qu'a condamné la justice impitoyable du temps, je demanderais cependant grâce pour cinq ou six ballades qui ont assez de franchise et d'allure gauloise. Que dites-vous notamment de celle-ci :

Dans ce hameau je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerais que quelque jeune gars
Avec Perrette unit sa destinée.
Elle a l'œil doux, elle a les traits mignards,
L'air provocant, l'humeur point obstinée.
Mais grand défaut gâte tous ses attraits :
Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,
L'amour languit sans Bacchus et Cérès.

De doux propos et d'amoureux regards
On ne sçaurait vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards,
Quand il leur faut jeûner chaque journée.
Soucis pressants chassent pensers gaillards.
Tendresse alors est bientôt terminée ;
S'il en parait, ce n'est qu' *ad honores*.
Par maints grands clercs l'affaire examinée,
L'amour languit sans Bacchus et Cérès.

L'âtre entouré d'un tas d'enfants criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triste hymen tous les autres hasards,

Font endurer peine d'âme damnée,
Et donnent joie aux voisins babillards.
Myrthes dont fut la tête couronnée
Voir on voudrait se changer en Cyprès.
D'un tel désir point ne suis étonnée,
L'amour languit sans Bacchus et Cérès.

Vous le voyez bien. Madame Deshoulières n'était point une précieuse. Elle le fut si peu que nous avons été scandalisés de rencontrer dans ses œuvres jusqu'à trois pages qui prouvent qu'au dix-septième siècle, les dames les moins exposées aux malins propos avaient le mot assez leste et la gaillardise assez rabelaisienne pour effrayer, je ne dis pas des lectrices, mais des lecteurs. Hâtons-nous d'ajouter que l'auteur de ces légèretés les expia en paraphrasant les psaumes de la pénitence.

Hélas! c'était le chant du cygne; *car elle se sentait mourir imperceptiblement* d'un mal incurable. Ses *chères brebis* allaient être orphelines le 17 février 1694.

En ce jour, le *Mercure* se voila de crêpes funèbres : mais il fut *galant* pour elle jusqu'à la fin; car en annonçant sa mort, il ne lui donna que cinquante-cinq ans. Or, elle en avait soixante bien sonnés. Parmi ses œuvres, il faut compter sa fille, mademoiselle Deshoulières, une Muse, elle aussi, mais dont je ne vous conseille pas de lire les vers, à moins qu'il ne vous plaise de trouver meilleurs encore ceux de sa mère.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

— LE REPENTIR —

L'année 1860 a décidément un caprice pour mademoiselle de la Vallière. Au mois de mai, un poëte donnait à sa biographie l'intérêt d'un roman ; et voici qu'au déclin de l'automne, un membre de l'institut, M. Pierre Clément, reprend cette histoire intime, par ses côtés les plus austères, avec une érudition qui unit l'agrément à la sévérité. Si la plume d'un spirituel fantaisiste a pu paraître un peu profane, rassurez-vous : vos impressions trouveront un correctif dans ces deux volumes, destinés à obtenir un succès d'édification dont la publicité n'alarmera point mademoiselle de la Vallière.

L'idée est heureuse d'avoir ainsi réuni tous les écrits dont l'ensemble complète le tableau touchant de sa conversion. Ce sont d'abord les *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu par une dame pénitente.* Dans une préface substantielle, M. Pierre Clément résout, avec une sobriété judicieuse, toutes les questions que ce petit livre a soulevées. La plus importante est celle de son authenticité, sur laquelle s'est éveillé plus d'un doute, les uns croyant reconnaître ici la main de la duchesse de Longueville, et d'autres celle de madame de Montespan, qui pourtant n'a jamais passé pour une âme très-repentante. Nous n'entrerons pas dans ces controverses; bornons-nous à dire que ces deux hypothèses, contredites par les témoignages contemporains et l'autorité d'une tradition séculaire, ne résistent guère à une lecture attentive. Outre les preuves matérielles, n'y a-t-il pas une sorte de démonstration morale dans ce cri de *miséricorde* qui s'échappe sans cesse à travers les larmes, et semble la signature même de l'illustre carmélite? M. Sainte-Beuve en a jugé ainsi par sentiment : faisons comme lui, et ne nous privons pas, en lisant ces pages, du plaisir de ranimer un instant la figure aimée, de croire à sa présence et d'entendre les battements de ce cœur, sous l'effort même qui trop souvent paraît le comprimer.

Car, il faut s'y attendre, notre curiosité ne sera qu'à demi satisfaite. Habitués que nous sommes aux

confessions que n'inspire pas la pensée chrétienne, nous les trouverons peut-être bien discrètes ces confidences mystiques d'une âme qui veut oublier la terre et ne parle qu'à Dieu, sans songer que nous sommes là pour noter ses soupirs et les interpréter. Oui, nous nous étonnerons qu'agitée par tant d'orages, elle nous dérobe le drame passionné de sa vie, à la veille du dénoûment qui transforme la pécheresse en martyre et en sainte. De nos jours, les rédemptions sont plus bruyantes et ne s'accomplissent pas avec autant de réserve et de simplicité.

Mais cette pudeur des souvenirs n'est-elle pas un argument de plus qui persuade l'imagination, et la transporte comme naturellement dans l'oratoire mystérieux où s'incline, agenouillée devant la croix, celle que l'amour infini et immortel pouvait seul guérir des blessures de l'amour périssable? N'en doutons plus, elle est bien là, n'osant regarder en face son passé, de peur d'en éprouver encore la coupable douceur; et, quand les vagues images, évoquées par le repentir, traversent un instant sa conscience, elles ne se présentent plus que purifiées par un soudain et salutaire effroi. Voilà pourquoi plus d'un chapitre ressemble moins à un épanchement personnel qu'à une paraphrase des textes sacrés. On dirait parfois une suite d'oraisons détachées d'un de ces livres pieux qui ne portent pas la marque

de l'auteur, et se réduisent à n'être que la formule émue de la prière, pour s'ouvrir plus sûrement la voie des âmes les plus humbles et les plus oubliées.

Et pourtant, bien qu'elle semble fuir les allusions, il arrive que ces réticences mêmes deviennent des aveux. « O mon dieu ! s'écrie-t-elle, si, pour m'imposer un châtiment convenable à mes offenses, vous voulez que, par des devoirs indispensables, je reste encore dans le monde, pour y souffrir sur *ce même échafaud* où je vous ai tant offensé ; si vous voulez tirer de mon péché ma punition même, en faisant devenir les *bourreaux* de mon cœur ceux que j'en avais fait les *idoles*, *paratum est cor meum, Deus*! Mon cœur est tout prêt, ô Seigneur! » Sous ce gémissement, ne devinez-vous pas toutes les humiliations dont l'abreuva l'insolent triomphe de sa rivale, et cette indifférence cruelle dont elle subit l'ingratitude avec une patience que nous appellerions angélique, si elle n'avait peut-être été un reste d'espoir?

On soulignerait ainsi volontiers chacun des traits par lesquels se trahit involontairement l'anonyme, et les anecdotes serviraient de commentaires. Ainsi, lorsqu'elle se plaint d'être *absorbée dans son orgueil*, lorsqu'elle supplie le Seigneur « d'enchaîner sa vaine gloire et son *ambition*, qui, comme des chevaux furieux, l'entraînent vers le précipice, » ne vous hâtez pas d'affirmer que ces lignes ont été tracées par madame de Montespan, et non par celle qu'on surnom-

mait la petite Violette. Lisez plutôt l'excellente notice de M. Pierre Clément, et elle vous apprendra qu'un jour, en présence de la cour et de l'armée, la timide amante de Louis XIV osa, malgré la bienséance et l'étiquette, prendre le pas sur le carrosse de la reine, et la braver hautement pour courir à toute bride à la rencontre du roi. Pourquoi ce souvenir ne lui reviendrait-il pas plus tard comme un remords? Quand la passion a emporté la raison, toutes les contradictions deviennent possibles.

Pourtant le prestige enchanteur de sa physionomie, le trait constant de son caractère, celui qui domine ici par-dessus tout, et accuse sans cesse la ressemblance, c'est éminemment la faiblesse d'une nature tendre qui se défie d'elle-même, et cherche autour d'elle des encouragements ou des soutiens contre ses secrètes défaillances. « Je travaille à sortir du péril, écrit-elle au maréchal de Bellefonds, mais c'est trop nonchalamment, je le dis à ma honte. Je ne tiens plus qu'à un fil; aidez-moi, je vous prie, à le rompre. *Grondez, menacez, traitez-moi durement*: il le faut. »

Ces affectueuses rudesses ne lui manquèrent pas. Dans cette sainte phalange d'amis chrétiens qui lui prêtèrent l'appui de leur bras pour l'aider à gravir le chemin de la croix, la figure de Bossuet se détache avec autorité et douceur. Il reconnut dès l'abord que Dieu avait jeté dans ce cœur les fondements

d'un éclatant exemple; et il la guida vers le cloître avec tous les ménagements que lui inspirait son sublime bon sens, éclairé par sa profonde expérience des volontés humaines. C'est vraiment un touchant plaisir que de voir avec quelle sympathique inquiétude il suit les opérations de l'Esprit-Saint dans cette conscience délicate, qu'il n'ose précipiter trop ardemment, tout en appelant de ses éloquentes prières le jour du triomphe désiré qu'il prophétise. Écoutons ce langage qui rehausse encore, s'il est possible, mademoiselle de la Vallière par le prix que son glorieux directeur attache à son salut: « Il ne faut pas l'engager à plus qu'elle ne pourrait soutenir; assurons le principal, et rompons peu à peu des liens qu'une main plus forte que la sienne aurait brisés tout à coup. » De toutes ces attaches, la plus redoutable était la résistance de Louis XIV, dont la majesté s'offensait probablement de voir qu'on pût se repentir d'avoir été honoré de ses grâces passagères. L'idée du cloître troublait la sécurité de ses inconstances, elle lui faisait peur; il n'entendait pas ainsi la pénitence, et jugeait plus commode de la pratiquer en persécutant les jansénistes et les hérétiques. Ajoutez à cette opposition royale les rumeurs malveillantes de la cour, qui n'avait plus d'intérêt à se montrer charitable pour la favorite déchue. « Ici, dit Bossuet, on a couvert cette résolution d'un grand ridicule : j'espère que la suite

en fera prendre d'autres idées. » Aussi, ne perdant pas courage, il ajoutait : « Il me semble qu'elle avance un peu ses affaires, à sa manière, doucement et lentement, sans qu'elle fasse aucun mouvement. Mais, si je ne me trompe, la force d'en haut soutient intérieurement son action, et la droiture qui me paraît dans son cœur entraînera tout. »

Le jour de la séparation devait arriver. Pour Bossuet, ce fut le jour du miracle, si j'en juge par une lettre où son allégresse fait explosion comme en un cantique d'enthousiasme. « En vérité, s'écrie-t-il, ses sentiments ont quelque chose de si divin que je ne puis y penser sans être en de continuelles actions de grâces! La marque du doigt de Dieu, c'est la force et l'humilité qui accompagnent tous ses desseins. *Cela me ravit et me confond* : je parle, et elle fait. J'ai les discours, elle a les œuvres. Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher, et je ne prononce pas un seul mot où je ne croie prononcer ma condamnation. » N'êtes-vous pas ému d'entendre le saint évêque s'humilier ainsi devant son œuvre, et trembler pour lui-même en face de celle qu'il a sauvée?

Aussi avec quelle émotion sa voix, que déjà les chaires ne connaissaient plus, va-t-elle rompre son silence pour célébrer ces nouveautés bénies! « Je prie Dieu, écrit-il à la mère Agnès, que je puisse porter à cette âme une bonne parole. *Mon cœur l'enfante*, et

je ne sais ni quand ni comment elle sortira. Priez-le, ma chère mère, que cette parole sacrée, conçue éternellement dans le sein du Père, et enfin revêtue de chair pour se communiquer aux hommes mortels, *possède mon intelligence.* »

Tout devait être grand dans ce parfait holocauste : l'hostie, comme le ministre qui l'offrait. C'était un de ces spectacles que la Providence semble avoir ordonnés avec un souverain calcul pour combiner les éléments les plus choisis d'une émotion destinée aux lointains retentissements. Ce fut comme le chef-d'œuvre d'un divin artiste.

Mais vainement la victime cherche désormais à cacher sa vie, à s'ensevelir dans le cercueil. L'obscurité religieuse dont elle s'enveloppe devient son auréole, et ne saurait la dérober aux regards, disons mieux, à la tendresse de la postérité. Tout ce qui la touche est consacré. Je n'en veux pour preuve que le pieux respect avec lequel M. Pierre Clément recueille les moindres lignes échappées à cette main gracieuse qui eût voulu les condamner à l'oubli. Ces lettres qu'elle recommandait si instamment au maréchal de Bellefonds de ne montrer à aucun de ses plus intimes amis, les voilà qui arrivent toutes à notre adresse, et chacun de nous pourra contempler ces précieuses reliques. Celle qui se croyait à peine digne de la pitié, celle qui *s'humiliait jusqu'au centre de la terre*, est à jamais vouée à une admiration

qu'elle n'eût désiré subir que comme une expiation dernière. Nous pourrons la suivre dans toutes les stations de son calvaire.

En l'éclairant de ses pures lumières, la grâce trouvait un sanctuaire tout préparé dans cette âme capable de tous les engagements généreux. Le principe de ses fautes allait devenir celui de sa réhabilitation. Car ce fut encore l'amour, mais tourné vers la source éternelle de l'Être, qui décida de sa vocation. La crainte des rigueurs divines y fut étrangère. Le monde lui avait enseigné le sacrifice : elle en fit ses délices, et s'immola sans effort, avec une simplicité d'héroïsme qui n'eut d'égal que le désintéressement de sa première et unique passion.

L'idéal est là, dans la chute comme dans la réparation. Aussi comprendra-t-on qu'à nos yeux cette supériorité morale domine la question littéraire; ou plutôt, l'une explique l'autre. Q'importe, en effet, que mademoiselle de la Vallière n'ait pas ce qu'on appelle proprement de l'esprit? Elle a mieux : je veux dire une candeur de caractère, une élévation de pensée et une délicatesse de sentiments, qui, sans le vouloir, rencontrent l'éloquence. L'étincelle lui manque, j'en conviens, mais elle possède la flamme qui ne s'éteint pas, Nulle lecture ne fait mieux sentir la toute-puissance du fond sur la forme, et cette vertu de bien dire que peut déve-

lopper tout à coup, même dans une intelligence ordinaire, l'habitude des hautes et sereines régions.

Remercions donc M. Pierre Clément d'avoir fait bonne justice des prétendues corrections qui avaient altéré jusqu'ici le texte des éditions précédentes. Il lui a rendu sa franchise d'accent, il en a rétabli le premier jet; il a réduit à néant l'opinion de certains bibliophiles qui font à Bossuet l'injure de mettre sur son compte ces maladroites retouches dont la fausse élégance a déguisé trop longtemps d'heureuses hardiesses sous le vernis vulgaire d'un goût pusillanime. Sur ce point, la discussion n'est plus possible. Non, Bossuet n'est pas coupable de ces mutilations. Mais une part de collaboration involontaire lui revient dans plus d'un chapitre où l'on ne refusera pas de reconnaître comme le voisinage de sa bienfaisante inspiration. Son souffle ne semble-t-il pas circuler dans le passage suivant : « Le moyen d'établir un vrai contentement sur des biens qui s'échappent lorsque nous croyons les posséder avec le plus de sûreté, et quelque chose de fixe sur une créature changeante et sur des moments qui ne font que couler! Le moyen de considérer autrement ce qui se fait dans le monde, que comme la scène d'une comédie dont il semble que Dieu permet à la fortune d'ordonner tous les personnages, et de distribuer les biens, la gloire et les plaisirs dans lesquels s'endorment la plupart

des hommes du monde, pour ne trouver à leur réveil et à la fin de l'acte qu'une pure fumée entre leurs mains ! » L'inexpérience même de la période semble indiquer un écho qui reproduit. Ailleurs tressaillent les mystiques ardeurs de l'extase. On croirait entendre sainte Thérèse. Chaque lecture a laissé son empreinte. Ici, c'est la Bible ; là, l'*Imitation;* plus loin, ce sera le prolongement d'une conversation fécondée par la méditation personnelle; partout se révèle l'œuvre naïve d'un esprit soumis qui suit l'impulsion, s'ouvre de tous côtés à la parole, se fait une joie de son abandon, et abdique devant l'autorité des enseignements dont il est avide. Ne disait-elle pas : « Vous savez, Seigneur, combien aisément je prends les impressions des personnes que je fréquente, avec quelle facilité je fais le bien avec les bons, le mal avec les méchants ; changez donc toutes mes amitiés et mes habitudes, afin que dans le choix et la distinction de mes amis je ne cherche pas à me divertir, mais à m'édifier, et à me remplir le cœur de vérités éternelles. » Plus d'une fois aussi, l'on pourrait signaler la contagion de cette subtilité précieuse et maniérée, à laquelle le génie lui-même a payé tribut : quand la ferveur baisse, la rhétorique vient à son secours, et se met en frais de beau langage pour la ranimer. Ne serait-ce pas dans un moment de fatigue et de sécheresse que mademoiselle de la Vallière aurait

écrit la phrase que voici : « Il est vrai, Seigneur, que si l'oraison d'une carmélite qui n'a plus qu'à se remplir de vous est comme une douce cassolette qu'il ne faut qu'approcher du feu pour rendre une odeur très-suave, celle d'une pauvre créature qui est encore attachée à la terre, et ne fait que ramper dans le chemin de la vertu, est comme ces eaux bourbeuses qu'il faut distiller peu à peu pour en tirer une utile liqueur. » Est-il téméraire de croire que le Saint-Esprit commence à perdre tout ce que la métaphore a gagné? Mais pourquoi nous arrêter à des critiques qui prouveraient uniquement que l'âme intérieure du livre nous échappe? Tournons plutôt la feuille, et admirons sans réserve ces élans d'une prière qui purifie les lèvres : « Seigneur, regardez-moi comme l'humble Cananée, comme une pauvre chienne qui s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table où vous festinez vos élus! Regardez avec pitié la pécheresse qui, tout enflammée du feu de ses convoitises, vous demande, comme la Samaritaine, une goutte de cette eau vive avec laquelle vous étanchâtes tout d'un coup dans son âme la source et la soif du péché. Faites que, comme Madeleine, j'arrose vos pieds de mes larmes, et qu'en tâchant de vous aimer beaucoup, j'essaye d'effacer la multitude de mes crimes. C'est vous que j'ai choisi pour mon bien-aimé. » Voilà des cris partis des entrailles.

Si quelque puriste trouve les phrases boiteuses, rappelons-lui que mademoiselle de la Vallière, elle aussi, boitait légèrement, et cette infirmité n'était chez elle qu'une grâce de plus. On ne songe point aux misères de la diction, quand une fois on est entré en intimité avec cette nature choisie. On lui pardonne ses faiblesses de style comme toutes les autres. N'a-t-elle pas rendu le repentir encore plus aimable, s'il est possible, que l'innocence même?

MADAME DE MAINTENON

— LE POUR ET LE CONTRE —

Un jour que la marquise de Montespan sollicitait une pension pour la gouvernante de ses enfants adultérins, Louis XIV s'écria, non sans humeur : « N'entendrai-je jamais parler que de la veuve Scarron! » Dussions-nous causer à bien des lecteurs le même mouvement d'impatience, nous allons revenir encore sur un sujet qui n'a pas lassé la curiosité publique, comme le prouve l'accueil fait au livre de M. Lavallée sur la *Maison royale de Saint-Cyr*.

Si inquiétée pendant sa vie, madame de Maintenon s'est trouvée, après sa mort, à la merci d'un de ces combats d'outre-tombe dans lesquels les lé-

4

gendes du moyen âge nous représentent la lutte d'un bon et d'un mauvais ange, se disputant une pauvre âme qu'ils voudraient, l'un ravir en paradis, l'autre entraîner en enfer.

Dans ce démêlé, qui dure encore, le démon est le duc de Saint-Simon, qui fonde ses droits de possession sur ce que madame de Maintenon aurait été toute sa vie une ambitieuse, qui, par le manége d'une coquetterie artificieusement dévote, s'éleva du néant au faîte de la fortune; arrivée là, voulut tout envahir, affaires de l'État et de l'Église, négociations extérieures, choix des généraux, des ministres, des évêques, distribution des bénéfices et des charges de cour; y réussit à force d'intrigues ténébreuses, et ne songea plus dès lors qu'à fortifier son crédit auprès du roi, dont elle déserta lâchement le lit de mort, après lui avoir arraché ce codicille déshonorant qui place les bâtards légitimés sur les marches du trône.

Le bon ange est M. le duc de Noailles. Il voit dans sa royale cliente un idéal de grâce, de vertu, de douceur, de raison, de piété, de dévouement; une nouvelle Esther, martyre volontaire de sa grandeur, portée à la puissance, presque à son insu et malgré elle, par une faveur de la Providence, qui la destinait à être le bon génie du roi et de la France.

Voilà deux plaidoiries contradictoires qui, par

leurs conclusions extrêmes, sont de nature à éveiller quelque défiance.

Et d'abord, Saint-Simon est trop intéressé à paraître tout savoir pour ne pas savoir mal bien des choses. Son regard est perçant, mais il découvre dans les faits plus qu'ils ne contiennent, dans les causes plus de profondeur qu'elles n'en ont. Son imagination pessimiste ne lui montre que piéges, complots, perfidies. Ce besoin qu'il a de noirceurs pour être éloquent lui devient une tentation d'en mettre partout et malgré tout. Ces génies prédestinés à l'indignation supposeraient des crimes plutôt que de rester sans emploi.

Si l'imagination l'emporte, la passion ne l'égare pas moins. Ambitieux désœuvré, qui s'obstinait à vouloir les premières dignités sans autre titre qu'une assiduité grondeuse, observateur envieux et boudeur d'une cour où il se croyait nécessaire et méconnu, il a souvent accablé de ses rancunes jalouses tous les personnages dont l'élévation importunait sa vanité. Comment son orgueil aristocratique, si ridiculement irritable, n'aurait-il pas été blessé au vif par l'éblouissante fortune de la veuve de Scarron, devenue la femme de Louis XIV? Il n'en fallait pas tant pour faire bouillonner de fureur son sang de duc et pair. Ajoutez qu'ici sa haine contre les parvenus se compliquait de toute l'horreur que lui inspirait la vue des bâtards légitimés. — Il faut donc

ne lire qu'avec prudence les satires de cet Alceste : il se bat quelquefois contre des fantômes.

Quant à M. de Noailles, il fut, ce me semble, trop ambitieux d'avoir une sainte de plus dans sa famille. Que de héros, que d'héroïnes n'aurions-nous pas si toutes les biographies étaient signées par la main d'un parent ou d'un ami! Il est donc naturel qu'il ait défendu la tante d'un de ses aïeux avec un parti pris, qu'il ne s'avoue pas, d'exalter sa mémoire autant que l'ont décriée ses détracteurs. Peut-être aussi se mêle-t-il instinctivement à sa brillante apologie un peu d'aigreur contre Saint-Simon, qui, injustement sans doute, traita fort mal un de ses nobles ancêtres. Il lui a donc intenté un double procès en diffamation. Ruiner son crédit sur un point, c'était l'ébranler sur tous les autres : sentiment de piété filiale trop honorable pour qu'on ne le respecte pas, même en réfutant quelques-uns des jugements qu'il inspire.

Placé entre les violences du dénigrement et les hyperboles du panégyrique, M. Théophile Lavallée est, de tous les historiens de madame de Maintenon, celui qui, par ses infatigables recherches, par la modération et l'autorité de sa critique, méritait le plus d'agir sur l'opinion. Il y a réussi; et, grâce aux documents nouveaux qu'il a mis sous nos yeux, grâce à cette dernière monographie, qui est une œuvre d'érudition émue et attrayante, justice est

faite de ces lieux communs déclamatoires qu'un préjugé tenace interposait jusqu'ici, dans ce procès, entre les esprits et la vérité. Désormais il ne sera plus possible de calomnier grossièrement madame de Maintenon; et l'on ne nuirait qu'à soi-même si l'on refusait de la regarder comme une femme d'un mérite supérieur.

Elle a gagné surtout à être connue par sa correspondance ou ses ouvrages d'éducation; non pas qu'elle excite jamais une vive sympathie : elle est trop rarement émue pour émouvoir ses lecteurs. Mais on se plaît infiniment à sa conversation. — Ceux qui s'attendaient à voir une personne aigre, gourmée, toute hérissée des épines de la pruderie, à entendre une voix sèche, dure et cassante, sont agréablement surpris de rencontrer une amabilité complimenteuse, une douceur tempérée, et, sinon de la grâce, toujours du moins un ton distingué, poli, flatteur, d'une élégance suprême et d'un goût exquis. Devant ce bon sens spirituel, cette maturité de raison parfois aiguisée de malice, cette tenue sévère sans roideur, décente sans affectation, comment se défendre de l'estime et du respect, mêlé au plaisir qui vient du bien penser et du bien dire?

Aussi peut-on affirmer qu'au point de vue littéraire, madame de Maintenon a gain de cause.

Mais les cœurs ne sont pas dans ses intérêts :

c'est sa faute et non celle de ses avocats. — On pourra même se tromper longtemps encore sur ses intentions, parce qu'elle a trop arrangé sa vie de manière à dérouter les jugements des contemporains ou de l'avenir. On ne saurait l'aimer que de tête, par réflexion et par devoir de raison, à la façon dont elle aimait elle-même : car elle ne connut pas plus l'expansion de la tendresse que l'abandon de la franchise. — Aussi en porte-t-elle la peine. Je ne sais quoi de glacial se glissera toujours jusque dans les hommages les plus légitimes dont elle sera l'objet. Et quoi qu'aient fait ses admirateurs, plus d'une prévention tient encore les esprits en suspens sur plusieurs problèmes de sa destinée singulière. Ne voulant pas raconter sa biographie après tant d'autres, nous nous bornerons à esquisser les principaux traits de sa physionomie, empruntés, autant que possible, à ses propres aveux.

I

Cette analyse n'est point aisée : car nous avons affaire à une âme enveloppée, qui se trahit surtout par les efforts qu'elle fait pour se dérober. Soit dis-

crétion, soit dissimulation, elle tremble toujours d'en avoir trop dit. Je sais bien que la prudence était son devoir, mais la nature le lui rendit si facile qu'il ne faut pas attribuer seulement aux exigences de sa situation cette retenue sous laquelle se cachent trop d'énigmes. — La vérité historique n'y perce guère que dans les réticences. Madame de Maintenon parle trop de sa sincérité pour qu'on ne s'en défie pas un peu. D'ordinaire elle ne se soucie pas de la prouver autrement que par des protestations verbales. Même avec ses amies, elle pousse la circonspection jusqu'à la manie. S'échappe-t-elle par hasard à risquer quelque révélation de très-mince importance, elle en paraît toute fière, elle s'en sait gré comme d'un effort ; et, de crainte que l'exception ne soit pas suffisamment remarquée, elle la montre du doigt, la souligne, s'y arrête. « Vous voyez bien, dit-elle à madame des Ursins, qu'avec vous je n'aurai jamais de finesse. » Déclaration peu rassurante pour les autres. Puis viennent des recommandations à l'infini : *Ne dites rien de tout ceci... On en devine toujours assez... On en dit toujours trop.* Aussi ses lettres n'ont-elles ni épanchement, ni saillies, ni écarts. Elles sont sobres, composées, sévères ; leur vivacité n'est que dans le style : c'est la main qui court, et non pas la pensée. Celle-ci se possède trop pour prendre un élan qui l'emporterait. Je ne dirai point qu'il y a là fausseté

ou tromperie, mais habitude soupçonneuse et défiante, qui vient autant du caractère que des circonstances équivoques parmi lesquelles celui-ci fut engagé. Mariée à Scarron, Françoise d'Aubigné fut épouse et ne le fut pas. Gouvernante des enfants de madame de Montespan, elle fut mère par délégation, sans les droits et la réalité. Unie secrètement à Louis XIV, elle était reine sans l'être, épouse sans le paraître. Cette bizarre existence n'est donc qu'une suite de positions fausses. Comment n'en serait-il pas résulté pour celle qui les traversa un air de malaise, une allure contrainte, qui, du reste, ne répugnait point à son tempérament moral? — De là vient qu'en voulant la peindre, on ne sait parfois si l'on a devant soi le masque ou la figure, tellement l'une a pris l'immobilité, la froideur, le calme impertubable de l'autre : difficulté qui se complique encore des contradictions dont le jeu trouble toujours plus ou moins les caractères les plus soutenus ; car il ne faut pas imposer aux personnages vivants l'unité artificielle, qui ne convient qu'aux dissertations du critique. Et si madame de Maintenon a été appréciée diversement avec une égale bonne foi, c'est qu'elle offre autant de prise au blâme qu'à l'éloge; en sorte que la vérité ne se trouvera pas dans le pamphlet ou dans le dithyrambe, mais entre les deux, dans l'équilibre d'un jugement équitable, où *le pour* et *le contre* se concilient.

Si je ne craignais point ce qu'il y a de trop absolu dans une définition, je dirais que son génie propre fut la sagesse pratique, et principalement l'*art de la considération*. Elle avait beaucoup d'amour-propre, mais un amour-propre relevé, qui tenait plus à l'estime qu'au rang : ce n'était pas vanité de paraître, mais ambition d'être. Sur ce point, ses témoignages sont précieux à recueillir. « Il n'est rien, dit-elle, que je n'eusse été capable de tenter et de souffrir pour conquérir le nom de *femme forte*. C'était là ma folie. Je ne me souciais point des richesses : j'étais élevée de cent piques au-dessus de l'intérêt : je *voulais de l'honneur*. Je savais pardonner, non par vertu, mais par orgueil, par goût pour les choses difficiles, pour faire une belle action et *humilier l'amour-propre* de celle qui m'avait offensée, en la forçant à la reconnaissance. — Je ne voulais point *être aimée en particulier de qui que ce fût;* je voulais l'être de tout le monde, faire prononcer *mon nom avec admiration* et respect, *jouer un beau personnage*, et surtout être approuvée par les gens de bien. »

Il y a là un instinct dominateur qui n'attend que l'occasion pour s'exercer et agir. Cette soif d'approbation est sans doute un élément de vertu, mais de vertu un peu égoïste, amie du calcul et de l'effet, voulant sa récompense, et se résignant mal au silence ou à l'oubli. Sa modestie même a des arrière-

pensées, et je ne la croirai guère sur parole lorsqu'elle nous dira plus tard : « Je ne suis pas grande, je suis seulement élevée. » C'est peut-être bien la coquetterie de l'humilité apparente sous laquelle se déguise la satisfaction d'avoir atteint le but des rêves longtemps poursuivis. Elle sera plus franche lorsqu'elle nous avouera « que le roi *ne connaît pas tant d'orgueil en un an qu'elle en connaît en un jour.* » Ici c'est la fibre vive qui a tressailli.

Quoi qu'il en soit, n'abusons point contre elle d'une sincérité qui est assez rare ; profitons-en plutôt pour mettre à néant les accusations de fragilité qui se sont élevées contre son veuvage, assiégé, comme on sait, par bien des conspirateurs empressés, qui faisaient assaut d'hommages autour de l'*amie de Ninon*. Nous ne rappellerons pas les arguments invoqués par les commentateurs de cette thèse galante. Il nous en coûterait de montrer la réputation de madame de Maintenon livrée à la merci d'une date ou d'un mot. Tout en rendant justice à la courtoisie des chevaliers qui ont rompu des lances en l'honneur de sa vertu, nous aimons mieux la soustraire aux chances perfides de ces sortes de tournois où le vainqueur même perd toujours quelque chose. Il nous semble d'ailleurs que les textes et les citations ne décident pas grand'chose en ces sortes d'affaires. L'appréciation relèverait plutôt du sentiment, et il me paraît aussi déplacé

de soumettre ces cas délicats à un tribunal d'érudits que de proposer un débat poétique à un algébriste ou à un géomètre. Les meilleurs arguments ne sauraient prévaloir contre l'infaillibité de l'instinct, seul juge autorisé en ces controverses, où l'on est rarement éclairé par les dépositions des témoins oculaires.

Coupons-y court, et n'hésitons pas à déclarer que son cœur haut placé demeura toujours parfaitement libre. Tous les prétendants furent éconduits par sa fierté irréprochable.

Cet ardent désir d'être admirée fut la passion maîtresse qui la soutint dans ses premières épreuves. Elle lui servit d'asile après la mort du poëte infirme, qui lui avait reconnu par contrat de mariage « quatre louis de rente, deux grands yeux mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains et beaucoup d'esprit. »

Madame de Maintenon ne nous raconte-t-elle pas que, pour mériter des louanges, elle allait jusqu'à commettre des imprudences gratuites dont il ne pouvait résulter que du mal pour elle sans aucun bien pour les autres? Un jour, par exemple, ayant pris de l'émétique, elle monta en carrosse, et alla faire une visite. Elle y conta la chose d'un air indifférent qui attendait une explosion de surprise. L'effet ne manqua pas : on se récria beaucoup sur le danger qu'elle pouvait courir, on la blâma affectueusement,

et on la força de retourner chez elle : « Ce n'était point là ce que je cherchais, ajouta-t-elle, je voulais qu'on dît : Voyez cette jolie femme, elle ne se soucie point d'elle, elle a du courage. »

Frapper, étonner, séduire, non pas seulement les yeux, qui sont inconstants, mais l'esprit, qui, une fois charmé, reste fidèle, était donc pour elle une étude, un talent. Elle y employa d'ordinaire l'amour du devoir et l'honnêteté toute seule, qui, dans les environs de Versailles, devenait facilement une de ces exceptions dont l'originalité distingue une personne. Mais au besoin elle appelait aussi à son secours sinon l'intrigue, au moins l'insinuation et l'adresse. « Plût à Dieu, s'écrie-t-elle, qu'il y eût *autant de simplicité dans mon cœur que dans ma chambre*, et que, sans compter ce que je n'y connais pas, je n'y découvrisse point des replis qui peuvent gâter tout ce que je suis ! »

L'un de ces replis fut, à coup sûr, le besoin de *régenter*, car elle était née pour être et rester gouvernante, non pas d'un royaume, mais d'un ménage ou d'un couvent. C'est un type excellent de pédagogue féminin. Elle en a toutes les qualités : sérieux, exactitude, économie, amour de l'enfance, connaissance du cœur, autorité, zèle. Elle en a aussi quelques travers : sécheresse, humeur chagrine, susceptibilités, défiances, manie de réglementation, goût

des petits détails. Pendant toute la seconde moitié de sa vie elle a été *institutrice.*

Elle commença par l'être au profit des siens. Ses lettres à son frère abondent en préceptes de conduite où le bon sens est tranchant, précis, minutieux et parfois méticuleux. Vient-il à se marier : vite, elle lui expédie dans la corbeille de noces une longue liste de prescriptions appropriées à son nouvel état. Nous ne pourrions même en citer tous les articles : car, bien qu'ils aient été rédigés par une femme *qui n'a jamais été mariée*, il en est qui paraîtraient ici indiscrets, tant ils attestent une expérience intime de la condition conjugale. Détachons-en quelques-uns, bons à retenir : « Que votre femme ne sorte jamais seule ; qu'elle ne se donne jamais les airs d'une grande dame : nulle familiarité avec les hommes, elle est très-dangereuse... (Pour ce qui suit, renvoyons le lecteur à la correspondance, t. Ier, p. 90.) Point de ces manières-là... Trois heures au miroir tous les matins, c'est deux de trop... Je suis fâchée que madame d'Aubigné ait deux demoiselles. *Deux demoiselles pour servir cette petite femme !...* Accoutumez-la à se passer des plaisirs, si vous ne voulez pas vous en lasser bientôt... (Recourir encore ici au texte original.) » Sa sollicitude inquiète adresse à son frère de nouvelles leçons quand il vient se fixer à Paris. Elle lui règle alors centime par centime les dépenses de sa maison :

tant pour la viande, tant pour le pain, tant pour le bois, tant pour la chandelle, etc. Le mot de *lésinerie* nous vient même parfois malgré nous sur les lèvres; jugez-en : « Si le laquais qui vous viendra ne vous accommode pas, il ne faut pas se lasser jusqu'à ce que vous en ayez trouvé un bon; et pour cela, il faut *faire serrer leurs haillons, afin de les leur remettre sur le corps, et qu'il ne vous en coûte rien.* » Est-ce Harpagon ou madame de Maintenon qui parle de la sorte?

Puis ce sera le tour du roi. Ici ne sourions pas, car son influence fut salutaire : elle réussit où Bossuet et tant d'autres avaient échoué. Écoutons-la nous parler elle-même de cette bonne œuvre; car elle n'a point pris soin d'anéantir les pages où elle s'en fait honneur : celles-là n'ont pas été jetées au feu avec les lettres que lui écrivit Louis XIV, et dont la perte irréparable est un tort fait à la postérité. « Quand je commençai à voir, disait-elle, qu'il ne serait peut-être pas impossible *d'être utile au salut du roi*, je commençai aussi à être convaincue que Dieu ne m'avait amenée à la cour que pour cela, et je bornai là toutes mes vues. » Elle tâcha donc de lui faire « rompre ses commerces. » Elle lui représenta le scandale qu'il donnait à son peuple, dont il répondrait devant Dieu. Elle lui parla « en chrétienne et *en véritable amie de madame de Montespan.* » Bref, elle finit par triompher des rechutes,

et la reine, touchée jusqu'aux larmes de cette victoire inespérée, put dire un jour avec une profonde reconnaissance : « Dieu a suscité madame de Maintenon pour me rendre le cœur du roi. »

N'atténuons pas cet éloge : mieux vaut admettre qu'elle ne songeait pas alors à l'avenir, et croyait simplement *avoir charge d'âme*, comme elle le crut encore plus tard, lorsque, devenue nécessaire au roi, « qui ne pouvait se passer de sa compagnie, » elle vit la cour à ses pieds, et consacra son crédit tout-puissant à des vues d'édification qu'elle appelait *sa mission d'en haut*.

Laissons ici de côté tout ce qui touche à la censure des mœurs, ministère assez lourd dont madame de Maintenon s'imposa souvent la responsabilité, et où elle ne réussit guère qu'à se faire beaucoup d'ennemis, qu'à sauver les apparences. Allons tout droit à Saint-Cyr, où son portrait figure dans un cadre fait exprès pour elle.

L'idée de cette grande fondation jaillit comme de source de sa vocation naturelle : « Toutes les fois que vous voudrez me donner des louanges sur ma capacité dans l'éducation des enfants, écrivait-elle à la princesse des Ursins, je les avalerai à longs traits, car je suis véritablement persuadée que j'en sais beaucoup là-dessus. » Lorsqu'elle conçut la pensée généreuse d'instituer une école d'où se répandraient dans tout le royaume des sentiments d'honneur, de

vertu chrétienne et de patriotisme monarchique, madame de Maintenon entrevit-elle dans le lointain une retraite assurée pour ses derniers jours, et ce repos de la tombe que la révolution seule ne respectera pas ? On peut le supposer sans diminuer en rien le mérite de l'intention première dont elle a toute la gloire. Dès que les dons du roi l'eurent tirée de la misère, sa charité s'émut pour des infortunes qu'elle avait connues de si près. A Rueil et à Noisy, elle avait réuni déjà soixante jeunes filles pauvres, appartenant pour la plupart à cette noblesse de province qu'une longue suite de guerres désastreuses avait privée de ses chefs ou réduite à l'indigence. Ce fut le germe d'où sortit l'institut de Saint-Cyr, cette création chérie dont elle dira plus tard avec un accent qui, cette fois, nous pénètre : « Puisse Saint-Cyr durer autant que la France et la France autant que le monde ! Rien ne m'est plus cher que mes enfants de Saint-Cyr. J'en aime tout, jusqu'à leur poussière. »

Aussi est-ce là que son caractère se déploie à l'aise, qu'elle règne, qu'elle trône véritablement. Pendant trente années, cette maison fit sa principale occupation. Elle y arrivait dès six heures du matin, s'en retournait vers six heures du soir, et s'employait aux moindres détails de direction, d'administration, ou même de service intérieur. A elle seule, elle remplissait presque toutes les charges

de la communauté. Nous l'y voyons rédigeant des réglements, des ordres de classe, des livres d'exercices, exhortant, reprenant, prèchant, morigénant dames et pensionnaires, se multipliant pour être partout ; assistant au lever des élèves, aux cours, aux études, aux récréations, aux repas, aux offices; gouvernant la recette, la dépense, la lingerie, la roberie, les cuisines et l'infirmerie, en un mot, à la fois abbesse, chanoinesse, intendante, économe, supérieure, sous-maîtresse et servante de chacune : activité touchante, dont les soucis furent ses plus tendres délices, comme aussi ses titres les plus sûrs à l'estime de la postérité.

Mais, tout en honorant ce dévouement maternel à une œuvre éminemment utile, on est forcé pourtant d'indiquer par quelques réserves que le bon sens le plus droit est susceptible d'erreurs ou d'imprudences. Ce qui importe le plus en matière d'éducation, comme en toutes choses, c'est moins la lettre que l'esprit qui l'anime. Or, on se demande avec étonnement comment il se fit que madame de Maintenon, si ennemie de toute coquetterie, si attentive aux bienséances, si prudente à éviter les écueils, si expérimentée, si pieuse et si vertueuse, ne fût pas avertie tout d'abord par sa raison du péril qu'il y avait à élever de pauvres filles sur le patron des précieuses les plus raffinées, à montrer au roi et à toute la cour ses attrayantes recluses

parées de tous les charmes de la jeunesse et de l'innocence, à dresser un théâtre dans leur dortoir, à permettre même qu'un jour Louis XIV y fit venir *les musiciennes de son Opéra* pour les mêler aux demoiselles de Saint-Louis, et « fortifier ainsi le chœur des *Israélites.* » Serait-ce que madame de Maintenon jugea utile, pendant les premières années de sa faveur, de distraire un roi auquel pesaient l'âge et la couronne, de se l'attacher davantage par des divertissements opportuns dont Saint-Cyr serait le centre, et de se rendre nécessaire à ses plaisirs, comme elle l'avait été à sa conversion? J'incline à le penser; car l'ouvrage de M. Lavallée nous montre l'Assuérus de Versailles attiré insensiblement par ces amorces, prenant goût à Saint-Cyr, remerciant madame de Maintenon des fêtes qu'elle y donne pour lui, félicitant les charmantes actrices de la classe bleue ou verte, mettant à la mode les représentations d'*Esther* et d'*Athalie*, surveillant les répétitions, dirigeant presque ce théâtre, qui ressemble à un piége dont une main habile a combiné les ressorts. Puisque nous devons deux chefs-d'œuvre à ces profanes entraînements, nous serions ingrats de les interpréter avec sévérité. Racine désarme facilement ici les plus rigoureux. Mais pourtant ne soyons pas plus indulgents que madame de Maintenon, qui écrivit plus tard : « La peine que j'ai sur les filles de Saint-Cyr ne se peut réparer que par le temps,

et un changement complet de l'éducation que nous leur avons donnée jusqu'à cette heure. Il est bien juste que j'en souffre, puisque j'y ai contribué plus que personne. Mon orgueil s'est répandu sur toute la maison. Dieu sait que j'ai voulu établir la vertu à Saint-Cyr, mais j'ai bâti sur le sable. J'ai voulu que nos filles eussent de l'esprit... Elles en ont, et s'en servent contre nous; nous avons formé des discoureuses présomptueuses, curieuses, hardies... Une éducation simple et chrétienne aurait fait de bonnes filles qui seraient devenues de bonnes femmes, et nous avons de beaux esprits que nous-mêmes ne pouvons souffrir. Dieu nous punit. » Il était temps de se frapper la poitrine; car le mal en était venu à ce point que les petites tragédiennes ordinaires de la cour ne voulaient plus chanter à l'église *pour ne pas gâter leurs voix avec des psaumes et du latin.* Trait curieux, duquel on peut rapprocher aussi l'anecdote suivante, empruntée par M. Lavallée aux *Mémoires sur la maison royale de Saint-Louis* : « Trois des bleues, piquées des recherches que leur maîtresse faisait de leurs lettres et manuscrits, résolurent de l'empoisonner avec de la ciguë, qu'elles mirent dans son potage et dans sa salade. La maîtresse n'y toucha pas ce jour-là. Elles recommencèrent. Il en arriva de même. Elles en restèrent là. Un an après, deux de ces demoiselles étant sorties de la maison, l'une raconta le fait à madame de Brinon, qui en

instruisit Madame. On fit de celle qui restait un exemple capable d'effrayer les plus déterminées, après quoi on la chassa. »

Gardez-vous d'en conclure que ces demoiselles étaient devenues des empoisonneuses par la faute de madame de Maintenon; mais évidemment l'orgueil, l'amour du monde, les applaudissements, les visites du roi et son brillant cortége avaient tourné bien des têtes, qu'il fallait guérir au plus tôt par des remèdes décisifs. La fin des spectacles publics fut le premier acte de la réforme, celui qui coûta le plus, car le roi n'y consentit qu'avec peine; et, quand Racine eut achevé *Athalie*, il fallut lui amener à Versailles les jolies Saint-Cyriennes qui, gardées par des dames âgées, jouèrent la pièce, sans appareil, dans sa propre chambre, et seulement en présence des princes du sang. Aussi sévère qu'elle avait été tolérante, madame de Maintenon finit par obtenir que ces divertissements n'eussent désormais lieu que dans la communauté, loin de tous les regards : « N'y souffrez jamais aucun homme, écrivait-elle, ni pauvre, ni riche, ni vieux, ni jeune, ni prêtre, ni séculier, je dis même un saint, s'il y en a sur la terre; car il sera toujours dangereux de faire voir à des hommes des filles bien faites, et qui ajoutent des agréments à leurs personnes en faisant bien ce qu'elles représentent. » C'était s'en apercevoir un peu tard. Elle ne fut

pas moins impitoyable contre le gracieux costume dont elle avait soumis le modèle à l'approbation de Louis XIV, au temps où elle recommandait à madame de Brinon « de ne pas souffrir que ses demoiselles fussent négligées, de ne rien oublier pour sauver leur âme... et *conserver leur taille.* » Elle lui prescrit maintenant de supprimer les rubans, les perles et les cordelières, de *fermer leurs manteaux le plus possible*, *sous prétexte de froid*, de ne pas être si soigneuse de renouveler leurs habits, et de les laisser un *peu éguenillées.* » Au lieu de conseiller, comme autrefois, les belles manières, l'habitude de parler sur les choses de l'esprit, le choix dans les maximes, l'éloquence dans les instructions, la liberté entière dans les causeries, un tour de raillerie agréable, l'élévation dans la piété, un grand mépris pour les pratiques des autres maisons; voici qu'elle réprouve tout à coup ce qu'elle aimait le plus, la conversation, les lettres et les belles lectures. « On écrit trop à Saint-Cyr, dit-elle, on ne peut trop en désaccoutumer nos demoiselles. N'en faites pas des rhétoriciennes. Elles s'ennuieront à mourir dans leurs familles : qu'elles aiment le silence, il convient à notre sexe. Ne leur montrez plus de vers : tout cela excite l'orgueil, leur fait goûter l'éloquence et les dégoûte de la simplicité : je parle même de vers sur de bons sujets. Il vaut mieux qu'elles n'en voient point. Apprenez-leur

l'ouvrage des mains, les soins du ménage, les devoirs de leur état : elles ont plus besoin de se conduire chrétiennement dans le monde que de faire les savantes et les héroïnes. » Voilà qui est parfaitement sensé. Mais pourquoi donc avoir laissé le mal s'aggraver pendant quatre ans, tandis qu'on pouvait le couper tout d'abord dans sa racine? N'est-ce pas aussi passer brusquement d'une extrémité à une autre; et, pour éviter la hauteur, la suffisance, ou les grands airs, fallait-il qu'un jour la maîtresse *des jaunes* pût dire à madame de Maintenon : « Consolez-vous, madame, nos filles n'ont plus le sens commun. » Enfin, la dernière mesure qui compléta toutes les autres fut la transformation de la communauté séculière de Saint-Louis en un monastère régulier, où ne furent plus admises que des religieuses engagées par des vœux perpétuels.

« Elle craignait, dit M. Lavallée, qu'à la mort du roi cette fondation si richement dotée ne fût attaquée et abolie par les nombreux ennemis de sa faveur. Saint-Cyr avait déjà l'appui de la noblesse, elle voulut lui donner celui du clergé. » On le voit, ce fut une réaction violente, précédée par des fautes dont l'excuse est seulement dans l'ardeur qu'elle mit à les réparer. Du récit de cet épisode gardons cette impression, que madame de Maintenon était sujette à s'égarer, soit par emportement de zèle, soit par calcul d'ambition. Même dans le bien

qu'elle fait, il y a des sous-entendus à expliquer; car sa conscience s'accommodait aux temps, et savait toujours concilier les intérêts en apparence les plus opposés. Sans déprécier sa solidité judicieuse, notons aussi, avec Saint-Simon, qu'elle « se prenait ou se déprenait » volontiers des personnes ou des choses. Enfin, sera-t-il injuste d'ajouter que chez elle, l'esprit d'ordre n'est pas assez soutenu par les vues élevées, qu'il dégénère en esprit d'arrangement, et se noie dans les petits détails de discipline, où les règles se substituent aux principes? On dirait parfois qu'il lui faut une sorte de conscience extérieure, formulée sur le papier, en préceptes artificiels, numérotés et étiquetés. C'est par là qu'elle fut plutôt *gouvernante* que propre à gouverner.

A dater de ces changements, madame de Maintenon tourna de plus en plus à la tristesse. Aussi toute vivacité s'éteignit bientôt autour d'elle. Malgré ses secrètes satisfactions d'amour-propre, on sent partout dans sa correspondance je ne sais quoi d'inquiet qui se plaint, qui s'agite, qui ne sait où se prendre. Ce n'est point mélancolie, car l'attendrissement y manque; ce serait plutôt un mécontentement vague, un ennui mal défini, perçant ici dans un hélas! et un soupir, là dans un mot d'aigreur, parfois dans des sourires contraints qui laissent deviner l'amertume. Était-ce doléance des lèvres ou du cœur? Toujours est-il qu'elle prend une

attitude de victime, qui aime à se faire plaindre, comme si sa grandeur était une croix acceptée par devoir et dont le fardeau lui pèse. C'est le ton d'une personne qui, devenue *indispensable*, *veut qu'on lui en sache gré*, comme d'un sacrifice qu'elle s'est imposé aux dépens de *ses aises* et de son repos. Elle s'écoute, elle gémit sur elle-même; elle affecte des poses intéressantes : « Ne faites point de vœux pour moi, écrit-elle à une amie, ils ajouteraient peut-être quelques jours à ma vie. » Évidemment, elle n'aurait pas voulu être prise au mot. Quelquefois pourtant l'énergie de l'expression donne à penser qu'elle disait vrai, quand, fatiguée de désennuyer Louis XIV, de faire toujours bonne mine à contre-cœur, de conduire l'intérieur royal, de compter sans cesse avec l'étiquette, de subir le contre-coup de toutes les afflictions, l'embarras de toutes les affaires, les assauts de la jalousie, de l'envie ou de la haine, elle s'écriait : *J'en ai jusqu'à la gorge!* Regardant un jour des petits poissons qui nageaient tout effarés dans un bassin d'eau claire : « Ils sont comme moi, dit-elle, *ils regrettent leur bourbe.* » Est-elle à la cour, elle ne rêve que la retraite; mais une fois éloignée du centre bruyant : « Je voudrais bien, écrit-elle alors, ne plus me souvenir de ce que j'ai laissé· c'est trop d'en avoir les agitations avec *l'ennui de la solitude.* »

Le *moi*, chez elle, s'oublie rarement; il tient de

la place. Il est *susceptible*, par exemple, dans ces lignes adressées au maréchal de Villars : « Je vous remercie, monsieur, de ne me rien dire sur la bonne année ; *vous êtes le seul*, et je ne vous en souhaiterai pas moins une heureuse. » Sous une apparente bonhomie, c'est le reproche d'une femme habituée aux égards, aux prévenances, et qui, piquée d'une négligence, la relève tout en ayant l'air de la pardonner. N'y a-t-il pas aussi plus d'un murmure sous cette phrase qui lui échappera plus tard : Je me hâte de me dépouiller, *de peur qu'on ne me dépouille bientôt.* » Est-ce là ce détachement des choses qui, suivant M. le duc de Noailles, accepterait la puissance par dévouement, pour la quitter ensuite avec joie ? Ne serait-ce pas plutôt le cri douloureux d'une ambition qui perd pied ?

Mais revenons aux lignes saillantes du caractère. L'austérité que ne recouvraient plus les grâces de la jeunesse fut, chez la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, comme le sceau de sa naissance calviniste. Il y eut une sorte de zèle puritain dans son aversion pour tout amusement profane. Elle voudrait, par exemple, « qu'*on ne chantât que des psaumes* à Versailles, car cette musique d'Opéra, *qui fait le seul plaisir du roi*, et où l'on n'entend que des maximes contraires aux mœurs, serait bien convenable à proscrire. » C'est se montrer un peu dur contre Quinault, et Fénelon était plus indulgent. — Mais respectons ces scru-

pules ; car chez madame de Maintenon ils faisaient partie de la dévotion, qui finit par devenir l'âme de toutes ses pensées.

On sait qu'elle fut élevée par sa tante dans le protestantisme. Sa mère, qui était catholique, voulant la faire abjurer, « la menait à la messe, et la forçait de se mettre à genoux devant l'autel ; mais elle, aussitôt, y tournait le dos, et la violence ne faisait que l'opiniâtrer. » On l'enferme aux Ursulines ; même obstination. La douceur seule d'une maîtresse pleine d'esprit et de bon sens sut vaincre sa résistance et conduire à bien sa volonté.

Ces souvenirs devaient lui conseiller la tolérance. Elle ne les oublia pas complétement ; car, dans une lettre à son frère, elle lui recommande de « n'être pas inhumain aux huguenots, *parce que cela n'est pas d'un homme de qualité* ; » et elle ajoute avec plus de raison encore : « Ni Dieu, ni le roi, ne vous ont donné charge d'âmes ; sanctifiez la vôtre et soyez sévère pour vous seul. » Voilà le langage de l'Évangile. Mais, peu de mois après, elle n'en fit moins enlever, pour la convertir, sa petite-nièce de Murcay, qui fut plus tard madame de Caylus. « L'enfant, après avoir beaucoup pleuré, trouva la messe du roi si belle qu'elle consentit à se faire catholique, à condition qu'elle l'entendrait tous les jours et qu'on la garantirait du fouet. » — Ce succès encourageant son prosélytisme, elle écrivit encore à son frère : « Si

vous pouvez m'envoyer Minette (une autre de ses nièces), je la convertirai bien aussi, *il n'y a plus d'autre moyen que la violence.* » Est-il téméraire de croire qu'égarée par ses bonnes intentions et l'esprit du temps, madame de Maintenon, voulut plus tard traiter les hérétiques de France comme ceux de sa famille.

Du reste, elle avait le droit d'être inquiète pour le salut des autres, car elle l'est plus encore pour le sien. Nous la voyons toujours sur le qui vive et en défiance d'elle-même, surtout dans sa correspondance avec l'abbé Gobelin, esprit étroit et médiocre, qui, pour la punir de ce que le Créateur l'avait faite aimable, lui imposa un jour la pénitence d'être *ennuyeuse en compagnie* ; comme si, pour plaire à Dieu, il fallait absolument déplaire au monde. Nous ignorons quand il la releva de ce vœu bizarre ; mais il est certain, d'après une lettre de madame de Maintenon, qu'elle se soumit à cette privation. Elle employa tout son esprit à persuader aux autres qu'elle l'avait perdu; elle ne faisait plus une réponse juste, ne se permettait plus un mot à propos, encore moins un mot ingénieux. C'est ce même abbé Gobelin qui lui disait un jour de sa plus grosse voix : « Vous n'avez que des étoffes communes ; mais je ne sais ce qu'il y a, ma très-honorée dame, quand vous venez vous confesser, je vois tomber à mes pieds une quantité d'étoffes qui a trop bonne grâce

et sied trop bien. » Il est vrai que sa rudesse saura bien s'adoucir quand la pénitente deviendra favorite. Le juge austère se fera courtisan, et c'est alors madame de Maintenon qui, changeant de rôle avec lui, a l'occasion de prendre sa revanche et de lui rendre ses reproches sous une autre forme.

Toutes ces anecdotes ont un sens, que peut éclaircir encore la citation que voici : « Je me suis confessée hier à un homme qui ne m'entendait pas, et qui m'assura que je ne lui disais pas un péché. » Ce directeur était sage et méritait d'être cru, mais madame de Maintenon lui préférait l'abbé Gobelin.

Ces aveux se commenteront aussi par la lettre suivante qu'elle lui adresse : « J'ai fait un projet de conduite pour le temps où je serai libre. Le voici, j'y laisse une marge ; vous y pourrez ajouter et retrancher : 1° me lever entre sept et huit, et passer une heure en prières. 2° Sortir deux jours de la semaine pour des visites nécessaires; me retirer à dix heures et faire la prière avec mes domestiques. 3° Destiner deux jours de la semaine à visiter les pauvres et les prisonniers, et à souper chez mes amies ; être habillée très-modestement ; ne porter ni or ni argent ; donner le dixième de mon revenu aux pauvres. Dans l'espérance de ce temps de repos, que *je me figure si délicieux* (elle se le figura longemps), *je ne fais rien qui vaille, ce qui me fait craindre*

que la dévotion que je projette ne vienne du même esprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon. » Elle est là tout entière, avec sa piété vraie, sa charité admirable, mais aussi avec ce goût de symétrie, d'exactitude et de routine qui est au fond. Le dernier trait surtout est frappant. Elle ne croyait pas, j'en suis sûr, dire si juste. Il traduit à merveille ce qu'on pourrait appeler *la manie de l'ordre* transportée dans *le ménage de la conscience.* Chaque chose devra être à sa place dans ce petit monde intérieur, qui sera discipliné comme un couvent, où la prière, les repas, les jeux, les allées et venues ont leurs heures invariablement fixées. Un meuble de travers, un brin de paille, un grain de poussière, deviennent un trouble qui alarme, qui désespère. Écoutez cette phrase : « Hier, on ne voulut point aller à vêpres : *ces circonstances me poussent à bout*, et empoisonnent tous les plaisirs dont je suis environnée. » Enfin je lis encore cette réflexion, qui peut servir à préciser la nuance que nous voudrions fixer sans exagération. « Je ferai mon possible pour aller à la Saint-François à Paris faire mes dévotions. *Plût à Dieu que ce ne fût pas une pure habitude!* » Mais sachons y reconnaître aussi la sincère humilité d'une conscience chrétienne qui a peur de sa faiblesse, et veut aller à la perfection. Si les saints ont mérité le ciel, c'est à force de s'en juger indignes. Ne faudrait-il donc pas être saint soi-même pour

donner leur juste valeur à ces transes délicates qui peuvent signifier le contraire de ce que les mots expriment ?

On aurait dû mettre la même discrétion à interpréter quelques passages dont la malveillance s'est emparée pour en induire que madame de Maintenon était trop inquiète du salut du roi dans l'autre monde pour se préoccuper du salut du royaume dans celui-ci. On lui a reproché notamment d'avoir écrit à madame des Ursins, lorsqu'en 1710 la famine et la guerre avaient réduit la France aux abois : « Le seul monseigneur duc de Berry a fait et jeûné le carême : j'ai quelque curiosité de savoir si le roi d'Espagne a mangé gras. » Et l'on a osé en conclure qu'elle redoutait plus la violation des lois d'abstinence que l'invasion de l'étranger. C'est tout simplement inique et absurde ; car ses lettres démontrent à tous les lecteurs dont l'esprit n'est pas prévenu que l'une de ces craintes n'excluait pas l'autre. Elle se serait imposé les plus dures privations pour fléchir, comme elle le disait, la colère céleste. Nos malheurs lui paraissaient une expiation, et, lorsqu'elle désirait si ardemment sanctifier le roi et la cour, c'était aussi bien par patriotisme que par piété. « Notre roi, écrit-elle, était trop glorieux ; Dieu veut l'humilier pour le sauver. Notre nation était insolente et déréglée : Dieu veut la punir et l'abaisser. »

Massillon tenait le même langage ; or, qui l'ac-

cuserait d'indifférence pour les calamités publiques? — On lui fait encore un crime de les contempler avec une résignation douleureuse qui, dans l'attente d'un miracle, s'écrie : « Cela devait être, que la volonté de Dieu soit faite ! » Mais pouvait-elle davantage? Et voudrait-on par hasard qu'elle eût pris l'oriflamme, comme Jeanne d'Arc? A cinquante ans, c'eût été bien tard, et d'ailleurs n'est pas Jeanne qui veut.

Au lieu de nier l'évidence, rappelez-vous plutôt que ses aumônes absorbaient la plus grande partie de son revenu. En 1694, n'ayant plus rien à donner, elle vendit ses bagues et ses chevaux pour distribuer du pain aux pauvres. Or, ses charités étaient pour elle un si grand plaisir qu'elle ne les considérait pas comme un mérite. Quant à ceux dont l'incrédulité voudrait toucher du doigt les plaies saignantes que creusèrent en son cœur les maux du pays, qu'ils relisent les pages éloquentes dans lesquelles M. Lavallée nous raconte l'histoire de Saint-Cyr pendant les guerres désastreuses qui y firent tant d'orphelines. Que de fois alors on y vit arriver madame de Maintenon sombre, *la tête cachée dans ses coiffes*, *renfonçant ses larmes!* Elle descendait de sa voiture, courbée par la douleur plus encore que par les ans, et s'acheminait lentement, silencieusement, vers son oratoire. La supérieure venait à elle, n'osant l'interroger : « Dieu nous éprouve, »

disait tout bas madame de Maintenon. Et toute la communauté la suivait à la chapelle, où le Dieu de miséricorde était imploré par des prières, au milieu desquelles éclataient les sanglots. C'était là qu'elle pouvait pleurer librement, près de ses chères filles, dont elle voulait faire des saintes, pour obtenir d'en haut la paix tant désirée. C'est là, sans doute, au lendemain d'une défaite, qu'elle écrivait la lettre d'où je détacherai ce passage : « Je voudrais mourir avant le roi. J'irais à Dieu, je me jetterais aux pieds de son trône ; je lui offrirais les vœux d'une âme qu'il aurait rendue pure. Je le prierais d'accorder au roi plus de lumières, plus de connaissances sur le véritable état des provinces, plus d'aversion pour les perfidies des courtisans, plus d'amour pour son peuple, plus d'horreur pour l'abus qu'on fait de son autorité. »

Que n'a-t-elle pu accomplir sur terre ce qu'elle eût fait au ciel !

II

Avant de dire comment elle se servit de son crédit, il est naturel de se demander d'abord par quelles voies elle y parvint.

Ici se présente cette question, que nous ne pouvons éluder : est-il vrai que madame de Maintenon fût ingrate envers sa bienfaitrice, et qu'après s'être insinuée peu à peu, grâce à ce patronage, dans le cœur du roi, elle en chassât volontairement une rivale pour y régner toute seule ? Nous voudrions répondre : non. Mais l'on ne peut guère que plaider ici les circonstances atténuantes ; car sa situation fut au moins compromettante, et, comme le dit très-bien M. Sainte-Beuve, « On aura beau épuiser toutes les explications, tous les artifices de l'apologie, on ne fera jamais que madame de Maintenon (car elle en eut le titre vers ce temps), installée par madame de Montespan, prenant intérêt en apparence à toutes les vicissitudes de sa passion, lui écrivant encore le 13 mars 1678 : « *Le roi va revenir à vous, comblé* « *de gloire, et je prends une part infinie à votre joie*, » n'ait pas joué à un certain moment un jeu double, et nourri une pensée personnellement ambitieuse. » Mais cette pensée ne pouvait aller au-delà d'une influence à exercer. Quant à l'espérance de recueillir un héritage, ou à la possibilité de devenir un jour légitimement l'épouse secrète, ce sont alors autant d'invraisemblances inadmissibles, fût-ce même à l'état d'instinct, à plus forte raison de plan conçu et poursuivi. Il n'en reste pas moins un manége peu loyal, qui consiste à épier les occasions de s'affermir dans un place vacante, à dénouer sous main des

liens qu'elle avait eu l'air d'accepter en fermant les yeux, à ruiner une faveur dont elle tenait tout, à préparer une disgrâce dont elle pouvait profiter. Il y eut là plusieurs années d'ambiguïtés, de ruses et de détours qui ne sauraient s'absoudre que par l'intention et le résultat. Madame de Maintenon elle-même en fut d'abord inquiète; car elle songeait tantôt à se retirer dans un couvent, tantôt à retourner en Amérique. Mais l'abbé Gobelin lui répétait sans cesse avec autorité que « Dieu la voulait où elle était. » Elle obéit, et consentit à être « l'instrument de la Providence, » c'est à-dire à diriger les destinées d'une âme qui conduisait celles de la France.

Ce fut le triomphe de sa dextérité. La coquetterie y servit de passe-port aux bons conseils. C'est alors qu'elle écrivait: « Le maître vient quelquefois chez moi, malgré moi, je le renvoie *toujours affligé, et jamais désespéré*: » mot sublime et digne d'une Célimène vertueuse.

Songez que cela dura onze années, pendant lesquelles il fallut, à force de diplomatie, réussir à ajourner les espérances, sans leur faire perdre patience, à attiser une flamme qu'on semblait vouloir étouffer. Que d'esprit, que de souplesse, quelle habileté de manœuvre dut exiger le succès de cette stratégie temporisatrice, à laquelle Louis XIV était si peu accoutumé! « Mon cœur est déchiré, disait-

elle vers la fin, le sien ne l'est pas moins. » Oui ; mais dans ces luttes où la victoire ne fut pas sans larmes, ce n'est pas madame de Maintenon que nous plaignons le plus ; car elle n'était vraiment éprise que du pieux désir de sauver une âme royale, de la rendre au bon exemple, au repentir et aux sentiments chrétiens, de la soustraire enfin à l'esclavage de ces plaisirs où la dignité se perd quand s'avance la vieillesse. Et, si le souvenir de madame de Montespan troublait alors sa joie par quelque secret reproche, elle se disait encore que la plus sûre façon de lui prouver sa reconnaissance était de l'arracher, en dépit d'elle-même, à la honte de ses attaches, de la délivrer quand elle aimait sa servitude, de lui offrir, en échange d'un bonheur coupable, les promesses de l'éternelle félicité. Elle était aussi encouragée par les applaudissements de tous ceux qui voyaient en elle « l'esprit du bien aux prises avec celui du mal. » En un mot, tout en se servant elle-même, elle avait le droit de croire qu'elle servait la religion, le roi, la reine, la favorite et l'État.

Pourtant, si Marie-Thérèse eût continué de vivre, on se demande quel eût été le dénoûment de ce roman platonique. Mais sa mort inopinée fut une solution. Alors, ce qui était à peine un pressentiment obscur, n'osant s'avouer sa timide existence, put devenir sans effort une de ces perspectives

inespérées que semblait ouvrir encore la volonté divine. — *Au lendemain des funérailles*, la cour s'étant rendue à Fontainebleau, le roi la fit loger *dans l'appartement de la reine*, et tint conseil dans sa chambre. « Pendant ce voyage, dit madame de Caylus, je vis tant d'agitation dans son esprit, que j'ai jugé depuis qu'elle était causée par une incertitude violente de son état, de ses craintes, de ses espérances. Pour cacher ces divers mouvements et pour justifier les larmes que nous lui voyions répandre, elle *se plaignait de vapeurs*, elle allait chercher à respirer dans la forêt, avec la seule madame de Montchevreuil, quelquefois à des heures indues. » Les lettres voisines de cette époque prouvent en effet qu'à la veille d'atteindre sa prodigieuse fortune, elle eut comme un éblouissement et un vertige. Mais *les vapeurs* ne tardèrent pas à se dissiper, et, le 20 septembre 1683, deux mois après la mort de la reine, elle écrivait à l'abbé Gobelin : « Mes agitations sont finies : ne m'oubliez pas devant Dieu, car j'ai grand besoin de mes forces pour faire un bon usage *de mon bonheur*. » Quant à la cérémonie religieuse, elle eut lieu secrètement dans la chapelle de Versailles, pendant la nuit du 12 juin 1684, devant sept personnes. L'évêque de Meaux, plusieurs autres prélats et le pape lui-même ayant été consultés, avaient décidé « que c'était remplir les desseins de Dieu que de faire servir les complaisances légitimes de madame de Maintenon

pour le roi à faire triompher dans le royaume la vertu et la piété par l'usage de l'autorité souveraine. » Elle avait alors quarante-huit ans, et Fénelon pouvait la comparer encore « à la Sagesse parlant par la bouche des Grâces. »

En résumé, elle a aidé les circonstances, mais celles-ci l'ont aidée plus encore. « Je suis où vous me voyez, disait-elle, sans y avoir tendu, sans l'avoir espéré, sans l'avoir prévu. » S'il y a là quelques mots de trop, il est juste pourtant d'observer que madame de Montespan, par ses éclats, ses fureurs capricieuses, son humeur fantasque, aida beaucoup madame de Maintenon dans son œuvre. Ce contraste entre les violences de l'une et la douceur de l'autre détacha peu à peu le roi d'une liaison adultère pour le porter, non sans secousse, vers la femme honnête et adroite qui, suivant madame de Sévigné, « lui fit connaître un pays tout nouveau, c'est-à-dire le commerce de l'amitié et de la conversation, sans chicane et sans contrainte. » Il se sentit à l'aise et en repos dans cette température égale d'une passion d'automne. Ce mariage de raison fut comme le port où il jeta l'ancre. Parvenu à un âge où il était temps de se ranger, il trouva ce devoir facile au sein d'une dernière affection qui lui ménageait le plaisir nouveau pour lui de la constance, et endormait son cœur, jusqu'alors si troublé, dans la sécurité d'un bonheur enfin légitime. Ce fut pour cette âme trop

passionnée une douce retraite qui lui rappelait le passé moins les remords. Je dirais volontiers que le vainqueur des Fontange, des la Vallière, des Montespan et de bien d'autres, qui aimèrent à se laisser vaincre, prit auprès de madame de Maintenon les Invalides honorables dont il avait besoin après tant de campagnes et tant de blessures.

Il fallait qu'elle eût bien des séductions pour que Louis XIV ait consenti à l'élever jusqu'à lui, ou, comme d'autres l'ont cru mal à propos, à descendre jusqu'à elle. Faut-il en chercher le secret dans cette phrase empruntée à madame de Maintenon : « Il n'y a rien de plus habile qu'une conduite irréprochable. » Nous désirons trop que cette maxime soit vraie pour ne pas l'accepter ici sous sa forme générale, en l'éclairant par les commentaires qui précèdent.

Une fois arrivée, madame de Maintenon voulut-elle monter encore, et s'asseoir publiquement sur le trône? Saint-Simon l'affirme, et M. de Noailles le conteste. Ce qui est certain, c'est qu'un conseil de prélats et de grands personnages fut réuni pour délibérer sur la nécessité de déclarer le mariage secret du roi, et que la conclusion fut négative. Quelle part y prit madame de Maintenon? Il fut impossible de le savoir; mais on peut affirmer qu'elle eût été fort heureuse d'échapper à la crainte que sa position équivoque « ne scandalisât les faibles, et ne fût un sujet de moquerie pour les méchants. »

Ses vœux ayant échoué, elle eut assez de force, comme dit Saint-Simon, « pour couler doucement par-dessus, et ne pas se creuser une disgrâce en insistant. » Elle sut toujours *s'arrêter à temps.* Faute de mieux, elle se contenta d'être reine en particulier, à la différence de celle qui l'avait précédée, et ne le fut guère qu'aux yeux du public. On comprend que, n'ayant pas à la cour de rang officiel et avoué, elle s'y soit fait une sorte de retraite, pour se dérober le plus possible à la gêne d'une étiquette qui l'eût placée au-dessous de ce qu'elle était ou au-dessus de ce qu'elle paraissait être. Lorsqu'elle sortait de ce mystère, où s'enveloppait à dessein sa royauté prudente, le tact et la mesure lui aplanissaient les difficultés de cette *transparente énigme.* — « Je l'ai vue souvent, raconte un témoin, aux dîners du roi à Marly, mangeant avec lui et les dames, et à Fontainebleau en grand habit chez la reine d'Angleterre, cédant absolument sa place, et *se reculant* partout pour les femmes titrées, même pour les femmes de qualité distinguée, ne se laissant jamais forcer par les titrées, mais par celles de qualité ordinaire, avec un air de peine et de civilité; et, par tous ces endroits, polie, affable, parlante, comme une personne qui ne prétend rien et qui ne montre rien, mais qui imposait fort, à ne considérer que ce qui était autour d'elle. »

Cette modestie était vraiment une grâce d'état

dans ces régions où l'étiquette régnait sur le roi lui-même. Comment aurait-elle résolu le problème d'assigner une place à celle qui ne pouvait occuper que la première, sans pourtant paraître y avoir droit? Madame de Maintenon lui épargna cet embarras; son bon sens précis, s'attachant au solide, aima mieux la réalité du pouvoir que ses apparences.

Cette discrétion, sous laquelle s'abritait sa dignité, fut en effet un de ses plus puissants moyens de gouvernement. Louis XIV étant jaloux de son autorité, il fallait surprendre par artifice ce qui ne pouvait s'enlever d'assaut. Combien de ménages ressemblent un peu, sous ce rapport, à celui de Versailles! Madame de Maintenon régna donc sans en avoir l'air. Par quels moyens? Saint-Simon va nous l'apprendre, et ici je ne vois pas pourquoi on lui refuserait créance.

Le travail des ministres, se faisant chez elle tous les soirs, ne lui laissait rien ignorer. Pendant les délibérations, elle se tenait ordinairement à l'écart, occupée à lire, presque silencieuse. Il arrivait parfois, quand la matière était embarrassante, que le roi disait : *Consultons la raison*, ou *qu'en pense votre solidité*? Alors elle répondait avec de grands ménagements, sans paraître affectionner rien ni s'intéresser pour personne. Mais elle était d'accord avec le ministre, qui n'osait en particulier ne pas convenir de ce

qu'elle voulait, et encore moins broncher en sa présence. « Dès qu'il s'agissait de quelque emploi ou de quelque grâce, la chose était arrêtée entre eux avant la discussion. Cela fait, la liste était proposée. Avant de choisir, le roi balançait presque toujours, puis, se tournant vers madame de Maintenon, lui demandait avis. Alors elle *souriait*, *faisait l'incapable*, *disait parfois un mot de quelqu'autre*, *puis revenait sur le nom que le ministre avait appuyé*, *et déterminait.* » Dans le cas où le roi s'opiniâtrait, on éludait la décision, « en allongeant et brouillant la matière, » en proposant quelque éclaircissement à prendre, en substituant à la question pendante une affaire qui, venant à propos d'elle, la détournait ou l'ajournait. Puis, quand les premières idées s'étaient émoussées, on revenait à la charge, presque toujours avec succès.

L'important était donc, pour madame de Maintenon, de tenir les ministres dans sa main; ils s'y prêtaient volontiers; car, si elle ne pouvait rien sans eux, ils savaient la difficulté de se maintenir sans elle ou malgré elle. Louvois, trop inflexible, y succomba le premier. Chamillard se perdit pour avoir essayé de se dérober. Pontchartrain ne se sauva qu'à l'aide de son esprit, et « par la porte dorée de la chancellerie, qui s'ouvrit à propos pour lui. » Le duc de Beauvilliers y pensa faire naufrage par deux fois.

6.

Mais ce jeu n'était pas toujours sûr. Lorsqu'on n'y mettait pas assez de tour ou de délicatesse, le roi s'obstinait à écarter tous ceux qu'il soupçonnait d'être protégés par madame de Maintenon. « *Ces coups de caveçon* la rendaient très-timide quand il était question de se montrer à découvert sur quelque chose ou sur quelqu'un. Aussi répondait-elle à quiconque s'adressait à elle, même pour les moindres choses, qu'elle ne se mêlait de rien. »

C'est en effet le ton de sa correspondance, où elle fait toujours l'ignorante et affecte des airs de simplicité. Ne veut-elle pas persuader à madame des Ursins qu'elle ne sait rien de ce qui se passe à Versailles? « *Je suis un peu comme Agnès*, je crois ce qu'on me dit, et ne creuse point davantage. » Ailleurs, elle se plaint de ce que son crédit échoue auprès de M. Desmarets pour une somme de 500 livres. « Ici, ajouta-t-elle, on ne veut point que les femmes entrent dans les affaires, et *je ne suis pas fâchée qu'elles me soient interdites:* car, outre que je ne les entends pas, j'y ferais certainement des imprudences, sans compter celles que l'on m'imputerait. » Cette indifférence est-elle sincère? il est permis d'en douter; car, dans d'autres passages, on sent le dépit d'une ambition mécontente qui ne peut pas tout ce qu'elle veut. « Vous savez, écrit-elle au maréchal de Villars, *qu'on ne veut de moi que mes prières, qui ne sont peut-être pas si bonnes que mes*

conseils. Mais enfin il faut servir à la mode de ceux qu'on sert. » Voici qui est encore plus décisif : « On écoute mes avis, souvent on s'en fâche, jamais on ne les suit, et *toujours on s'en repent*. » (Elle disait pourtant tout à l'heure : « Je n'entends point les affaires, j'y commettrais des imprudences. ») Elle dut écrire ces lignes « après une de ces *terribles sorties* que lui faisait parfois Louis XIV, et *dont il s'applaudissait*. Alors elle se mettait à pleurer, et était plusieurs jours sur de véritables épines. »

Ainsi donc, ne regardons pas comme très-méritoire la réserve à laquelle il lui fallut souvent se réduire. Elle fut une nécessité dont elle souffrit, quand elle n'était pas un calcul dont elle tirait avantage pour user, suivant ses désirs, d'une influence qui devait dissimuler son manége. L'art de se faire petit n'est souvent que celui de fortifier sa grandeur, de même que les précautions oratoires garantissent aux habiles la liberté de tout dire.

Les affaires étrangères lui laissèrent peu de prise. Torcy se défendit toujours d'assister aux conférences particulières, dont madame de Maintenon tenait les fils cachés. Elle ne se trouva guère mêlée à la politique extérieure que par ses relations avec madame des Ursins. Mais leurs lettres n'ont pas tenu ce qu'elles promettaient : on est même étonné de les voir prendre tant de précautions pour en assurer le mystère.

Pourquoi se parler ainsi tout bas à l'oreille, quand on a si peu de secrets à se révéler? Elles voudraient bien provoquer de mutuelles confidences, mais aucune n'ose commencer. Elles s'attendent l'une l'autre, et s'invitent à l'épanchement, sans que l'exemple suive. Aussi n'échangent-elles guère que des compliments et des révérences de politesse, si ce n'est dans les moments de froideur, où elles s'abordent les lèvres pincées, sur un ton aigre-doux qui cache bien des rancunes. Par exemple, madame des Ursins apprend-elle que la paix se prépare : aussitôt la voilà qui jette les hauts cris; elle se croit perdue; l'Espagne est trahie; à quoi songe la France? Alors s'échappent des vérités longtemps contenues. Madame de Maintenon se découvre enfin, et déclare tout net que son dévouement pour Leurs Majestés catholiques n'ira pas jusqu'à la destruction de la France. « Voulez-vous, dit-elle, voir les Anglais à Paris? Pour imaginer que les ennemis laissent l'Espagne à un prince français, c'est une idée qui paraît chimérique dans ce pays-ci. » La chimère se réalisa pourtant, car Louis XIV avait l'âme plus royale que madame de Maintenon. Et alors les protestations d'amitié redoublèrent entre les deux diplomates, qui continuèrent à lutter de finesse, jusqu'au jour où la plus puissante contribua à renverser celle qui commençait à le devenir trop.

Les affaires intérieures lui donnaient du reste assez d'occupation pour qu'elle n'allât pas en chercher hors du royaume. Ici l'on doit admettre encore le témoignage de Saint-Simon, tout en atténuant la portée de certaines expressions. « Elle se croyait, dit-il, l'abbesse universelle, surtout pour le spirituel. Elle se figurait être une Mère de l'Église. Elle en pesait les pasteurs de premier ordre, les supérieurs de séminaires et de communautés, les monastères et les filles qui les conduisaient. De là une série d'occupations frivoles, illusoires, pénibles, souvent trompeuses; des lettres et des réponses à l'infini, des directions d'âmes choisies, et toutes sortes de puérilités qui aboutissaient parfois à de déplorables méprises. »

Sauf les exagérations d'humeur, il y a dans cette peinture bien des traits ressemblants; madame de Maintenon les confirme par plusieurs de ses lettres, entre autres celle-ci : « Ne jugeriez-vous point à propos, monseigneur, de faire une liste de bons évêques? Vous me l'enverriez, afin que, dans les occasions qui se présentent tous les jours, je soutienne leurs intérêts. On m'adresse toujours la parole quand il est question d'eux. » Et ailleurs elle s'appelle « la femme d'affaires des évêques, » tout en se plaignant de payer bien cher cet honneur.

Il ne faut donc pas le lui refuser, en ajoutant

toutefois que son influence dut s'exercer utilement dans quelques circonstances ; car elle aimait les gens de bien, et savait les discerner.

Mais il lui arriva aussi d'encourager des fautes dont elle partage la responsabilité : nous voulons parler de la révocation de l'édit de Nantes, que l'on ne saurait passer sous silence dans l'histoire impartiale de sa vie. M. le duc de Noailles a essayé de la justifier des reproches que ce souvenir fait encore peser sur sa mémoire. Or, il ne pouvait réussir qu'à prouver l'habileté du défenseur et l'impossibilité de la défense. Laissons donc l'échafaudage de ses arguments s'écrouler sous la main qui l'a construit. Les tours de force de la logique la plus subtile ne démontreront jamais que cette persécution organisée militairement contre des milliers de sujets fidèles ne fut pas la plus criante des iniquités, comme la plus impolitique des maladresses. Et si madame de Maintenon n'a pas provoqué ou connu toutes les violences qui chassèrent de France des populations dont l'industrie l'enrichissait et dont la vengeance légitime devint une arme contre nous, il est incontestable qu'en approuvant le principe elle ne repoussa guère ses conséquences. Elle y vit dès l'abord le triomphe de *son idée fixe*, la conversion des réformés. « Si Dieu conserve le roi, écrivait-elle à madame de Villette, il n'y aura pas un huguenot dans vingt ans. *Je me charge volontiers de tous.* » Elle

blâma, dit-on, les atrocités de Louvois. Soit : mais il était trop tard pour les réparer, et il eût été plus digne de sa raison d'en prévoir et d'en prévenir l'effet. Un cri parti de son cœur eût fait réfléchir Louis XIV, et lui eût épargné peut-être la suite des malheurs qui furent son expiation. Voilà ce qu'il ne faut pas pallier par des circonlocutions; ce serait précisément le contraire de la vérité. Car, lorsque les événements eurent ouvert les yeux à Louis XIV lui-même, et qu'il fut question en 1698 de rappeler les huguenots fugitifs, le Mémoire qui fut demandé à madame de Maintenon en cette occasion se prononça contre toute espèce de conciliation. Elle se borne à conseiller « d'adoucir insensiblement la conduite envers les nouveaux convertis, de ne point les forcer à commettre des sacriléges, de ne *point faire traîner sur la claie* le corps de ceux qui avaient refusé les sacrements à l'heure de la mort. » Certes nous ne ferons pas à madame de Maintenon l'injure de préconiser ces paroles. Il y a trop peu de mérite à n'être ni absurbe ni barbare. Fénelon donnait un meilleur exemple. Il offrait aux victimes un asile protecteur dans son diocèse épiscopal.

Durant les querelles du quiétisme et du jansénisme, elle ne parut pas non plus toujours à son avantage. Ici, elle embrasse avec une ardeur téméraire des nouveautés qu'elle ne désavouera plus tard qu'en laissant une main toute-puissante s'ap-

pesantir sur deux femmes, et en abandonnant avec une déplorable faiblesse un prélat dont elle estimait la piété, l'esprit et la vertu. Là, son amitié pour le cardinal de Noailles ne va pas jusqu'à lui faire braver le danger de se rendre importune ou suspecte. Et pourtant elle n'avait pas hésité jadis à blesser les sentiments les plus vifs du roi, lorsque cette hardiesse de paroles se conciliait avec des espérances ambitieuses. On peut donc craindre que le soin de sa propre tranquillité n'ait contribué pour quelque chose à lui faire respecter si fort celle du roi : scrupule intéressé, qui plus tard encore exposa sans défense l'auteur d'*Athalie* à une disgrâce dont sa protectrice timide ne sut pas amortir le coup, bien qu'elle y eût donné prétexte.

Saint-Simon impute aussi à madame de Maintenon tous les mauvais procédés du duc du Maine envers madame de Montespan. Mais il nous semble qu'il peint ce fils dénaturé sous des couleurs assez noires pour qu'il ne soit pas besoin d'expliquer son ingratitude par celle de sa gouvernante. Ne calomnions point madame de Maintenon : c'est bien assez déjà de pouvoir l'accuser d'avoir employé son crédit à élever des bâtards au rang de princes du sang, et d'avoir fait signer à Louis XIV mourant ce honteux codicille qui préposait le duc du Maine à l'éducation du jeune roi ! C'était commander aux lois de rendre hommage aux scandales du passé, à la

nation d'en adopter les témoins, au trône d'en porter l'opprobre.

Le roi fut puni de cette faiblesse; car celle qui l'inspira n'attendit pas son dernier soupir pour aller cacher à Saint-Cyr et ses regrets amers et ses anxiétés cruelles en face de l'avenir. N'eût-il pas été plus digne de rester fidèle au lit de mort du monarque, comme elle l'avait été à sa gloire et à sa puissance?

Dans cette douce retraite qu'elle s'était habilement ménagée, elle retrouva comme l'ombre du pouvoir qu'elle laissait derrière elle. Son règne y fut plus absolu qu'à Versailles, et surtout plus paisible. Elle s'y reposa des longues traverses en laissant échapper ce dernier cri d'orgueil : « Je ne suis point à plaindre. *Il est beau d'avoir à pleurer un roi.* » Pourtant il restait un vide dans son âme; et, attentive aux échos du dehors, elle écrivit un jour : « La solitude est moins soutenable que jamais; *le souvenir du passé tue, le présent met le sang en mouvement, l'avenir fait transir.* »

Le gouvernement du régent effraya tellement son imagination que la sûreté de son asile lui parut menacée; elle recommandait alors aux dames de Saint-Louis « de *s'affectionner* les gens du village pour en être gardées, en sorte qu'un seul coup de cloche les fît accourir à leur secours. » Ce fut au milieu de ces inquiétudes, exagérées par les affaiblissements

de la vieillesse, qu'elle apprit l'arrestation du duc du Maine, compromis dans la conspiration de Cellamare. Frappée par ce coup dans la plus sensible de ses affections, elle ne put survivre à cette mortelle blessure, et s'éteignit un mois après, le 15 août 1719, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Les regrets de sa perte ne dépassèrent pas les murailles de Saint-Cyr. Cela devait être; car, outre que la mémoire de madame de Maintenon se trouvait fatalement liée aux fautes et aux revers de Louis XIV, ses qualités n'étaient point de nature à devenir populaires. Sa vie avait été surtout un chef-d'œuvre de tenue et de conduite, où la prudence et l'esprit de suite faisaient servir l'estime à l'influence personnelle. Si le charme manque à ses incontestables vertus, ne serait-ce pas parce qu'elle sut trop les rendre utiles à sa fortune, et prit plus conseil de sa tête que de son cœur? Femme d'intérieur, je dirais presque de ménage, elle excellait à faire l'ornement d'un cercle étroit, à régler des intérêts de famille et de société; mais, de l'aveu de M. Lavallée, « elle n'eut pas de grandes vues, et l'on pourrait même dire qu'en certaines occasions elle *rapetissa* le grand roi. » Elle disait: « Les affaires que nous traitons à Versailles *sont des bagatelles :* celles de Saint-Cyr sont les plus importantes, parce qu'elles tendent toutes à établir le royaume de Dieu. » L'intention est ici excellente, mais j'y vois la preuve qu'elle était

plus propre à l'administration d'un couvent qu'au gouvernement des choses humaines. Toutes les fois qu'elle y mit la main, elle voulut le bien ; mais elle se trompa souvent sur le choix des moyens, et ne comprit guère les nécessités des temps ou les remèdes efficaces des situations mauvaises. Elle ne convenait vraiment qu'à des œuvres d'édification ou d'éducation. Jusque dans les derniers jours de sa vie, lorsqu'elle ne pouvait plus quitter sa chambre, elle passait encore de longues heures à examiner des novices, à instruire des demoiselles, *à montrer à lire à des enfants*. C'est par ce trait que nous terminerons ; et l'on fera bien de s'en souvenir, si, au moment de décider entre Saint-Simon et le duc de Noailles, on est tenté de préférer le réquisitoire au panégyrique.

MME DE MAINTENON ET MME DE SÉVIGNÉ

— APERÇU LITTÉRAIRE —

Nous avons glissé trop rapidement sur les lettres de madame de Maintenon pour n'être pas tenté d'y revenir. Ce qui a nui le plus à leur réputation littéraire, c'est le voisinage de madame de Sévigné. Ce souvenir domine malgré nous notre jugement, et s'impose à notre imagination comme un idéal qui rend notre goût fort exigeant. On a donc fini par confondre le génie d'une femme éminente avec les conditions essentielles du genre épistolaire; et l'on s'est ainsi persuadé qu'il fallait absolument lui ressembler pour être digne d'attention.

Voilà qui rejetterait assez loin madame de Main-

tenon. Car elle n'a ni vivacité rieuse, ni gaieté de couleurs, ni verve originale, ni surtout cette joie de l'esprit qui, suivant Ninon, en marque la force. Au contraire, son style est d'ordinaire pâle et tiède, ou plutôt froid et décoloré. Parcimonieux, sobre et prudent, il paraît un peu janséniste (dût madame de Maintenon s'en effrayer), je veux dire nu, désintéressé, triste, et n'ayant pas même toujours *la grâce suffisante*. Il lui manque l'intimité, l'enjouement, le caprice, ce charme des riens, que brode si joliment le badinage de madame de Sévigné; cette insouciance voluptueuse qui laisse couler la barque au fil de l'eau, sans s'inquiéter d'où le vent souffle; cette fureur de babillage qui jase pour jaser, et tire son inspiration des hasards mêmes de ses rencontres. Il lui manque surtout l'éloquence de ces tendresses expansives qui sont l'âme d'une correspondance, parce qu'elles ont toujours besoin de se soulager ou de s'exalter en s'exprimant. Dans le monde, on l'avait surnommée *le Dégel*. Ce mot est un portrait: on ne pouvait nous donner plus spirituellement le thermomètre de son cœur. Même lorsqu'il s'échauffe, sa température ne va jamais au-delà de ces jours douteux entre l'hiver et le printemps, où le soleil, encore à moitié engourdi par un long sommeil, fond à peine de ses rayons languissants la blanche surface des neiges.

Faudra-t-il donc refuser à madame de Maintenon

la vocation épistolaire? Évidemment non; car elle suppose avant tout une qualité qui est le naturel. Or, madame de Maintenon n'est pas moins naturelle dans sa discrétion que madame de Sévigné dans son épanchement. Aussi sa réserve n'ôte-t-elle rien à l'aisance de son style, dont le ton convient toujours parfaitement et à son caractère et aux choses dont elle parle : ce qui est le souverain mérite d'une correspondance.

Ce mot de *correspondance*, qui indique un échange de sentiments et de pensées entre deux âmes, est peut-être impropre lorsqu'il s'agit des lettres que nous étudions. Car elles ont quelque chose de solitaire qui trahit un isolement habituel. Ce n'est pas un cœur qui se livre à un autre, mais un esprit plein de sens qui pense tout haut et se parle à lui-même; de sorte qu'on oublie presque toujours en la lisant la personne à qui elle écrit. L'adresse même est parfois si peu nécessaire qu'on pourrait la supprimer ou la changer sans qu'on s'en aperçût.

Aussi, pour soutenir sa plume, a-t-elle en général besoin d'une affaire à traiter, d'un sujet à méditer, je dirais même d'une thèse, si ce terme n'éveillait une idée fort contraire à la simplicité sévère et à l'autorité facile de sa parole. En un mot, on reconnaît surtout en elle une tête forte qui va d'abord à l'utile, qui a le goût de la réflexion, qui a beaucoup

observé, non pas en courant et par instinct comme madame de Sévigné, qui devine tout de génie, et sans avoir l'air de s'en douter, mais de sang-froid, avec calcul et conscience, parce que la vie lui a beaucoup appris.

Cette science du monde, cette expérience donne de la substance à ses lettres, et nous déguise, par la variété du fond, la monotonie d'une forme trop dépouillée d'ornements.

Ce n'est pas qu'on surprenne chez elle des regards pénétrants sur les délicatesses de l'âme humaine, ou quelques-unes de ces analyses morales dans lesquelles excelle la finesse féminine, et qui sont pour le lecteur une révélation saisissante des sentiments qu'il a mille fois éprouvés sans les avoir remarqués. Non; madame de Maintenon semble craindre ces indiscrétions psychologiques qui pourraient, en découvrant le secret des autres, laisser entrevoir le sien. Peut-être aussi son esprit droit et précis n'était-il pas assez subtil pour démêler ces nuances légères qui demandent des raffinements d'attention et risquent de s'évaporer devant l'œil qui les observe. Elle préfère les contours nets qui se dessinent avec fermeté, les portraits anonymes qui, d'un coup de crayon, représentent des caractères généraux plutôt qu'individuels.

Ainsi l'on pourrait recueillir sur les courtisans plus d'une phrase qui ne déparerait pas un sermon

de Bossuet ou de Bourdaloue : notamment, cette énumération qui laisse éclater tant d'indignation vertueuse : « Nous ne voyons ici que des assassinats de sang-froid, des envies sans sujet, des rages, des trahisons sans ressentiment, des avarices insatiables, des désespoirs au milieu du bonheur, des bassesses qu'on couvre du nom de grandeur d'âme. » Sa pensée aime à revêtir la forme sentencieuse, qui convient particulièrement à la nature dogmatique de son esprit. « Comptez, écrit-elle à son frère, que presque tous les hommes noient leurs parents et leurs amis pour dire un mot de plus au roi, et lui montrer qu'ils lui sacrifieraient tout. »

Si elle démasque les grands seigneurs, elle ménage encore moins les grandes dames qui l'entourent; et dans ses lettres, qui lui sont un refuge contre les servitudes de l'étiquette, elle se venge, avec le plaisir d'un dépit contenu, des impatiences que leurs ridicules lui ont causées. « Les femmes de ce temps-ci me sont insupportables, écrit-elle à madame des Ursins. Leur habillement insensé et immodeste, *leur tabac*, *leur vin*, *leur gourmandise*, *leur grossièreté*, leur paresse, tout cela est si opposé à mon goût, et, ce me semble, à la raison, que je ne puis le souffrir. J'aime les femmes modestes, sobres, gaies, capables de sérieux et de badinage, polies, *railleuses d'une raillerie qui renferme une louange*, dont le cœur soit bon et la conversation

éveillée, *et assez simples pour m'avouer qu'elles se sont reconnues dans ce portrait* que j'ai fait sans dessein, mais que je trouve très-juste. »

Dans d'autres passages, l'ennui tourne au dégoût, la pitié au mépris, l'éloignement à la haine et presque à la misanthropie. Voici par exemple une profession de foi qu'Alceste lui eût enviée. « A force de voir la conduite des hommes, la lâcheté des femmes, la faiblesse des philosophes, les bêtises des politiques, la fausseté des dévôts, je suis parvenue à ne les pas plus estimer que les femmes, qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables. »

Que nous sommes loin de madame de Sévigné, dont l'indulgence aimait à rire des folies humaines plutôt qu'à s'en révolter, et dont l'esprit doucement railleur fut peut-être tenté de regarder un ridicule comme une bonne fortune, qui mettait sa plume en gaieté ! Il est vrai que madame de Maintenon sait aussi descendre de ces hauteurs pour prendre les choses par le côté comique et s'en amuser. Une ironie dédaigneuse n'effleure-t-elle pas ses lèvres, lorsqu'elle écrit au cardinal de Noailles : « Vous avez d'étranges brebis, Monseigneur. Le chapitre des petits pois dure toujours : l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé, et la joie d'en manger encore sont les trois points que nos princes traitent depuis quatre jours. Il y a des

dames qui, après avoir soupé chez le roi, et bien soupé, trouvent des pois chez elles, pour manger avant de se coucher, au risque d'une indigestion. »

Notez en passant ces détails de chronique qui vous prouvent qu'à la cour de Louis XIV, la gourmandise n'était pas fort délicate en ses caprices, et qu'il y aurait bien des réserves à faire sur cette politesse de mœurs dont on a singulièrement exagéré l'éloge.

Mais reposons nos yeux sur des médisances plus aimables, qui semblent affilées par la langue d'une Célimène, tant elles se glissent en douceur, et emportent lestement la pièce, sans avoir l'air d'y toucher. « Madame de Beuvron, écrit madame de Maintenon (c'est une de ses amies), *paraît une bonne fille*: peu d'esprit, fort occupée de sa personne, visionnaire sur sa santé, persuadée qu'elle a un nom, un rang à soutenir, froide, sèche, impatiente, d'un abord pénible, point aimée en général : sans éducation, sans maxime, sans droiture, sans piété solide, *en un mot, une vraie religieuse.* »

Ce sont là de ces croquis enlevés de main de maître et dignes de figurer entre les plus fins portraits, dont nous trouvons une si riche collection dans toute cette littérature intime du dix-septième siècle qu'on pourrait intituler : « La cour peinte par elle-même. » Ce malin plaisir d'attraper les ressemblances à

l'insu des modèles, remplissait naturellement les entr'actes de cette comédie qui s'appelle le monde. Après avoir joué leur rôle, les acteurs étaient les premiers à se moquer de la pièce, et à narguer en secret les personnages que la bienséance dramatique les avait forcés de prendre trop longtemps au sérieux. Ils se dédommageaient alors dans la coulisse de leurs respects forcés, et éprouvaient le besoin de se dire à l'oreille des vérités impatientes de jaillir, ne fût-ce que pour se convaincre eux-mêmes qu'ils n'étaient pas dupes des originaux dont le masque ou la figure posait devant eux.

Si quelqu'un dut ressentir cette démangeaison de la langue (comme on le dit vulgairement, mais énergiquement), ce fut plus que toute autre madame de Maintenon, que sa grandeur imprévue jeta si brusquement au milieu de cette scène, où elle était plus intéressée que personne à deviner juste toutes les énigmes, pour ne pas tomber dans les piéges qu'eussent cachés sous ses pas des respects commandés et des empressements calculés. Pour bien juger les ridicules, il faut aussi n'avoir pas toujours vécu dans leur familiarité, de peur que l'œil ne s'y fasse, jusqu'à ne plus les démêler. Or, comment auraient-ils pu se soustraire à la sagacité de madame de Maintenon, dont la jeunesse s'écoula si loin d'eux, dans la modestie d'une vie simple, calme et retirée? N'oublions pas non plus que le satirique

Scarron eut sa part dans l'éducation de son esprit ; et peut-être dut-elle à son influence autant qu'à la nature ce sûr instinct de jugement qui, dans toutes les rencontres de sa vie, lui révéla tout d'abord les côtés faibles des caractères et des situations.

« Elle excellait, dit Saint-Simon, dans ces *demi-mots de ridicules bien menés.* » Nous en avons une preuve charmante dans cet extrait d'une de ses lettres, écrite sans doute en un jour de belle humeur. Car (chose rare chez elle !) on sent frissonner sous son ironie ce souffle lutin de gaieté intérieure qui se joue innocemment autour de son sujet :

C'est au duc de Noailles qu'est lancée cette gracieuse fusée de malices, dont chaque mot petille comme une étincelle. Bien qu'elle soit la plus longue de nos citations, on trouvera qu'elle est la plus courte : « De qui me demanderez-vous des nouvelles? C'est sans doute des dames du palais ; c'est votre faible, il y faut compatir.... Madame de Dangeau deviendra aussi merveilleuse au trictrac qu'elle l'est dans tout le reste. Madame de Roucy nous menace d'un enfant. Madame de Nogaret est enfin grosse. Madame d'O... garde le lit depuis l'absence de son mari, pour regarder la place où il était, et pour s'écrier : Hélas ! il n'y est plus. A ce souper, on étouffe, on brûle des ailes de

perdrix, on appelle Gervais, on est tantôt une colombe, tantôt une bacchante. Que vous dirais-je de la grossesse de madame du Châtelet, de la maigreur de l'indolente Lévy, du teint incarnat de madame de Montgon, et du fausset de madame d'Agen, et de la goutte de la dame d'honneur, et de l'adresse de la dame d'atours à tourner le fuseau? Voilà, mon cher duc, notre petite cour qui s'assemble le jour dans mon cabinet, autour d'une jeune princesse qui croît en taille à vue d'œil et imperceptiblement en mérite. »

Ne croirait-on pas lire une de ces pages où le caquetage bourdonnant de madame de Sévigné s'élance bride abattue à perte de vue et à perte d'haleine? Nous aimons à recueillir ces ressemblances de détail qui tempèrent sans les effacer les différences de ces deux physionomies. Cette phrase, entre autres, ne rappelle-t-elle pas par son procédé d'accumulation (moins le dénoûment, toutefois) la fameuse lettre sur le mariage de mademoiselle? « Il y aura demain quinze jours que je suis enrhumée et en spectacle aux courtisans, aux médecins, aux princes, caressée, ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, considérée, accablée, dorlotée, contrariée, tiraillée. »

Parfois aussi brille sous sa plume un éclair d'imagination. C'est presque un phénomène; et nous ne voulons pas être crus sur parole, ni priver le lecteur

du plaisir de jouir de notre découverte. Car c'en est une, en effet, et des plus précieuses, que cette spirituelle comparaison par laquelle madame de Maintenon se plaint de ne pouvoir échapper à la meute des courtisans : « Je suis, s'écrie-t-elle, véritablement aux abois : la figure des cerfs m'a toujours fort touchée, en me l'appliquant; et j'en ai une tendresse pour eux qui me met dans leurs intérêts contre celui des chasseurs. » Cette pensée dut éclore avant la tombée de la nuit, s'il est vrai, comme elle le dit ailleurs avec beaucoup de grâce, que « *son esprit baisse infiniment avec le soleil.* » Ce sont là des curiosités dans son style; car il est en général soumis aux lois somptuaires qui interdisent le superflu, chose pourtant si nécessaire, comme le définissait un homme d'esprit.

Puisque nous sommes en train de noter les exceptions, n'oublions pas une épigramme plutôt malicieuse que méchante, dont l'ironie, voilée de sourire, contraste avec sa gravité habituelle, surtout en la matière dont il s'agit. « Madame de Berry, dit-elle, pourra être une sainte; elle a beaucoup de chemin à faire; mais elle est encore jeune. » C'est aussi le même accent de malignité naïve qui perce dans le mot suivant, dont la finesse fait oublier l'âpreté de certain anathème que nous avons eu l'occasion de citer. Quelqu'un lui disait que les paroles entendues à l'Opéra entrent par une oreille et sor-

tent par l'autre : « Oui, répondit-elle ; mais vous oubliez que le cœur est entre les deux. »

C'est surtout dans les dernières années de sa carrière qu'elle semble adoucir son austérité d'esprit. Si trop souvent la vieillesse chasse les grâces, il arrive parfois aussi, non pas qu'elle les ramène, mais qu'elle les remplace par une sorte de sérénité calme qui dispose l'âme à la joie, comme pour la faire jouir davantage, par un bienfait providentiel, du peu de jours qui lui restent. Qui ne revoit dans sa mémoire d'enfant une de ces vieillesses radieuses qui retrouvent une seconde jeunesse dans la paix de leur cœur et de leur conscience? Eh bien ! les traits de madame de Maintenon semblent aussi s'éclairer parfois de ces lueurs crépusculaires qui dorent le couchant de la vie. Dans les intervalles de repos que lui accorde l'importunité de ses souvenirs (bien amers souvent, comme nous l'avons vu), elle se sent renaître à une gaieté pleine de cette saveur qu'ont tous les fruits d'arrière-saison. Son esprit n'a pas vieilli ; il sait, comme le guy, fleurir encore sur l'arbre dépouillé. Jugez-en par cette phrase, où elle plaisante si légèrement sur elle-même : « L'archevêque de Bourges, écrit-elle à madame de Caylus, a dit que j'étais droite comme un jonc, et cela d'un air qui me fait croire qu'il me regarde comme un prodige. Il aura sans doute ajouté que je raisonne tout aussi bien que lui. Me voilà donc une personne à montrer.

Il faut avouer qu'il est bien glorieux de vivre longtemps. On croit faire maintenant mon éloge quand on dit: elle raisonne encore juste, elle écrit encore d'une main ferme! voilà de grands sujets d'amour-propre! » Les vieillards ont tous plus ou moins leur coquetterie: celle de l'avare de Molière dont le visage s'épanouit d'aise, lorsqu'il entend Frosine lui répéter sur tous les tons qu'il a le teint frais et gaillard, qu'il est d'une pâte à vivre cent ans, qu'il enterra fils et petit-fils. La peur rend si crédule! Madame de Maintenon ressentit sans doute aussi ce secret mouvement de vanité octogénaire; son âge lui en donnait le droit; mais elle avait trop l'instinct des ridicules, même les plus faibles, pour laisser entrevoir celui-ci, qui survit d'ordinaire à tous les autres. Sa coquetterie à elle sera au contraire de paraître supérieure à ces compliments, qui la flattaient pourtant, j'en suis sûr, puisqu'elle s'en souvient et se plaît à les redire.

Ces lignes sont bien de la même plume qui écrivait après la visite de Pierre le Grand à la cour de Versailles; « Le czar me paraît un très-grand homme « depuis qu'il a demandé de mes nouvelles. » Madame de Sévigné n'avait pas la tête aussi forte: elle se laissait facilement enivrer par les hommages. Un jour, Louis XIV lui fit l'honneur de danser avec elle un menuet. Après la danse, elle se trouva près de son cousin Bussy, à qui elle dit: « Il faut avouer

que nous avons un grand roi! — Oui, sans doute, ma cousine, répondit Bussy : ce qu'il vient de faire est vraiment héroïque. » N'est-il pas vrai que cette anecdote, rapprochée du mot précédent, peint les deux personnages : madame de Maintenon, toujours maîtresse d'elle-même pour le devenir plus sûrement des autres, et madame de Sévigné, se livrant à toutes ses émotions avec un entraînement de naïveté pétulante qui nous les fait aimer, même quand nous serions tentés d'en sourire ?

On peut se demander, en voyant défiler tant de citations, pourquoi pas une d'elles n'est venue nous faire les confidences littéraires de madame de Maintenon. C'est qu'elle est restée plus muette encore sur la littérature que sur la politique. Il semble qu'elle ait vécu à une distance infinie des applaudissements qu'excitaient autour d'elle les chefs-d'œuvre du grand siècle. Il ne lui en arrive pas même un lointain écho.

Ce silence n'est pas, je crois, un simple hasard : c'est un trait de caractère. Ne l'attribuons pas à l'indifférence (ce serait calomnier son goût), mais plutôt aux scrupules exagérés de sa dévotion qui lui représentait l'art profane comme une vanité plus dangereuse au cœur qu'elle n'est agréable à l'esprit. Loin de nous la pensée de lui en faire un crime! Car *Esther* et *Athalie* (les deux plus belles œuvres de madame de Maintenon) nous accuseraient

d'ingratitude. Mais ce patronage même, auquel nous devons ces pièces immortelles, ne prouve-t-il pas suffisamment que la fondatrice de Saint-Cyr ne protégeait dans Racine qu'un nouveau converti ? Eût-elle consenti à être la marraine de Chimène ou de Phèdre, à plus forte raison des œuvres de Molière, dont Louis XIV heureusement voulut bien être le parrain ? Il faut donc se féliciter que son règne ait commencé si tard, ou, si vous voulez, que celui de Molière se soit ouvert si tôt ; car il est tel de ses enfants (et des mieux portants aujourd'hui) qu'il eût fallu par prudence étouffer au berceau. Le génie a sa providence qui veille sur lui, et le fait naître et mourir à son heure.

Il serait curieux de suivre dans l'histoire des dernières années du siècle les traces de l'influence littéraire de madame de Maintenon. Elles ne sont pas toutes également lumineuses. C'est l'époque où la Fontaine, qui avait tant besoin de faire pénitence, s'engage à expier par des vers sacrés les péchés poétiques de sa jeunesse (qui dura trop longtemps), et jette au feu une comédie qu'il aimait comme un fils inespéré de sa vieillesse. C'est alors aussi que Boileau coiffe sa muse infirme du bonnet théologique ; et que la Bruyère, revoyant son édition des *Caractères*, la retouche dans un sens plus religieux. Emportée par la pieuse ardeur de son zèle, madame de Maintenon eût dit volontiers à tous les

poëtes et même à tous les prosateurs, comme Esther à ses jeunes compagnes :

Mes *frères*, chantez-nous quelqu'un de nos cantiques.

Concert charmant, si tous avaient pu ou su chanter ; car je suis sûr que la bonne volonté n'eût manqué à personne.

Madame de Sévigné, si fervente, elle aussi, dans sa foi, savait pourtant la rendre plus mondaine. Au sortir d'un sermon de Bourdaloue « qui frappait comme un sourd, » elle allait sans remords applaudir « sa belle-fille » la Champmeslé ; et le Traité de Nicole, dont elle aurait voulu *faire du bouillon pour l'avaler*, ne nuisait en rien aux « *fanfreluches antidotées*, » de maître François, ni même (nous le disons tout bas) aux contes de l'enfant gâté de madame de la Sablière.

Son cœur est assez grand pour les tous contenir.

Ce qui ne l'empêche pas pourtant d'avoir aussi ses préférences. Car dans sa passion pour Corneille, comme dans son amour pour sa fille, elle porte toute sa vivacité d'exaltation féminine : enthousiasme capricieux, inquiétudes jalouses, entêtement d'admiration. Il semble que, même en littérature, la femme veuille retrouver l'amour avec toutes ses nuances.

Madame de Maintenon passait néanmoins pour bel-esprit dans sa jeunesse. Mais l'âge et le pouvoir l'en corrigèrent bien. C'est que les gros poissons mangent les petits; et quand on a pour unique affaire de régner sur un roi comme Louis XIV, on compte pour bien peu de chose tout ce qui n'est pas directement un moyen de domination. D'ailleurs, si l'ambition lui laissa des loisirs, elle lui ôta la faculté d'en jouir, en flétrissant, par la tristesse de ses rides, cette fraîcheur d'intelligence et cet enjouement d'humeur qui est une des conditions du plaisir littéraire. Son esprit fatigué avait besoin de repos ; et comme la religion lui donnait ce calme qu'elle désirait, elle n'alla pas le chercher ailleurs où sans doute elle ne l'eût pas trouvé.

Nous n'avons pu glaner que deux ou trois pensées littéraires dans toute sa correspondance. L'une est une épigramme froidement dédaigneuse contre l'Académie. « Quoi ! disait-elle à Fénelon, vous voulez être de cette compagnie qui ne *parle que sur des paroles !* » Elle eût peut-être été plus respectueuse envers cet illustre corps, si elle eût pu prévoir qu'un jour son nom, éloquemment réhabilité, dût mériter le brevet d'immortel à l'un des descendants de cette famille des Noailles qu'elle aima tant pendant sa vie, et à laquelle, après deux siècles, sa mort même est encore utile.

L'autre pensée est une raillerie plus légitime

contre une académie de boudoir que les femmes savantes de la cour voulaient instituer en face de la grande. « On s'adonne dans la ruelle de madame de Bourgogne à faire de l'esprit. On y a des conversations dont on est très-contente. On y parle de logique, de rhétorique, de physique, et on y approfondit tout ce dont il serait à souhaiter que nous ne sussions pas même les noms. La princesse apprenait hier à faire des arguments. On projette une académie de femmes: elle sera de quarante; il y en a déjà vingt sur la liste. Oserais-je vous le dire? vous n'en êtes point, madame; je n'en suis pas non plus. » Nous retrouvons là ce bon sens qui la suivit partout, et cette simplicité d'esprit qui ne promet pas toujours, hélas! la simplicité de cœur. Si madame de Maintenon n'avait pas été préservée de la contagion du précieux par la justesse de son goût, elle en eût été guérie par la longue quarantaine qu'elle fit chez Scarron, dont les salons furent une sorte de refuge contre les ridicules de l'hôtel de Rambouillet.

M. Suard a dit que madame de Maintenon avait composé ses lettres sous la dictée de la postérité. Pour le fond, je le croirais volontiers; mais pour la forme, j'affirme qu'elle n'y pensait pas, et qu'elle écrivit comme elle causait, avec la même aisance de perfection naturelle, et peut-être encore avec moins de charme. Car son esprit était de ceux qu'éveille le

mouvement d'une conversation, parce qu'ils y cherchent moins un plaisir de distraction qu'un succès d'amour-propre.

N'aurions-nous pas dû pour tout éloge nous borner à cette remarque au lieu d'étudier dans les lettres de madame de Maintenon l'art qu'elle n'y voulait pas mettre, ou de la traiter comme si elle avait écrit pour que d'autres écrivissent sur elle? Quoique nous soyons loin d'être académicien, elle nous accuserait aussi de ne parler que sur des paroles. Arrêtons-nous donc, et pour nous faire pardonner par une dernière citation d'être trop souvent intervenu nous-même en sa place, disons adieu à madame de Maintenon en lui appliquant cette louange qu'elle envoyait à une autre adresse : « Vos lettres sont charmantes ; elles ne sentent point les dames de cour. Si on les trouvait, on vous croirait des dames d'Avon (*bourg près de Fontainebleau*) ; encore est-ce trop près d'une maison royale. »

LES FEMMES VERTUEUSES

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Nous ne sommes plus guère au temps où le mot d'érudition s'associait presque nécessairement à l'idée d'une tête chauve ou grisonnante, d'un front sillonné de rides précoces, d'un nez portant lunettes, et d'un teint pâli par les veilles du cabinet. Car nous voyons voltiger et papillonner auprès de nous toute une légion d'érudits coquets, gracieux, sémillants, parés de tous les sourires de la jeunesse, fleurant le musc et l'ambre, comme s'ils sortaient d'un boudoir ou d'un salon. Et pourtant ils ont fait d'intéressantes excursions dans le passé, mais en amateurs qui prennent des trains de plaisir pour

une tournée d'agrément. La plupart ont jusqu'ici visité de préférence les paradis terrestres où les filles d'Ève cueillirent le fruit défendu ; car jamais le public ne fut plus friand de lestes anecdotes, de galant caquetage, de chroniques risquées, de rumeurs clandestines, en un mot, de ces confessions peu édifiantes qui offrent l'exemple de la faiblesse, plutôt que celui du repentir. Tous les portraits des belles pécheresses ont été photographiés par des adorateurs posthumes qui, faute de mieux, se sont épris de leurs reliques.

Des philosophes même ont mis la main à l'inventaire des billets doux ; et on peut dire qu'il n'est pas un rideau mystérieux que n'ait soulevé, que n'ait au moins entr'ouvert devant les curieux un de ces argus qui veulent avoir la clef de tous les cœurs.

Si encore les noms qui n'ont plus rien à perdre avaient seuls fait les frais de ces visites domiciliaires, de ces enquêtes parfois scabreuses! ce serait l'expiation des coupables. Mais on s'est vite lassé des romans qui sont le secret de tout le monde. Et, après la revue des jolis démons, nous devions nous attendre à la procession des anges. On s'est alors montré aussi exigeant pour eux qu'on avait été indulgent pour les autres ; la blancheur de leurs ailes a été mise en question, et quelques-uns se sont hasardés à poser le plus indiscret des problè-

mes, celui de la vertu féminine. A mon sens, mieux eût valu se résigner à l'ignorance ; car ici l'ombre même d'un doute est presque une impolitesse compromettante; et la meilleure solution me paraît encore le silence respectueux de la confiance qui ferme les yeux. Mais, puisque des casuistes téméraires ont franchi sans hésitation ce pas périlleux, suivons-les où ils nous mènent, et félicitons-nous d'avoir, pour nous conduire en ces labyrinthes du sentiment, un guide expérimenté qui nous donne tout d'abord la mesure de sa délicatesse par le titre rassurant de son ouvrage, les *Femmes vertueuses du grand siècle*.

Sur la foi de cette annonce, je m'attendais à une de ces éditions compactes, où les mots se pressent à s'étouffer ; je craignais même que, par le choix d'un sujet évidemment très-vaste, l'auteur ne se fût condamné d'avance à la sécheresse d'un catalogue ou d'un résumé, ce qui eût été regrettable pour tous ceux qui apprécient le talent avec lequel sa fine plume sait broder la dentelle. Eh bien ! jugez de ma surprise ! Loin d'être gêné par l'abondance de sa matière, M. Babou a dû recourir aux expédients pour compléter cet in-octavo, qui, pourtant, est d'une impression large, où l'air circule librement entre des caractères que lirait un octogénaire. Oui, sur les 450 pages dont il se compose, 144 seulement ont été consacrées au groupe choisi; tout le reste

est en dehors. Ce sont de vives études dont on aime l'allure délibérée, mais que la logique la plus subtile ne saurait rattacher à la galerie des femmes vertueuses. Car il n'y a rien de commun entre elles et ces princes allemands qui venaient se dégourdir un peu trop à Versailles, ou ces chansonniers de la Fronde dont les vers défient souvent la citation, ou ce bourgeois de Paris dont le franc parler a des audaces rabelaisiennes, ou ce chanoine qui fut confrère de la Fontaine dans la congrégation d'Épicure. Notez bien que je ne veux point exprimer ici un reproche littéraire, je me borne à indiquer un scrupule moral.

Outre que de pareils voisins me paraissent bien profanes pour des saintes, j'ai peur qu'on n'abuse de ces digressions contre la moralité du grand siècle. Ne s'étonnera-t-on pas que l'énumération de ses vertus n'ait pu suffire à un seul volume, tandis que les héroïnes dont on a le droit de médire ont fourni à la critique de quoi peupler une bibliothèque? Est-ce la faute du sujet, qui fut ingrat, ou celle de l'écrivain qui ne nous offre que des curiosités dépareillées, au lieu de réunir dans un écrin la collection des perles qu'il aurait pu découvrir, s'il les avait cherchées plus patiemment? C'est à cette seconde alternative que je m'arrête, et M. Babou m'en saura bon gré : car il estime trop le dix-septième siècle pour nous laisser supposer un in-

stant qu'il n'a pu y compter plus de *sept* justes, à la cour, à la ville et dans la province.

Voilà pourtant le chiffre auquel il nous réduit. Mais une lecture attentive nous ménage d'autres déceptions; non pas que nous soyons tentés d'éliminer de cette liste si courte quelques noms enveloppés des nuages de l'équivoque. Dieu nous garde de chercher des taches dans l'hermine! Laissons aux petits-maîtres ou aux don Juan en retraite ce scepticisme de mauvais ton, qui est un des signes et un des châtiments de la fatuité. Mais en approchant les élues de M. Babou, nous sommes bien forcés de reconnaître, malgré notre bonne volonté de leur être sympathiques, que plusieurs n'eurent vraiment pas assez de mérite à ne point faire parler d'elles. Parmi mes désenchantements, je citerai en première ligne cette respectable, mais bien peu séduisante princesse, qui vint, du fond de son Palatinat, s'asseoir dans la maison de Monsieur, père du régent, à la place de la poétique Henriette, immortalisée par un cri sublime de Bossuet. Oh! l'odieux type que cette royale mégère qui s'avance vers nous : « Carrée comme un cube, la tête chargée d'une perruque d'homme, le teint rouge avec des taches jaunes, la bouche grande et les dents gâtées, le nez et les deux joues bariolés de petite vérole; grande chasseresse, capable de se tenir en selle des jours entiers, comme le plus robuste piqueur, et se

remettant l'estomac, après ses fatigues, avec de la soupe au lait, à la bière, au vin, avec du jambon cru, de la choucroute, du lard salé, des harengs saurs et des boudins. »

C'est moins une femme qu'un gendarme bavarois, et quand je me rappelle que dans son chapitre d'introduction M. Babou nous annonçait ses âmes immaculées par des phrases lyriques qui semblaient promettre à nos regards charmés les muses ou les grâces du foyer domestique, je croirais presque à une mystification dont un auteur paradoxal a voulu nous réserver ici la surprise. Tout en rendant justice au mérite de l'artiste, qui n'est pas responsable de la laideur du modèle et nous a donné une toile bien vivante, éloignons-nous de cet épouvantail. C'est une caricature qui ne dut inspirer à personne des pensées dangereuses pour sa réputation.

Le portrait a un pendant : c'est celui de madame de la Guette, une contemporaine de la Fronde, amazone excentrique, qui portait virilement des habits masculins, jurait comme un mousquetaire, cavalcadait, le pistolet au poing, parmi des bandes de partisans, courait le cerf un coutelas à la main, tenait tête aux buveurs les plus délibérés, entonnait d'une voix gaillarde des couplets bachiques, unissait à la taille de Porthos les grands airs de d'Artagnan et la bravoure d'un capitan espagnol. Avec de pareils

goûts, je ne serais pas surpris qu'elle eût fait peur aux soupirants, peut-être même à son mari, qui dut se repentir plus d'une fois de l'avoir enlevée. Elle l'en récompensa pourtant par sa fidélité jalouse et tyrannique. Soit. Mais n'oublions pas qu'un jour, dans une chute, cette brillante écuyère s'était cassé le nez. Il y a là de quoi mettre à jamais en déroute toute la volée des amours. D'ailleurs, la nature s'était évidemment trompée en lui refusant la barbe au menton.

Trouverons-nous donc enfin celles qui eurent quelque gloire à être dignes de notre estime? Oui ; il en est jusqu'à cinq que M. Babou a inscrites sur son livre d'or. Et tout d'abord inclinez-vous respectueusement devant la douloureuse résignation de Marie-Thérèse, la reine des épouses outragées ; car la postérité sait qu'en son délaissement les larmes, contenues ou cachées, furent ses seules représailles contre l'inconstance égoïste dont, malgré sa tendresse et sa beauté, elle fut si longtemps et si publiquement la victime. Après avoir été la plus humble, la plus tremblante sujette de l'ingrat qui la souffrit à ses pieds quand elle n'osa plus se jeter dans ses bras, elle mérite, en mourant, d'être consacrée par cette oraison funèbre de Louis XIV : « C'est le premier chagrin qu'elle m'ait causé. » Puisse cet hommage avoir été un de ces remords qui emportent le pardon !

Près de sa majestueuse infortune se place naturellement la figure plus austère qu'aimable de celle qui réussit enfin à fixer, sans faiblesses, le plus volage des cœurs souverains; de la femme qui, manœuvrant parmi les plus redoutables écueils vers la plus haute fortune, parut favorite sans l'être, fut reine sans le paraître, et après avoir été décriée par l'envie, lapidée par la calomnie, attendit plus d'un siècle la tardive réhabilitation, dont la pleine lumière a dissipé la plupart des énigmes de sa vie, pour le plus grand honneur de sa mémoire. M. Babou a été un des cavaliers servants de madame de Maintenon ; et nous devons le croire quand il nous affirme que la *belle Indienne* mérita, sans en souffrir aucunement, les folies de Villarceaux, le dévouement intéressé du chevalier de Méré, les regrets de Barillon, les offres splendides de Fouquet, l'éblouissement de Guilleragues, et l'envie universelle excitée par Scarron, si malheureux pourtant de son bonheur.

Bref, il a presque été jaloux de Louis XIV, et ce vif sentiment nous a valu des pages qui, par l'émotion, paraîtront neuves, même après l'apologie de M. le duc de Noailles et les plaidoyers décisifs de M. Lavallée. Je crains pourtant que les éloges les plus légitimes ne triomphent pas tout-à-fait de certaines préventions. J'en connais du moins qui ne pourront se défendre d'entrevoir dans les plus incon-

testables vertus de madame de Maintenon un savoir-faire instinctif ou calculé qui laissera toujours un peu de mystère sur ses intentions. Ses qualités ressemblent trop parfois au talent de se rendre nécessaire, d'imposer ses conditions, et d'unir par des garanties durables le solide à l'honnête. Sans doute, ce serait se faire tort à soi-même que d'interroger malicieusement son passé, pour y chercher des contradictions sérieuses entre les réalités et leurs apparences : vous n'en trouveriez aucune. Mais ne serait-ce pas un peu parce que les grandes passions vivent malaisément l'une près de l'autre? Si la place fut imprenable, c'est que l'ambition y fit toujours bonne garde, à côté du devoir et du bon sens qui la servaient comme des soldats disciplinés obéissent à leur général. Après tout, bien lui en prit d'y mettre un peu de stratégie, et d'user de précautions avec celui que n'avaient pu enchaîner ni les langueurs naïves d'une la Vallière, ni les hardiesses impérieuses d'une Montespan, ni l'adorable sérénité d'une Fontange. Elle excella donc dans *l'art de la considération* : mais elle en fut assez récompensée en ce monde pour que, dans l'autre, la première place ne lui revienne pas de droit. Je la donnerais plus volontiers à Louise de la Miséricorde, que j'aimerais à voir figurer ici dans les rangs d'élection, parce que sa pénitence héroïque lui assure une seconde innocence, plus touchante

à mes yeux que l'impeccabilité politique de celle qui s'arrangea de façon à être plus heureuse.

Si vous voulez que ce livre vous laisse un parfum, finissez-en la lecture par le commencement, et gardez pour la bonne bouche les *deux amoureux* de madame de Sévigné : oui, deux seulement (car il serait trop long de compter les autres, les anonymes, c'est-à-dire nous tous). Ce n'est pas que ces personnages soient faits pour nous plaire : ils furent très-indignes de celle qui les désespéra. Mais indirectement et comme à travers le nuage, nous voyons derrière eux l'idéal de la sensibilité unie à la droiture, à la franchise, à l'honneur, à l'esprit, au génie, dans une âme unique qui sera toujours, quoi qu'on fasse, plus aimable qu'aimée. Oui, c'est madame de Sévigné que vous chercherez près de ce galant abbé Ménage, dont les madrigaux furent peine perdue. C'est madame de Sévigné que vous demanderez encore à la biographie de Bussy, ce joueur, ce libertin, ce railleur cynique, ce gentilhomme vaniteux et aigri, qui usa de l'esprit des Rabutin, de manière à faire tache à son blason. Vous détesterez sa félonie, quand il assassine avec des calomnies le cœur loyal qui a refusé de s'ajouter à la liste de ses trop faciles conquêtes. Mais malgré ces mouvements de mépris, le charme vous retiendra, parce que, sous ses lâchetés, vous apparait sa cousine immortelle, qui est là, généreuse après l'affront, ren-

dant l'épée à l'indigne, et lui pardonnant l'injure dont elle avait raison de ne pas se sentir blessée. Dans ce livre sur *les Femmes vertueuses*, je m'étonne, en effet, que madame de Sévigné n'ait point eu le pas sur toutes les autres, au lieu d'intervenir à la dérobée dans l'ombre de ceux qui, auprès d'elle, ne réussirent jamais qu'à constater leurs échecs devant la postérité tout entière. Sa vertu, qui donc oserait l'effleurer même d'un soupçon? Mais elle éclate en plein soleil, comme sa gaieté, comme la verve intarissable de ses effusions maternelles, comme le naturel suprême de son caractère si ouvert, si étranger aux fadeurs, aux grimaces romanesques, aux surprises qui dérangent la santé morale.

Des folies, elle en dit et elle en fit, mais uniquement pour sa fille qui fut toute son âme, toute sa passion, toute sa tendresse. Voilà l'ange gardien de son veuvage. Mais non, elle n'en eut même pas besoin. Si les soupirs des autres plaisaient parfois à sa naïve coquetterie, j'affirme d'instinct qu'elle n'y pouvait répondre que par un de ces éclats de rire qui lui allaient si bien. Elle ne se permit que les bagatelles d'un badinage spirituellement innocent : symptôme qui ne trompera personne. Car tout alors s'évaporait en belle humeur, ou même en joyeusetés gauloises, qui ne craignaient pas d'avoir le verbe leste; ce qui, chez Célimène, est un meilleur signe d'équilibre intérieur que les effarouchements, les

mines et les silences suspects d'Arsinoé. Mais, insister sur cette évidence serait un manque de goût.

Terminons en disant qu'ici l'on aurait aimé à voir ressortir son portrait ; car il nous eût offert, par bien des côtés, le type de toutes les femmes qui sont absentes de ce livre, je veux dire le modèle de cette vertu simple, modeste et familière qui s'honore d'échapper aux regards, de cette honnêteté bourgeoise qui, au dix-septième siècle, se rencontrait jusqu'à Versailles, et fut toujours dans la société française, même aux époques les moins bien famées, la gardienne fidèle du foyer domestique.

LA FEMME

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Bien des maladroits ont froissé les dentelles qu'ils osaient toucher sans la permission de la Muse. C'est que, pour se risquer parmi les pompons, les rubans et les falbalas, il faut une vocation, une grâce d'État, dont les principaux signes sont une expérience acquise ailleurs que dans les livres, la jeunesse de l'imagination, une main légère qui a l'air de caresser en égratignant et ne fustige qu'avec des fleurs, l'art de tout dire ou de faire deviner tout ce qu'on ne dit pas, le marivaudage d'un style incisif, alerte, malicieux et piquant, enfin, un ensemble de qualités délicates que ne gâtent pas au besoin cer-

tains défauts sur lesquels la critique ferme volontiers les yeux. Ces conditions, MM. Edmond et Jules de Goncourt les réunissent à peu près toutes. Nous le savons déjà depuis longtemps ; et si vous en voulez une nouvelle preuve, lisez le livre où ces deux frères, vraiment jumeaux par le talent, ont rassemblé, comme en un musée de portraits, toutes les femmes de ce dix-huitième siècle qu'ils connaissent si intimement.

C'est un bien vaste sujet. Car il nous fait monter et descendre tous les échelons d'une société que domina souverainement le sexe dominateur par excellence. Et d'abord, nos aimables guides nous conduisent à Trianon, où des reines de la main gauche décident de la mode en même temps que de la paix et de la guerre, croisent des alliances internationales comme les figures d'une contredanse et d'un menuet, jouent étourdiment à la bataille avec les cartes de l'Europe, brouillent l'écheveau des finesses diplomatiques pour se donner le plaisir de le débrouiller, élèvent des favoris qu'elles renversent d'un coup d'éventail, mêlent, en un mot, à la politique toutes les aventures d'un roman. Puis, ils nous invitent à écouter aux portes de tous ces salons où défile la procession des hommes de lettres, qui viennent à l'envi quêter un conseil, une inspiration, un applaudissement, un sourire, un patronage, une recommandation auprès de la postérité; car c'est là que se distribuent les

faveurs du présent et de l'avenir, que se dressent au coin du feu les listes de candidats à l'Académie, et de prétendants à la gloire ; c'est là que se recrute la clientèle des beaux esprits, et que les opinions d'une soirée se dictent sans façon à l'Europe curieuse et attentive. Enfin, ils passent en revue la cour et la ville, la noblesse et la finance, la moyenne et la petite bourgeoisie, sans oublier les faubourgs et les halles, sans compter aussi ce monde particulier où la Guimard coudoie Manon Lescaut, où, de stations en stations, les pèlerins peuvent aller de l'Opéra à la Salpêtrière. Quel immense empire ! Que de provinces ! Que de départements ! Que de districts, dont la physionomie change d'un relai à un autre !

Aussi, ne nous perdons pas dans ce labyrinthe. Allons plutôt tout droit à la capitale : entrons au cœur de cette aristocratie licencieuse qui devait expier si cruellement sa morale facile ; et demandons à ses jeunes confesseurs à quel signe distinctif se reconnaissent leurs pénitentes.

A cette question, toutes les pages du livre répondent par ces mots : *la décadence du devoir et de la passion.*

Oui, l'un et l'autre s'éclipsent à la fois : le devoir d'abord ; et voilà pourquoi le plus court de tous les chapitres est ici celui du *Mariage*. Pour retrouver les pures traditions du tête à tête conjugal, MM. de Gon-

court en ont été réduits à feuilleter quelques rares estampes égarées dans les archives de l'art voluptueux. Sauf deux anecdotes édifiantes, sauf une exception faite en faveur des ministres, qui, par un privilége digne d'envie, eurent toujours, à ce qu'il paraît, le soutien ou la consolation des joies domestiques, les bons ménages furent alors si introuvables qu'ils n'existaient guère qu'en peinture. Il faut donc en chercher le tableau dans ces gravures sentimentales où Beaudoin et Moreau nous représentent les fêtes de l'hymen, les beaux jours du foyer, les joies de la première layette, les radieuses coquetteries de l'allaitement, les délices de la maternité, l'épanouissement des triomphes paternels. Mais l'imagination fit presque toute seule les frais de ces beaux modèles ; car, dans le train habituel des mœurs, l'union des époux fut moins une institution et un sacrement qu'un de ces contrats fragiles, auxquels le cœur et la conscience n'apposaient plus leur signature.

Les choses en étaient à ce point que le mari encourageait tout le premier par sa tolérance ce que nous appellerions à tort ses infortunes. Jamais la lune de miel ne fut si fugitive: elle pâlissait d'ordinaire au bout de vingt-quatre heures. L'importunité d'une tendresse émue, naïve, exaltée, jalouse, eût été un embarras, un trouble-fête, pour ce petit maître de la régence qui redoutait le voisinage d'un

zèle excessif comme une atteinte à la liberté de ses inconstances. Il se hâtait donc de ramener à la raison tous ces enfantillages, d'abord par une ironie câline, et une indifférence apitoyée, puis par un persiflage glacial, auquel ses exemples ajoutaient bientôt l'entraînement des leçons contagieuses. Le feu sacré s'éteignait ainsi sous la main la plus intéressée à l'entretenir : histoire d'hier qui pourrait bien être également celle de demain : car ce ne fut pas seulement sous Louis XV que bien des imprudents eurent leur part de responsabilité dans les fautes commises à leurs dépens.

Mais ceux d'alors se distinguaient de leurs devanciers ou de leurs successeurs par une insouciance qui allait jusqu'à l'ostentation. La foi au serment passant à leurs yeux pour un ridicule, une faiblesse roturière, une vertu de mauvais ton, inventée par les petites gens, mais inférieure aux personnes bien nées, il était logique qu'une infidélité ne fût plus un de ces coups de foudre qui mettent le feu à une maison. S'indigner, s'affliger ou s'irriter des accidents autorisés par l'usage, eût été un manque d'éducation, le fait d'un sot qui ne savait pas vivre. Le décorum était sauvé par une indulgence réciproque, qui acceptait d'avance des arrangements consentis, à charge de revanche, au profit de la commodité mutuelle.

Là où le devoir n'avait plus de racines, la passion

périssait avec lui. Tout idéal ayant disparu, toutes les barrières ayant été renversées par l'opinion, elle n'avait que faire en ces cœurs ouverts à deux battants ou habitués à laisser toujours leur clef sur la porte. Aussi fut-elle remplacée par le plaisir. Le mot d'*amour* devint l'euphémisme du libertinage. Toutes les lenteurs du sentiment furent réputées perte de temps, grimaces, affectation et fadeur. Plus de tendres rêveries, plus de langueurs hésitantes, plus d'aveux tremblants, ni d'insomnies, ni de beaux tourments, ni de douloureux soupirs. On supprima le romanesque, ce dernier hommage rendu à la vertu ; car, s'il est permis de ne pas l'aimer, il a pourtant l'avantage de sauver les apparences, d'être une politesse et d'excuser la chute par la grâce de ses préliminaires. Les mots eux-mêmes perdaient leur sens d'autrefois. Le respect s'appelait offense, et il vint un jour où le mobile des plus éclatants scandales fut la vanité toute seule. Les plus fortes contre l'habitude, l'intimité, la jeunesse ou l'esprit se trouvèrent désarmées devant l'*homme à la mode*. Loin de songer à la fuite, elles allaient au-devant de la défaite. Pour vaincre, il suffisait au triomphateur de paraître. Dès que sa circulaire était arrivée à une adresse, c'en était fait : il ne lui restait plus qu'à prendre la peine, s'il en avait le temps, d'aller lui-même chercher la réponse. De là l'étrange fortune d'un Lauzun,

d'un Richelieu, qui traverse les plus illustres boudoirs, avec des trophées d'anneaux, de bagues, de portraits, de mèches de cheveux et de billets parfumés. Sa correspondance est si nombreuse qu'il lui faudrait presque un secrétaire pour la décacheter et tenir les registres de sa comptabilité galante. Le jour même de sa mort, n'avait-il pas cinq rendez-vous de cinq grandes dames implorant la même heure d'entrevue, pour la même date? Et ne vit-on pas une duchesse échanger des coups de pistolet, dans une allée du bois de Boulogne, avec une marquise qui faisait concurrence à son caprice? C'était le monde renversé.

Mais arrêtons-nous sur ces pentes glissantes, où il y eut tant de faux pas. Elles nous mèneraient à des abîmes, à des bas-fonds, où, suivant l'expression ingénieuse de MM. de Goncourt, la lumière s'éteindrait d'elle-même dans la main qui voudrait la tenir. N'est-ce pas déjà trop que d'avoir vu la lueur conductrice vaciller et pâlir parfois sur les frontières de ces régions souterraines où l'air n'est plus respirable?

Réfugions-nous donc bien vite dans un de ces intérieurs bourgeois, où les yeux peuvent se reposer enfin sur les humbles vertus qui manquent à l'étage supérieur. Ici, du moins, nous rentrons chez nous, dans le monde d'aujourd'hui, dans la nature et le sérieux de la vie. C'est la famille, dont nous sommes

les fils. C'est la société moderne, digne de ses destinées nouvelles, toute prête à régénérer la France et à confondre dans son sein, pour les rajeunir par le plus pur de son sang, les éléments vieillis d'un régime qui s'écroule de toutes parts. Vous reconnaîtrez ici la femme du dix-neuvième siècle, la compagne de vos joies et de vos peines, celle que vous aimez, celle que vous respectez.

C'est cette enfant de la maison, qui, modeste et retenue, grandit près de sa mère, dont la tendresse lui insinue par son exemple les saintes leçons de l'éducation domestique. Si le couvent abrite sa jeunesse, on ne choisira pas ces cloîtres bruyants où circulent toutes les rumeurs mondaines, où pénètrent déjà les tentations mauvaises de l'expérience : hôtels garnis pour les veuves trop tôt consolées, asiles décents pour des intrigantes en retraite, ou des locataires compromises par mainte aventure. Mais, dans une retraite pleine de recueillement, de silence et de paix, de vraies religieuses déposeront, au fond d'une âme candide, le goût de la vie réglée, de la discipline, de l'ordre, de l'obéissance, les principes d'une foi préservatrice, les douces habitudes d'une piété solide, qui absorbera toutes les effusions de la sensibilité naissante.

Rendue à ses parents, elle ne verra rien, elle n'entendra rien qu'il soit périlleux de voir ou d'entendre. Née dans cette classse intermédiaire qui

touche au peuple par le travail, à la noblesse par l'aisance, elle sera formée à la fois pour les obligations du ménage et les agréments de quelques relations choisies. Aux devoirs d'en bas s'allieront les élégances d'en haut, mais étrangères aux dissipations énervantes ou excitantes. Ses plaisirs resteront toujours les distractions du foyer, les passetemps innocents qui reposent et rompent la monotonie des heures occupées. Puis un beau jour, l'épouseur franchira le seuil paternel. Mais s'il est agréé, les choses ne se passeront pas comme en ces marchés expéditifs, où le mari n'est qu'un accessoire, où le principal est la berline dorée, la belle livrée, les splendides diamants, les jolis chevaux, et l'affranchissement. Si les lèvres disent *oui*, ce terrible monosyllabe sera compris. Car ces petites gens, ayant eu le ridicule de s'aimer jadis, et s'en souvenant encore quelque peu, ont pris la précaution bourgeoise de ne pas brusquer le dénoûment. Bien que la dot ne leur soit pas indifférente, ils ont consulté les goûts, étudié les caractères, assorti suivant les sympathies et les convenances deux destinées désormais inséparables. Car, eux aussi, ils ont un nom, et ils entendent le transmettre sans tache à la génération qui en héritera. Or, dans les traditions auxquelles ils tiennent encore, l'honneur du mari n'est point un préjugé, et la résignation souriante ne sera jamais pour eux une de ces vertus de con-

vention qui consolent des disgrâces domestiques. Si cette œuvre de la prudence se déconcerte, soyez bien sûr que la victime n'en prendra pas son parti. Mais alors même, j'affirme que la faute ne serait pas un jeu du plaisir et du hasard. Elle aurait été précédée par la lutte, et le remords la suivrait.

Ce ne seront peut-être pas ces pages qui donneront au livre le plus de lecteurs. Il en est d'autres plus friandes qui lui assureront un succès qu'il n'a pas cherché. Ce sont pourtant les chapitres qui me plaisent le plus. Car je n'ai jamais compris le rire du fils que Noé maudit. Oui, oublions nos hontes et nos tristesses de famille, au lieu de nous en amuser. Après tout, n'est-ce pas faire beaucoup d'honneur aux roués et aux petits-maîtres d'hier ou d'aujourd'hui que de croire sur parole toutes leurs fanfaronnades? J'aime mieux penser qu'ils furent et qu'ils seront toujours une minorité, qui essaye de nous tromper par le tapage. Il faut toujours se défier des bulletins de victoire rédigés par don Juan. Et tout en félicitant MM. de Goncourt de lui avoir dit ses vérités, je suis tenté pourtant de leur reprocher d'avoir trop souvent écrit sous sa dictée.

Pourquoi, par exemple, citer ici comme des autorités considérables, les *Bijoux indiscrets*, les forfanteries du chevalier de *Faublas*, les confidences du *Sopha*, les polissonneries des *Contes moraux*,

et autres produits équivoques des laboratoires clandestins? Est-ce que des romans, ceux-là surtout, méritent d'être regardés comme des documents historiques? Non; tout au plus est-il permis d'y chercher les plus honteux symptômes des épidémies régnantes? Et pourtant, MM. de Goncourt ont admis en témoignage contre *des femmes* ces drôles effrontés qui ne devraient être cités devant un tribunal qu'entre des gendarmes, sur le banc de la police correctionnelle. Ne serait-ce pas une faute de goût et un manque involontaire de galanterie ou même d'équité?

Si le procédé devenait une méthode critique, voyez donc à quelles conséquences il nous exposerait. Nous donnerions à la postérité le droit de nous juger plus tard sur la foi de tous les feuilletons humiliants, où nous faisons si piteuse figure. Dans ce miroir menteur, où tant d'honnêtes gens ne se reconnaîtront jamais, on chercherait notre portrait, et noircies aux yeux de l'avenir par une littérature diffamatoire, les meilleures mères de famille deviendraient un jour solidaires des tristes héroïnes que les érudits de l'an 2000 exhumeraient de l'ossuaire du *réalisme* oublié, s'il leur prenait fantaisie d'égayer nos arrière-neveux par les méfaits de leurs grands-pères et les faiblesses de leurs trisaïeules.

Notre conclusion sera donc celle-ci : traitons nos

ancêtres comme nous désirons être traités nous-mêmes par nos descendants; et si l'évidence nous défend de respecter leur mémoire, du moins ne grossissons pas le dossier des coupables par les rêveries des imaginations malsaines. Contentons-nous de la réalité bien authentique : c'est déjà beaucoup; c'est déjà trop, si j'en crois ce terrible et parfois trop spirituel réquisitoire.

MADAME DE WARENS

— LES CHARMETTES —

M. Arsène Houssaye est un des peintres attitrés des jolies pécheresses. N'a-t-il pas un cœur de vingt ans, une imagination amie du sourire et de la bagatelle, une plume voluptueuse, un esprit coquet, et surtout des yeux fort tendres pour les gracieux modèles qui posent devant lui ? Il avait donc des droits sur madame de Warens, et son pèlerinage aux Charmettes a dû être l'accomplissement d'un vœu. Il nous en rapporte un élégant in-octavo, qui sera le bienvenu, puisqu'il nous offre l'occasion de relire un des plus curieux chapitres des *Confessions*.

Vous le retrouverez ici même, imprimé tout au

long, comme une éloquente préface, dans laquelle personne ne s'avisera de voir l'expédient d'un écrivain qui veut grossir sa matière et arrondir à peu de frais un volume présentable.

C'est plutôt une preuve de goût et de désintéressement d'avoir mis le chef-d'œuvre à côté du commentaire ; car tout le roman est là ; et l'historien a compris que sa seule ressource était d'ajouter au texte impérissable les notes de son érudition galante. Je ferai pourtant un reproche à M. Arsène Houssaye.

Pourquoi a-t-il décoré du titre ambitieux d'*épopée* un épisode que je n'appellerai pas même une *idylle* ou une *pastorale?* Ce grand mot est un contre-sens; car le communisme des Charmettes n'a rien d'épique, et s'il y a des héros dans ces aventures, nul n'enviera leur rôle. Je n'insisterais pas sur cette exagération lyrique, si elle ne trahissait un parti pris, qu'il m'est impossible de partager.

Non, je ne saurais dire avec un juge trop indulgent: « Ceux qui savent les *Confessions* par cœur feuilletteront ces pages *adorables*, comme s'ils devaient réveiller les chimères invisibles du souvenir ; et ceux qui les ont oubliées s'y arrêteront, comme à une des *radieuses* stations de la *jeunesse*, de la *poésie* et de *l'amour, ces trois vertus théologales des profanes.* »

La poésie et l'amour dans le voisinage de Claude Anet, et du perruquier Wintzenried! Fi donc! Lais-

sons là ces mensonges de la rhétorique sentimentale, et ne déguisons pas sous des euphémismes la trivialité des liaisons vulgaires qui s'entre-croisent dans le cœur trop hospitalier d'une aventurière.

Rousseau a beau voiler par tous les charmes d'un style enchanteur la situation honteuse qu'il eut la lâcheté d'accepter, elle répugne tellement à la fierté d'un galant homme, que le plaisir littéraire finit lui-même par se perdre dans ces révoltes de la conscience. C'est en vain que je cherche ici l'ingénuité d'une passion sincère, qui nous rappelle, même de loin, *Daphnis et Chloé*, *Paul et Virginie*. Je ne rencontre plus, dans ces pages gâtées par le sophisme, que la parodie sensuelle des délicieuses peintures, dont l'image toujours fraîche s'associera pour jamais à nos rêves de jeunesse ou aux regrets de l'âge mûr.

Ces compromis équivoques, où se heurtent les sentiments les plus contraires, froissent tellement la nature, qu'ils ont parfois l'invraisemblance d'un récit imaginaire. On tombe de surprise en surprise; mais si la curiosité est piquée, le cœur n'est point de la partie. Comment serait-il ému par ce qui ressemble à un paradoxe inventé à plaisir pour étonner ou faire sourire le lecteur? Je ne sais quoi de glacial et de faux se mêle à ces étranges tête-à-tête, où le nom de *maman* est profané par des tendresses si peu filiales. Quand les enfantillages commencent à devenir sérieux, la faute n'a pas même l'excuse

d'un irrésistible entraînement. Elle est froidement préméditée, comme une mesure de prudence et un calcul de raison. La scène de la tonnelle est préparée avec une solennité comique. On dirait une leçon de physique ou d'histoire naturelle.

D'un côté, je vois une maîtresse d'école, de l'autre, un élève docile, ou plutôt un sujet qui subit un traitement homœopathique : car madame de Warens, en se chargeant de l'instruction de celui qu'elle nommait *petit*, voulait par ses bontés « le garantir des piéges auxquels son âge l'exposait. » Sa complaisance devait avoir la vertu d'un dérivatif. Elle le vaccinait.

L'ironie aurait beau jeu contre Rousseau, et M. Arsène Houssaye lui-même reconnaît à regret que cette histoire « serait bonne pour les antichambres, si Jean-Jacques ne l'avait pas embellie par les féeries de l'imagination, les grâces *charmeresses* et les éloquences passionnées d'un style imprégné des senteurs alpestres. » De tous les personnages qui habitent les Charmettes, le plus digne de nos sympathies pourrait bien être, ce me semble, Claude Anet, l'obscur rival qui, maître et serviteur tout ensemble, donna un bon exemple à son successeur, le jour où il s'empoisonna, parce qu'il avait découvert qu'on ne l'aimait plus.

C'est triste à dire : mais Rousseau est moralement au-dessous de lui : car il se résigna sans peine à un

odieux partage, lorsqu'il avait les bénéfices de l'infidélité; et si plus tard il repoussa ces accommodements, c'est qu'à la lassitude du cœur s'ajoutait une humiliation: celle de n'être plus comme autrefois l'usurpateur qui détrône le seigneur en titre, mais la victime qui cède une partie de ses priviléges à un concurrent préféré.

En résumé, ses amours des Charmettes ont un air de parasitisme qui les dégrade. Le silence de sa conscience est aussi pénible que le sont ses aveux. On souffre d'en être réduit à mépriser le caractère de l'homme, quand on admire le talent de l'artiste. On croirait presque, par instants, que l'échappé de Genève aima surtout, dans madame de Warens, une hospitalité commode, la sécurité du jour présent, le doux rien-faire, la rêverie sous un beau ciel, l'air pur des montagnes, en un mot, *bon souper*, *bon gîte et le reste*. S'il avait éprouvé pour elle un de ces sentiments profonds qui se composent d'honneur, de respect, de reconnaissance et des plus tendres émotions, aurait-il légué l'opprobre au charmant objet de ses souvenirs? Décidément, Rousseau est mal né : les délicatesses du sens moral lui manquent, et il y a trop souvent en lui du vagabond ou même du laquais sous l'homme de génie.

Jean-Jacques n'a pas été le seul collaborateur de M. Arsène Houssaye; car ce volume contient toute une correspondance inédite, dans laquelle M. de

Carrio, ami de Rousseau, lui raconte le séjour qu'il fit aux Charmettes, quatre ans après son départ. Ces pièces sont-elles vraiment authentiques? J'en doute fort, et je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il y a ici un masque sous lequel sourit un homme d'esprit. Le style de ces pages ne sent guère son dix-huitième siècle. Ces façons fantaisistes sont plutôt d'un poëte parisien que d'un diplomate espagnol.

Le tour est ingénieux, mais ces prétendues lettres ne me paraissent qu'un écho des *Confessions*, et je m'étonne de rencontrer sous la plume du secrétaire d'ambassade des lambeaux de phrases empruntées à un livre qui ne fut composé que vingt ans plus tard. En un mot, je voudrais bien voir de près le manuscrit original, et, en attendant, je soupçonne ici la présence d'un *historien en pantoufles*, qui s'est amusé de son public.

J'ai lu avec plus de confiance les deux chapitres intitulés : *Lettres et Pensées* de madame de Warens. Quoique la plume d'un littérateur savoisien, le général Doppet, ait laissé sa trace sur tout cela, on se plaît à retrouver sous ces maladroites corrections quelques traits qui conviennent à la physionomie et au caractère de la personne.

Oui, j'aime à me persuader que les paroles suivantes sont un jour tombées de ses lèvres, qui avaient besoin d'être purifiées : « L'espoir en Dieu est le seul

pain blanc des pauvres. — Je voudrais être reine pour faire le bien ; mais je descendrais du trône sans le regretter. — Il ne suffit pas de faire l'aumône, le ton qu'on y met n'est pas moins une vertu. — C'est une douceur de faire des ingrats. »

N'est-ce pas là un nouveau témoignage de cette inépuisable bienfaisance qui la livrait en proie à tous les aventuriers que le hasard d'une vie ambulante conduisait au seuil de sa demeure? Je sais bien qu'elle leur ouvrait son cœur comme sa bourse. Mais pourtant ne refusons pas l'indulgence et la pitié à celle qui eut l'âme compatissante et charitable jusqu'à l'entier oubli d'elle-même. En dépit des souillures, il faut bien lui reconnaître des vertus, fussent-elles désordonnées comme des manies. Le sophisme avait gâté son esprit, et de là lui venaient des vices qui ne semblaient habiter que sa raison pervertie. Mais des parties saines avaient résisté à la contagion ; et si Rousseau déclame en écrivant que Socrate eût respecté madame de Warens, ne pas la plaindre serait la calomnier.

Nous ne nous chargerons pas de concilier tous les éléments contradictoires de sa nature. Contentons-nous de dire avec l'ingrat qui les analyse si cruellement: « Il se peut que cette combinaison n'ait pas dû être ; je sais seulement qu'elle a été, et j'ose même affirmer qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde, c'était d'en faire à ceux

qu'elle aimait. » Le choix des moyens aurait pu être meilleur : mais n'ajoutons pas nos rigueurs à la triste immortalité qui est son expiation.

Dans des pages vraiment neuves et touchantes, M. Arsène Houssaye suit jusqu'à son lit de mort cette pauvre femme que la fatalité de ses fautes condamnait à tomber d'abîme en abîme. Après la fuite de Jean-Jacques, madame de Warens, noyée de dettes, sans crédit, sans argent, n'eut d'autre ressource que de plaire à un vieux gentilhomme, qui lui offrit l'asile précaire de son château. Mais, désintéressée jusqu'à l'insouciance du lendemain, elle ne sut pas s'assurer l'avenir, et, une fois privée de ce dernier protecteur, elle se vit réduite à mendier un recoin de chaumière dans un faubourg de Chambéry, où sa vieillesse n'eut pour soutien que les aumônes de voisins charitables.

Ce fut là qu'elle souffrit les mille morts de la misère, dans une lente et sombre agonie, sur un grabat, loin de ses Charmettes, loin de Jean-Jacques, qui avait voué ses tendresses à Thérèse Levasseur. En apprenant la mort de son amie, il lui fit cette oraison funèbre : « Allez, âme douce et bienfaisante, allez auprès des Fénelon, des Bernex et des Catinat, préparer à votre élève la place qu'il espère occuper un jour près de vous ; heureuse dans vos infortunes que le ciel, en les terminant, vous ait épargné le cruel spectacle des siennes. Si

je ne croyais pas la revoir dans l'autre vie, ma faible imagination se refuserait à l'idée du bonheur parfait que je m'y promets. » Voilà une belle phrase. Mais n'eût-il pas mieux fait de se rappeler plus tôt sa bienfaitrice, et d'adoucir sa fin par la reconnaissance?

MADAME ROLAND

— UNE HÉROINE —

Si le texte original des Mémoires de madame Roland n'est pas enseveli dans les cartons d'un détenteur jaloux, s'il ne s'est pas égaré parmi les dossiers poudreux d'une succession, nous en sommes redevables à M. Faugère qui, rendant à madame Champagneux le manuscrit dont il avait été le dépositaire trop discret, suggéra l'idée de le léguer un jour à la Bibliothèque impériale. Il a donc, avant tout autre, des droits à notre reconnaissance. Car il a rendu possible la rivalité à laquelle il se résignait ; et c'est grâce à son heureuse pensée, qu'un bibliophile plus pressé a eu l'adresse de prendre l'avance.

La concurrence, comme il arrive toujours, a profité au consommateur, et nous possédons aujourd'hui tous les documents qui peuvent éclairer la conscience de l'histoire sur la biographie d'un personnage, trop exalté par les uns, trop dénigré par les autres, et jugé le plus souvent soit par l'esprit de parti, soit par la fantaisie des imaginations romanesques.

Les deux publications qui sollicitent nos suffrages se recommandent chacune par des mérites propres, entre lesquels nos préférences se prononceraient difficilement.

A l'avantage de la priorité, M. Dauban ajoute l'attrait d'un luxe mondain qui sera le régal des curieux. A côté du portrait de madame Roland ils trouveront celui de Buzot, dont la physionomie douce et pensive est reproduite d'après la miniature que la prisonnière de Sainte-Pélagie conserva sur son cœur jusqu'au jour où il cessa de battre. Des fac-simile d'autographes mettent aussi sous nos yeux l'écriture virile et décidée du testament qu'une main courageuse improvisa sous les regards des geôliers, à deux pas de l'échafaud, sans être sûre de pouvoir finir la page commencée. Ce sont là des commentaires qui nous aident à faire revivre une figure, concourent à l'impression générale et facilitent le rappel des images évanouies. Mais l'originalité même du livre est la découverte des quatre lettres inédites qui nous révè-

lent enfin l'énigme d'une passion longtemps anonyme. Voilà ce qui peut être envié, et ne saurait se payer trop cher. Quant à l'analyse consciencieuse, mais un peu diffuse, qui résume les moindres détails d'une vie pleine de contrastes et d'une mort dramatique, j'aimerais à la louer davantage, si l'auteur en avait ordonné les éléments avec plus d'industrie, et s'était montré moins lyrique dans l'expression de ses sympathies. Mais on n'entretient pas impunément un long commerce avec une héroïne, et la tête se monte dans un voisinage qui n'est point une école de simplicité. Quoi qu'il en soit, ces recherches érudites contiennent des matériaux précieux, auxquels manquent seulement la sobriété de la mise en œuvre et l'harmonie d'une architecture définitive.

Comparée à cette édition, celle de M. Faugère n'aura d'autre tort que d'avoir été bien tardive, car elle était déjà promise en 1846. Mais ne nous plaignons pas de ces délais, puisque nous y avons gagné la révision irréprochable du texte authentique, un choix judicieux de notes où brille le sens historique et littéraire, une introduction substantielle, enfin des pièces intéressantes qui n'avaient pas encore vu le jour : notamment des lettres à Robespierre, à Lanthenas et à Gosse, un essai de jeunesse intitulé *le Retour du beau temps*, et le discours envoyé à l'Académie de Besançon. C'en est assez pour que

ces deux in-12 méritent une place dans nos bibliothèques, près des in-8 qui les complètent.

En résumé, ces travaux sont dignes d'une égale estime. Aussi nous ne les opposerons point l'un à l'autre. Rapprochons plutôt leurs témoignages pour étudier une femme éminente sur les trois scènes où sa destinée s'est produite : la famille, le pouvoir et la prison.

I

Nous emprunterons nos couleurs au modèle que nous voulons peindre. Car madame Roland, suivant son expression, nous offre les clefs de son secrétaire. C'est assez dire qu'en l'interrogeant sur elle-même il faut se défier un peu des réponses que lui dicte la satisfaction d'un amour-propre radieux. « Si j'avais à renaître avec le choix des dispositions, je ne voudrais pas, écrivait-elle, changer d'étoffe; je demanderais *aux Dieux* de me rendre celle dont ils m'ont formée. » Voilà qui est décisif, et l'on ne saurait se regarder plus complaisamment dans son miroir, ni faire valoir ses qualités avec une coquetterie plus souriante. N'oubliez donc jamais qu'elle

est fort soucieuse des applaudissements, qu'elle fait toilette pour paraître sur son théâtre, qu'il y de la représentation jusqu'en ses attitudes familières, en un mot qu'elle dresse un piédestal à sa statue, un monument à sa gloire.

Et pourtant ce serait ne pas la connaître que de mettre en doute sa franchise. Cette admiration d'elle-même se concilie sans effort avec une sincérité qu'on ne pourrait lui refuser sans injustice, surtout après avoir lu les aveux dont l'indiscrétion réaliste rappelle les passages les plus cyniques de Jean-Jacques. Oui, ce sont bien des confessions qu'on écoute, mais des confessions publiques, adressées à l'avenir, et que l'humilité n'inspire guère. Aussi ne les acceptons qu'avec réserve, et sous bénéfice d'inventaire.

Voici par exemple comment elle débute: « Femme d'un savant devenu ministre et demeuré homme de bien, j'ai passé ma jeunesse *au sein des beaux-arts*, nourrie des charmes de l'étude, sans connaître de supériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu. » Eh bien ! ce coup d'archet solennel, qui donne la note au concert des éloges, vous avertit que l'imagination mêlera le mirage de l'idéal aux lointaines visions du passé, et embellira volontiers la ressemblance. C'est le ton d'une oraison funèbre.

La vérité est que Marie-Jeanne Phlipon, fille d'un maître graveur, naquit sur les confins des classes

ouvrières, et que ses premières années s'écoulèrent dans un milieu fort étroit, où lui manqua beaucoup trop la direction d'une discipline prudente et d'une vigilance éclairée. Plus tard, elle aura beau se métamorphoser en Romaine, sous le costume antique vous retrouverez toujours la petite bourgeoise du quai des Lunettes. Elle se trahira maintes fois dans ces expressions vulgaires ou triviales qui détonnent à côté des grands mots, dans une habitude de médisance amère qui n'échappe point à un lecteur attentif, dans ces regards envieux qu'elle jette sur le voisin s'il est favorisé par la naissance ou la fortune, dans cette facilité à devenir dupe de la rhétorique, à prendre feu et flamme pour un auteur, à se composer des opinions artificielles qui viendront de ses lectures, à juger le monde par ouï-dire et non par expérience.

Le terre à terre d'un entourage médiocre répugnant aux instincts de son âme ambitieuse, elle se réfugia de bonne heure dans les chimères de la rêverie, et devint aisément la proie des livres à un âge où l'esprit n'a point assez de ressort pour réagir contre leurs séductions. Son éducation fut l'œuvre de la nature et du hasard. L'anecdote suivante vous prouvera jusqu'où le péril pouvait aller : « Un jour que je lisais *Candide* (elle avait alors neuf ans), ma mère s'étant levée d'une table où elle jouait au piquet, la dame qui faisait sa partie me demanda ce

volume ; puis s'adressant à ma mère, lui témoigna son étonnement. Ma mère, sans lui répondre, me dit purement et simplement de reporter l'ouvrage où je l'avais pris. Je regardai de bien mauvais œil cette femme à figure revêche, grosse à pleine ceinture, grimaçant avec importance, et depuis oncques je ne lui ai souri. Quant à ma bonne mère, elle ne changea rien à son allure, et me laissa lire tout ce que je trouvais, sans avoir l'air d'y regarder quoique sachant fort bien ce que c'était. Au reste, *jamais livre contre les mœurs ne s'est trouvé sous ma main.* » Mais tout réussit aux natures honnêtes, et, bien que la petite *Manon* se prît à sourire lorsque sa grand'maman lui parlait d'enfants nés sous des feuilles de choux, son innocence devait se sauver, comme par miracle, des atteintes les plus compromettantes.

Abandonnée à elle-même, son intelligence précoce subit des influences fort contradictoires. Dans sa bibliothèque figuraient pêle-mêle le Roman comique de Scarron et la Vie des Saints, Bossuet et Helvétius, la Bible et Voltaire, Télémaque et Diderot. Toutes les mères qui ont des filles feront bien de méditer les pages où elle nous raconte quel trouble lui causaient les aventures d'Eucharis ou d'Herminie. « Sa respiration s'élevait, un feu subit enflammait son visage, sa voix s'altérait. » C'est déjà la *femme sensible*, qui s'éveille, à son insu, comme sous

une secousse électrique. Le germe va se développer; Rousseau l'alimentera d'une séve exubérante. Mais, quand l'imitation sera venue, le charme disparaîtra; aussi regretterons-nous le jour où la passion était le tressaillement gracieux d'une âme virginale, et non le costume étudié d'un cœur qui, pour se rajeunir, veut suivre la mode, ou s'exalte froidement par la fièvre littéraire de l'imagination.

Quant à la *femme forte*, elle se dessine aussi jusque dans les traits de l'enfant. A six ans, la petite fille qui sera la citoyenne Roland devenait un lion lorsqu'on attentait à la liberté de ses caprices. Elle protestait déjà contre la tyrannie, en mordant jusqu'au sang la cuisse de son papa qui lui infligeait une correction humiliante. Un jour qu'elle était malade, un purgatif fut ordonné ; mais la jeune tête se détournait du breuvage avec des larmes et une moue suppliante. Le père arrive, se fâche et donne le fouet. « Dès lors, toute envie d'obéir se passe, » et l'on déclare net qu'on ne prendra point la médecine. Là-dessus, grands éclats, menaces, seconde fustigation. La patiente pousse des cris affreux, et se dispose à jeter la potion. Redoublement de fureur paternelle; le fouet se lève de nouveau. « Je sens, à l'heure où j'écris, l'espèce de révolution et le développement de force que j'éprouvai alors; mes larmes s'arrêtent tout à coup, mes sanglots s'apaisent, un calme subit réunit toutes mes facultés dans une

seule résolution : je me lève sur mon lit, je me tourne du côté de la ruelle ; j'incline ma tête en l'appuyant contre le mur, je trousse ma chemise, et je m'offre aux coups en silence. *On m'aurait tuée sur la place sans m'arracher un soupir.* » Vous le voyez, c'est la stoïcienne qui fait ses dents de sagesse.

La *passion* et le *caractère* ; à ce signalement vous reconnaissez déjà l'héroïne. Mais retenez bien ceci : elle sera sensible d'après Jean-Jacques et sublime d'après Plutarque. Voilà ses deux maîtres. Il y aura en elle une Julie et une Spartiate.

Aussi ne vous étonnez point d'un orgueil qui, sans rougir de la condition paternelle, la dédaigne pourtant comme inférieure aux visées d'une essence philosophique. Les soucis modestes du ménage étaient au-dessous du petit personnage qui, habitué au séjour de Rome ou d'Athènes, quittait la société de ses grands hommes pour aller acheter de la salade chez la fruitière, ou éplucher des herbes dans la cuisine. Elle se résignait à cette déchéance, mais « il faut convenir, dit-elle, que cela ne me plaisait pas beaucoup. » Et elle ajoutait : « Je saurais faire ma soupe aussi lestement que Philopœmen coupait du bois ; mais en me voyant, personne ne s'imaginerait que ce fût un soin dont il convînt de me charger. » Rappelons encore qu'elle aima toujours mieux tenir la plume que l'aiguille ou le burin. Son père lui ayant confié de petits ouvrages dont il

partageait le prix avec elle, cela l'ennuya. Elle ne trouvait rien de si insipide que de friser un étui ou graver une boîte de montre. Elle s'empressa d'y renoncer.

Mais écoutons les confidences où se découvrent les secrets mouvements d'une fierté, qui fut à la fois naturelle et apprise. Il semble qu'elle ait été comme inspirée par l'obscur pressentiment d'une haute fortune quand elle traçait les lignes que voici : « Je ne lisais point le récit d'une belle action que je ne me disse : C'est ainsi que j'aurais agi. Je me passionnais pour les républiques où je rencontrais le plus de vertus qui excitassent mon admiration, et des hommes dignes de mon estime. Je me persuadais que leur régime était le seul convenable aux uns et aux autres. Je ne me trouvais pas inférieure aux premières, je repoussais avec indignation l'idée de m'unir à un individu qui ne valût pas les seconds, et je me *demandais en gémissant pourquoi je n'étais pas née dans leur sein. — Je me dépitais d'être Française.* » Un comptoir et une arrière-boutique devaient lui paraître bien maussades, quand elle revenait ainsi de ces pérégrinations déclamatoires à travers l'antiquité. A ses réminiscences classiques se mêlèrent bientôt des sentiments aigres et irrités, dont la trace ne s'effaça jamais.

Car deux ou trois fois elle aperçut, par échappées, le monde des privilégiés qui vivaient au-dessus

d'elle. Un voyage à Versailles, entrepris sous le patronage hautain d'une vieille fille assez grotesque et fort entichée de sa noblesse, lui permit de voir de près la procession des courtisans, les petits et grands couverts, les messes royales, les promenades, les jeux, les représentations du château, où elle logeait sous les combles. « Je n'étais pas insensible à l'effet d'un grand appareil, mais je m'indignais, dit-elle, qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissants et fort peu remarquables par eux-mêmes. J'aimais mieux voir les statues du jardin, et ma mère me demandant si j'étais contente de mon voyage : — « Oui, répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt; encore quelques jours, et je détesterai si fort les gens que je vois que *je ne saurai que faire de ma haine*. — Quel mal te font-ils donc? — Sentir l'injustice, et contempler à tout moment l'absurdité. » Rapprochez de cet épisode le récit de sa visite à la belle-mère du fermier général Houdry, et vous comprendrez, à certains accents de colère, qu'elle devait être du parti de la révolution par ses rancunes personnelles contre les parvenus, les anoblis, les impertinents et les sots, qui, se croyant les soutiens de la société civile, traitaient avec un sans-façon humiliant les gens de petit étage, ou les tetaient à distance par une politesse superbe sous laquelle se sentait le dédain. Ce ne sont peut-être pas là des mobiles respectables chez les réformateurs

qui se croient appelés à rétablir la justice dans l'ordre public. Mais eussions-nous été meilleurs si nous avions eu à subir le poids des abus dont nos pères ont souffert? Je ne le pense pas, et voilà pourquoi il ne faut point faire un crime à mademoiselle Phlipon d'avoir conservé le souvenir de ces blessures, et appelé de ses vœux les réparations dont le bienfait nous a profité. Seulement, prenons garde aux piéges qui se cachent sous les convictions politiques dont la racine plonge dans un ressentiment social.

Sensibilité phraseuse, chimères renouvelées des Grecs et des Romains, maturité factice, aspirations vagues mais généreuses d'un esprit nourri par la mémoire, élans vers l'inconnu, hautes prétentions d'une jeune fille incomprise, qui court les nues et s'estime très-supérieure à ses père et mère en particulier, et à son espèce en général, inquiétudes de facultés avides d'action, besoin d'être en vue et de se signaler par des services ou des vertus éclatantes; tels sont les éléments que nous verrons en jeu, si les circonstances se prêtent à leur combinaison, et leur ménagent une occasion propice. Désormais M. Roland de la Platrière peut venir; il est vraiment prédestiné.

Ne parlez pas, en effet, à mademoiselle Phlipon d'un mari choisi dans sa classe. Un commerçant! Fi donc! ce serait une mésalliance. Plutarque ne

voudrait plus être son témoin, et signer au contrat ! Tous ses héros d'il y a deux mille ans ne reconnaitraient plus en elle leur sang et leur race. Je n'exagère pas : elle le dit expressément. « L'esprit mercantile est trop étranger aux idées relevées, aux sentiments délicats par lesquels j'apprécie l'existence. Imbue de la plus pure morale, familiarisée avec les grands exemples, n'aurais-je vécu avec Plutarque que pour m'unir à un marchand qui ne jugerait et ne sentirait rien comme moi? » Philaminte battrait des mains à ce langage. Aussi, quoique son vieux père se lamente, et désire vivement des petits enfants qu'il fasse sauter sur ses genoux, elle éconduit tous les prétendants du quartier par des lettres, dont elle rédige elle-même le brouillon. Un coup d'éventail chasse l'essaim qui bourdonne amoureusement.

Son cœur, qui disait *non*, sans le moindre soupir, faillit pourtant faiblir en faveur d'un assez médiocre candidat, qui avait noirci beaucoup de papier blanc, et lui agréait par un faux air de philosophie. C'était La Blancherie, caractère léger, esprit terne, mais grave et gourmé, qu'elle eut le tort de prendre un instant pour un Saint-Preux. Mais l'éblouissement ne dura pas; elle eut le bon sens de s'apercevoir de son erreur, et un congé définitif laissa la place libre au dernier concurrent, Roland de la Platrière, un académicien de province, un compilateur de lieux-

communs économiques et philanthropiques, un quaker au teint bilieux, aux lèvres pincées, roide, pédant, mal tenu, voisin de la cinquantaine, valétudinaire, mais grand admirateur de Caton et de Brutus, c'est-à-dire à peu près conforme au programme conjugal d'une petite bourgeoise qui rêvait le rôle de Porcia ou de Cornélie. Elle s'immola donc au bonheur de ce républicain, qui sollicitait des lettres de noblesse. C'est Héloïse épousant M. de Volmar.

II

Et pourtant, soyons justes. Il y eut une oasis dans la vie de madame Roland. Ce furent les années paisibles dont le bonheur s'abrita dans le clos de la Platrière, loin des tentations du Forum, sous le doux rayon de la tendresse maternelle qui ramena au bon sens et à la simplicité des soucis domestiques une âme enivrée jusqu'alors par des lectures capiteuses. La rhétorique s'ajourne enfin; sa fille qu'elle allaite, son mari qu'elle estime et *tâche d'aimer* « comme un père vertueux », des relations choisies qu'elle entretient par une correspondance charmante d'ex-

pansion et de franchise, les soins journaliers de la ménagère qui met la main à la pâte, retrousse sa robe, va et vient dans sa ferme, surveille ses gens, fait des confitures, du raisiné, du vin cuit, des poires tapées et des bonbons, les malheureux qu'elle visite et assiste, des distractions champêtres mêlées de quelques études sérieuses, en un mot les devoirs devenus des plaisirs : voilà le tableau de famille sur lequel nous aimons à reposer nos yeux, avant que la toile se lève, et que la tragédie commence.

C'est comme une trêve entre les inquiétudes superbes de sa jeunesse et les aventures orageuses de sa maturité. Dans les lettres qui datent de cette époque, il y a l'épanouissement du bien-être moral. Son style n'est plus emprunté ou convenu : il coule de source, d'un fonds sain et rassis. Il a comme une fraîcheur bienfaisante, des parfums vivifiants y circulent. Il sent le grand air et la verdure. « Eh! bonjour donc, mon ami! écrit-elle à Rose, je ne touche guère la plume depuis un mois, et je crois que je prends quelques-unes des inclinations de la bête dont le lait me restaure : *j'asine* à force, et m'occupe de tous les soins de la vie *cochonne* de la campagne; nous séchons des raisins et des prunes, on fait des lessives, on travaille au linge, on déjeune avec du vin blanc, on se couche sur l'herbe pour le cuver; on suit les vendangeurs, on se repose au bois et dans les prés, on abat des noix, on

a cueilli tous les fruits d'hiver, on les étend dans les greniers. Nous faisons travailler le docteur, Dieu sait! Vous, vous le faites embrasser : par ma foi! vous êtes un drôle de corps.... » — Si la sensibilité s'émeut, point de soubresaut maladif. Jugez-en : « Du coin de mon feu, à onze heures du matin, mon ami à son bureau, ma petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma petite et chère famille, écrivant à un ami, tandis que la neige tombe sur tant de malheureux, je m'attendris sur leur sort, je me réjouis d'être rendue à mon genre de vie accoutumé, et me promets de ne pas quitter le colombier. » Les don Juan de province voudraient bien troubler cette paix. Ils rôdent autour du foyer : mais on décourage leur fatuité en la persiflant. « Quand je n'aurais pas été sage par habitude, je le serais par pis-aller. De bonne foi! il ne vaudrait pas la peine de perdre ici l'honneur du champ de bataille. Des amoureux de quinze ans à former! allons donc! je ne suis pas pas encore assez vieille pour faire l'éducatrice, et chercher fortune parmi des écoliers. » Aussi le débonnaire Roland ne s'effrayait point encore : il ne craignait pas d'introduire des loups dans la bergerie, entre autres l'honnête *Lanthenas*, qui n'aurait pas demandé mieux que d'être l'ami de la maison. Mais il dut en rabattre, et se réduire aux extases

platoniques. Nul ne chassa sur des terres où le gibier se gardait tout seul.

Cette idylle bourgeoise fut de courte durée, et les circonstances dérangèrent bientôt un équilibre trop instable. Il y avait un coin de fanatisme dans le cerveau de madame Roland. Témoin cette phrase qu'elle écrivit dès le 26 juillet 1789 : « Vous n'êtes tous que des enfants ; votre enthousiasme est un feu de paille ; et si l'Assemblée nationale ne fait pas en règle le procès de deux têtes illustres, ou que de généreux Décius ne les abattent, vous êtes f.... » C'est le brutal symptôme de la fièvre dont nous suivons les progrès dans les lettres qu'elle échange avec Bancal des Essarts. En même temps que la tête se prend, le cœur de l'épouse a des pulsations parfois alarmantes pour la sécurité conjugale ; et l'on pourra souligner ici des notes langoureuses sous lesquelles on soupçonne les regrets ou les luttes d'une vertu qui coûte cher. Mais par-dessus ces roucoulements domine la fanfare révolutionnaire. Les yeux fixés sur Paris, elle assiste avec une belliqueuse émotion aux premiers engagements de la lutte où succombera la royauté : « Tudieu ! s'écrie-t-elle, tout Parisiens que vous êtes, vous n'y voyez pas plus loin que votre nez, et vous manquez de vigueur pour faire marcher votre Assemblée. » Le sang lui bout. Dans ses opinions se retrouve l'alliage impur des préjugés grossiers qui préparent

les crimes. Les rois ne sont pour elle que des *tyrans*, les prêtres que des *imposteurs*, les soldats « des *machines* stipendiées. » Elle appelle Marie-Antoinette « une étourdie qui joint à l'insolence autrichienne la présomption de la grandeur et *l'ivresse des sens.* » Démocrate par instinct aristocratique, elle en veut à la nature de ne l'avoir pas fait naître sur les marches du trône, elle est un peu jalouse de la reine de France, et chérit l'égalité avec ceux qui sont au-dessus d'elle. Tout cela fermente sous les tirades; et il faudrait être aveugle pour le nier. Mais elle n'en a pas conscience, et se persuade que la Providence a besoin de son bras pour accomplir ses desseins.

Les événements semblèrent lui donner raison le jour où le portefeuille de l'intérieur tomba dans les mains débiles et maladroites du Prudhomme puritain, qui, gouverné par sa femme, se disposait à gouverner la France. Ce coup de fortune, il le devait à sa médiocrité même. Sous son silence austère on présumait la profondeur. Son attitude de paysan du Danube lui avait fait une réputation de vertu antique. Il se croyait un héros pour avoir bravé l'étiquette en se présentant aux Tuileries avec un habit noir, un chapeau rond et des souliers ferrés. A tous les ridicules que voila sa popularité, Madame Roland en ajoutera un autre que la malice française ne pardonne guère.

Mais en attendant, elle est l'âme de ce premier ministère, dont la politique peut se résumer en un mot : la trahison. Se faire pardonner une élévation imméritée à force d'insolence envers le roi auquel il la devait, conspirer contre le pouvoir dont il était le dépositaire, flatter l'Assemblée, courtiser la populace, animer les jacobins contre la cour, obséder Louis XVI par l'impérieuse pétition de sacrifices impossibles, le dénoncer sourdement à la haine publique comme la cause de toutes les souffrances sociales, comme l'obstacle à toutes les réformes, le contraindre, par des outrages calculés, à chasser enfin trop tard des ministres félons qui le surveillaient comme des agents de police, et allaient, au lendemain de leur chute, l'accuser hautement du crime de lèse-nation : voilà ce que fit Roland, conseillé par le mauvais génie et servi par la plume de son Égérie domestique. La République étant déjà son idée fixe, elle préparait son avénement en se servant contre la monarchie des armes destinées à la défendre. « Bon Dieu! disait-elle à Roland ou à Clavières séduits par la bonhomie du roi et enchantés de la tournure que prenaient les choses, lorsque je vous vois partir pour le Conseil dans cette disposition, il me semble toujours que vous allez faire une sottise. » Et au retour, quand on lui parlait des « honnêtetés reçues, » des assurances conciliatrices, des vœux de concorde échangés : « C'est pitoyable,

s'écriait-elle, vous êtes tous de bonne humeur parce que vous n'éprouvez pas de tracasseries, mais j'ai bien peur que vous ne soyez joués. » Les actes suivaient, inspirés tous par des défiances qui ne reculaient pas devant la perfidie. La preuve en est dans ces circulaires qu'elle improvisait *avec délices*, et dont le bon Roland « finissait par se croire véritablement l'auteur. » Elle est surtout dans cette lettre qu'elle écrivit d'un trait, pour se ménager, en tombant du pouvoir, l'espérance d'y remonter sur les ruines d'un trône qu'elle sapait à plaisir, au lieu de le consolider.

Dès lors, elle est conquise au parti de la violence. Tous les attentats commis contre la royauté accélèrent sa vengeance et les représailles de son ambition. Les jacobins ne lui paraissent pas assez avancés. Elle gourmande leur paresse « babillarde. » — « *On lanterne*, dit-elle, je suis en enfer, quand on ne marche pas vite, ferme, et qu'on ne frappe pas juste et fort. » Elle trouve Danton « modéré. » Elle s'indigne que les feuilles de Marat soient déchirées par « les satellites de Lafayette. » Elle ose écrire : « C'est une chose évidente que nous ne saurions être régénérés que par le sang. »

Cruelles paroles qu'elle devait expier, lorsqu'elle partagea le sort d'une reine dont elle n'eut jamais pitié. La responsabilité des massacres de septembre n'est point étrangère au second ministère de Ro-

land, qui ne peut se justifier devant l'histoire que par l'humiliant aveu d'une nullité impuissante contre l'anarchie. C'est tout ce que l'on peut en dire de moins défavorable. Quant à la Muse de la Gironde, elle dut regretter amèrement d'avoir associé ses destinées à des hommes qu'elle appelait elle-même « les eunuques de la politique, » beaux parleurs, dont elle disait dans un moment de sincérité : « J'aurais volontiers souffleté d'impatience ces sages dont j'estimais l'honnêteté, excellents raisonneurs, savants en discussions, mais n'entendant rien à mener les hommes, et faisant en pure perte de la science ou de l'esprit. » Elle oubliait trop pourtant qu'elle avait partagé leurs illusions, souri avec eux aux factions déchaînées, applaudi à leur inconséquence, que, complice de leurs fautes, elle avait préparé l'hécatombe de ses amis, et travaillé, elle aussi, pour ses ennemis. Corinne républicaine, elle fut comme eux une artiste de talent, et l'on a besoin de se rappeler sa mort si l'on veut être indulgent pour sa vie.

III

La prison est en effet le cadre qui va le mieux à la figure de madame Roland. Elle n'avait pas su conjurer la foudre, mais elle était capable de lui tenir tête intrépidement. En entrant à l'Abbaye, peut-être aussi se disait-elle qu'une fin courageuse serait nécessaire à la recommandation de sa mémoire, pour l'absoudre de toute solidarité compromettante. Toujours est-il qu'elle semble monter sur un théâtre, où elle est en vue, où, le sachant trop, elle s'anime à l'héroïsme, en face de la postérité, qu'elle veut électriser par l'admiration.

Désormais sa seule ambition est d'être comptée parmi les victimes illustres, d'ennoblir son trépas, de laisser un exemple aux siècles futurs, de forcer ses calomniateurs à rougir d'eux-mêmes, de rejeter sur ses bourreaux l'odieux d'un supplice qui criera vengeance.

Voilà les consolations hautaines qui voilent à ses fiers regards l'horreur des apprêts funèbres, et mêlent une sorte de volupté à son sacrifice. Elle a l'enthousiasme d'un martyr. Son âme exaltée n'en-

visage que l'auréole d'une gloire immortelle. A dater de l'heure où elle reconnaît que la partie est perdue, elle marche triomphalement à l'échafaud, et ne songe plus qu'à honorer sa chute par la dignité sereine du gladiateur qui reçoit la mort, sans demander grâce, sans laisser échapper une plainte ou un soupir.

Lisez ces *Notices* où il semble qu'elle pose devant l'histoire comme un modèle devant le peintre, et vous croirez voir un des marbres antiques qui peuplent le Panthéon de Plutarque.

Non, ce n'est point votre pitié qu'elle implore. Ne la plaignez pas. Elle s'en offenserait presque. Ce serait d'ailleurs peine perdue, tant la résignation est facile en ces temps où nul n'est sûr de sa tête, tant elle est prête à répondre au sinistre appel, tant son stoïcisme a d'aisance et de grâce souveraine. C'est comme la dernière coquetterie d'une femme qui sait plaire.

Aussi, quand sa vieille bonne se jette dans ses bras, baignée de pleurs, oppressée de sanglots, c'est madame Roland qui la réconforte : « Je lui prouvai qu'à tout prendre je n'étais pas si malheureuse qu'elle l'imaginait, et *cela était vrai.* » Oui, chose étrange, son premier sentiment, lorsqu'elle se voit seule entre les murs d'un cachot, c'est la joie (le mot n'est point une hyperbole) de s'appartenir, d'être affranchie. La détention, dont elle sait

le dénoûment, sera, au sein des crises, une solution qui lui épargne l'embarras de lutter contre les événements, de se disputer à la nécessité, et aussi, disons-le, de choisir entre ses affections, de concilier ses devoirs avec un penchant qui l'entraîne. Vainement ses amis la pressaient d'assurer son salut par une fuite facile. Le soin de se soustraire à l'injustice lui eût plus coûté que de la subir. Outre qu'elle prenait plaisir à la défier, à se mesurer avec l'infortune, elle était « ennuyée du train des choses. »

Sa liberté pouvait, d'un jour à l'autre, lui devenir importune ou dangereuse. Qu'en eût-elle fait, puisque la vie ne lui offrait en perspective ni les douceurs du pouvoir, ni celles du foyer? Mieux valait en sortir et entrer dans le repos. Si vous vous étonnez que la prison ait pour elle des sourires, n'oubliez pas qu'elle la sépare de Roland et la rapproche de Buzot. Voilà le secret de son calme. Cette âme éprise de l'extraordinaire se trouvait à la fois, par le bienfait de son malheur, et délivrée des liens pesants qui la gênaient, et préservée contre les défaillances qui pouvaient survenir dans la déroute de ses illusions. Captive, elle n'était plus réduite à se dévouer au vieillard fugitif dont elle portait le nom, et elle cessait de craindre les surprises d'un tempérament, qui, s'il faut l'en croire, rendait sa vertu très-méritoire. N'a-t-elle pas dit en effet « que jamais

personne, plus faite pour la volupté, ne l'a moins goûtée? » N'a-t-elle point gémi sur la dure obligation d'employer « la vigueur d'une athlète à défendre son âge mûr de l'orage des passions ? » Dans ce combat entre des principes qu'il faut soutenir par point d'honneur, et les sollicitations ardentes d'une curiosité qui veut compléter son expérience et « laisser moins inutiles les attraits « de l'arrière-saison, son geôlier lui sert d'auxiliaire. Elle lui sait gré de mettre son cœur sous les verroux. Son tendre délire n'est plus qu'une innocente folie, qu'un thème romanesque que brode sans danger la hardiesse de son imagination. On dirait une harpe ou une guitare qu'elle fait résonner mélancoliquement sous ses doigts pour charmer sa solitude. Elle peut, sans se compromettre, donner à un proscrit des rendez-vous au-delà du tombeau. Cet adultère posthume ne tire pas à conséquence. Voyez du reste avec quelle libéralité elle indemnise Roland de toutes les tribulations qu'elle lui a causées par ses aveux. Dans ses Mémoires, elle le présente à la postérité comme un Caton, un Phocion, un Aristide, un Socrate; elle lui signe des certificats de vertu civique ou privée. L'homme d'État profite des mécomptes du mari. Elle lui prodigue l'estime, faute de mieux. Elle orne son front chauve de toutes les couronnes. Il est évident qu'elle en a pitié, ce qui est le coup de grâce pour l'infortuné.

Mais en revanche, sa conscience étant rassurée par ce tribut de louanges, elle n'a plus de mesure à garder avec l'amant qui ne saurait à distance la prendre au mot, et abuser des droits qu'elle lui reconnaît. L'abandon n'ira pas au-delà des paroles. Aussi elle se livre tout entière, mais au papier, ce qui est inoffensif. De là les témérités de ce divorce moral, de là ce tutoiement qu'on pourrait regarder comme une prise de possession, ces élans fiévreux qui saisissent un fantôme, ces tressaillements éperdus dans le vide, en un mot, tout ce qui caractérise l'intention sans l'exécution. C'est un de ces orages d'automne, où se condensent tous les feux d'un été brûlant. Jusqu'alors elle n'a pas osé être coupable; mais, quand sonne la trente-cinquième année, il semble qu'elle veuille réparer le temps perdu et mettre enfin la dent au fruit défendu.

Que serait-il advenu si cette femme si sûre d'elle-même, loin du danger, avait retrouvé Buzot ailleurs que dans l'autre monde? C'est un problème que je ne me charge pas de résoudre. Pourtant je crois qu'elle n'eût pas été prise au piége. Car il y a bien des notes de tête dans ce grand air qu'elle chante parfois en virtuose d'opéra. Plus d'une réminiscence altère les accents venus de l'âme. Moins amoureuse qu'elle ne le pense, elle se surexcite l'imagination et force sa voix en maint passage, où Plutarque et Rousseau tiennent encore la plume.

C'est un programme de beaux sentiments qu'elle développe, non sans une certaine emphase, devant l'univers qu'elle croit attentif à ses moindres gestes et à ses dernières paroles. Elle songe à sa biographie et la termine par un chapitre où la *femme sublime* et *sensible* jouera un rôle héroïque sur la scène, d'où elle va disparaître au milieu des acclamations émues de la postérité qui commence.

En résumé, madame Roland est encore ici une arrière-petite-fille de Corneille, adoptée par Jean-Jacques, qui s'est chargé de son éducation.

MADAME DE MONNIER ET MIRABEAU

Si l'immortalité de Mirabeau était pure de tout alliage, ses œuvres risqueraient fort d'être délaissées par le commun des lecteurs. Mais il y eut du scandale dans ses aventures de jeunesse, et les fautes de l'homme privé assurent à l'homme public des retours d'attention qui entretiennent le culte de sa mémoire. Tandis que la solitude se fait autour de sa tribune, d'où parviennent à peine jusqu'à nous quelques échos lointains recueillis par l'histoire et la tradition classique, les *Lettres à Sophie* ont couru dans toutes les mains, sans lasser la curiosité; et voici qu'aujourd'hui même deux hommes d'esprit semblent s'être donné le mot pour en tirer à la fois un drame et un roman.

Ne nous en plaignons pas. Mais regrettons seulement que cet épisode trop célèbre d'une vie orageuse soit tombé dans le domaine des fantaisistes. Car ce ne sont pas des guides sûrs, et la vérité s'altère trop souvent en passant par le prisme de leur imagination. Ainsi, je me permettrai de dire à M. Gastineau que son livre nous eût agréé davantage si, au lieu de traduire en un feuilleton évaporé ce qu'il appelle les *Amours de Mirabeau*, il s'était contenté d'être un historien et un moraliste qui raconte simplement, avec exactitude et émotion, un roman réel, dont l'intérêt sérieux pourrait disparaître sous les enjolivements d'une broderie capricieuse et artificielle.

Or, il y a dans son récit plus d'une page que Mirabeau ne pardonnerait pas à son biographe. Il s'étonnerait du moins de certaines notes qui sonnent faux à l'oreille et agacent les nerfs irritables. Que penserait-il de la phrase suivante? « Jupiter eut pitié de ce *sombre Vulcain* qui forgeait si douloureusement les outils de la Révolution. Il lui envoya une *déesse* au doux sourire, la marquise de Monnier, qui partagea son exil, le consola, l'encouragea, lui *tressa*, dans les jours du martyre, la *couronne de myrtes et de lauriers*, et se suicida, sacrifiée par son amant, qui continua son étape vers la Liberté. » Le moindre tort de cette mythologie élégiaque et lyrique ne sera-t-il pas d'enlever tout

crédit à la narration qui va suivre? et ce serait dommage; car M. Gastineau estime trop le plus grand de nos orateurs politiques pour avoir jamais eu l'intention d'en faire un héros de mélodrame, à l'usage des lectrices du demi-monde. Il nous affirme que son étude est très-consciencieuse, et, pour que nous en soyons les juges, il met sous nos yeux des pièces justificatives, c'est-à-dire un choix de lettres empruntées à la correspondance de Vincennes.

Il faut lui savoir gré de cette pensée qui relève la valeur de l'ouvrage, et nous nous plaisons à constater qu'il a eu le bon goût de supprimer les passages qui auraient pu causer quelque embarras à ses lectrices. Mais il a cru devoir retrancher aussi toutes les lettres qui n'allaient pas directement à l'adresse de Sophie. Or, ce sont précisément celles qui ont le moins vieilli et méritent le plus les regards de la postérité : car, si je m'en rapporte à mes impressions, on trouvera bien monotone le monologue qui n'est inspiré que par la passion. Que de parfums évaporés! que de couleurs ternies! On croirait voir ces fleurs que le temps dessèche dans un herbier. Ceux mêmes qui les ont cueillies ne les reconnaissent plus quand arrive l'arrière-saison : jugez par là de l'effet qu'elles produisent sur les indifférents.

Quant à moi, j'ai plus d'une fois senti l'ennui ve-

nir, là où bondissait le cœur enfiévré d'un amant ; et, ce qui est encore moins respectueux pour l'infortune de l'illustre captif, je n'ai pu m'empêcher de sourire des tendres enfantillages échappés à ces lèvres qui devaient un jour lancer la foudre. Les plus grands personnages ressemblent, hélas! aux plus vulgaires, quand ils ne sont pas sur la scène où les appelle leur rôle, et il ne faut pas gâter leur poésie par leur prose. Mirabeau le savait bien lorsque, apprenant par de vagues rumeurs qu'on allait divulguer ses confessions, il s'écriait : « Des monstres qui infestent le pavé de Paris, tandis que tant d'honnêtes gens gémissent à Bicêtre et aux galères, se vantent hautement qu'ils feront imprimer ma correspondance et celle de la malheureuse victime de mon amour. Ce coup est affreux, et, si j'y survivais, ce serait pour le venger, dussé-je y périr. »

Oublions donc les petits côtés d'une liaison dont il convient de voiler soit les misères bourgeoises qui prêteraient au ridicule, soit les taches honteuses qui compromettent la dignité du malheur et du génie. N'essayons pas non plus de résumer ici les incidents peu mémorables d'une tragédie que nous avons lue maintes fois dans les annales judiciaires. Elle passa par les phases ordinaires à ces égarements où le cœur est aux prises avec la conscience, et trouve son châtiment dans la ruine de ses propres illusions.

Ce beau feu, qu'avait alimenté la lutte contre l'obstacle, s'éteignit sous les mains de ceux qui l'avaient allumé; et, en dépit des serments, ils se brisèrent un jour ces liens que ne consacrait aucun devoir. Qui donna le premier l'exemple de l'inconstance? Nous l'ignorons. Mais on sait, bien que M. Gastineau n'en dise rien, que Mirabeau eut un successeur, et qu'il en était déjà consolé, quand il eut la douleur d'apprendre la mort de Sophie qui s'asphyxia pour rejoindre dans l'autre monde un capitaine de cavalerie. Tout cela n'est point l'idéal. Aussi le mieux est de sacrifier ces parties fragiles. Sauvons seulement les révélations précieuses et la leçon profitable que contiennent ces années d'erreur, de désordre et de délire, mais aussi de dévouement chevaleresque, de souffrances généreusement partagées, de persécution subie avec vaillance et fierté.

La leçon, la voici : c'est que pour un homme public, rien ne remplace l'ascendant d'une bonne renommée. Non, la reconnaissance et l'admiration, à laquelle Mirabeau a droit, n'a pas complétement effacé les fâcheux souvenirs de l'intrigue galante dans laquelle il se jeta par étourderie, pour en sortir par le dégoût, avec la blessure du remords. On peut même dire que ses péchés de jeunesse pesèrent sur toute sa vie et furent le poison lent qui l'abrégea. L'histoire est là pour le prouver : car elle nous offre

le douloureux spectacle d'un génie puissant qui lutte en vain contre la défiance unanime des partis, se débat sous de noires calomnies auxquelles son passé donne prétexte, se sent isolé jusqu'au milieu de ses triomphes, et meurt sur la brèche, sans avoir conquis pleinement cette autorité morale qui est le plus efficace auxiliaire de la persuasion. Ce n'est pas impunément qu'il parut sur la scène, obéré de dettes, maudit par son père, noyé dans d'interminables procès, décrié par l'opinion, voué à la répulsion qui l'empêcha de faire tout le bien qu'il voulait. Savoir sa valeur, et ne pouvoir l'imposer que par accident et surprise, discréditer sa parole par son caractère, entendre murmurer autour de soi le nom de Catilina quand on aborde la tribune avec le courage d'un bon sens supérieur et convaincu, subir des résistances occultes, sous lesquelles se cache l'injure d'un mépris anonyme, rendre la vérité suspecte parce qu'on en est l'interprète : telle fut l'expiation sous laquelle il courba la tête jusqu'au dernier jour, tantôt exaspéré par d'injustes outrages, tantôt abattu par le sentiment de son impuissance, et s'avouant au fond du cœur que ces préjugés hostiles n'avaient pas tout à fait tort. « Oh! s'écriait-il avec un héroïque repentir, que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à la France! Si j'eusse apporté dans la Révolution une réputation semblable à celle de Malesherbes, quelles destinées j'assu-

rais à mon pays! quelle gloire j'attachais à mon nom? » Généreuses paroles qui rachètent le mal, mais ne le réparent pas. On ne le vit que trop, même au lendemain de ces éclatantes victoires où sa haute raison avait dominé les volontés les plus rebelles et ravi les suffrages comme par un coup d'État oratoire.

Les esprits seuls avaient alors cédé à l'entraînement de la logique; mais les cœurs se dérobaient. La sympathie ne retenait pas ceux que le talent avait forcés d'applaudir! C'était un succès d'avocat, et non pas d'homme d'État qui rallie autour de lui des soldats fidèles, sur lesquels il pourra compter, dans les conjonctures décisives où ses idées politiques livreront bataille. Voilà pourquoi son action fut paralysée, quand il voulut sincèrement sauver la monarchie, en la réconciliant avec la nation et les libertés nouvelles.

Entre les royalistes qui ne croyaient pas à son dévouement et les républicains qui se méfiaient de son désintéressement, il se trouva seul encore; et la dictature de son éloquence ne put jamais s'établir souverainement de manière à durer au delà de ses discours.

Et pourtant, sans absoudre la jeunesse de Mirabeau, nous croyons qu'il serait inique de lui refuser l'indulgence et la pitié. Car outre que ses désordres furent le plus souvent la révolte d'une

activité dévorante, à laquelle manquait une noble matière, et d'un caractère aigri par la tyrannie paternelle, il y eut une telle disproportion entre ses fautes et leur châtiment, que l'on finit par ne plus voir dans le coupable qu'une victime, dans son juge qu'un bourreau. Ce mot ne paraîtra point une exagération à ceux qui se rappellent la figure du marquis de Mirabeau, ce despote féodal qui emprisonnait sa fille dans un couvent, chassait sa femme de son foyer pour y introduire une maîtresse, lançait des lettres de cachet contre tous les membres de sa famille, exécra son fils dès le berçeau, et pendant huit ans le promena de bastille en bastille, le condamnant ainsi de son autorité propre à une séquestration, à une sorte de mort civile, comme un criminel indigne de toute commisération et devenu l'opprobre de la société. Pourquoi donc cette haine contre celui qu'il appelait « un mâle monstrueux, une chenille raboteuse qui ne se déchenillera jamais, *l'écume de sa race?* »

Il serait trop long d'analyser ici le fiel qui débordait de ce cœur dénaturé. Mais il semble vraiment qu'en regardant au fond de ces colères, on y découvre comme l'effroi prophétique d'un représentant altier de l'ancien régime, devinant la séve révolutionnaire qui bouillonne dans ce rejeton sorti de sa souche. N'écrivait-il pas : « Je veux chasser ce fléau des lieux où il pèserait après moi. L'envoi

aux colonies hollandaises est le meilleur de tous les moyens. On a la sûreté de ne jamais voir reparaître à l'horizon un malheureux né pour la honte de sa race, et qui ravagerait le monde par ses détestables talents. »

Il aurait voulu briser « cette hideuse tête qui contenait une révolution, » étouffer dans le germe « cet embryon de matamore ébouriffé qui dompterait le diable. »

Ses aptitudes précoces « le saisissent, l'ébahissent, l'épouvantent. » Il pressent l'ennemi de sa caste, il prend contre lui des mesures de salut public. De là cette guerre à outrance entre le fils et le père, duel impie où les armes sont tellement inégales que tous, d'instinct, nous nous portons à la défense du plus faible, de celui qui, attaqué dans les ténèbres, garrotté de façon à ne pouvoir parer les coups, réduit « à ronger ses fers, » cherche en vain à remuer les entrailles paternelles, et pourtant ne s'abandonne pas lui-même en cette détresse, mais accepte la lutte, appelle le grand jour sur ses souffrances, s'épuise en merveilleux plaidoyers ensevelis dans l'ombre et le silence, transforme sa cause en un réquisitoire contre tous les despotismes du jour, ébranle déjà les institutions responsables de ses infortunes, et semble ainsi préluder par ces philippiques obscures à la vocation glorieuse qui doit racheter ses scandales. Ces pages, vous ne

pourrez les lire sans être émus, mais elles vous feront mal. Car le sens moral est troublé par cette situation étrange, qui ne permet ni d'admirer ni de blâmer sans regret : le même sang coule dans ces mains qui croisent le fer, et, des deux côtés, les droits de la nature sont également outragés par celui qui porte le défi comme par celui qui le relève. C'est un de ces cas de légitime défense où l'héroïsme consisterait à se laisser tuer.

Toutefois, le sentiment qui surnage parmi ces angoisses du jugement, est, je le dis très-haut, presque toujours favorable à Mirabeau. Oui, malgré ses fautes, dans lesquelles entra pour beaucoup la fougue d'un tempérament excessif, l'exubérance des appétits désordonnés, j'aime en lui ce que j'appellerai familièrement : *Une mauvaise tête et un bon cœur*. On comprend qu'il ait séduit, je ne dis pas Sophie, qui, sous les coutures de ce visage bouffi par la petite vérole, distingua l'expression d'une beauté primitive et plus forte que toute laideur, mais ses geôliers, mais tous les gouverneurs des forteresses où il passa, depuis le rébarbatif Saint-Mauris jusqu'au lieutenant général de la police, M. Lenoir, ce cœur d'or, qui ressentit pour son prisonnier une sorte de tendresse paternelle.

Quelle effusion de reconnaissance, quel accent pénétré de vénération filiale dans les lettres où Mirabeau le remercie de ses bons offices, l'intéresse à

ses douleurs et l'implore de ses prières! En lisant ces touchants appels à la bonté d'un étranger, on ne peut se défendre d'accuser le père barbare qui, après avoir dépravé par ses exemples la droiture d'une âme trop exaltée, osait dans ses livres s'appeler l'*ami des hommes*, et n'excluait de sa philanthropie universelle que les membres de sa propre famille, que l'épouse exilée du toit conjugal, que le fils de sa chair. L'oubli de tous les devoirs domestiques, il l'avait enseigné par ses actes à celui qu'il écrasait au nom de la morale. Il avait donc perdu jusqu'au droit du reproche. Aussi ses rigueurs poussèrent-elles à bout la fougue d'une nature qu'il eût fallu tempérer par l'influence clémente de l'affection. Elles la précipitèrent dans toutes les témérités. Nous ne les justifions pas. Mais Mirabeau y porta du moins un principe d'honneur et de loyauté; car il accepta les plus extrêmes conséquences de ses folies.

Révolutionnaire en amour comme il devait l'être en politique, il livra sa liberté, sa fortune, tout son avenir en proie à une passion qui ne ressemblait guère aux modes galantes du dix-huitième siècle. Ne le vit-on pas en Hollande, travailler sans relâche, quinze heures par jour, pendant neuf mois, pour le pain quotidien de son ménage anormal, et porter allègrement ce fardeau d'un labeur mercenaire? Il se jeta dans l'abîme avec une résolution de carac-

tère qu'on serait tenté d'admirer si son sacrifice n'était pas souillé d'une tache originelle. Plus tard, en reniant la compagne de sa faute, en l'abandonnant aux représailles de l'opinion, en séparant sa cause de la sienne, il pouvait d'un mot reconquérir tous ses avantages perdus, redevenir libre et maître de sa destinée. Eh bien, il n'hésita pas à repousser dédaigneusement ces suggestions de l'intérêt bien entendu. Il aima mieux sombrer corps et biens que d'acheter son salut par une trahison. Il assuma sur lui toute la responsabilité d'une aventure où il se conduisit à la fois en disciple de Jean-Jacques et en gentilhomme de la vieille roche, unissant le sérieux profond de la sensibilité à l'audace chevaleresque qui brave le danger. Il songea toujours plus à Sophie qu'à lui-même. Si parfois des sophismes corrupteurs se glissent sous sa plume, dans les moments où sa tête est en feu, où il a la fièvre chaude; le plus souvent il conserve une attitude ferme et digne, un ton de bonne foi et de sincérité qui ne manque ni de noblesse, ni de grandeur.

En s'excusant par des raisons presque plausibles, il sait aussi s'accuser, mais sans plier le genou et ramper dans la poussière, comme s'il demandait grâce. Non : ce n'est pas de la pitié qu'il veut, un pardon qu'il mendie, ce sont ses droits qu'il revendique.

« Mon cœur me dit que je m'abaisserais cruelle-

ment en suppliant ceux qui m'écrasent comme un insecte; je ne puis ni approuver, ni flatter l'injustice; non, je ne le puis, et je le voudrais que ma main ne s'y prêterait pas. » De là vient que, captif, il domine ceux qui l'approchent, il les gagne à ses espérances, il en fait ses avocats et ses intercesseurs, il leur en impose. C'est déjà l'homme qui, plus tard, aura le don de magnétiser les assemblées, de ramener à lui les plus hostiles, de désarmer les haines frémissantes. Son père, lui-même, il faudra bien qu'un jour il se rende; et alors, ne croyez pas que le prisonnier du château d'If, du fort de Joux, de Manosque et de Vincennes lui conserve un souvenir amer. Supérieur à la vengeance ou au ressentiment, Mirabeau mourant demandera d'être enterré à Argenteuil, entre son aïeule et son père. Cette sépulture, il l'eût préférée aux funérailles royales que lui décerna le deuil de la France.

Plus on étudie cette féconde correspondance, dans laquelle se déversa le trop-plein de ses pensées, plus est intime l'attrait qui nous attache aux grandes qualités de son cœur. Pour s'épanouir à l'aise, il leur manqua un milieu propice. Mais jusque sous les vices vous retrouverez ici un fond solide et sain, du granit et de l'or, je veux dire un caractère relevé, de la franchise, de la cordialité, je ne sais quoi de résolu, de fier et de simple qui trahit l'opulence des dons naturels, et annonce un homme fait pour do-

miner les autres, comme par un privilége de naissance.

Quant au talent, il éclate à profusion. Non pas que Mirabeau soit un écrivain qui se plaît au bien dire et châtie son expression. Il a les négligences d'un grand seigneur qui ose tout et plie la langue à son empire. Il ne possède pas non plus encore toutes ses ressources. Outre qu'un emploi grandiose manque à ses facultés, il ne fait que débrouiller le chaos intérieur; c'est le volcan qui fermente et gronde avant l'éruption. Mais abîmé dans des lectures ardentes qu'assimile avidement sa rapide intelligence, il anime de sa flamme tous les sujets qu'il aborde, il devine tout ce qu'il n'a pas appris, il éclaire de lueurs soudaines des horizons immenses, il a des explosions de verve impétueuse qui se précipitent comme un torrent, il fait déjà retentir du fond de sa cellule des coups de tocsin qui nous réveillent en sursaut. A ces éclats d'une voix impatiente de tonner dans une vaste enceinte, à ces apostrophes impérieuses qui évoquent la présence d'un adversaire, à cette logique pressante que semble inspirer la vue d'un auditoire, à l'écho périodique de ce style ample et nerveux dans lequel s'élance le jet spontané de l'improvisation, vous reconnaissez l'orateur. Il est là, devant vous, possédé par le Dieu : sa physionomie s'illumine sous le rayon. Ses bras enchaînés se délient.

Il étouffe dans cette étroite prison, où il se sent dégradé, où il gémit de son impuissance, où il se consume dans le supplice du silence et de l'inaction. Son désespoir pathétique ne le trompe pas lorsqu'il lui persuade qu'il était digne d'une autre destinée; et, à son insu, il s'y prépare dans ce triste combat où il dispute son honneur et sa liberté à ce père dont il doit immortaliser le nom. Il plaidera plus tard des causes plus solennelles. Mais le stage oratoire de Vincennes nous montre d'avance son génie tout entier. Ironie amère, mépris superbe de la contradiction, force lumineuse d'un esprit pratique, sang-froid de la passion qui se maîtrise au milieu de la colère, ripostes électriques, dont l'élan renverse tous les obstacles, inépuisable fécondité de preuves, action dramatique et théâtrale, éclat des images, qui ne sont que des arguments rendus sensibles, audace d'une volonté dominatrice, attitude hautaine d'une âme indépendante et sincère qui puise son éloquence dans sa conviction : voilà le Mirabeau idéal qui se dégage des misères où il faillit périr. Il en a trop souffert pour que la postérité ne lui soit pas clémente. En garder mémoire serait de l'ingratitude; car la France lui doit les libertés qu'elle possède, qu'elle regrette ou qu'elle espère.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

SOUS LE DIRECTOIRE

Bien que le Directoire ait eu l'heureuse fortune d'être l'agent responsable et l'ordonnateur officiel des premières campagnes d'Italie, de l'expédition d'Égypte, de toutes les grandes choses accomplies par l'épée de Bonaparte, par le génie, le courage, l'or et le sang de la France, il n'eut ni le mérite, ni le profit de cette gloire qui devait tourner à sa ruine, et l'on peut dire qu'il fut un des gouvernements les plus impopulaires qui aient jamais régi nos destinées.

Imprévoyant et impolitique, tour à tour faible ou violent, artisan maladroit de coups d'État stériles, violateur des lois qui pouvaient être sa force, en-

têté de préjugés aveugles qui perpétuaient la révolution dans son intolérance, impuissant à diriger l'opinion et inhabile à la suivre, ne sachant ni pacifier ni contenir les partis, habitué à vivre d'expédients, au jour le jour, sans autorité, sans considération, sans influence, divisé intérieurement par la discorde, condamné à l'isolement par ses fautes, il ne fut, le plus souvent, qu'une coterie d'hommes médiocres ou d'ambitieux égoïstes, un nid de factions et d'intrigues, en un mot, l'anarchie organisée.

Et pourtant, au lendemain d'une dictature sanglante, qui ne laissait après elle que des ruines, ce fragile radeau construit à la hâte avec les débris d'un naufrage, servit à nos pères de refuge provisoire, et leur permit de prendre patience, en attendant l'apparition providentielle d'un libérateur. Mais l'œuvre du salut ne pouvait être le bienfait d'un pouvoir qui avait été complice de tous les excès auxquels l'avenir devait miraculeusement remédier. Elle se poursuivit donc en dehors de son action, ou plutôt à son insu et malgré lui, par le travail mystérieux du temps, la révolte progressive des esprits et l'énergie naturelle de notre tempérament national qui, ébranlé par des crises meurtrières, se rétablit de lui-même, grâce à son indestructible vitalité.

Puisque alors les hommes politiques furent si

misérables, puisque l'opinion, cette dernière ressource des situations désespérées, finit par commander aux événements et faire la loi, l'histoire des mœurs prend ici une singulière importance. Aussi tous ceux qui veulent connaître intimement cette curieuse époque, qu'on pourrait appeler l'agonie de la République, liront-ils avec un vif intérêt le livre pittoresque où MM. de Goncourt racontent la chronique des quatre années qui séparent le 9 thermidor du 18 brumaire. Ce sera le commentaire familier de l'éloquent ouvrage dans lequel M. de Barante a jugé le Directoire avec l'impartialité sévère d'une raison mûrie par l'expérience, et avec un talent qui écarte de ce sujet toute possibilité de concurrence. En comparant ces deux études, vous verrez que les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent.

Les premiers mois qui suivirent la chute de Robespierre se ressentirent encore de son voisinage. Car la Terreur avait fait école. Aussi faillit-elle renaître de la victoire même qui l'avait renversée. Ceux qui n'avaient pas eu le courage de la pitié ne devaient pas connaître la modération et la dignité de la justice. A peine abattu, l'échafaud se releva donc contre ses pourvoyeurs de la veille. C'était comme une institution qui fonctionnait régulièrement au service des plus forts. D'un bout de la France à l'autre éclatèrent des cris de mort. Pour

satisfaire les mânes des victimes, il fallait du sang. Toutes les voix, toutes les plumes en demandaient. Il y avait tant de cœurs qui ne pouvaient pardonner! Ce furent les représailles des furies vengeresses.

Mais cet orage d'indignation populaire une fois passé, à l'universel accès de colère succéda le transport fiévreux et comme le délire d'une exhilarante folie. L'idole du jour fut la statue du plaisir, et la frivolité d'une société insouciante devint le stimulant le plus actif d'une réaction qui eut pour elle, non-seulement les regrets et les espérances des vaincus, mais toutes les peurs, toutes les incertitudes, l'armée des intérêts tremblants, un insatiable désir de repos, un besoin unanime de sécurité, et par-dessus tout les appétits qui fermentaient au cœur abâtardi des générations nouvelles.

Dans cette campagne contre les barbares de 93, ce furent des passions et non des idées qui entrèrent en ligne pour le combat. Affamée par une longue abstinence, la jeunesse de l'an III était lasse d'accommoder sa vie aux lois de Sparte. La chaleur du sang plus que la raison se révoltait chez elle contre le régime tyrannique et antisocial qui prétendait lui imposer la livrée du sans-culottisme. « Elle voulait avoir sur le dos un habit qui fût d'un tailleur, monter un cheval qui ne lui fût pas enlevé, la nuit, par la réquisition ; faire tourbillonner une danseuse entre ses bras, sous les mille lumières des

lustres. » Une ardente soif de luxe, de bien-être et de jouissances la travaillait sourdement. Ses vices, qui cherchaient une issue, étaient donc dévoués d'avance à tout fantôme de pouvoir sous lequel la France du bonnet rouge et de la carmagnole redeviendrait enfin le pays des mœurs légères, des gaies compagnies, des équipées bruyantes, des fêtes où l'on est vu, des toilettes qu'on regarde, des aventures dont on cause, des amours qui font scandale. Ses opinions n'étaient que des aspirations sensuelles. Elle n'avait pas de drapeau politique.

Les femmes furent les alliées naturelles du parti muscadin. Car les Françaises ne sont pas volontiers des Porcia ou des Cornélie ; elles aiment le salon autant que le foyer ; réduire leur parure à leurs enfants, c'est leur demander l'impossible. Une folle envie de vivre s'empara donc de tous les cœurs parvenus à l'âge des rêves ou mûrs pour la coquetterie. Ils s'enrolèrent dans cette ligue qui promettait un emploi à toutes les beautés disponibles, et leur faiblesse en fit la force.

C'est alors qu'on vit toute la France, possédée par une sorte de vertige, courir à l'oubli, s'y jeter avec ivresse et fureur. On eût dit que les uns cherchaient ainsi à se sauver des remords, les autres à endormir leurs craintes. A peine l'effigie de Robespierre eut-elle été traînée dans les ruisseaux, qu'une bacchanale immense se déchaîna dans la ville affran-

chie. Une gaieté sinistre entraîna dans cette farandole bondissante tous ces esclaves d'hier, étonnés d'avoir encore la tête sur leurs épaules.

Therpsichore fut la grande consolatrice, et dans tout Paris, du levant au couchant, de la rive gauche à la rive droite, s'envolèrent, chaque soir, les notes provocantes de six cent quarante-six orchestres dont les rhythmes tapageurs appelaient à des pirouettes et à des entrechats les orphelins et les orphelines qui s'étaient hâtés de sécher leurs larmes.

Ceci n'est point une hyperbole. Ces douleurs, qui se devaient d'être immortelles, sautillaient le pas du rigodon ! Fils et filles de guillotinés s'enlaçaient en souriant pour la valse. Les affiches en font foi, et au faubourg Saint-Germain s'ouvrait une salle appelée le *Bal des victimes*.

Où ne dansait-on pas alors ? Dans ces rues encore défoncées par les lourdes roues des charrettes qui allaient et venaient des prisons à la place de la Révolution, on entendait grincer les archets, naziller les flûtes et les musettes. Dans des églises mutilées par le marteau des iconoclastes, les gros sabots scandaient la bourrée. Aux Carmes de la rue de Vaugirard, des vivants, le jarret tendu, chassaient et déchassaient sur les morts de septembre. Il y avait bal dans l'ancien cimetière de Saint-Sulpice ; et sur la porte sculptée, au-dessous des mots encore

écrits : *Has ultra metas beatam spem expectantes requiescant*, un joli transparent rose portait cette enseigne : « *Au rendez-vous des Zéphyrs.* »

Ce fut une épidémie qui gagna toutes les classes. Tandis que les nymphes et les Vestris de carrefour se trémoussaient dans les guinguettes, les robes transparentes, les chapeaux surchargés de dentelles et de diamants, les escarpins, les culottes couleur de chair, pour lesquelles il y avait un vestiaire de rechange, affluaient au Vauxhall de la rue de Bondy, au pavillon de Hanovre, à la maison d'Orsay, au balladère de Wenzel, à l'hôtel Longueville, où dans une seule galerie tournaient à l'aise trois cents couples d'Armides et d'Adonis. Ne cherchez point ici les pas agréables ou sévères d'un ballet qui allie la décence à un choix élégant de poses cadencées. A ces Vénus déshabillées il faut le tourbillon d'une ronde éperdue et haletante.

Tandis que les Grâces dépouillent leurs voiles, les don Juan se tournent en hercules, ils mettent leur vanité à paraître des portefaix galants. Les beaux du jour descendent de Milon de Crotone. L'épée du gentilhomme est remplacée dans leurs mains par un gourdin noueux, destiné à casser les têtes jacobines. Ces mirliflors ont des muscles de boxeurs. La brutalité révolutionnaire, les besoins de la défense personnelle, les rixes journalières, les discussions brusquées par les arguments du poing

ont mis à la mode l'escrime de la bâtonnade. Dans ce Bas Empire où règne la sensualité grossière, les boules roulantes des biceps, les mollets saillants, les nerveuses attaches d'un jarret délié : voilà les séductions souveraines. C'est la chair qui triomphe.

Aussi les athlètes sont en faveur. Cette société païenne n'adore plus sur ses autels que les dieux d'Olympie. La vogue est aux palestres, aux jeux de barre du bois de Boulogne, aux courses à pied de Monceaux, aux chevauchées de Bagatelle, aux luttes renouvelées des Grecs et des Romains ; tout un peuple de centaures ambitionne les palmes du stade ou du cirque. Ce ne sont que chars qui partent, volent, se dépassent, roues contre roues. Et ces tournois vulgaires, c'est la femme qui les encourage de ses sourires, les récompense de ses faveurs. Il lui arrive même de descendre, elle aussi, dans l'arène, et de se métamorphoser en virago, en amazone. Il faut alors la voir lancer un wiski à grandes guides, scier du mors la bouche d'un pur-sang, fouaillant, criant, jurant, courant la poste, et rouant le piéton, jusqu'au jour où un arrêté de police la fait descendre de son siége, et la condamne à n'être plus cocher !

Le plaisir de vivre est devenu si cher à ces courtisans de la matière, que la mort a cessé d'être respectée. Dans le relâchement des affections et des

devoirs, cette humanité sans Dieu laisse mener par des portefaix ses funérailles de famille et d'amitié. Toutes tièdes encore, les dépouilles des plus proches parents s'acheminent solitaires au champ du repos. Des mains mercenaires ballottent ces cercueils sans escorte et dont on se débarrasse par mesure de voirie. Le scandale en arrive à ce point que l'administration municipale est réduite à rappeler le public à la pudeur. Elle supplée au deuil des vivants par un officier des pompes funèbres, qui devra suivre les convois avec un crêpe au chapeau.

Dans ce monde où toutes les convenances sont violées, où la licence est telle qu'il n'y a plus de fruit défendu, et que la satiété est le seul remède du vice, vous ne rencontrerez qu'une cohue de parvenus, enrichis par un agiotage effréné, par la vente des biens nationaux achetés à vil prix, ou par des millions volés sur les fournitures militaires. Tandis que les jambes de bois manquent aux amputés des ambulances, que Paris crie famine, alors que la monnaie territoriale de la patrie est devenue une montagne de chiffons, dans un temps où le pain coûte 60 francs la livre, où le louis d'or sera poussé jusqu'à 23,000 livres, où les dépenses les plus vulgaires de la vie atteignent des chiffres invraisemblables et absurdes qui semblent un défi jeté à la crédulité des simples, la bascule de la hausse et de la baisse improvise de monstrueuses fortunes que

Rivarol appellerait de terribles objections contre la Providence. — C'est toute une plèbe dorée dont l'impardonnable opulence insulte à la misère universelle. Ces laquais d'hier, aujourd'hui grands seigneurs, sont embarrassés de leur rôle. Tout étonnées d'être devenues des dames, dépaysées dans la soie, étourdies de leur luxe, Margot, Gertrude ou Gothon ont beau s'endimancher : leur tournure, leurs manières, leur langage, leur orthographe les dénoncent. Madame Angot n'en tient pas moins le haut du pavé.

Aussi plus de bonne compagnie, plus de centres choisis. Les salons, ils sont dans la rue : ils s'ouvrent au premier venu ; on s'y amuse en plein vent, pour son argent. On y entre, on en sort quand on veut, comme on veut, avec qui on veut. Les actrices y coudoient les femmes des directeurs. Mademoiselle Lange y règne à côté de madame Tallien. Des ministres y donnent le bras à des courtisanes.

Cette société qui vit partout excepté chez elle, qui se reçoit et se visite au jardin d'hiver ou d'été, au Ranelagh, à Monceaux, à l'Élysée, à Tivoli, à Idalie, au Palais-Royal, et dans ses dépendances, comment aurait-elle un foyer? C'est un pêle-mêle, un chaos ; plus de lien moral, plus de traditions ; ni le rang, ni la carrière,. ni la condition n'ont eu le temps de se constituer. La famille elle-même, n'ayant plus foi au lendemain, menace de se dis-

soudre. Telle est la contagion du célibat, qu'il se fonde une industrie pour en arrêter les ravages. Le citoyen Liardot établit une agence matrimoniale pour les cœurs qui cherchent à se rencontrer. Répondant à un besoin, l'institution prospéra ; on y vit de l'argent à gagner, et la concurrence fit naître un journal dont les colonnes enregistraient les prétentions et les vœux des nubiles. Un entrepreneur plus avisé alla même jusqu'à louer un magnifique hôtel où il organisa une pension de demoiselles à marier. On y recevait tous les soirs, disait le prospectus, « des cavaliers convenables, fortunés, éduqués, agréables. »

Toutes choses étant alors précaires et provisoires, le divorce légalisa la licence des mœurs. Dès lors, l'infidélité conjugale ne fut plus que le préliminaire d'une formalité civile. Le bâtard n'était-il pas admis à partager les droits de succession avec l'enfant légitime? La femme circula d'un bras à un autre, comme dans le chassé-croisé d'un quadrille. Des époux de la veille se rencontraient déjà liés par un nouvel hymen. Ils en étaient quittes pour se saluer en passant, et échanger un sourire. La jalousie et la pudeur avaient disparu de concert. A Nancy, à Metz, les soldats, cantonnés dans leurs quartiers d'hiver, se mariaient pour six mois, en stipulant d'avance qu'ils divorceraient s'ils changeaient de garnison. Le nombre des enfants trouvés atteignit

en un an le chiffre de quarante-quatre mille; et le conseil des Cinq Cents eut à délibérer sur la pétition d'un citoyen qui, veuf de deux sœurs, demandait à épouser leur mère? Le député Delville pourra s'écrier à la tribune nationale : « Vous avez introduit en France un marché de chair humaine! »

Ajoutons pourtant que des symptômes de renaissance se mêlaient à ceux de la décadence. Il y avait la protestation des regrets et des souvenirs dans cette reprise du luxe qui proclamait peu à peu la déchéance de la république, dans la restauration du jour de l'an, qui, lui aussi, avait été un des suspects de 93, dans le retour du calendrier grégorien rappelé de son émigration par la voix populaire, dans la fête de Longchamp qui éclabousse de la poussière de ses chars la statue de plâtre dressée encore sur la place de la Révolution. En 1797, on vit aussi les prêtres reparaître dans les rues sans déguisement. Un matin, les vieux jacobins s'indignèrent d'apprendre que Camus, le patriarche de l'Église constitutionnelle, venait de livrer sa fille morte aux prières d'un curé non assermenté. Les campagnes redemandaient leur dimanche et leurs cloches. Un jour, la queue d'une grand'messe, à Saint-François, au Marais, s'allongea jusqu'au milieu de la rue.

L'attention revenait aussi aux nobles joies de la vie. L'art ressuscitait au salon de 1798. Les théâ-

tres retrouvaient, sinon un public, du moins des foules passionnées pour le talent des grands acteurs. Les séances littéraires des lycées avaient succédé aux émeutes des clubs. Le grec et le latin, l'allemand et l'espagnol, la logique et la rhétorique, la géographie et l'histoire, les poids et mesures, l'homme et le système décimal, la philosophie de la grammaire et la raison de Dieu, la tenue des livres et même le français, voilà les mets que ces affamés venaient dévorer entre deux contredanses. Et pourtant, quelle disette de talents! C'était le temps où l'on allait à la gloire avec une traduction, où il y avait des triomphes pour le disciple de Delille, qui savait évincer un mot technique par une périphrase victorieuse, dans des vers qui feraient aujourd'hui sourire un bachelier! Bref, la république des lettres était aussi malade que l'autre.

En résumé, lasse de ses tribuns et de ses constitutions, épuisée d'hommes, d'argent, de crimes et d'idées; créancière d'une banqueroute, ballottée de mains en mains comme un enjeu d'agiotage, aussi effrayée de l'avenir que dégoûtée du passé, la France avait tâché de s'étourdir un instant par la volupté, comme ces pestiférés d'Athènes qui, dans le voisinage de la mort, se dévouaient à l'orgie par désespoir. Mais son sang n'était pas tari par tant de blessures; il y avait encore de la ressource. Elle ne

demandait qu'à revivre. Elle le prouva quand, délivrée du Directoire qui tomba sous son mépris, elle se remit tout entière à l'épée d'un homme qui était digne de la gouverner.

MADAME SWETCHINE

— UNE CONVERSION —

M. le comte de Falloux a fort habilement disposé les stations du pèlerinage qui nous a conduits, à la suite des initiés et comme en procession, dans le salon de madame Swetchine. Le premier appât offert aux profanes fut une biographie tout émue de l'éloquence d'une tendresse presque filiale. Cette révélation d'une âme supérieure et d'un talent distingué eut bientôt pour commentaire un recueil de pensées ingénieuses, dont quelques-unes semblaient distillées dans l'alambic de Joubert. Ce régal excita l'appétit des gourmets, et on put alors leur servir à point les pièces de résistance. Notre curiosité toujours croissante encourageait le dépositaire du trésor à continuer le précieux inventaire de ses petits papiers. N'avait-il pas sous la main une mine

inépuisable? Pour changer en intimité notre sympathie respectueuse, il souleva les derniers voiles, et deux volumes de correspondance familière nous firent comprendre tout ce qu'il y avait de douceur dans le commerce de ce cœur aimable, de cette intelligence élevée.

La figure vraiment idéale s'était ainsi animée peu à peu des couleurs de la vie. Le regard brillait, on entendait une voix, l'accent d'une âme avait tressailli: c'était une résurrection. Madame Swetchine eût seule jugé peut-être qu'on en avait trop dit. Mais plus d'un lecteur devinait que la ferveur de l'amitié ne s'en tiendrait pas là. Car, en se vouant à sa pieuse entreprise, M. de Falloux ne songeait pas seulement à ces épicuriens pour lesquels un livre n'est qu'une volupté littéraire. Sous l'amorce du plaisir, il voulait envelopper l'hameçon de la doctrine; et je ne crois pas me tromper en affirmant que son ambition la plus chère fut, dès l'abord, de nous mener insensiblement dans cette étroite chapelle où madame Swetchine n'admettait que des fidèles privilégiés. Tôt ou tard il devait nous présenter la clef du sanctuaire, et voilà pourquoi il revient aujourd'hui, avec tant de complaisance, au plus important chapitre de l'oraison funèbre, à ce qu'il appelle le *Journal d'une conversion*.

Celle de madame Swetchine consista, comme chacun sait, dans le passage de la communion grec-

que à la communion romaine. C'est vous dire que les confidences de cette révolution morale s'adressent à des esprits austères. Car elles n'offrent point l'intérêt dramatique qui peut se rencontrer ailleurs, dans le spectacle de ces âmes orageuses qu'illumina tout à coup l'éclair de la grâce. Non, vous n'entendrez point ici les cris d'un cœur blessé par la passion et guéri par la pénitence. Si quelque trouble de la sensibilité a préparé de loin l'œuvre sainte, si un premier et silencieux sacrifice brisa jadis toutes les attaches humaines, à l'âge où elles sont douces encore, ces soupirs qui n'allaient point vers le ciel nous ont été à peu près dérobés; et pour en retrouver la trace, il faudrait voir l'invisible et peser l'impondérable. Cessons donc d'écouter les indiscrets qui prétendent avoir découvert un petit coin de roman platonique dans cette sereine existence que le devoir gouverna souverainement.

Oublions que le général Swetchine avait franchi la quarantaine quand il devint le protecteur paternel d'une jeune fille de dix-sept ans, aux rêves de laquelle il avait été jusqu'alors étranger.

Ne mêlons point ces pensées terrestres à un sujet de pure édification. Car en supposant que les circonstances aient été favorables à la crise consolatrice, elles ne suffisent pas à l'expliquer; et les raffinements malicieux de l'analyse psychologique deviennent une sorte d'irrévérence, en face de cette

décision par laquelle une conscience courageuse se résolut à rendre hommage à la vérité, dût-elle, par cet acte solennel, rompre les liens les plus chers, affliger l'amitié, scandaliser les humbles, irriter les puissants, encourir les chances de l'exil, subir les dédains de la science orgueilleuse ou de l'ignorance malveillante, changer en un mot le cours d'une vie tout entière. Ceux mêmes qui ne verraient là que l'illusion d'un héroïsme chimérique, sont tenus d'honorer de leurs respects la grandeur morale qui l'inspire et le soutient. Eût-on le malheur d'être rebelle à toute idée religieuse, on trouverait encore un plaisir philosophique à contempler ce patient travail d'une intelligence qui cherche la lumière, et d'une volonté qui se dévoue à la poursuite du vrai, lors même qu'elle peut paraître une infidélité au souverain et à la patrie.

Dès le jour où sa raison fut sollicitée par les fécondes inquiétudes de la foi, madame Swetchine envisagea d'un regard ferme l'abîme qui allait séparer son passé de son avenir. Son cœur fut ému, et pourtant il ne lutta pas contre ce qu'il considérait comme le plus impérieux des devoirs. Poussée par la force invincible de l'évidence, mais possédée, avant tout, du besoin de la certitude, elle se défendit de toute exaltation mystique, et prit, pour se rendre à Rome, le chemin le plus long, le plus difficile, le moins agréable, celui de l'érudition et du

syllogisme. Ce fut à l'âge de trente-trois ans qu'elle se condamna, pendant une retraite de six mois, à instruire le procès des Églises grecque et latine, à compulser jour et nuit les in-folio des docteurs, à feuilleter les actes des conciles, à confronter des dates, à examiner, à comparer, à vérifier des textes: marchant à pas comptés sur cette route embarrassée par les broussailles de la scolastique, s'avançant à petites journées, d'étape en étape, vers l'antique monument dont la structure harmonieuse semblait lui promettre un asile inviolable. A la voir ainsi cloîtrée dans sa bibliothèque théologique, on dirait Descartes écrivant son *Discours sur la Méthode*. C'est en apparence la même âpreté d'investigation, la même défiance des opinions apprises, la même foi dans les conquêtes du libre examen. Seulement, sa raison n'usait ici de son indépendance provisoire que pour s'enchaîner à jamais par un choix consenti. Vainement le comte de Maistre, son premier directeur spirituel, lui écrivait-il, avec une sorte d'effroi : « Jamais, madame, vous n'arriverez par cette voie; vous vous écraserez de fatigue; vous gémirez, mais sans onction et sans consolation; vous serez en proie à je ne sais quelle *rage sèche*, qui rongera, l'une après l'autre, toutes les fibres de votre cœur, sans pouvoir jamais vous débarrasser ni de votre conscience, ni de votre orgueil. »

Ces doutes ne furent qu'un défi, qui piqua d'hon-

neur un esprit intrépide, dont l'opiniâtreté moscovite prouva une fois de plus « qu'il suffirait d'enfermer un désir russe sous une place forte pour la faire sauter. » En parlant d'elle-même, ne disait-elle pas aussi quelque part : « Mon âme, comme la terre antédiluvienne, a conservé sa vertu primitive. » Oui, c'est bien là le trait original de sa nature. Elle eut éminemment l'énergie de caractère qui est comme un privilége de race chez ces nations vierges, dont le tempérament garde encore toute la vitalité de la jeunesse. De là cette puissance de conviction unie chez elle à la candeur du sentiment. De là cette force de tête mise au service du désir vaillant d'entrer d'assaut dans la Jérusalem céleste. Là fut le secret de l'abjuration, bien plus peut-être que dans les arguments dogmatiques ou historiques des gros livres analysés par une plume consciencieuse. Elle voulait avec ardeur être persuadée; aussi elle méritait de l'être, et elle le fut.

Son aptitude à croire venant surtout de son cœur, quoiqu'elle parût se défier de ses entraînements, ne devait point dégénérer en sécheresse et en intolérance.

Entrée tardivement au port, elle réserva toujours ses plus tendres sympathies pour ceux qu'emportaient à la dérive des courants contraires. Aussi leur prodiguait-elle les bouées de sauvetage, sans toute-

fois se faire aucune illusion sur les effets victorieux de sa charité. Car elle avait la propagande modeste, beaucoup plus modeste que ne le sont aujourd'hui les espérances de son éminent éditeur. Il lui suffisait, suivant son expression, de « *pêcher* » de temps en temps une ou deux âmes « *bonnes à montrer aux adversaires:* car entre amis tout passe, on n'est pas difficile. » Quant à évangéliser toutes les Russies, elle n'osait pas y penser, et écrivait à un apôtre plus conquérant qu'elle-même : « Lorsque vous vous lancez ainsi en pleine mer et concevez une si haute ambition, je me dis que Dieu vous en tiendra compte; mais la réalisation de ces vœux ne m'en laisse pas moins incrédule. Les âmes qui reviennent une à une, voilà ma foi! — *Le commerce de cabotage*, si ce n'est l'autre. » C'était voir juste. N'avait-elle pas, hélas! échoué dans son ménage même, où la douce influence de ses vertus fut impuissante sur celui que ses biographes reculent trop dans l'ombre, sur le général Swetchine, qui demeura fidèle à son *orthodoxie*, comme un soldat à son drapeau? Elle s'y résigna, et son dévouement n'en éprouva pas la moindre atteinte.

Un ferme bon sens est le fond de son caractère. « Trop oser, disait-elle, sent toujours l'humain; le bruit ne fait pas de bien; et le bien ne fait pas de bruit. »

Prêchant d'exemple, elle travailla toujours à ren-

dre sa piété raisonnable et sa raison pieuse : des pentes faciles conduisaient au sommet où habita sa pensée, et l'on arrivait sur la cîme, sans s'être aperçu de l'ascension. C'est ainsi qu'elle sut mener de front la vie spirituelle et la vie mondaine, se partager entre le ciel et la terre, favoriser le rapprochement des opinions, tempérer la politique par la politesse, mettre du lest dans les imaginations trop exaltées, retenir, suivant son expression, *par le pan de l'habit*, ceux de ses amis qui l'alarmaient par des élans trop brusques; devenir en un mot l'âme d'un salon hospitalier, où devait dominer à la fois l'esprit chrétien et l'esprit libéral.

Son incontestable supériorité fut le lien impalpable qui réunit autour d'elle tant d'intelligences venues des camps les plus opposés. Car elle aima des émigrés de tous nos régimes, et bien des adversaires de la veille se rencontrèrent chez elle au lendemain de leur commune défaite. Ils s'y donnèrent, dit-on, le baiser de paix, mais non sans se faire prier, si j'en crois un témoignage autorisé. Plus d'une fois, en effet, il arriva que madame Swetchine « eut à subir les longues bouderies » de ceux que son appel conciliant invitait à l'impartialité.

« Ils murmuraient contre cette habitude de tolérance » et voulaient imposer leurs ressentiments. Mais sa sérénité souriante finissait par pacifier ces

conflits. Elle possédait cette vertu d'apaisement que donne l'expérience désintéressée de la vie. Ses affections étaient placées trop haut pour ne pas l'élever au-dessus des préjugés et des passions dont se nourrit, à son insu, l'égoïsme ordinaire des coteries et des sectes. L'esprit de parti l'approcha sans doute; mais s'il entra chez elle, ce fut, à ce qu'il paraît, pour s'y convertir momentanément. Nous aimons à le croire; en tous cas, lisez ses œuvres, et vous verrez qu'elle était digne d'opérer ce miracle, tant il y eut de droiture et de modération dans tous ses jugements sur les choses contemporaines.

Cette perfection touchait, dit-on, à la sainteté; aussi sa renommée littéraire n'est-elle ici qu'un des moindres rayons de l'auréole. Quand une âme est accomplie, elle rencontre naturellement un langage qui rappelle parfois les maîtres du bien penser et du bien dire. La splendeur du style est alors un reflet du soleil intérieur. L'éloquence devient un nouveau signe d'élection. Or, madame Swetchine mérita le bonheur de sa plume. Pourtant, gardons-nous d'oublier que les Athéniens se fatiguèrent d'entendre appeler Aristide le *Juste*. Car le zèle a ses excès, et, dans un riche héritage, il peut y avoir des non-valeurs.

Nous ne disons pas que ce volume le démontre, et inquiète certains admirateurs d'un talent qui n'est pas toujours égal à lui-même. Mais déjà les

cantiques des séraphins ont été troublés par les épigrammes des malins anges. C'est un avertissement qu'il serait imprudent de méconnaître, et je souhaite qu'à l'avenir M. le comte de Falloux n'expose pas les critiques à dire leur mot sur un livre qui effrayerait leur incompétence, à moins qu'ils ne fussent docteurs en théologie.

MADAME SWETCHINE ET LE PÈRE LACORDAIRE

Encore les litanies de madame Swetchine! penseront peut-être quelques irrévérents, en lisant le titre de ce nouvel ouvrage, dont elle est la marraine. — Non; rassurez-vous. La cliente distinguée de M. le comte de Falloux ne vous importunera pas; car elle ne joue ici que le rôle modeste de ces confidents de tragédie qui provoquent l'éloquence des héros, leur laissent le devant de la scène, se tiennent discrètement à l'écart, servent de prétexte aux tirades, aux belles narrations, et ont le talent de savoir les écouter avec une admiration silencieuse.

Ne se doutant pas que madame Swetchine pût jamais devenir un écrivain à la mode, le P. Lacordaire n'a point collectionné les lettres qu'il recevait d'elle. Le hasard les a presque toutes égarées; il a

seulement eu l'esprit d'en sauver quelques-unes, qui, disséminées adroitement dans ce volume, ont le mérite des ombres et du clair-obscur dans le voisinage d'une vive lumière. En attendant que les autres se retrouvent (ce qui arrivera tôt ou tard, car M. de Falloux a la main heureuse), tâchons de nous consoler.

Si regrettable que soit cette lacune, elle ne nuit pas à l'intelligence des événements qui forment la trame de cette correspondance. Qui sait même si l'ensemble n'y gagnera pas ? Madame Swetchine avait respiré l'air du Nord, et sa plume s'en ressentait. Si son intervention eût été plus fréquente, la prose capiteuse de l'illustre dominicain risquait fort de produire sur nous, à la longue, l'effet d'un vin de Bourgogne frappé à la glace. Contentons-nous donc de quelques flocons de neige immaculée qui tombent de temps en temps et tempèrent à propos les ferments d'une liqueur prête à l'explosion. C'en est assez pour ajouter à l'intérêt du livre le relief d'un contraste.

Il y eut, en effet, une assez longue distance à franchir entre l'ermitage démocratique de la Chênaie, qui fut le berceau de Lacordaire, et ce salon légitimiste où la main d'une grande dame devait lui donner sa bénédiction aristocratique. Mais la grâce féminine a ses miracles et ces dissonances se tournèrent en harmonie. Ces deux âmes sem-

blèrent comprendre qu'elles avaient besoin de s'unir pour devenir parfaites. En se communiquant ce qui leur manquait mutuellement, elles aspiraient à se compléter. L'une était le lest, l'équilibre, la prudence, la raison, l'expérience, la paix, la douceur et l'onction ; l'autre fut la flamme, l'élan, la passion, l'imagination, l'esprit d'entreprise et d'enthousiasme mis au service d'une foi conquérante qui ne séparait pas la tradition du progrès, et voguait à pleines voiles vers l'avenir, confiante dans les étoiles et sans trop s'inquiéter des écueils.

Au navire aventureux il fallait un pilote habitué à traverser les passes dangereuses, à remonter les courants contraires, à louvoyer entre les obstacles, à étudier les vents, à jeter l'ancre sur les fonds solides. Or, madame Swetchine excellait en ces manœuvres; elle eût réconcilié l'eau et le feu, tant elle avait l'art des ménagements et des concessions, la science du gouvernail, l'adresse diplomatique qui adoucit les aspérités, apprivoise l'amour-propre, calme les défiances, met en relation les points de contact, et fait fleurir l'olivier dans les terrains les plus rebelles à sa culture.

Ajoutons pourtant qu'ici son influence fut soumise à de rudes épreuves, et subit plus d'un échec. Car elle avait affaire à un caractère de bronze, et l'habileté pure n'insinue pas facilement ses conseils à ces intelligences qui, sentant leur supériorité, dé-

jouent volontiers par des coups d'État les calculs des têtes froides ou des cœurs tremblants. A voir les frayeurs qui saisissent madame Swetchine, quand les brusques mouvements d'une nature fougueuse et indépendante alarment tout à coup sa circonspection, on dirait une colombe qui a couvé un aigle.

Elle ne fut vraiment victorieuse qu'au moment critique où Lacordaire fut mis en demeure de choisir entre la soumission ou la révolte. Elle le sauva des entraînements chevaleresques, et lui épargna une faute qu'il aurait pu commettre, parce qu'elle était généreuse. Mais, si l'on excepte cet éminent bienfait, elle conserva peu d'action sur celui qu'elle avait préservé du naufrage. Chacun reprend bientôt sa place, et, au ton des lettres qui s'échangent, on devine que l'heure de la tutelle est passée, malgré la bonne volonté d'un dévouement qui n'eût pas demandé mieux que de diriger encore. Elle ne rend plus que des services de complaisance.

Dans les jours de lointaine absence, elle est le chroniqueur ordinaire qui envoie en Italie les nouvelles politiques ou ecclésiastiques; elle est l'intermédiaire entre l'écrivain et ses éditeurs, elle corrige les épreuves, elle acquitte les factures arriérées, elle fait épousseter les meubles de la cellule solitaire, elle veille à ce que les vers n'endommagent pas une tapisserie de famille, elle se charge

des commissions. Voilà tout. Quant au reste on lui échappe, et, pour ma part, je n'en suis pas fâché.

Car, si touchante qu'elle soit, sa sollicitude maternelle aurait pu jeter Lacordaire en dehors de sa voie. Ne voulait-elle pas le fixer à une position régulière, assurer son avenir temporel, asseoir l'illustre voyageur, enchaîner son vol à une sinécure? « Je désirerais que la place vacante à Saint-Louis-des-Français vous fût donnée. Un logement et 1400 francs réduiraient le sacrifice que vous faites en vivant de votre patrimoine. » Cela fait honneur à sa tendresse; mais on ne peut s'empêcher d'en sourire, comme d'une méprise.

Vous figurez-vous le grand orateur enseveli dans un canonicat, et espérant, à la fin de sa carrière, devenir vicaire général d'un évêque de province? Elle semblait ne point soupçonner à qui elle parlait. Et cependant Lacordaire avait soin de ne pas le lui laisser oublier. Ne lui écrivait-il pas : « N'ayez point souci de mon avancement personnel, et comprenez que, *si j'ai jamais un nom*, il faut qu'il soit pur de tout contact profane et mondain. Au fond reculé de votre conscience vous savez bien ce qu'est le monde dont nous parlons, et l'océan qui sépare mon cœur si simple d'avec le sien. »

Oui, elle le savait, mais sa désespérante sagesse allait jusqu'à voir des inconvénients dans la

gloire, et à la confondre avec le *bruit* qu'il faut, disait-elle, étouffer à tout prix. Aussi, ne nous payons pas de phrases sentimentales, et reconnaissons qu'il y eut parfois des nuages dans cette amitié, par exemple, quand naquit tout à coup l'idée de rétablir l'ordre dominicain. Le mot d'*échauffourée* fut prononcé, et le projet parut un instant la chimère d'un rêveur « qui allait jeter son argent par les fenêtres. »

C'est alors qu'on peut souligner plus d'une vivacité, plus d'une impatience, qui, du reste, se concilie avec les souvenirs d'une vénération filiale :

« Vous me traitez *comme un petit garçon* qui ne sait ce qu'il fait et presque pas ce qu'il dit. L'abbé Églé est comme cela · il m'aime de tout son cœur, et chaque fois qu'il me voit, il ne peut s'empêcher de hausser les épaules, tant il me trouve bête. » Il y a même des mots assez durs, et des reproches indirects comme celui-ci : « Je vais être moine et vous *débarrasser de moi :* plusieurs personnes doivent vous en vouloir de l'attachement que vous me portez : j'y ai souvent pensé. »

La fortune ayant donné raison à l'audace, madame Swetchine voulut en partager l'honneur, et mit ses influences à la disposition de l'œuvre miraculeusement éclose. Mais à ces avances on répondit un jour : « Je hais les succès préparés dans un salon, et je veux arriver devant le public *tout botté.* » Il

serait facile de signaler encore telle ou telle occasion où, s'accordant à triompher des mêmes résistances, les deux alliés s'entendent fort peu sur les moyens à employer. Tandis que l'un creuse des mines et s'abrite dans ses tranchées, l'autre demande l'assaut et tente l'escalade.

Mais oublions la sœur de charité qui savait mettre du baume sur toutes les blessures, et écoutons l'athlète, nous initiant à des luttes dont le public ne soupçonnait guère l'existence. Elles lui furent cruelles, car ses plus intraitables adversaires venaient du sanctuaire. Et la liberté de ses paroles, c'est-à-dire sa vocation même, s'y trouvait en cause. N'accusons personne de ce qui fut la faute des circonstances ou des caractères; mais, puisque M. le comte de Falloux a soulevé tous les voiles avec franchise et loyauté, constatons que, pendant les dix premières années de son sacerdoce, l'ancien disciple de M. Lamennais eut de la peine à se faire accepter par ceux qu'il honorait de son talent.

En dépit des gages que donnait son orthodoxie, il rencontrait sur sa route des préventions toujours renaissantes, et, suivant son expression, il ne pouvait travailler au bien de l'Église sans craindre « *de se casser le cou.* » Le commencement de célébrité qui déjà entourait son nom, n'était encore qu'un fardeau pesant, composé des répugnances et de la haine des uns, de l'enthousiasme outré des autres,

du doute et de la défiance du grand nombre. Lui qui se croyait suscité par la Providence pour réconcilier le catholicisme et la démocratie, il voyait son apostolat échouer contre des ajournements polis, ou même contre les refus positifs de l'autorité épiscopale, qui, redoutant de « mettre en mouvement les esprits toujours prêts à s'entre-choquer, » condamnait sa voix au silence, ou lui imposait des conditions aussi contraires à la dignité du caractère qu'à l'inspiration de l'orateur.

Après avoir paru sur la scène tout juste assez pour mériter les regrets du grand public et la jalousie de la médiocrité, il prit le parti de la retraite, et, en 1833, alla chercher à Rome, dans la bienveillance avouée du saint-père, un point d'appui contre les rancunes clandestines de ceux qui étaient plus papistes que le pape. Outre qu'il avait besoin de se fortifier par la méditation et l'étude, cette démarche fut stratégique. Car, notez-le bien, quoiqu'il fût très-franc du collier, Lacordaire ne manquait ni de souplesse, ni de flexibilité, quand il pouvait la concilier avec la fierté de l'attitude. Ainsi, pendant son séjour à Rome, il déploya toutes les ressources d'une conduite très-fine qui lui valut les bonnes grâces ostensibles des puissants.

Tout en déclinant l'hospitalité des jésuites, « *de peur de prendre une couleur*, » il fut reçu par eux à bras ouverts. On lui fit mainte coquetterie, on l'ac-

cabla de prévenances flatteuses ; le Père général le visita en grande cérémonie, le pria de célébrer la messe dans la chambre de saint Ignace, mit tous ses livres à sa disposition, lui offrit le chocolat. Il se laissa faire, mais sans s'aliéner. L'important était de démontrer à l'opinion catholique qu'il représentait une force, qu'il fallait compter avec lui. « J'ai pleine victoire, s'écriait-il ; le pli est pris, et toute hostilité viendra mourir ici comme l'écume des flots. »

Paris était donc son point de mire quand il fit sa campagne d'Italie, et le séjour de Rome ne pouvait devenir un exil définitif. Il l'appelait lui-même un *pis-aller*, un *hôpital*, en cas de ruine complète, *ce morceau de pain que la bonté divine laisse au riche qui a tout perdu*. Mais ses espérances avaient été mêlées d'illusion, et le jour où il voulut se poser en défenseur agréé du souverain pontife par sa *Lettre sur le saint-siége*, il s'aperçut que le vent avait tourné. M. de Quélen, le grand temporisateur, trouva des raisons pour temporiser encore, et eut peur d'un avocat qui avait l'accent d'un tribun.

C'est alors qu'après bien des heures d'abattement et de crise, parmi des alternatives de résignation frémissante et d'amertume prête à déborder, il conçut son mémorable dessein et prépara un coup de maître : le rétablissement de l'ordre des frères prêcheurs. C'était sans doute obéir à l'appel d'une

vocation ; mais ce fut aussi l'inspiration d'un général qui sait choisir son champ de bataille. Car cette résolution héroïque allait enfin l'affranchir, ou du moins lui permettre, je ne dis pas d'échapper complétement à la juridiction épiscopale, mais de traiter avec elle sans désavantage, de puissance à puissance.

Ce couvent, qui semblait n'être encore qu'un château en Espagne, sera la forteresse inexpugnable, où il doit attendre l'heure de la Providence, à l'abri des atteintes périlleuses. Il ne se sentait plus isolé, il devenait imposant, il s'appelait légion. Sa destinée errante se fixait. Il prenait terre. Il était arrivé. Aussi, malgré les alarmes de ses amis dont la foi timide n'envisage que les difficultés incontestables de l'entreprise, il s'embarque pour l'inconnu avec une sérénité vaillante. « Au pis-aller, je serai seul dominicain en France, ce qui ne m'ôtera rien de ma liberté d'action. » Les lettres datées de cette époque respirent l'entrain et la gaieté : « *Je me porte comme un moine destiné par le diable à mettre le feu aux quatre coins de l'Église.* »

Loin de l'effrayer, les obstacles le ragaillardissent. « J'ai toujours cru qu'il fallait semer au milieu de la tempête : on passe plus librement entre les nuages et la foudre. » Il est comme le prince de Condé dormant avant Rocroi. « Je suis d'un calme parfait. C'est une chose très-agréable de faire les affaires du bon Dieu. On y goûte un peu les délices

du *Fatum* des anciens. Le germe est créé ; il est en terre, et quand je ne m'en occuperais plus, il irait tout seul à sa maturité. » Mais, quoi qu'il en dise, il aide le ciel et se multiplie avec une activité dévorante, qui suffit allégrement à tous les embarras : recrutement des frères, appels de fonds, noviciat, vœux, installation de la communauté dans une autre *Chênaie* romaine, à la *Quercia*. Puis, aussitôt l'œuf couvé et les petits éclos, il s'apprête à leur faire un nid dans la patrie, qu'il n'a jamais perdue de vue. Car, à peine a-t-il revêtu sa robe nouvelle, qu'il s'empresse de la montrer en France, « afin de prouver par ce retour son entière liberté et la confiance de son ordre, » qui l'envoie tout seul en pays suspect. Il consent même à ce que M. Chasseriaux expose son portrait au salon de 1841 ; c'est encore un moyen de *faire connaître son habit*.

En même temps, il écrit à monseigneur Affre, le nouvel archevêque de Paris (tous les bonheurs lui arrivaient à la fois, monseigneur de Quélen n'était plus) pour lui demander la chaire de Notre-Dame, où il voulait paraître en dominicain. « S'il accepte, mon but sera rempli, qui est de montrer le costume religieux, à Paris, en pleine Notre-Dame, *sans qu'aucune puissance légale ait le droit et la force de m'en empêcher*, et sans rien craindre non plus du côté du peuple. » Mais monseigneur Affre eut des transes.

Le coup d'éclat fut donc ajourné. Ne nous en

plaignons pas, puisque ce refus nous a valu la plus belle page de ce volume, la lettre où Lacordaire, posant son *ultimatum* à madame Swetchine, qui aura la douleur de le transmettre, déclare éloquemment qu'il ne donnera pas à Notre-Dame le spectacle d'un religieux qui a peur; qu'il s'avilirait aux yeux de tous en dépouillant l'habit qu'il doit faire respecter, qu'il faut sauver avant tout le caractère, qu'il n'accepte pas la parole et la gloire au prix du déshonneur. L'homme est là tout entier, tel que la postérité se plaît à l'admirer.

Pour se consoler d'un sacrifice qui lui coûta (car Paris le tentait, par-dessus tout), il se dit que la France est grande, et qu'en province les succès ont moins de fracas et plus d'effet solide que dans cette capitale où est « *le siége d'une coterie persécutrice.* » Pourquoi donc renoncer à tout, parce qu'il ne lui est pas permis de faire entendre, dans le tourbillon confus d'une ville immense, quelques coups de tonnerre, dont l'écho se perdra bientôt au milieu d'un auditoire mouvant et ouvert à tous les bruits du siècle? Ne vaut-il pas mieux remuer réellement jusqu'en leurs couches profondes toutes les classes d'une population limitée, et faire descendre la semence dans une terre où elle produira? Bref, les raisins de Paris étant trop verts, il alla vendanger à Nancy, à Bordeaux, à Grenoble, à Dijon, à Strasbourg, à Metz et à Lyon!

Toutes les lettres écrites durant cette tournée sont autant de bulletins de victoires, dans lesquels le *moi* triomphe avec une charmante candeur. Oui, quoiqu'il dise : « Je ne suis pas *un animal de bruit*, » bien qu'il écrive : « Si l'on savait combien j'aime l'obscurité, on me haïrait moins, » le tempérament de l'artiste perce à travers la bonne volonté d'être modeste, et la fibre humaine tressaille quand il trace les lignes que voici : « Des applaudissements ont été comprimés plusieurs fois... Les jours de Bordeaux sont des jours ennemis, à force d'être amis... On est obligé de fermer les portes de la cathédrale dès cinq heures du matin...; les députations ne me laissent pas le temps de respirer, et me prennent à la gorge...; une sérénade m'a été donnée sous les fenêtres du palais, et on criait : *Vive Lacordaire !...* Je n'aperçois pas un nuage dans le ciel... Dieu m'a inspiré au delà de ce que j'attendais; il a été d'une gracieuseté exquise avec moi...; dans les grands hôtels de Bordeaux, les commis-voyageurs ont demandé expressément qu'on ne leur servît pas de gras durant la semaine sainte. » Il n'est pas non plus insensible aux visites des préfets et aux dîners auxquels ils l'invitent. Quant aux comptes rendus des journaux, s'il les déteste, c'est uniquement parce qu'ils n'ont pas « *forme humaine.* » Et dans cette aversion, il enveloppe aussi la sténographie ; car il n'est pas homme à livrer au

hasard les débris de sa parole : habile dans les secrets de la gloire, il ne veut paraître devant l'avenir qu'après avoir fait toilette; et plus tard, lorsqu'il imprimera ses conférences, il *polira*, il *remettra de la couleur*, il *adoucira certaines poussées de jeunesse*. Il voudra devenir écrivain, n'étant plus l'inimitable enchanteur qui sait magnétiser les foules.

Ces ovations départementales le ramèneront forcément et avec les honneurs de la guerre au centre vital vers lequel il tend, et qu'il veut investir par l'admiration, sachant bien qu'en dehors de Paris nulle renommée, nulle force morale n'arrive à son plein développement. Mais il ne se presse pas, et lorsque monseigneur Affre, voulant accommoder tout le monde, dominicains et jésuites, lui propose de partager la chaire métropolitaine entre lui et le P. de Ravignan; il n'hésite pas un instant à refuser encore; il n'entend pas accepter *Notre-Dame tronquée*. Il lui faut tout ou rien. Son ambition finit par être satisfaite, aux applaudissements de la France tout entière. Il avait enfin doublé son cap de Bonne-Espérance.

Ce furent ses années choisies. La sève bouillonnante s'était pacifiée sans s'éteindre. Il jouissait de la virilité d'un talent mûri par la méditation et l'expérience. Cette popularité, qui était sa juste récompense, ne fut point étrangère à l'accueil bienveil-

lant que la révolution de Février devait réserver au clergé catholique. Aussi la France ne fut-elle pas trop étonnée de voir le moine éloquent quitter la chaire pour la tribune, et s'asseoir en face de Lamennais sur les bancs de l'Assemblée constituante. Mais ceux qui s'attendaient à des joutes oratoires et aux surprises d'un rôle dramatique furent déçus dans leur curiosité. L'élu du suffrage universel eut peur de lui-même, et, après s'être *jeté dans le feu*, comme il le dit, il ne *voulut pas devenir tout à fait cendre*.

Craignant d'aller trop loin et de contracter des solidarités dangereuses, il abandonna son siége de législateur au lendemain de l'émeute qui avait brisé la république en la déshonorant. Il l'avait du moins acceptée sans arrière-pensée, et un cœur simple ne doit pas se reprocher des illusions généreuses.

Le temps approche où, après avoir payé sa dette à la parole, il ne songera plus à l'avenir que sous la forme de l'Éternité, il n'aura plus d'autre désir que de mourir en paix avec les hommes et avec Dieu.

La retraite de Sorrèze où il va se consacrer à l'enseignement de l'enfance ne sera désormais troublée que par les douces importunités de la gloire, qui le désigne aux suprêmes honneurs du fauteuil académique : dernier épisode d'une exis-

tence unique par l'imprévu de ses contrastes, par les coups de théâtre que lui ménagea sa destinée, par les cadres grandioses où se développa bruyamment l'originalité d'un apostolat dans lequel toutes les influences du siècle se concilient avec l'ardeur d'une foi digne de soulever les montagnes.

Il faut remercier M. le comte de Falloux d'avoir rappelé nos regards vers cette pure mémoire. Elle est une prédication et un exemple. Elle est une réponse à ces types de « prêtres absurdes et odieux » dans lesquels se complaît certaine littérature équivoque. A côté du roman, voici l'histoire. Amis et ennemis peuvent la lire, et tous, s'ils sont de bonne foi, y trouveront un profit moral. Car ils sont rares les hommes qui ont pu dire à leur lit de mort : « Je n'ai jamais appartenu à personne. » Or, cette indépendance, cette intégrité du caractère est l'impérissable beauté de Lacordaire. S'il est dans son œuvre des parties fragiles, elle leur survivra.

On peut ne point partager toutes ses convictions ; mais, sous le docteur, il y a un homme que l'on respecte et que l'on aime. C'est celui qui a dit :

« N'y eût-il qu'une âme attentive à la mienne, je lui devrais de ne pas la contrister. Mais lorsqu'on est le lien de beaucoup d'âmes, le point qu'elles regardent pour s'affermir et se consoler, il faut tout faire pour leur épargner les défaillances. »

Aussi sa puissance fut-elle moins dans un talent sujet à la controverse, que dans la confiance et la sympathie publique.

Oui, ses contemporains se reconnurent en lui, et l'accent de sa parole les toucha parce qu'il avait vécu de leur vie, parce qu'il appartenait à son temps et à son pays, parce qu'au lieu d'exclure et de proscrire, il aspirait à rapprocher les âmes dans l'unité d'une foi hospitalière et fraternelle. On était à l'aise auprès de lui. Il vous portait tout d'abord sur ces hauteurs d'où la vue domine les vastes horizons. Bien que sa robe parût revenir d'assez loin, il fut un de ces conciliateurs qui élargissent le sanctuaire et y donnent asile à toutes les consciences de bonne volonté.

Tout en professant la pureté de la doctrine, il écrivait : « Celui qui fait bon marché de la pensée d'un homme sincère, celui-là est un Pharisien, la seule race maudite par Jésus-Christ. Il enlève la clef de la science. Il n'entre pas et empêche les autres d'entrer. *Y a-t-il un Père de l'Église qui n'ait des opinions et même des erreurs?* Jetterons-nous leurs écrits par la fenêtre pour que l'océan de la vérité soit plus pur? *La plénitude de l'océan vient de ce qu'il reçoit toutes les eaux qui penchent vers lui. Si on laissait faire les chimistes, l'océan serait vide avant cent ans.* » Voilà le langage d'un véritable apôtre. C'est par ce côté que Lacordaire a une physionomie

singulière; c'est à ce titre qu'il mérite une place d'honneur parmi les prédicateurs du dix-neuvième siècle. Ce sera sa meilleure recommandation devant les âges futurs.

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Si dans l'autre monde on a souci du nôtre, Eugénie de Guérin doit être bien surprise du bruit qui se fait autour de son nom. Car jamais elle n'eut d'ambition littéraire, si ce n'est pour son cher Maurice qu'elle aurait voulu ressusciter par la gloire. Quant à partager avec lui l'honneur d'une publicité posthume, elle n'y songeait guère ; elle prit même ses précautions contre la postérité, et, vers les derniers jours de sa vie, elle recommandait à sa sœur de brûler tous les papiers que renfermait certain tiroir de son secrétaire. Elle rêva si peu l'éclat de la louange publique qu'elle redoutait jusqu'aux compliments d'un cercle intime et choisi. N'écrivait-elle pas à une de ses amies : « Je vous en supplie, ne lisez plus mes confidences en plein salon, comme

des gazettes. Ce sont choses où ni voisins, ni voisines ne doivent mettre le nez. Elles veulent être lues en un petit coin, et même un peu obscur. »

Grâce aux pieux gardiens de sa mémoire, et surtout à M. Trébutien, qui a droit à notre gratitude particulière, les choses ne sont point allées suivant les vœux d'une âme détachée de tout intérêt terrestre, et les indiscrétions ont commencé par l'apparition du journal, dont Eugénie de Guérin faisait mystère même à son père. Le succès a passé toutes les espérances, et cette renommée, qui date d'hier, est désormais établie parmi les intelligences délicates sur une estime qui ressemble à l'amitié.

Le nouveau volume où sont recueillies les reliques de sa correspondance n'a donc plus besoin d'introducteur ou de patron. La faveur qui l'attend sera un de ces symptômes heureux par lesquels la société polie atteste la souveraine autorité de ses suffrages. Tandis qu'il fait son tour de France, ne nous refusons pas le plaisir de lire au fond du cœur ingénu qui s'ouvre à nous avec effusion.

Chacun sait qu'Eugénie de Guérin, née au château du Cayla, d'une race noble mais déchue en fortune, fut toujours et voulut toujours être l'ange gardien du foyer où sa mère n'était plus. C'est dans ce cadre qu'il faut nous la figurer, vouée à son rôle, tout ensemble maternel et filial, veillant sur les

plus jeunes rejetons de la famille, résignée sans effort à une médiocrité de condition qui lui ferme l'avenir, et concentrant tous ses rêves de bonheur sur le frère absent, qu'elle ne reverra plus qu'en passant, pour lui clore à jamais les paupières. Si tout le poids de la maison paternelle n'avait pas reposé sur son dévouement, la vie religieuse eût été son irrésistible vocation. « Quel bonheur, écrivait-elle à Louise de Bayne, sa confidente préférée, si une fois entrée dans une église, on n'en pouvait plus sortir! Volontiers, je me rangerais dans une niche, à côté de ces statues qui entourent le grand chœur. »

Un jour qu'elle avait assisté à une prise d'habits, elle racontait ainsi ses ravissements et ses larmes mystiques : « *Pas moyen d'y tenir*, quand, après les vœux, la jeune professe s'allonge aux chants des morts, sous le drap mortuaire. Mais que la religion est aimable! Tandis que tout le monde pleure, deux enfants couvrent de fleurs ce tombeau céleste; puis le voile se replie et laisse voir la radieuse sainte qui se lève au chant du *Te Deum*, et, conduite par la mère supérieure, va donner un baiser à chacune de ses sœurs. *Ah! cela électrise!* Le monde, rien dans le monde ne vaut ce qui se passe sous ce linceul couvert de fleurs. » Ailleurs, elle trouvera saint Siméon Stylite heureux de n'avoir pas touché la terre, même des pieds. Il lui arriva même d'éprou-

ver un instant la tentation du désert. Elle voulait aller en Afrique évangéliser les petits Arabes.

Mais en dépit des sollicitations intérieures, les devoirs domestiques prévalurent, et la demeure paternelle fut le seul cloître où s'enferma son âme éprise de la vie cachée. Ce bon sens pratique, parmi les inquiètes poursuites de l'idéal, est un des traits charmants de sa physionomie. Elle ne fut jamais une de ces incomprises qui s'estiment supérieures à leur destinée, et s'affranchissent par les joies stériles de la contemplation des servitudes méritoires qui humilient leur orgueil. Non, elle aimait ses entraves et les portait avec grâce. Tout en sachant se réserver des heures indépendantes où son imagination s'en allait à plaisir vers les hauteurs, elle fut *ménagère*, dans toute l'acception du mot ; et nous pourrions vous montrer cette petite fille des croisés tantôt levée dès l'aurore et ranimant la braise assoupie dans l'âtre sous les cendres de la veille, tantôt étendant sur l'herbe le linge parfumé de sa lessive, ou faisant voltiger l'aiguille de ses doigts laborieux, non pas, s'il vous plaît, pour broder des dentelles, mais bien pour « raccommoder le pantalon d'Érambert, » non sans sourire à la muse, qui lui murmurait tout bas des vers de Lamartine ou d'André Chénier. La châtelaine du Cayla ne s'épargnait pas plus, à l'occasion, qu'une simple fille des champs; et il y avait des jours où elle allait blan-

chir sa robe au ruisseau, comme la Nausicaa d'Homère. Puis, au retour, dans le secret de sa chambrette, sa main, toute fraîche encore, traçait les lignes suivantes : « C'est joli de laver, de voir passer des poissons, des flots, des brins d'herbe, des feuilles tombées; de suivre cela et je ne sais quoi au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours du fleuve. C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, *un chemin courant.* »

Ces esquisses, où respire l'ordre, le bien-être, la simplicité d'un intérieur patriarchal, sont comme les illustrations qui accompagnent le texte. On éprouve, en feuilletant ces pages, je ne sais quoi de salubre et de recueilli qui rasserène et repose. Ce sera le contre-poison de ces romans maladifs qui exaspèrent le système nerveux et excitent douloureusement une sensibilité fiévreuse. Aussi je ne m'étonne pas que le monde parisien, habitué aux secousses d'une littérature violente, fasse fête à ces jolis riens, improvisés dans la solitude d'un ermitage provincial, au coin du feu, avec la plénitude de l'intimité qui s'épanche en inépuisable babillage. Ces bouffées d'air pur, ces rayons de soleil, ces sourires printaniers, faisant tout à coup invasion dans le milieu artificiel où nous vivons tous plus ou moins, produisent l'agréable surprise d'un contraste. Les plus raffinés seront peut-être ceux qui

goûteront le plus délicieusement l'influence calmante de cette idylle virginale. Elle leur ouvre comme la perspective d'une félicité dont ils n'avaient pas soupçon.

Mais citons pour traduire notre impression. En voici le meilleur commentaire : « Ils sont partis hier, nos chasseurs, après tant de brillants exploits, et après avoir tant tué et tué que le pays sent la poudre comme un champ de bataille. Nous voilà donc redevenus tranquilles, rien ne bruite en ce moment que ma plume sur le papier et une mouche qui bourdonne dans ma chambre. Ce calme a quelque chose de si pénétrant que j'en voudrais jouir sans fin, et m'y endors comme sur un lit de repos. Vraiment il faut me secouer pour me tirer de là. Je suis trop bien dans ma chambrette, je m'en vais. » C'est dit avec un tel accent qu'on se prend à envier ce paisible séjour où les heures se ressemblaient comme les gouttes d'une eau limpide. « Le chez soi, disait-elle encore, quel lieu dans le monde peut le remplacer? Il est vrai que je ne me suis guère étendue au dehors, et qu'une taupinée me semble une montagne. Mais c'est égal, le petit fait sentir le grand. Je m'en tiens à mon bonheur; j'en jouis à plein cœur. »

Et pourtant, bien qu'elle se plût à ne rien voir au delà de son étroit horizon, cette sérénité recouvrait un fond de tristesse qui fit plus d'une fois

explosion. C'est par cette mélancolie instinctive qu'elle fut vraiment sœur de Maurice, comme si le germe avait suivi le sang, pour fortifier les liens de la nature par la fraternité des mêmes souffrances. Il lui arrivait de se sentir invinciblement portée aux larmes, sans savoir pourquoi. « Lumières, exhortations, conseils fortifiants, rien ne me manque, et cependant je suis encore ici, atterrée, sans mouvement, n'ayant pas même la force de changer de place. Je me demande pourquoi mon âme est ainsi, et d'où peut lui venir un tel affaissement, elle qui devrait être si légère, et aller à Dieu aussi facilement que l'oiseau sur la branche. » Tout alors défaillait en elle; épuisée sans travail, sa pensée semblait se retirer de toutes ses affections, et la prière même la laissait sans joie.

Mais elle savait le péril de ces ennuis vagues qui minent sourdement les cœurs les plus sains, « comme ces petits vers dont on entend le cric-crac quand ils travaillent et mettent leur loge en poussière. » Aussi, loin de savourer l'amère volupté des rêveries dissolvantes, elle s'en détournait avec une sorte d'effroi et presque de remords. C'est par là qu'elle était moralement supérieure à son frère, et pouvait lui donner des leçons de courage ou de clairvoyance. L'intuition de sa conscience, éclairée par son innocence même, suppléait chez elle à ces enseignements de l'expérience qui ne s'achètent qu'aux dé-

pens de la paix intérieure. Avec quelle sûreté de prévoyante tendresse elle lui disait : « Cela dépend de toi d'être heureux, non pas de ce bonheur qui ne touche pas du pied la terre, comme tu le voudrais, je crois, mais de ce bonheur qui est à la portée de l'homme, et que Dieu donne ici-bas. » Que d'alarmes quand elle le voit « errant et vagabond dans le pays du vide! »

Comme elle l'encourage à se remettre enfin au régime des occupations solides et régulières! à reprendre ce *code* « qui lui pèse comme le mont Atlas. » Ce n'est plus une jeune fille qui gazouille de jolis refrains d'amitié, comme en ses lettres adressées au château de Rayssac ou à mademoiselle de Boisset. C'est une mère qui gronde et conseille. Sa parole émue a l'autorité persuasive de la douleur : elle porte le remède. Elle veut sauver un malade qui va périr. « Rien ne me fait plus de peine que de te voir si mal avec la vie. Tu vois comme elle est plus douce, quand on sait la mener. C'est pour toi un commencement de bonheur que l'ordre dans tes pensées. Peu à peu tout s'arrangera, tout s'encadrera, tout s'harmonisera dans ton existence. Tu feras comme notre pendule, qui sonne très-bien quand le temps est beau. Fais qu'il dure ce beau temps qui te suit maintenant, et quand le glacial découragement viendra tomber sur toi, retombe sur lui comme tu l'as fait une fois. Qui donne un coup

de pied peut en donner deux, peut en donner mille. » Et elle prêchait d'exemple, en confiant, elle aussi, ses gémissements étouffés, ses troubles pacifiés par un acte de volonté vaillante, ou un élan salutaire vers la source de toute force et de toute joie.

De là vient que ses défaillances n'ont rien d'énervant. Ses attendrissements plaintifs ne furent jamais ces soupirs romanesques d'un égoïsme déguisé en lamentations élégiaques. Seulement elle va comme d'elle-même vers ceux qui souffrent et qui pleurent. Outre qu'elle a pour ainsi dire ce mal du pays qui prend toute âme songeant volontiers à l'infini, elle tressaille souvent de ces pressentiments funèbres qui évoquent la menace des séparations cruelles. L'idée de la mort est la compagne familière de ses pensées. « Pauvre monde, s'écrie-t-elle, où il faut quitter si vite ceux que l'on aime; où l'on se trouve bientôt isolé, parmi ceux qui viennent, comme ces feuilles d'une autre année qui tiennent encore à l'arbre quand arrivent celles du printemps. Cela se voit souvent sur les chênes, et m'a fait réfléchir, quand je me promenais dans nos bois. » Elle était de ces pures essences qui, aspirant au rapprochement définitif de toutes les affections dans l'amour immuable, au repos dans le sein de la lumière, considèrent vraiment la terre comme une vallée d'exil, un lieu de dispersion, où l'on entrevoit à peine, entre ses deuils, ceux avec lesquels

on voudrait vivre toujours. N'a-t-elle pas dit excellemment : « Après que j'ai donné affection, c'est fini. En voilà jusqu'au ciel, où l'on aime encore. Quand Dieu veut qu'on s'attache, c'est éternellement. L'amitié sainte n'est qu'un écoulement de la charité qui ne meurt pas. »

Est-il étonnant qu'envisageant ainsi le pèlerinage terrestre, elle ait aimé Dieu comme le centre où l'on retrouve ceux que l'on perd, comme « le seul ami qu'on ne voit jamais mourir? » Son portrait ne serait donc pas ressemblant si nous n'insistions sur l'expression religieuse dans laquelle se résument tous les traits de son caractère.

Eugénie de Guérin restera comme un type de dévotion naïve, adolescente et poétique. J'ai dit *dévotion* et à dessein : car sa foi précise et docile allait aux plus menues pratiques et ne se contentait pas du nécessaire. — Il y entrait du superflu, et quelques-uns pourront en sourire. Mais ce sera presque un manque de goût ; car sa candeur communique une grâce souveraine à tout ce qui vient d'elle, et ce qui paraîtra peut-être enfantillage à plus d'un lecteur, me semble une des nuances harmonieuses de sa physionomie.

Sa piété, j'en conviens, rappelle le voisinage du couvent plus que celui du monde. Ainsi, quand le choléra approche de Toulouse, elle écrit à son amie : « C'est bien possible, mais je n'ai pas peur *avec ma*

médaille. » Ailleurs elle dit à son frère : « Je te recommande à *ma petite croix*, elle te préservera de toute mauvaise rencontre. » Il lui faut une église à deux pas de sa cellule. Elle a sa chapelle et son oratoire non loin de son alcôve. Elle irait aux antipodes pour entendre un prédicateur en renom. Si son directeur habituel lui fait défaut, la voilà comme une brebis égarée. Fait-elle un voyage à Paris, elle ne manque pas un sermon; elle est de toutes les fêtes religieuses, elle s'empresse d'annoncer au Cayla qu'elle trouve à l'Abbaye-aux-Bois *tout ce qu'il lui faut*. Son frère est-il abandonné des médecins, elle fait une neuvaine à sainte Philomèle, et écrit au prince de Hohenlohe, dont les prières opèrent des miracles.

Et pourtant, je ne vous la présenterai point comme un ange prêt à prendre son vol. Non, elle avait naturellement une modération éloignée de toute extrémité. Nulle épine théologique ne vous blessera dans les pages échappées à sa plume. Sa religion était souriante; elle ne dogmatisait pas; elle se tournait en sentiment; elle allait droit aux bonnes œuvres. « La vie chrétienne, disait-elle à une femme du monde, n'est pas loin de vous. Il ne s'agit pas de se perdre dans l'amour de Dieu. Ce sublime n'est pas mon état; nos devoirs ne sont pas si haut. Qui de nous ne peut prier, faire l'aumône, donner des consolations, soigner ses parents, élever ses en-

fants, combattre ses penchants, surmonter ses goûts, renoncer au mal et faire le bien? Ne parlons pas de contempler. L'important est de regarder dans son cœur. Cela vaut mieux que de beaux transports, qu'une piété d'imagination, qui s'en va comme un ballon toucher les astres, et tombe ensuite, que de se remplir la tête de pensées séraphiques, sans rien mettre de solide au cœur. *J'aime le calme, même avec Dieu.* » N'est-ce pas parler d'or? Nous n'en finirions pas si nous voulions analyser ses homélies : car elle montait volontiers en chaire; et les douces morales surabondent en ces lettres qu'on peut appeler spirituelles dans le sens chrétien. Mais qui n'aimerait à être conduit dans les voies de la perfection par un guide aussi gracieux? On ne dort point à ses sermons, et les lieux communs eux-mêmes s'y rajeunissent, s'y vivifient, en passant par son cœur.

Il était assez spacieux pour contenir à la fois bien des tendresses. Elle le comparait un jour à ces rayons de miel qui renferment des milliers d'alvéoles. Mais n'oublions pas cependant qu'Eugénie de Guérin fut avant tout la sœur de Maurice. C'est là son originalité distinctive. Si l'on fait un chapitre sur l'affection fraternelle, elle y mérite une place d'honneur; car elle en est l'exemplaire achevé. Ce sentiment fixe fut chez elle le foyer d'où partit la vie. Jamais la voix du sang n'a parlé plus éloquem-

ment que par ses lèvres. Aux souvenirs des soins presque maternels qu'elle prodigua au Benjamin du Cayla, à l'enfant qu'elle avait bercé, aux sollicitudes pleines d'alarmes qui accompagnèrent le disciple de Lamennais, sous les ombrages de la Chênaie, et, plus tard, à travers les hasards du siècle, parmi les épreuves d'une destinée errante, en un mot à la puissance de toutes les attaches humaines, s'alliait dans cette affection choisie un de ces intérêts éternels qui suffisent à s'emparer de l'être tout entier. Dans Maurice, elle s'était dévouée à une âme qu'elle voulait sauver, à un talent qu'elle voulait glorifier. Sa foi rêvait pour lui la sainteté. Son admiration le rangeait parmi les élus de la terre. On peut dire que jamais deux cœurs ne se confondirent plus intimement, sous le regard de Dieu. Ils se pénétraient jusqu'aux secrètes profondeurs où la conscience se connaît à peine.

Aussi quel martyre, quand des symptômes de deuil prochain se mêlent à la fête nuptiale, dont elle s'était réjouie en se disant : « Ses enfants m'appelleront leur mère. » Les lettres datées de Paris nous permettront de suivre les pas douloureux de ce voyage, où chaque joie fut assombrie par une ombre funèbre. Toute illusion ne tarda pas à devenir impossible. Le malade bien-aimé toussait, toussait toujours, de cette toux inguérissable qui retentissait au Cayla comme un glas de mort. Il revint au

lieu de son berceau; mais ce fut pour l'adieu du suprême départ, pâle, défait, sans sommeil, sans voix, haletant de ce souffle enfiévré qui s'éteignit quand tombèrent les feuilles d'automne.

Atterré par ce coup qui ne laissait debout que sa foi, Eugénie de Guérin faillit mourir de sa mort comme elle avait vécu de sa vie. Lisez son *Journal* et vous saurez ce qu'est un deuil idéal. C'est la chapelle ardente où elle se recueille comme en un sanctuaire, pour pleurer à l'écart. C'est là qu'elle s'agenouille près des dépouilles sacrées, tantôt abimée dans les sanglots, tantôt apaisée par les perspectives de l'éternité et la contemplation des clartés surnaturelles.

Quant à sa correspondance, elle est plus discrète. Sa douleur ne s'y épanche que par surprise. Elle la contient et lui commande. Le courant de la vie l'emporte, ou plutôt sachons-lui gré de cette réserve; car les blessures profondes se dérobent volontiers dans le secret, et le signe des atteintes mortelles est souvent la pudeur du silence. D'ailleurs, sa raison chrétienne avait fini par prendre le dessus, et le mort triomphant ne lui apparaissait plus que dans l'auréole de la béatitude. Quand vint l'heure des consolations humaines, quand il se fit quelque bruit autour de la chère mémoire que l'amitié ne laissa pas périr, ce rayon lui sembla descendre d'en haut, et briller au front d'un bienheureux.

Quelques-uns seront tentés aussi, j'en suis sûr, de décerner à Eugénie de Guérin la double immortalité du ciel et de la terre. Je crains même qu'un zèle trop fervent ne compromette les intérêts de sa renommée naissante. Souvenons-nous donc qu'il ne faut pas épuiser la louange, et bornons notre éloge à dire qu'elle fut bien digne d'avoir un talent égal à son cœur. On l'admire, à force de l'aimer.

LA BOHÊME

La curiosité fureteuse est un des goûts, je dirais presque une des manies de notre époque. Nous sommes, nous devenons de plus en plus antiquaires, bouquineurs et gazetiers. La critique tourne sensiblement soit à l'archéologie, soit à la chronique. Elle préfère les ruines aux monuments, les anecdotes aux leçons, les croquis aux tableaux, l'étude des individus à celle des œuvres, l'esquisse des physionomies et des mœurs aux principes et aux doctrines. Elle aime à écouter aux portes des boudoirs ou des salons, à décacheter les correspondances, à causer dans les antichambres, à visiter les coulisses du monde et de la société, à savoir en toute chose le dessous des cartes et le revers de la

médaille. Les plus grands noms du dix-septième siècle ont été l'objet de ces visites domiciliaires qui inspectent, jusqu'à l'indiscrétion, les habitudes privées, et confessent les consciences. Il n'est pas un écrivain illustre, pas un personnage de cour, pas une grande dame, dont on n'ait pour ainsi dire ébruité les mémoires ou affiché les confidences. — Puis, après les statues sont venues les statuettes. Aux élus de la postérité, à ceux que la lumière environne ont succédé les médiocres, les petits, les inconnus, les *victimes*, en un mot, tous ces naufragés qui s'étaient depuis longtemps résignés à leur sort, et n'espéraient plus qu'un jour des mains compatissantes se tendraient vers eux pour les ramener parmi les vivants.

L'engouement s'en mêlant, ces terrains incultes, ces friches et ces landes de notre littérature nous ont paru comme une sorte de Californie; et toute une compagnie d'écrivains habiles s'est rapidement organisée pour l'exploitation des mines imaginaires qu'elle semblait receler. Quelques-uns même n'ont pas hésité à aller chercher les diamants et les paillettes d'or jusque dans les fondrières les plus périlleuses.

Est-ce à dire que bientôt les *oubliés* seront, non plus ceux qui méritent de l'être, mais ces maîtres de la langue auxquels nous devons, à notre insu et malgré nous, le peu de traditions saines qui nous

retiennent encore sur la pente de la décadence? Non : ce serait voir les choses en misanthrope. — J'inclinerais plutôt à penser que cet inventaire des œuvres condamnées par le temps ramènera notre bon sens à celles qu'il a consacrées. L'abus, ici comme ailleurs, appellera le remède. Laissons-nous donc distraire par les plumes ingénieuses qui donnent tort à la mauvaise humeur; et, au lieu de nous armer contre un genre dont notre scepticisme littéraire est responsable, sachons reconnaître qu'il peut être réhabilité par des talents assez distingués pour retenir un moment l'attention sur des écrivains privés de lecteurs depuis tantôt cent cinquante ans et plus.

Nous ajouterons même qu'ici le plaisir n'est point sans enseignement. Outre qu'on peut faire de bons livres sur de mauvais auteurs, il est sage de ne rien dédaigner. Ne disons donc pas trop vite : « Arrière les excentriques, les grotesques, les délaissés, les incompris ! » Car ils éclairent aussi l'histoire d'une époque. Quoiqu'ils se proclament des *indépendants*, ils n'en furent pas moins les très-humbles serviteurs de leur temps; et cela beaucoup plus que ces princes de la pensée dont le génie a seulement obéi à l'autorité de la raison et à la discipline d'un goût supérieur qu'on ne réformera point. Eux, au contraire, ils se sont assujettis à l'opinion, à la mode, aux travers, aux défauts de toutes les cote-

ries, auxquels ils distribuaient l'encens, à charge de revanche. Leur liberté apparente ne fut qu'un asservissement volontaire aux caprices du jour, et aux tyrannies de l'heure présente. Ils se livraient à la merci du grand seigneur dont ils étaient les domestiques, du ministre auquel ils tendaient la main, du libraire dont ils furent les pourvoyeurs mercenaires, du public subalterne dont ils amusaient le désœuvrement. Tandis que les intelligences souveraines avaient les yeux fixés sur un idéal, ces ouvriers, toujours pressés d'en finir et de noircir des pages au plus vite, ne prenaient guère le temps de penser par eux-mêmes. Ils écoutaient les bruits du dehors; leurs idées ne leur venaient ni de la tête, ni du cœur; ils les recevaient toutes faites du milieu trop souvent vulgaire où se dépensait, au jour le jour, leur vie de hasards et d'aventures. Ils obéissaient donc à tout le monde, et empruntaient de tous côtés, non-seulement ces pistoles que plusieurs ne rendaient pas, mais la matière banale de ces feuilles volantes qu'ils barbouillaient de leur prose ou de leurs vers.

Il en résulte qu'ils représentent leurs contemporains par des côtés fâcheux, mais réels, et qui resteraient ignorés, si l'on se bornait à ne visiter que le Panthéon des grands hommes. Voulez-vous connaître le dix-septième siècle par ses petits côtés, ouvrez donc le livre de M. Victor Fournel, et ne

craignez pas de vous compromettre en le suivant jusque dans les cabarets où parfois il nous introduit, sans cesser d'être un guide de bonne compagnie. Si vous aviez quelque scrupule, n'oubliez pas que Boileau lui-même y démentit quelquefois sa réputation de tempérance en face de son terrible ami Chapelle, qui se plaisait à mettre le satirique en contradiction avec lui-même. C'est que cè mot de cabaret n'avait pas alors la signification populaire et triviale qu'il entraîne aujourd'hui. Ces établissements gastronomiques, comme plus tard le café Procope, ont vu les Muses s'y donner rendez-vous pour y narguer l'étiquette et se délasser du *decorum*. Les plus grands seigneurs ne dédaignaient pas non plus de s'asseoir là, près des rimeurs à gage, et d'y condoyer familièrement les plus turbulents confrères de la dive bouteille.

Leur monographie est un des chapitres curieux de ce volume, et sert comme de lien à une série d'études sur tout un groupe de poëtes libertins, dans lesquels M. Victor Fournel signale les ancêtres de la *Bohême littéraire*. Parmi ces drôles de plume éhontée qui approvisionnaient de leurs joyeusetés équivoques les pages du *Parnasse* et de l'*Espadon satirique*, vous retrouverez *Théophile de Viaux*, esprit fort de bas étage, Arétin de taverne, sur lequel il serait bon de garder enfin le silence. Car, je me demande ce que l'on gagne à le feuilleter encore. Je

vois s'avançer aussi le sieur de *Saint-Amand*, chancelant et ventru comme un Silène « soutenu d'un côté par l'ami Faret, son compagnon d'office, de l'autre par le maréchal de Belle-Isle, et entouré de la troupe bruyante de tous ces joyeux *drilles*, qu'il a célébrés dans ses vers, et qui formaient l'académie ordinaire du *Cormier* ou de la *Fosse aux lions.* » Qu'on lui serve du grenache et de l'ermitage, accompagné d'un jambon, d'une carbonade, d'un melon savoureux, et sa verve bachique va s'allumer dans des poésies endiablées, où l'on croit entendre encore le choc des verres, le petillement de la mousse qui couronne les brocs, les refrains, les éclats de rire, les quolibets, les applaudissements de l'orgie, sans compter le fracas des pots brisés et des tables jetées à terre. « Pour peu que vous ayez d'imagination, vous vous représenterez l'auteur débraillé, le pourpoint rougi, les yeux éclatants, la pipe à la bouche, faisant courir la plume sur le papier, au coin de la table, sans s'arrêter une seconde, surexcité par le bruit, comme un taureau par les cris de la foule, et composant avec la même fougue et le même entrain qu'il buvait. » — Lui, du moins, il peut être digne d'une mention, car il a laissé des ébauches dont le trait hardi prouve qu'il aurait pu devenir un poëte, s'il ne s'était pas condamné à n'être qu'un Anacréon de tripot.

Descendez encore quelques degrés, et vous ren-

contrerez la cohue des auteurs faméliques « passant l'été sans linge, et l'hiver sans manteau; » battant du matin au soir le pavé de Paris pour colporter une dédicace, extorquer à droite ou à gauche quelque maigre aumône, mettre aux gens leurs vers sur la gorge, et attraper ailleurs un dîner à l'office, où ils étaient bernés même par les laquais. Je ne vous redirai pas ces noms; car je les ai déjà oubliés, et il faut tout l'esprit de M. Victor Fournel pour rendre tolérable leur exhumation. Seulement j'ai regretté de voir *Chapelle* figurer dans cette procession digne du burin de Callot. — Sans doute, le personnage ne fut pas toujours de mœurs édifiantes, et je ne le proposerai point comme un modèle de tenue. Mais n'aurait-il pas fallu peindre dans un autre cadre le convive spirituel qui fut le boute-en-train des réunions d'Auteuil, et, sans songer à la postérité, est parvenu pourtant jusqu'à nous, amicalement soutenu (car il en avait besoin, surtout après dîner) par Molière et Despréaux? — Il y a des nuances dans le bien comme dans le mal; et mieux eût valu, ce me semble, je ne dis pas réserver une place de choix, mais séparer au moins de la bande des grossiers et des mal-appris ces épicuriens de race, qui avaient du sang gaulois dans les veines, ces patrons de la morale facile qui, à défaut de la délicatesse morale, eurent assez d'atticisme littéraire pour se sauver du mépris, et excuser parfois

notre indulgence. Peu nous importe la nomenclature nécessairement aride des rimeurs affamés qui en étaient réduits, comme Marc du Maillet, à vendre leurs couplets aux chanteuses du Pont-Neuf pour un écu payé d'avance. Mais nous aurions volontiers accueilli, surtout esquissées par l'élégant pinceau de M. Victor Fournel, les physionomies des viveurs raffinés qui continuèrent à petit bruit, dans la solennité du dix-septième siècle, ces traditions d'indépendance, de bonne humeur, de voluptueuse nonchalance, de libertinage ingénieux, dont le courant, longtemps contenu par les digues de la bienséance officielle, finit par déborder et se perdre dans les scandales de la régence. Là, du moins, nous eussions renouvelé connaissance avec des figures souvent aimables, parce que le sourire d'Horace tempérait d'ordinaire sur leurs lèvres les éclats de la jovialité triviale. A coup sûr, Saint-Évremond, Hamilton, Bussy, Chaulieu, la Fare et leurs confrères, composeraient une abbaye de Thélème plus intéressante que ces étables d'Augias où séjournent les suppôts anonymes de la débauche brutale.

Hâtons-nous d'ajouter que M. Victor Fournel a eu le bon goût de ne pas nous ouvrir à deux battants les portes des réduits où s'installe leur paresse; il les a seulement entre-bâillées, et après avoir pris ses notes, pour se mettre en règle avec l'érudition, il les referme brusquement, comme

s'il était lui-même étourdi par ce vacarme et suffoqué par les bouffées qui s'en exhalent. Faisons de même, et sauvons-nous à toutes jambes, non pourtant sans faire un retour de réflexion sur ces vilaines mœurs, qui, comme toutes les choses mauvaises, se sont perpétuées jusqu'à nous dans ces bas-fonds de la littérature, où l'intelligence, quand elle s'y égare, finit par s'asphyxier, faute d'air respirable.

En regardant de près ces patriarches de la *Bohême*, nous n'avons pu nous défendre d'un rapprochement qui ne tourne pas tout à fait à l'avantage de leurs descendants. Oui, la Bohême d'autrefois valait peut-être mieux, en un sens, que celle d'aujourd'hui, parce qu'elle portait ses défauts ou ses vices avec plus de franchise, de sans façon et de simplicité.

Comparez en effet les âges, et jugez. Dans les temps chevaleresques, les aïeux de la race ne sont que des muses nécessiteuses, qui, la besace et la harpe sur le dos, ennoblissent leur poétique vagabondage, prêtent leur imagination aux populaires légendes, aux aventures des preux, aux soupirs des belles châtelaines, et font épanouir, partout où ils passent, la fleur fragile du *gai savoir*, dont le parfum, sauvage encore, enchantait pourtant cette société barbare et guerroyante. Ne soyons pas non plus trop durs pour maître François Villon, bien que

la cravate de chanvre ait failli étouffer trop tôt son dernier chant. Sans l'absoudre, on doit le plaindre; car les rues de Paris étaient pleines de tentations pour un enfant sans-souci, dont l'existence ne fut qu'un long carême. — Avili, sans être dépravé, n'a-t-il pas dit, dans une de ses ballades, composées au coin de la borne, sous la gouttière, en un jour de froidure :

> Nécessité fait gens méprendre.
> Et faim saillir le loup des bois.

Outre qu'en ces temps de justice expéditive, la potence eût été sans doute un châtiment plus grave que ses délits, le mauvais sujet savait se frapper la poitrine, et ses larmes de repentir rachetaient ses fautes par des vers éloquents qui nous attendrissent encore.

Mais vienne le grand siècle, et déjà commence à poindre la décadence de la Bohême. Car elle n'est plus une condition malheureuse, imposée aux humbles par la rudesse des mœurs sociales ou d'un régime féodal peu hospitalier pour les arts de la paix. Les lettres ayant leur place au soleil, étant devenues, sinon une puissance, du moins un besoin, un luxe nécessaire soit à l'éclat de la cour, soit aux plaisirs des délicats, ceux-là seuls seront déclassés qui voudront l'être. Le génie trouvera un

roi qui le protége, et, ce qui vaut mieux encore, un public qui le reconnaît, qui le goûte, qui l'adopte. Le simple talent peut aussi se faire jour, et, grâce au loisir des grands qu'il faut distraire, se ménager par leur appui des emplois où il s'honore. N'y a-t-il pas d'ailleurs de toutes parts des groupes curieux de bel esprit, des coteries ambitieuses, des ruelles accessibles même aux médiocrités qu'elles produisent et qu'elles poussent, des essais d'académies qui attestent par leur nombre, par leur influence ou les noms de leurs adhérents, la faveur universelle dont jouit la plume parmi toutes les classes, et notamment celles qui disposent de la fortune ou de la considération? Aussi les écrivains qui sentent leur valeur sont-ils pleins de confiance en eux-mêmes, et comme animés d'une émulation qu'expliquent les soutiens puissants d'alentour. Les vocations particulières se décident. La république des lettres s'organise. Les genres se forment et se distinguent. Quiconque excelle dans l'un ou dans l'autre est assuré d'y prendre rang comme par droit de souveraineté. Quant au mérite secondaire, il aura aussi des étages inférieurs pour se loger, mais à condition que son habileté revête en quelque sorte l'uniforme du siècle, qui est la tenue, l'ordre ou au moins la bienséance.

Aussi, parmi les réfractaires, ne voyons-nous guère que des noms légitimement exclus *du temple*

du goût. Si j'en juge par la liste de M. Victor Fournel, ces indépendants furent la plupart des impuissants et des cyniques : tristes clients, en faveur desquels il se garde bien de plaider les circonstances atténuantes. Il ne les ressuscite un instant que pour avoir l'occasion d'écrire à leurs dépens un joli chapitre qui est leur dernier coup de grâce. Pourtant, tout en inclinant plus que lui peut-être à la sévérité, je noterai, à la décharge de leur mémoire, que ces tapageurs nocturnes, ces malandrins gloutons, valets de libertins huppés dont ils étaient les bouffons, avaient du moins le bon esprit de ne pas se prendre au sérieux. — Quand Saint-Amand ne tarissait pas en injures contre Maillet, ce pauvre diable qu'il appelait

> . . . un chardon du Parnasse,
> Un vain épouvantail de classe,
> Un pot pourri d'étranges mœurs,
> Un moine bourru des rimeurs,
> Un chaland de vieille tripière,
> Un faquin orné de rapière,
> Un esprit chaussé de travers,
> Un petit fagoteur de vers,

il lui rendait justice, et indirectement faisait peut-être aussi lui-même sa propre confession. Ces francs vauriens ne songeaient point à se serrer les uns contre les autres, à s'appeler des victimes, à se tresser des couronnes, à médire des renommées

honnêtes, à se poser en incompris, à ériger en principe le désordre de leurs mœurs tristement exceptionnelles. Non : c'étaient des Diogènes naïfs qui avaient la soif de Grandgousier et l'appétit de Gargantua. Ils aimaient tout simplement à faire bombance, et n'étaient jamais plus heureux de vivre qu'en face des cervelas, des petit-salé, des pâtés, des jambons, des langues fumées, en un mot des mets solides et choisis avec art pour irriter leurs gosiers altérés. L'un d'eux ne fut célèbre que par sa passion pour les gigots. Il en gardait toujours dix ou douze pendus au plancher de sa chambre, où il les laissait mortifier pour les manger plus tendres : « ce qui ne l'empêchait pas de s'arrêter dix fois par jour devant les rôtisseries de la rue de la Huchette, et d'en humer, faute de mieux, les parfums d'un air rêveur et concentré. » Un autre empruntait de l'argent à Boileau pour aller à la taverne rimer contre lui. Quelques-uns, ne pouvant acquitter leurs dettes, se tiraient parfois d'embarras en payant de leurs personnes et en épousant les filles de leurs hôtes. Plusieurs même faisaient une fin meilleure encore. Il leur arrivait d'avoir honte et de se repentir ; car on était rarement incurable en ce siècle de croyance, et les plus licencieux d'entre ces indévots expiaient un beau jour leurs chansons les plus profanes par des traductions ou des paraphrases de psaumes.

Vous le voyez, si bas qu'ils fussent tombés, ils n'en étaient pas plus fiers pour cela; et, si l'on voulait leur dire leurs vérités les plus crues, il suffirait de les traiter comme ils se traitaient d'ordinaire entre eux.

Il faut leur en tenir compte; car, à mon sens, c'est par là qu'ils paraissent supérieurs à ce que les honnêtes gens ont entendu dire de certaine Bohême clandestine qui eut son jour d'existence bruyante, non loin de nous, si l'on doit en croire un de ses juges les mieux informés, les plus applaudis, quand il en sortit avec un éclat de rire triomphal, les plus sincèrement pleurés, quand il fut ravi à nos sympathies universelles par une mort cruelle et prématurée. Nous ne pourrions mieux faire que de rappeler ici, comme un hommage rendu à son bon sens, quelques lignes empruntées à la préface d'un livre dont la gaieté charmante découvre à des yeux clairvoyants plus d'une tristesse profonde, et comme des blessures difficiles à cicatriser. « Beaucoup de jeunes gens, disait Henri Murger, ont pris au sérieux les déclamations faites à propos des artistes et des poëtes malheureux. Les noms de Gilbert, de Malfilâtre, de Chatterton, de Moreau, ont été trop souvent, trop imprudemment jetés en l'air. On a fait de la tombe de ces infortunés une chaire du haut de laquelle on prêchait le martyre de l'art et de la poésie.

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé :
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu j'aurai passé.

« Ce chant désespéré de Victor Escousse est devenu un certain temps la *Marseillaise* des volontaires de l'art, qui allaient s'inscrire au martyrologe de la médiocrité ; car toutes ces funèbres apothéoses, ce *requiem* louangeur, ayant tout l'attrait de l'abîme pour les esprits faibles et les vanités ambitieuses, beaucoup subissant cette fatale attraction ont pensé que la fatalité était la moitié du génie ; beaucoup ont rêvé ce lit d'hôpital où mourut Gilbert, espérant qu'ils y deviendraient poëtes, comme il le devint un quart d'heure avant de mourir, et croyant que c'était là une étape obligée pour arriver à la gloire. — On ne saurait trop blâmer ces mensonges immoraux, ces paradoxes meurtriers, qui détournent d'une voie où ils auraient pu réussir tant de gens qui viennent finir misérablement dans une carrière où ils gênent ceux à qui une vocation réelle donne seulement le droit d'entrer. Ce sont ces prédications dangereuses, ces inutiles exaltations posthumes qui ont créé la race ridicule des incompris, des poëtes pleurards, dont la muse a toujours les yeux rouges et les cheveux mal peignés, et toutes les médiocrités impuissantes qui, enfermées sous l'écrou de l'inédit, appellent la muse marâtre et l'art bourreau.

Tous les esprits vraiment puissants ont leur mot à dire et le disent en effet tôt ou tard. Le génie ou le talent ne sont pas des accidents imprévus dans l'humanité; ils ont une raison d'être, et, par cela même, ne sauraient rester toujours dans l'obscurité; car si la foule ne va pas au-devant d'eux, ils savent aller au-devant d'elle. Le génie, c'est le soleil : tout le monde le voit. Le talent, c'est le diamant qui peut rester longtemps perdu dans l'ombre, mais qui toujours est aperçu par quelqu'un. On a donc tort de s'apitoyer aux lamentations et aux rengaînes de cette classe d'intrus et d'inutiles, entrés dans l'art malgré l'art même, et qui composent une catégorie dans *laquelle la paresse, la débauche et le parasitisme forment le fond des mœurs.* » Nous n'aurions qu'à commenter ce réquisitoire, éloquent par ses aveux et ses réticences, pour signaler les caractères nouveaux de cette épidémie qui date de loin. Le plus saillant est un orgueil phraseur, qui se console de la nullité par des tirades et des paradoxes déclamatoires, dont le foyer est le plus souvent une misanthropie féroce où fermentent, sous le levain de l'envie, tous les sentiments qui aigrissent le cœur et exaspèrent l'intelligence. L'un finit par se pétrifier et l'autre par s'éteindre dans une misère physique et morale qui est en grande partie un châtiment, et dont ils se parent comme d'une décoration. Car, au lieu d'accepter les luttes et de marcher courageusement vers

l'avenir, à travers les obstacles qui éprouvent les forts, ces fruits secs de l'improvisation stérile se retranchent et s'exilent dans une sorte d Icarie, où règnent tous les sophismes malsains qu'enfantent les consciences appauvries. A les entendre, tous les devoirs de la vie sont prosaïques; ce sont préjugés dont on doit s'affranchir quand on est prédestiné à l'inspiration. Or, le signe d'élection est le désœuvrement ou le désordre. Le monde se divise pour eux en deux classes, les *bourgeois* et les *artistes*. Les premiers, c'est-à-dire tous les pères de famille, tous les gens polis et bien élevés, sont dévoués d'avance à leurs imprécations. Quant aux seconds, ils en font des personnages sacro-saints dont les folies les plus vulgaires passent pour un hommage rendu au culte de l'art. Toutes leurs passions deviennent des éléments de poésie: ce mot les purifie. Il dispense de respecter ce qui est respectable. Il est l'absolution de tout ce que réprouve même le plus simple bon sens. Nous n'exagérons pas. Cette théorie a été plaidée et pratiquée. Elle a fait des victimes, et pas seulement parmi les obscurs; car c'est d'en haut qu'elle est descendue, et il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elle nous a ravi plus d'une page qui serait demeurée classique. Si le génie lui-même en a cruellement souffert, que de ravages ne produira-t-elle pas dans des têtes mal faites et des cerveaux étroits, surtout quand la tendance

générale nous porte plus ou moins à légitimer les égarements par des sophismes, à imaginer des systèmes complaisants pour les instincts pervertis! Ah! Murger parlait d'or, quand, avec une crudité expressive, il énonçait cet axione: « La Bohême *ignorée* n'est pas un chemin, c'est un cul-de-sac. Si on a le malheur d'y rester trop longtemps et de s'engager trop avant dans cette impasse, on ne peut plus en sortir, ou on en sort par des brèches dangereuses, et pour retomber dans une bohême voisine, dont les mœurs appartiennent à une autre juridiction que celle de la physiologie littéraire. »

Je serai encore plus absolu, et je dirai sans aucune restriction : ignorée ou non, anonyme ou notoire, indigente ou dorée, qu'elle s'attable dans les estaminets ou foule la moquette de ses bottes vernies, toute Bohême est un fléau pour les lettres, qu'elle compromet ou dégrade. Ses stoïciens ne m'agréent pas plus que ses épicuriens ; car les uns y dépensent en pure perte un héroïsme insensé, lorsque, relégués sur leurs cimes inaccessibles au bon sens, ils se sacrifient à *l'art pour l'art* et refusent de descendre de ces hauteurs pour satisfaire aux exigences du pain quotidien. Puisqu'ils sont sourds aux conseils d'une pitié sympathique, il ne nous reste, hélas! qu'à nous découvrir devant le pauvre corbillard qui les conduira, jeunes encore, de l'hôpital à la sépulture commune où vont les oubliés.

Quant aux autres, je ne saurais me réconcilier avec eux, après avoir lu l'étude de M. Victor Fournel. Car, si je consulte le livre toujours ouvert de la biographie ou de la nécrologie contemporaine, je vois avec tristesse que, parmi les noms les plus chers à la génération présente, il en est pour lesquels la postérité a commencé trop tôt, parce qu'ils n'avaient pas su gouverner sagement une vie qui pourtant nous était bien précieuse. Leurs œuvres sont là qui nous consolent ; mais notre admiration est forcée, quoiqu'elle s'en défende, d'y reconnaître parfois que l'artiste fut ennemi de lui-même et ne respecta pas assez le temple où habitait son dieu intérieur. L'art ne prit pas toute son âme : plus d'un rival indigne la lui disputa, au grand dommage des âges futurs auxquels il la devait tout entière. Comment donc ne serions-nous pas implacables contre les influences mortelles qui ont tari la séve avant l'heure, parce que l'arbre généreux fut attaqué au cœur, et jusqu'en ses racines?

C'est que l'homme ne saurait se séparer du poëte, ni l'œuvre de l'ouvrier. La logique naturelle des choses s'y oppose, et le vase gardera toujours le parfum de la liqueur qui y fut versée. Si la dignité de la conduite n'était pas le premier des devoirs envers nous-mêmes, elle n'en serait pas moins l'obligation la plus stricte envers le public, quand on a le bonheur singulier de mériter son attention.

Car il n'est pas permis aux esprits supérieurs d'amoindrir, de dissiper le trésor dont ils sont les dépositaires responsables, et dont l'humanité peut à bon droit leur demander compte, puisqu'il est destiné à devenir la fortune impérissable d'une nation. Cessons donc de nous attendrir outre mesure sur la faute de ceux qui ont cru que les péchés capitaux étaient une source d'inspiration. Les meilleurs d'entre eux l'ont expiée; et quant à leurs imitateurs obscurs, ne remuons pas leurs cendres. Quelques-uns peut-être étaient assez bien doués pour être capables de laisser des pages dignes de leur survivre. Mais ceux qui le pouvaient ne l'ont pas voulu, et, s'ils sont morts tout entiers, ne les en plaignons pas : ce fut leur châtiment.

On ne casse point les arrêts de l'avenir, et je me demande si les découvertes que l'érudition peut faire dans les champs de l'oubli où dorment pour jamais les dédaignés, valent tout l'ennui qu'elles ont dû coûter à des explorateurs délicats dont le goût subit sans doute ces épreuves comme une pénitence. Je comprends qu'on fasse la guerre aux mauvais écrivains, quand ils peuvent se défendre, quand on espère les convertir eux ou leurs lecteurs. Il est bon alors de protester au moins contre la contagion de l'exemple, dût-on s'exposer par là même à perdre les suffrages de ceux qui, ne voulant pas vivre avec leur temps, proscrivent

cette critique et lui répondent en détournant les yeux :

> Par de pareils objets les âmes sont blessées
> Et cela fait venir de coupables pensées.

On a pour soi l'autorité de Boileau, qui ne se croyait point complice de ceux qu'il attachait au pilori du ridicule. Mais quand les coupables sont doublement morts, est-il bien nécessaire de troubler le silence de leur tombeau, à moins que de leur oraison funèbre on ne veuille faire une leçon à l'usage des vivants ? Or, M. Victor Fournel ne paraît pas en avoir eu la pensée. Il fut seulement un promeneur spirituel, qui, la lanterne de Diogène en main, descendit dans les catacombes du dix-septième siècle.

Le récit de son excursion est amusant en dépit du sujet. Mais une conclusion lui manque. Elle serait, à mon sens, celle que démontre souverainement l'*Histoire de la littérature française* par *M. Nisard*. Dans cet ouvrage, auquel l'éloquence des convictions, l'autorité d'une raison vaillante et l'art de bien dire assurent une place d'honneur entre les monuments durables de la critique contemporaine, je lis ces lignes : « Parmi tant d'écrits et tant de noms, la France a fait son choix ; elle a omis ceux-ci et retenu ceux-là. Ce n'est pas, comme l'a ima-

giné le paradoxe, dédain ou incurie de sa gloire : c'est justice. Les nations sont plus disposées à grossir la liste de leurs grands hommes qu'à la réduire... Je m'en rapporte à la France, et j'accepte sa liste pour toute la suite de la littérature, ne réhabilitant personne et laissant les morts dans le repos de leur tombe, mais par la recherche approfondie des causes qui ont fait vivre les uns et mourir les autres, rendant d'autant plus hommage à ceux qui ont survécu. » En d'autres termes, et pour en revenir au titre de M. *Victor Fournel*, je résumerai mes impressions en disant : L'*oubli* est la condamnation légitime, infligée par le suffrage universel du bon sens, à tous ceux qui ne furent *indépendants* qu'au profit de leurs défauts, de leurs passions, de leurs vices, et aux dépens de la langue, du goût, de la raison ou de la morale : vérité qu'on pourrait traduire encore par cette maxime d'un poëte qui fut honnête homme :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

JOSEPH VERNET

— UN ARTISTE RANGÉ —

Si vous êtes un de ces élus dont le nom ait chance de survivre, gardez-vous d'entrer dans la postérité avant d'avoir condamné au feu tous ceux de vos papiers qui ne vous paraîtraient pas dignes de souvenir ; car les érudits ont des yeux auxquels rien n'échappe, et l'on ne saurait prendre trop de précautions contre ces regards inquisiteurs.

Voici, par exemple, un homme d'esprit, M. Léon Lagrange, qui tire de la poussière un manuscrit que son auteur n'avait certainement pas destiné aux âges futurs : je veux parler de l'humble registre sur lequel le peintre Joseph Vernet nota jour par jour, durant cinquante années, les recettes, les dépenses

et les menus événements de son ménage, avec une constance méticuleuse qui frisait la manie. Récemment découverts dans les archives de la bibliothèque d'Avignon, ces mémoires d'un pot-au-feu célèbre sont exhumés avec les honneurs de l'in-octavo, et deviennent l'occasion d'une étude dont l'indiscrétion plaira fort aux lecteurs d'aujourd'hui, qui aiment tant à surprendre les gens au saut du lit dans le déshabillé de la vie privée.

Pour ma part, j'ai pris plaisir à feuilleter ce document domestique, d'où ressort si vivant un portrait photographié d'après nature. J'avouerai même mon faible pour les biographies qui ne séparent pas l'homme du personnage, et préfèrent la vérité toute simple au fard complaisant des éloges académiques, ou aux attitudes apprêtées que comporte un piédestal.

Je me permettrai pourtant de dire à M. Lagrange que parfois il exagère la valeur du trésor sur lequel il a mis la main. Oui, son culte des reliques ne me paraît pas exempt de superstition. Quelques-uns même, je le crains, auront l'ingratitude de voir un grain de commérage dans ces historiettes, que surcharge un luxe de détails parmi lesquels s'embrouille ou se brise de temps en temps le fil conducteur de l'analyse psychologique et morale. Je sais qu'il y a beaucoup de pêle-mêle dans le texte original que Joseph Vernet appelle ses *livres de raison*. Les années y chevau-

chent les unes sur les autres. Les commandes de tableaux s'enchevêtrent dans les recettes culinaires, les remèdes de bonnes femmes s'y croisent avec les impressions de voyage : dettes et créances, comptes de tailleurs et de modistes, prix des couleurs, mesure des toiles, secrets pour la confection des confitures ou la guérison des rhumatismes, plaisirs du paysagiste, du musicien, du chasseur et surtout du père de famille, notes amusantes ou fastidieuses, tout se confond et se brouille dans l'ordre apparent d'un journal qui n'est qu'une débauche de comptabilité fantaisiste. Mais de ce chaos il fallait ne dégager que la lumière, et se résoudre à sacrifier l'inutile.

Or, plus d'un chapitre est encombré, ce me semble, de renseignements microscopiques qui risquent de fatiguer à la longue l'attention la plus patiente. Ce n'est pas que la réalité me déplaise dans la critique ; car les faits bien observés sont sa matière et sa substance. Mais n'y transportons pas les procédés du roman réaliste, qui consiste à gonfler un volume avec des bagatelles indignes d'attention. Les plus grands hommes ne consacrent pas nécessairement à l'immortalité tous leurs pas, toutes leurs démarches, tous leurs gestes et toutes leurs paroles. Ils ressemblent à Pierre et Paul par bien des côtés qui n'intéressent personne Sachons donc taire ce qui ne vaut guère la peine d'être

entendu. Que leur maison ne soit pas de verre; et ne les traitons point, en toute occasion, comme des bêtes curieuses qui remplissent les fonctions de la vie animale, dans une cage exposée à la curiosité banale de la foule attroupée. Ici, par exemple, était-il indispensable d'additionner les étrennes que le maître du logis distribuait à tous ses fournisseurs, de compter ses visites du nouvel an, de dresser le plan de ses appartements, d'inspecter sa garde-robe, de vider les commodes de madame, les armoires de monsieur, et de faire l'inventaire complet du mobilier, sans oublier la batterie de cuisine et jusqu'aux ustensiles « les plus innombrables, » que le bon Vernet nommait en toutes lettres? Passe encore pour le catalogue de la bibliothèque : car cette nomenclature de livres hétérogènes trahit les goûts d'une intelligence. Mais ne soyons pas greffiers de l'hôtel des ventes.

Aussi laisserons-nous retomber les nuages de poussière qui pourraient aveugler. Dès qu'ils se seront dissipés, vous verrez s'épanouir la figure souriante d'un homme excellent dont le cœur n'est pas inférieur au talent. M. Léon Lagrange l'a démontré surabondamment. Mais il faut lui savoir gré de fournir ainsi de nouveaux arguments aux moralistes qui ne croient pas les obligations modestes du foyer incompatibles avec l'essor de l'imagination.

Non, de fâcheuses exceptions ne sont pas la règle;

et Joseph Vernet sut faire des chefs-d'œuvre, sans se distinguer du commun des mortels autrement que par la supériorité du génie. Aussi correct dans sa conduite que dans sa peinture, il laissa d'admirables tableaux et de bons exemples ; il ne se crut dispensé d'aucun devoir ; il rendit sa femme heureuse, éleva bien ses enfants, ne rougit pas de faire des économies, et gouverna sagement une existence qui se partagea tout entière entre deux affections également saintes : l'art et la famille.

Voilà d'où vient le doux rayon qui éclaire ces pages où sa main glorieuse inscrivait la sèche nomenclature des besoins de la vie. Un cœur bat sous ces chiffres. Ces mots dont l'orthographe vous fera souvent sourire, vous les lirez pourtant avec une sorte de respect, tant il y a de paix et de bonheur dans les scènes intimes qu'évoquent leurs révélations.

Fils d'un patriarche qui eut vingt-deux enfants, Joseph était seul arrivé à la fortune. Aussi une légion de frères et de sœurs ne cessa d'avoir l'œil sur lui. Ou plutôt, sa sollicitude les suivit d'un regard paternel, et remit à flots leurs pauvres nacelles toutes les fois qu'elles subirent des avaries ou menacèrent de chavirer. Sa bourse était leur providence. Elle s'ouvrit incessamment pour acquitter des termes arriérés, des visites de médecins, des dettes criardes, des frais d'établissement, sans

compter les prêts déguisés, les surprises et les ruses d'une bienfaisance ingénieuse à esquiver la reconnaissance. Il pourvut même aux aumônes d'une sœur qu'il faisait vivre. Il subvenait aux menus plaisirs de ses charités. Il est parrain à tous les baptêmes, il signe à tous les contrats, il règle les notes des funérailles. Les veuves touchent une pension sur sa cassette; les orphelins sont adoptés comme des fils.

Nous ne passerons pas en revue tous ses neveux: ils pullulent. J'en ai compté quatorze qui émargent régulièrement sur la feuille de ses générosités, aux étrennes, aux anniversaires de leur naissance, et dans les jours critiques où le diable loge au fond de leur escarcelle.

Mais ne nous attardons pas au coin du foyer. Les *livres de raison* nous rappelleraient au besoin l'artiste; car on y voit défiler tous ceux qui, au dix-huitième siècle, aimèrent ou feignirent d'aimer les productions de l'art. Ce furent les Anglais qui mirent Joseph à la mode. Son pinceau semblait prédestiné à satisfaire les caprices coûteux de ces insulaires riches et blasés, qui demandent surtout à la peinture la distraction des yeux, et le spectacle des beautés que la nature a refusées à leur climat. Pour ce peuple touriste, un paysage est encore une façon de voyager, au moins par l'imagination. Aussi, tant que Vernet vécut à Rome, son

atelier fut pour tous les gentlemen une des stations de leur itinéraire. L'un désire des rochers et des cascades, les bords de la Tamise sont si plats! A l'autre il faut une tempête dont les belles horreurs secouent le flegme britannique. La plupart veulent des effets de soleil; au retour, cette splendide lumière du ciel méridional égayera les brouillards du Nord.

A côté des lords, des barons allemands, des seigneurs russes, des cardinaux et des grandes dames, vous rencontrerez aussi sur cette liste l'industriel qui fait main-basse sur de menus tableautins, à vingt-cinq écus la paire, en expédie des cargaisons vers les marchés de Londres, indique les dimensions des toiles qu'il commande, précise le choix des sujets, en veut pour son argent, mais du reste paye comptant et part en laissant l'adresse de sa maison. Les vrais amateurs s'y prennent autrement. Ils causent avec l'artiste, l'entendent décrire dans un langage coloré les sites pittoresques qui l'ont frappé, se décident d'après son goût, et laissent carte blanche à sa fantaisie. Entre autres souverains, Vernet travailla pour le roi de Prusse: des *baigneuses* livrant leurs charmes aux caresses des vagues, tel fut le régal du grand Frédéric. Notons encore en passant la prédilection des fermiers généraux pour le genre voluptueux et pastoral, des marquis pour les scènes tendres et gracieuses, des ma-

gistrats pour les sites sévères et solennels, des bourgeois pour l'exactitude de la ressemblance : plusieurs exigent que le portrait « de madame leur épouse figure dans le paysage. »

C'est ainsi que pendant cinquante-trois ans Joseph Vernet fit dans toute l'Europe la pluie et le beau temps. Cette façon de parler n'est point ici une métaphore. Car il s'agit d'un artiste qui savait à son gré obscurcir le ciel, allumer l'éclair, déchaîner les éléments, ou réjouir les regards par la sérénité d'un horizon lumineux. Vous lirez ici, avec intérêt, les chapitres consacrés à l'histoire de son talent.

Son berceau fut l'atelier paternel : s'il pleurait aux bras de sa mère, on lui donnait un pinceau, et nul jouet ne lui plaisait davantage. Pour essayer ses premiers pas, il courut de la boîte aux crayons à la boîte aux couleurs. Ses petites mains ne se lassaient pas de barbouiller du papier. A cinq ans, il dessinait déjà la tête ; à huit ans, il recevait en cadeau une palette et un chevalet. Mais ce fut la vue de la mer qui décida sa vocation. Il était né peintre de marine, celui qui, dans une tempête, se fait lier au mât d'un navire ballotté comme un hochet par les vagues bondissantes, et là, ferme à son poste de contemplateur, le front haut, l'âme saisie d'enthousiasme, regarde, admire, commence à lire en lui-même, et entend l'appel impérieux du génie.

Aussi, une fois arrivé à Rome, passera-t-il sans

s'arrêter devant les chefs-d'œuvre antiques du Vatican. La nature, voilà son unique modèle.

Les Cascatelles de Tivoli, la grotte de Neptune, le temple de la Sibylle, la vallée de l'Isola Farnèse, les rives encaissées du Fosso, les aqueducs de Nepi, les ravins de Civita Castellana, les sites sauvages de Narni, le cours argenté de la Nera, la cascade de Terni, les lacs de Nemi et d'Albano, les parcs princiers où murmurent les eaux jaillissantes, les bords du Tibre avec ses ponts et ses moulins pittoresques, puis le port d'Ostie, le môle de Gaëte, les falaises de Misène, la coupole ruinée du temple de Diane, l'île de Nisita, les rochers de Mergellina et du Pausilippe, le château d'Ischia, les hauteurs verdoyantes de Castellamare, le Vésuve et Naples : voilà les musées qu'il fréquente avec enchantement. Mais nous ne saurions le suivre en tous ses pèlerinages. Abrégeons.

Le talent de Vernet eut quatre saisons. Son printemps s'écoula en Italie, dans ces dix années bienheureuses, où la fraîcheur naïve de ses impressions se voile encore d'une aimable inexpérience, et rappelle ces belles matinées dont les brouillards légers s'évaporent sous les rayons de l'astre qui paraît. L'entreprise des ports de France marque la date de sa maturité la plus féconde. Aucun palais de l'Europe ne peut montrer une collection comparable à cette œuvre vraiment nationale qui unit la per-

fection de l'art à la précision d'un document officiel, et consola le patriotisme français, au milieu de l'abaissement de notre marine. Puis vint l'automne ; son génie brille encore, mais comme ces soleils couchants, qu'il aimait à peindre, s'abaissant derrière l'horizon embrasé de ses derniers feux. Enfin, il faut bien l'avouer, à ces soirées étincelantes devait succéder aussi une nuit assez semblable à celles où il représenta plus d'une fois un groupe de naufragés se réchauffant autour d'un brasier, tandis que la lune sillonne de ses lueurs blafardes une mer fatiguée par la tourmente. De même, le peintre épuisé rassemble les débris épars de ses souvenirs et cherche à les ranimer à la flamme d'une inspiration artificielle. C'est le temps des redites, la main tremble, le cœur s'éteint ; la réflexion seule s'entête à des jeux de patience. Il vide ses portefeuilles, et, la routine aidant, retourne pour la centième fois ses croquis d'Italie et de Provence : joli refrain, mais on le sait par cœur.

Sa facilité prodigieuse n'est plus alors que réminiscence. Il possédait souverainement ce don précieux qu'on appelle la mémoire de l'œil. Ce qu'il vit une fois, il ne l'oublia jamais. Les moindres détails d'un site s'imprimaient en traits ineffaçables sur le miroir délicat de sa rétine, et il retrouvait à distance l'image vivante qu'il voulait fixer sur la toile. Mais ajoutons qu'il se fia trop à cette faculté

maitresse. Ainsi, au lieu d'exécuter des études d'après nature, il se contentait d'un trait de crayon rapide qui indique les objets, d'un coup de pinceau hardi qui détermine les ombres. Quant à la nuance des tons, il la sténographiait par une série de lettres correspondant à une sorte de gamme chromatique.

Il ne se promena jamais sans avoir dans sa poche un carnet sur lequel il avait l'habitude de noter les gradations des teintes qu'il se proposait de reproduire en face d'un paysage. Si vous allez au Musée d'Avignon, vous verrez que ses ébauches des ports de France sont couvertes d'une nuée de mots italiens qui furent le memento du coloriste. Or, ces raffinements d'analyse, si minutieux qu'ils soient, admettent l'inexactitude de l'à peu près, et un jour vint où l'on s'en aperçut.

Il eut aussi ses lieux communs descriptifs, comme les poëtes rustiques de tous les temps. Mais que de savoir-faire dans la combinaison de ses moyens! S'il arrange un peu la nature, elle ne saurait s'en plaindre, tant il excelle à choisir son point de vue, à concilier les exigences de la mode et du goût, à disposer les accessoires et les décors, à escamoter les difficultés, à embellir la ressemblance.

Son originalité fut l'élément dramatique qu'il sut introduire dans les scènes de la nature. Les personnages dont il les anime rient, pleurent, aiment,

maudissent, souffrent, agissent, vivent. Il y a là des âmes sur les visages. Ce sont des pères, des veuves, des époux, des amants, tout le personnel sentimental de Greuze, mais avec plus de franchise dans le pathétique. Doué du sentiment de la vérité, il substitue le premier l'observation directe de la nature aux conventions de l'école classique. Dans ses tableaux, tout est portrait, tout est local, tout est sincère et personnel. S'il n'a pas l'inspiration magistrale du Poussin, s'il ne revient pas, comme Claude Lorrain, du pays de l'idéal, il sait voir juste, il rend avec vivacité la physionomie de ses modèles, il a l'intelligence du costume et des mœurs, il met ingénieusement en relief les détails expressifs, il traduit la poésie d'un paysage dans une langue légère, nette et précise, qui ne rappelle en rien l'afféterie pastorale de Watteau et le marivaudage voluptueux de Boucher.

En un mot, par le mouvement et la clarté de son style, par la verve de son invention, par l'élégante facilité d'un pinceau correct, par l'agrément d'une composition adroite qui laisse voir l'idée sous la forme, produit ses effets sans efforts, allie la sobriété de la couleur à la fermeté du dessin, l'esprit au bons sens, il fut éminemment Français, et mérita d'être le chef d'une dynastie trois fois illustre, à laquelle il devait léguer, avec son nom, l'héritage d'un talent populaire.

HIPPOLYTE FLANDRIN

— UN PEINTRE DANS LA VIE PRIVÉE —

Je suis sûr qu'il existe encore bien des jeunes gens, aux yeux desquels un artiste n'est point un homme comme un autre, mais un privilégié, que la supériorité des dons naturels dispense des vertus quotidiennes et des humbles pratiques de la morale commune. Bien plus, les écarts de la vie privée deviennent chez lui des signes manifestes de génie. Ils ont droit à l'inviolabilité. L'amour du beau les légitime. L'esthétique les consacre. Ce sont des inspirations de la muse. Les folies seront la préface obligée des chefs-d'œuvre, et la médiocrité seule s'accommode du bon sens et de la raison.

Cette tolérance, aussi injurieuse pour l'art que

pour les artistes, n'en a pas moins fait son chemin dans le public, et l'on peut dire qu'elle est un des préjugés contemporains.

Aussi est-ce avec un véritable plaisir que je m'empresse de signaler un nouveau livre où nous trouverons l'histoire confidentielle d'une vie couronnée par la gloire, et où brille le plus pur idéal dans le cadre familier des affections ou des devoirs domestiques. Je veux parler des lettres d'Hippolyte Flandrin, qui viennent de paraître en un moment propice, puisqu'elles seront le commentaire familier de ses œuvres exposées depuis quelques jours au palais des Beaux-Arts.

Avant de juger le peintre, il sera bon de connaître l'homme. Car il fut de ceux qui engagent dans tout ce qu'ils font le meilleur d'eux-mêmes, et son talent était comme l'épanouissement d'une nature exquise dans laquelle s'associaient toutes les délicatesses. Guidés par l'excellente introduction de M. le vicomte Delaborde, ouvrons donc cette correspondance intime, non pour lui demander ce qu'elle ne contient pas, je veux dire des enseignements d'école et des doctrines personnelles, mais pour y chercher un portrait et un caractère. La leçon viendra sans qu'on y pense.

Né à Lyon en 1809, Hippolyte Flandrin était fils d'un artiste que le pinceau n'avait pas enrichi. Aussi, sa vocation faillit-elle être contrariée par les

alarmes de la sollicitude maternelle. Il fut question de le mettre en apprentissage dans une manufacture de soieries. Mais un sculpteur distingué, qui avait gardé les troupeaux dans son enfance, Foyatier, l'auteur du *Spartacus*, le sauva de ce péril. Il avait auprès de la famille Flandrin l'autorité de l'expérience, le prestige d'un homme arrivé. Le crédit de ses conseils prévalut, et l'enfant prédestiné fut admis avec son frère Paul dans l'atelier de Magnin et de Legendre, puis à l'institut de Saint-Pierre, où l'on entrait par la voie du concours. Il voulait devenir peintre d'histoire et ses premiers essais trahissaient un goût décidé pour les uniformes, les épisodes des champs de bataille, les scènes de la vie militaire. Son originalité naïve se combinait avec l'imitation de Vernet et de Charlet.

Or, les princes du genre tenaient école à Paris C'est là seulement que les deux frères comptaient voir de leurs yeux les chefs-d'œuvre, et apprendre le maniement magistral du dessin ou de la couleur. Le grand voyage devint donc leur unique projet : mais pour l'accomplir, il fallut des prodiges d'économie et de patience. Enfin, à force d'épargnes prélevées, sou par sou, sur de menus travaux, tels que des rébus destinés aux confiseurs, et de petites vignettes composées pour les marchands d'images, ils parvinrent à mettre de côté le mince trésor qui leur eût été bien insuffisant, s'ils ne s'étaient pas

interdit le luxe de deux places dans une diligence.

Ce fut à pied qu'ils se mirent en marche sur ce chemin que, deux siècles auparavant, un autre apprenti de l'art, Nicolas Poussin, aussi pauvre qu'eux, avait suivi dans un sens opposé. Leur première lettre est accompagnée d'un croquis où ils se représentent, en rase campagne, blottis sous un parapluie et attendant philosophiquement la fin de l'ondée. « Ah! si maman nous voyait là! » dit la légende inscrite au-dessous de la scène.

Dix jours après la triste séparation, ils avaient franchi leurs cent vingt lieues, admiré les Invalides, le Panthéon, les tours de Notre-Dame, la *colonne Vendôme*, et nous les voyons installés à un sixième étage, dans une mansarde dont le loyer leur coûtera cent cinquante francs par an. Un heureux hasard, la rencontre d'un compatriote, conduit Hippolyte Flandrin dans l'atelier de M. Ingres, où il n'entre qu'après en avoir demandé la permission « à son cher papa, » et parce que cette école « est beaucoup plus tranquille, bien mieux réglée que les autres. »

Ceux qui le connurent à cette époque gardent le souvenir d'une physionomie rêveuse, douce, mystique, réservée, qui attirait par un air de modestie et de bonté. Cette influence sympathique, il devait l'exercer plus tard sur tous ceux qui l'approchaient, et voici une anecdote qui rend au vif cette impression :

Un jour, à Rome, une femme du peuple, modèle de la villa Médici, s'échappant en violentes épigrammes contre tous les pensionnaires de l'Académie, on lui demanda pourquoi elle épargnait Flandrin. « Oh! quant à lui, dit-elle, beau ou laid, c'est qu'il ressemble *à la Madone.* » Oui, chez lui la beauté morale triomphait de l'irrégularité des traits, et elle domine dans tous les passages de ce livre.

Nous dirions volontiers qu'il nous apparaît alors comme un type choisi du *bon jeune homme.* N'en souriez pas ; car je suis sûr que vous serez touché comme nous en lisant les lignes que voici :

« Ma chère maman, vous nous verrez revenir à Lyon comme nous en sommes partis, croyant en Dieu et faisant quelques efforts pour suivre ses commandements. »

Cette fidélité pieuse aux enseignements du foyer, et surtout cette confiance en la Providence, étaient pour les deux frères des vertus bien nécessaires aux dures épreuves de leur noviciat lointain. Car ils avaient besoin de quelque vaillance pour soutenir allègrement le poids de la misère et du travail. Leur chétif pécule s'était bien vite épuisé, et ils n'avaient que les ressources précaires de quelques lithographies vendues de loin en loin. Les commandes sérieuses n'arrivaient pas, et Hippolyte n'avait encore peint que le portrait d'un gendarme, qui fut si satisfait de la ressemblance qu'il augmenta spontané-

ment de cinq francs la somme très-modique fixée pour les honoraires. Sous la discrétion de ses lettres, dans lesquelles se dérobait la plainte, on entrevoit souvent la privation du nécessaire. Nous lisons dans l'une d'elles : « Le pain n'a jamais été aussi cher qu'aujourd'hui. » Et une note nous apprend que plus d'une fois le dîner de la mansarde se réduisit à des pommes de terre frites achetées sur le pont Neuf.

Aussi recommanderai-je cette lecture à tous ces débutants qui, sans avoir consulté leurs forces, s'irritent si facilement contre les obstacles de la route, et la gravissent comme un calvaire, en maudissant leur siècle ou la destinée. Ici du moins, ils apprendront à cacher leurs souffrances, à les adoucir par la résignation et à les porter avec une dignité courageuse, sans se croire des victimes de la société ou des martyrs de l'art.

Le rigoureux hiver de 1830 se faisait rudement sentir dans cette chambre ouverte à tous les vents, et dont les habitants, pour ne pas mourir de froid, se réfugiaient, dès cinq heures du soir, dans l'unique lit qu'ils possédaient. L'huile manquait à la lampe de leurs veilles ; et au moment même où Hippolyte Flandrin devait entrer en lice pour le grand prix de Rome, sa gêne était telle qu'il n'avait pas de quoi suffire à l'achat des couleurs et au salaire des modèles.

Avant de vaincre dans ce combat décisif, il subit

plus d'un échec. Écoutons le récit qu'il nous en fait : car sa physionomie s'y découvre sous un nouveau jour : « Je ne me reprochais rien, et pourtant je n'osais me présenter chez M. Ingres. Pourtant, je me décide enfin. Je le trouve à table. Mais il ne mangeait pas. Il me reçut en disant : « *Voilà l'agneau qu'ils ont égorgé.* » Puis, parlant à sa femme qui cherchait à le calmer : « Oh ! tu ne sais pas combien l'injustice est amère pour le cœur d'un jeune homme. » Et tout cela, avec un accent si pénétré que les larmes me roulaient dans les yeux. Il m'a fait asseoir à sa table, et il m'a embrassé comme un père embrasse son fils. *Je suis sorti et j'étais consolé.* » Non ; il ne l'était pas, autant qu'il le crut. Car sa plus vive douleur fut alors de ne pouvoir dire, comme il le fit plus tard, au jour du triomphe : « *Vive l'école de M. Ingres !* » Son ambition participait en effet de la reconnaissance, et d'un dévouement presque superstitieux aux doctrines d'un maître qu'il chérissait d'une tendresse toute filiale. En un siècle où le dédain des traditions reçues paraît un symptôme d'originalité, où l'on s'affranchit si volontiers des servitudes du cœur pour arborer son propre drapeau et se déclarer initiateur à son tour, Flandrin a donné pendant toute sa vie l'exemple d'une humble déférence envers celui qui devint son meilleur ami après avoir été son guide. Alors même qu'il eut l'honneur d'être son collègue à l'Ins-

titut, il gardait près de M. Ingres l'attitude d'un disciple qui s'incline et révère. Jamais il ne crut avoir payé la dette des premiers jours, et si la gloire lui fut douce, c'est qu'il se plut à y voir constamment le reflet du génie bienfaisant auquel il en faisait hommage.

Voilà pourquoi il persévéra dans la lutte, en dépit des préventions dont il s'exagérait peut-être la portée. Il allait au feu comme un soldat qui se bat sous les yeux de son général, et veut lui faire honneur. Aujourd'hui que le goût public ne s'intéresse guère aux principes, on peut s'amuser du sérieux tragique avec lequel Flandrin se croyait un *porte-étendard*. Mais on est tenu de respecter le sentiment généreux qui l'animait, et, pour ma part, je le préfère à l'indifférence qui étouffe la flamme.

Le grand prix qu'il remporta au printemps de l'année 1832 était le premier succès public d'une école dont le chef n'avait pas encore réussi à faire prévaloir dans les concours académiques l'autorité de ses enseignements. Aussi cette victoire eut-elle un retentissement exceptionnel; et du jour au lendemain Flandrin se trouva presque célèbre, non-seulement dans le monde des ateliers, mais dans les salons et les cercles où sont appréciées les manifestations du talent. On raconte qu'alors un homme considérable, M. Bertin aîné, directeur *des Débats*, voulant connaître le jeune débutant dont s'occupait

l'opinion, lui adressa une invitation à dîner. Mais tel était le dénûment du lauréat qu'il ne put y répondre. Il s'excusa, sous un prétexte honnête, et en réalité parce qu'il ne possédait pour toute coiffure qu'une casquette, et n'avait pas le moyen d'acheter un chapeau. Du reste, il n'était pas homme à exploiter sa bonne fortune au profit de l'amour-propre ; et lorsqu'il regagna Lyon, d'un pied leste et joyeux, sa seule joie fut le bonheur des siens, sa seule ambition l'ardent désir de mieux faire.

Son séjour à Rome compta parmi les meilleures années de sa vie. C'était la patrie de ses rêves, le climat préféré de son imagination. Délivré des soucis inférieurs, il pouvait donc enfin se vouer entièrement au culte de l'art, et causer face à face avec les immortels interprètes de la beauté idéale ! Ce fut dans le recueillement de cette retraite studieuse qu'il entendit le premier appel de sa vocation ; ses instincts prirent conscience d'eux-mêmes, et tous les travaux qui datent de cette époque révèlent déjà une pensée qui se possède, un style qui s'affermit, une invention qui a trouvé sa voie, à égale distance des témérités romantiques, et de la rhétorique correcte du paganisme classique. On pressent déjà les promesses de l'avenir dans ses tableaux du *Dante offrant des consolations aux mânes des envieux*, de *saint Clair, évêque de Nantes, guérissant les aveugles*, de *Jésus et des petits enfants*. Austérité religieuse,

grâce sereine, expression paisible et contemplative, habileté d'une composition harmonieuse, simplicité pathétique des attitudes, dessin net et précis, couleur sobre et discrète, trop discrète peut-être, plus de douceur que de verve, moins de hardiesse que de sensibilité : voilà les traits principaux qui s'accusent avec charme dans ces toiles signées d'un élève et déjà dignes d'un maître. Il a reçu l'empreinte d'un génie inspirateur. M. Ingres se retrouve dans la perfection savante de ses lignes, et la délicatesse consciencieuse de son pinceau. Mais, quoi qu'en disent ceux qui ne veulent voir en lui qu'un disciple, ses aptitudes personnelles se font jour, sous les réminiscences d'un esprit docile. Fortifiée par une discipline sage, son indépendance n'en a pas souffert. Elle est à l'aise sous ce joug léger, et le peintre chrétien annonce son inclination naturelle, non-seulement par le choix de ses sujets, mais par la suavité mélancolique, le mysticisme ému et l'onction secrète qui est le signe avant-coureur de ses pages les plus impérissables.

Il quitta Rome, le cœur triste. « Bien que je sois heureux de revoir mes parents et mes amis, écrivait-il, une pensée toute noire est au fond de ma joie : celle de rompre avec la douce quiétude dont on jouit ici, pour aller disputer là-bas, dans cette fourmilière, les morceaux de pain qui doivent nourrir. » Il y eut, en effet, dans les jours qui suivirent

son retour, bien des heures troublées par les soucis d'une réputation qu'il fallait établir à travers la concurrence des rivalités. Flandrin n'était pas fait pour ces luttes qui exigent des sollicitations importunes, des démarches auprès des puissants, le savoir-faire du courtisan, l'art de se produire, de se ménager des patrons, de disputer les faveurs. « Quant à voir les *gros bonnets*, je t'assure, disait-il à son frère, que cela me rend la vie trop dure; j'en ai essayé; mais s'il fallait que cela durât, je ne pourrais pas vivre, je n'y résisterais pas. » Que de fois il s'écria : « Chère Rome, ou es-tu ? » Ces humbles ont le cœur très-fier; mais aussi leur douceur s'arme souvent d'un stoïcisme que la foule ignore; et Flandrin trouva dans son caractère des ressources toujours prêtes contre les lenteurs de la fortune ou de la renommée. Lorsqu'il lisait dans le *Moniteur* la liste des récompenses décernées aux élus des salons où ses œuvres avaient fait sensation : « Résignons-nous, disait-il, trouvons-nous heureux, et cherchons dans notre conscience des récompenses qui valent mieux que celles du pouvoir. »

C'est que la peinture n'était pas pour lui une profession, mais presque un ministère, et un apostolat.

— « Les portraits que tu feras, écrivait-il à son frère, fais-les toujours comme des études. *Que la pensée d'argent n'y soit pour rien : elle gâte tout ce qu'elle touche.* Applique-toi à dégager le sens poéti-

que des choses, à découvrir le plus beau de toute beauté, le plus vrai de toute vérité : c'est le lien moral qui nous rattache aux choses éternelles, qui unit l'homme à Dieu. Travaille, élève ton esprit. Pense au large. Pour progresser, il faut surtout se recueillir et obéir à son cœur. C'est le seul moyen de toucher les autres. La naïveté et la sincérité sont certainement nos plus grandes forces. » De là ce mécontentement de lui-même que vous rencontrerez ici dans plus d'une page. De là cette soumission intelligente aux conseils et à la critique ; loin de la craindre, il allait au-devant d'elle ; il la recherchait comme une des lumières de sa conscience. L'éloge même le laissait inquiet, car il voyait au-delà du succès relatif : il visait à l'absolu. Le modèle vivant n'était pour lui qu'un degré pour monter vers l'exemplaire supérieur qu'il se faisait un devoir de contempler et de reproduire, avec une sorte de ravissement, dans la pureté de son essence. Il croyait à des types immuables qu'il faut rendre visibles, pour faire rayonner des âmes à travers les enveloppes matérielles. Il était le plus spiritualiste de nos maîtres.

Ajoutons qu'il fut aussi le plus chrétien de nos peintres religieux. Émule de Fra Angelico et de Lesueur, il a continué la chaîne interrompue de ces artistes croyants qui aimaient à faire du sanctuaire leur atelier. Sa foi, nul n'en saurait douter. En voici

un naïf témoignage. Lorsqu'il décorait l'église Saint-Paul, à Nîmes, il inscrivit dans un pli de la draperie du Christ, à la hauteur du cœur, les noms de son père, de sa mère, de ses sœurs, de ses frères, de ses enfants, de sa femme, de tous ceux qu'il avait perdus ou que Dieu lui avait laissés. Cet *ex-voto* invisible, dont il ne confia le secret qu'à un ami, n'équivaut-il pas à un *Credo*, n'est-il pas un acte de piété candide qui dévoile le fond d'une âme, et devant lequel l'ironie la plus sceptique ne peut contester la sincérité d'une conscience ?

Du reste, en faut-il d'autres preuves que les fresques de nos temples où se manifeste si visiblement, comme par des aveux irrésistibles, la simplicité convaincue de son inspiration évangélique? Dans ces monuments de son pinceau, vous croirez reconnaître l'accent d'une prière, ou les émotions radieuses de la contemplation. Quelle variété dans les expressions de la ferveur ou de la béatitude! Avec quelle mélodie il chante le poëme du renoncement humain, de l'amour éternel, des miséricordes divines! Quelle chasteté évangélique dans ces panathénées de vierges qui marchent d'un pas tranquillle et sûr vers la cité céleste! Ces litanies pittoresques de saints, d'apôtres et de martyrs semblent s'être échappées de son cœur, comme les strophes d'une hymne. Ce sont des méditations retracées avec tendresse, et elles ne ressemblent point à ces

pastiches dans lesquelles on ne reconnait que l'adresse de l'imagination profane ou l'imitation savante de l'art byzantin et des peintures du moyen âge.

Mais revenons à l'homme, et achevons de feuilleter sa correspondance. Les deux dernières séries de ses lettres nous le montrent arrivé à sa pleine renommée, mais cherchant à s'y dérober; s'éloignant des occasions qui peuvent le mettre en vue, redoutant le voisinage du premier rang, heureux de se perdre dans la foule, ou plutôt de se dévouer jusqu'à la fin à des êtres aimés, dans le calme laborieux d'une existence amie de l'ombre. Quand le portrait de la *Jeune fille à l'œillet* met Flandrin à la mode, et que les commandes abondent dans son atelier, loin de s'en féliciter, il est tenté d'en gémir : « C'est fini, s'écrie-t-il, je ne suis plus peintre. Adieu l'étude, et ce doux espoir de faire mieux d'où viennent notre courage et notre force. »

A mesure qu'on avance vers la fin du volume, l'artiste s'efface de plus en plus, et fait place à l'époux, au père de famille. Bien que Flandrin ne soit pas un écrivain, il y a là des pages charmantes sur ses joies paternelles, notamment celle-ci : « Je vous dirai, bonne mère, que notre cher enfant a fait d'admirables progrès. Son intelligence s'éveille; ses yeux nous suivent; son joli petit sourire s'adresse maintenant à nous : *c'est comme un rayon de*

soleil qui égaye la maison: il écoute avec une sorte d'attention, et quelquefois il répond par un petit murmure des plus doux. Oh! que je serais heureux, si vous pouviez jouir de sa bonne mine, de sa gaieté, *des études qu'il fait pour gazouiller des je ne sais quoi délicieux*. Si vous voyiez avec quelle joie il nous accueille à son réveil! quelle ardeur! quelle vivacité! Comme il remue tout à la fois et les bras et les jambes, *semblable à un petit oiseau qui voudrait bien s'envoler, mais dont les plumes sont trop courtes encore!*

Ces tableaux d'intérieur, dessinés à la plume, manquent à l'exposition de Flandrin, et nous pourrions en détacher bien d'autres qui sont aussi bien réussis. Mais nous vous laisserons le plaisir de les découvrir. N'ayant voulu que vous mettre en goût d'une lecture agréable et douce, nous renoncerons aussi à raconter les derniers jours d'une vie abrégée trop tôt par de glorieuses fatigues. Chacun sait qu'en 1863, Flandrin, parti pour Rome, où il retournait comme à un pieux pèlerinage, rendit le dernier soupir dans la ville où est la tombe de Raphaël, et près de cette chère Académie où il retrouvait les plus souriants souvenirs de sa jeunesse.

Le 21 mars 1864, l'église Saint-Germain-des-Prés recevait la dépouille mortelle du peintre qui devait embellir ses murs de nouveaux chefs-d'œuvre. Cette mort fut un deuil public pour tous les amis de l'art.

Il me semble qu'on le ressentira plus douloureusement encore après avoir lu ces lettres posthumes, qui nous montrent l'accord harmonieux d'un beau talent et d'une belle âme.

M. LEBRUN

— UN POÈTE DE TRANSITION —

Si les nouvelles générations ne connaissent guère M. Lebrun que par l'écho lointain des applaudissements qui accueillirent jadis l'auteur de *Marie Stuart*, la faute en est surtout à son désintéressement; car, trop peu soucieux de notre plaisir, il nous a fait attendre fort longtemps la publication des œuvres auxquelles il doit la possession tranquille d'une renommée bientôt octogénaire.

Ce n'est pas que nous soyons étrangers ou indifférents au nom d'un poëte né sous Louis XVI, en 1785, et fêté par les pères de nos pères. Tous les lettrés gardent une favorable impression des élé-

gants discours dans lesquels M. Lebrun a célébré plus d'une fois les vertus couronnées par les prix Montyon; et il ne serait permis à personne d'ignorer qu'en 1858 l'atticisme de sa parole ingénieuse captiva le public choisi qui, sous la coupole de l'Institut, assistait à la réception de M. Émile Augier. Il nous eût même suffi de lire les comptes rendus officiels du *Moniteur* pour savoir que le chantre du premier empire est aujourd'hui, dans le Sénat, un orateur écouté qui a su plaider avec chaleur les intérêts de la pensée dans la discussion sur la propriété littéraire, et qui traite au besoin des questions de budget avec la compétence d'un administrateur formé par les plus hauts emplois. Mais il faut bien le dire, sa prose nous était jusqu'à présent plus familière que ses vers; car ils se dérobaient volontairement à la curiosité des amateurs, et sauf quelques pièces adoptées par des recueils classiques, la plupart auront pour les jeunes lecteurs l'attrait de l'inédit.

Félicitons-nous donc de pouvoir approcher un talent qui gagne, je vous l'assure, à être jugé de près. Si M. Lebrun n'a jamais eu l'ambition de compter parmi les élus qui sont entrés victorieusement dans le temple de Mémoire, s'il n'est pas un de ces triomphateurs dont le char est escorté par toutes les fanfares de la popularité, il a donné pourtant les témoignages les plus recommandables d'une inspiration sérieuse, qui a toujours pris sa source dans une âme

élevée, un cœur sain, un goût délicat, et un caractère honoré du respect universel.

Il est arrivé aux suprêmes dignités littéraires par les voies de la considération publique, et sans avoir à se repentir d'un écart, d'un faux pas ou d'une témérité. Jamais muse n'a laissé de meilleurs exemples et n'a géré plus honnêtement sa fortune poétique. En un siècle où la tenue a manqué parfois aux génies les mieux doués, et dans le voisinage de ces enfants prodigues qui dissipent étourdiment les trésors de leur verve, il fut un de ceux dont Virgile disait :

> Quique pii vates et Phœbo digna locuti.

Voilà pourquoi nous resterons sous le charme d'une grâce secrète, alors même que nous surprendrions dans plus d'une page les traces des années qui marquent leur empreinte jusque sur les œuvres les plus invulnérables.

Il eut les lèvres naturellement harmonieuses, et, à l'âge où il n'était pas encore écolier, il savait déjà concilier la rime avec la raison. Ses débuts datent du Directoire. A douze ans, il avait dans son portefeuille une tragédie sur Coriolan, et de nombreux essais dont l'élégante facilité lui valut l'appui d'un puissant personnage. François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, ouvrit les portes du Prytanée à

l'enfant précoce qui devait un jour le remplacer à l'Académie française. Ses heureuses aptitudes s'y révélèrent avec éclat et fixèrent l'attention du premier consul, qui, au retour d'Arcole et de Lodi, se plaisait à passer la revue de ses futurs sous-lieutenants.

> Toi, me dit-il, un jour qu'à Saint-Cyr amené,
> Il venait parmi nous délasser la victoire,
> « A quoi par ton désir te sens-tu destiné? »
> Et je lui répondis : « Sire, à chanter ta gloire. »

C'était une vocation moins périlleuse que celle des armes! il y préluda dès sa rhétorique. Au lendemain d'Austerlitz, l'Empereur prenait son café dans les salons de Schœnbrunn, lorsque le comte Daru, ouvrant le *Moniteur*, fit un geste de surprise. « — Qu'est-ce donc? dit l'Empereur. — Voilà, sire, une ode sur votre victoire. — Ah! une ode! de qui? — De Lebrun, sire. — Ah! ah! voyons, lisez-nous cela.» Les strophes sont alors déclamées par M. Daru. Point de doute : c'est un gage de ralliement donné à l'empire par Ponce-Denis Escouchard Lebrun, le chantre du *Vengeur*. Son lyrisme révolutionnaire fait amende honorable ; il s'incline enfin devant l'astre qui se lève à l'horizon. Aussi la main souveraine s'empressa-t-elle de signer le brevet d'une pension de six mille francs accordée au Pindare converti. Le malentendu ne tarda pas à se découvrir, et l'em-

pereur apprit bientôt que sa libéralité s'était trompée d'adresse; mais il ne revint pas sur cette méprise, dont profita le vieillard atrabilaire, qui garda ses rancunes tout en émargeant sur le grand-livre. Quant à son jeune rival, qui vit le chiffre de sa récompense réduit à douze cents francs, il fut aussi heureux de cette faveur que de celle dont il avait été l'occasion.

Ce qui vous frappera tout d'abord dans les chants inspirés à M. Lebrun par les fastes de l'époque impériale, c'est la franchise du sentiment national qui les anime. La sincérité et le naturel, voilà le trait qui distinguera toujours sa physionomie. Aussi, gardez-vous de le classer parmi les versificateurs contemporains, dont le souvenir rappelle des formes de style plutôt que des pensées, la correction sans la force, la discipline de la prosodie sans chaleur et sans flamme, des ombres pâles et froides auxquelles manquent le mouvement et la vie. Non, il est bonapartiste, parce qu'il est patriote. C'est son cœur même qu'il engage dans ces hymnes où tressaille une émotion vraie. Il a reçu la secousse des grands événements qui lui montrent la poésie en action. Il cède aux élans d'une âme transportée par l'apparition d'un de ces génies qui dominent les temps, et toutes les fois qu'il parle de l'empereur, il semble dire, comme Joubert : « Cet homme n'est point parvenu, mais il est arrivé à sa place; je l'ai-

me. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus, toutes les ressources, toutes les lumières. Car il a fait renaître l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjoui une terre attristée. » A ces élans d'admiration s'ajoutait l'accent d'une reconnaissance personnelle qui sera plus tard, aux jours d'épreuve, comme le point d'honneur d'une fidélité chevaleresque. Or, l'originalité ne fait jamais défaut aux âmes généreuses et convaincues.

Toutefois, quel que soit le mérite de ces pages solennelles où retentissent les bulletins de la grande armée, je leur préfère les rêveries solitaires qui nous révèlent les goûts mélancoliques, la douce sensibilité, les habitudes recueillies d'un talent qui avait plus d'une corde à sa lyre. Au sortir du Prytanée, M. Lebrun avait été soustrait aux menaces de la conscription par un Mécène vigilant qui ne voulut pas exposer sa Muse à être enlevée par un boulet de canon sur un champ de bataille. Une sinécure administrative lui fit des loisirs qu'il put consacrer à ses études favorites. Nommé receveur des finances en Normandie, il loua pour cent écus les ruines de l'antique manoir de Tancarville, habité jadis par les Montmorency ; et là, dans une tourelle meublée selon le style du moyen âge, s'écoulèrent pour lui des années fécondes, pendant lesquelles se mûri-

rent ses aptitudes. Mais laissons-le nous raconter lui-même ces impressions : « J'avais pour toute compagnie un chien, un beau levrier, pour toute distraction quelques ruches d'abeilles, au bruit desquelles j'allais lire Aristée et les *Géorgiques* ; et dans la profonde et large embrasure de croisée à banc de pierre dont j'avais fait mon cabinet d'étude et ma bibliothèque, quelques bons compagnons rangés sur des tablettes de sapin, au-dessous de la table à serge verte : Homère, Virgile, Corneille, Pétrarque, Montaigne ; ajouterai-je Ronsard, Ossian, et même Clotilde de Surville ? Ronsard, c'était bien pour le temps ! Avoir lu trois cent mille vers de Ronsard en 1808 ! en plein empire ! Je goûtais déjà, on le voit, aux sources où s'est abreuvée et plongée la Restauration. J'avais déjà découvert cette étoile de la pléiade qu'on n'a crue retrouvée que de nos jours. Quant à Clotilde de Surville, je la savais par cœur, je l'aimais, je croyais en elle. J'ai reconnu avec regret le mensonge. Clotilde s'en est allée, hélas ! avec Ossian, hélas ! avec tant d'autres illusions de ma jeunesse... Dans cette retraite éloignée des villes et des grandes routes, je passais donc mes jours, me préparant à de sérieux travaux, commençant de grands ouvrages, écoutant le bruit lointain de nos victoires, ou le mouvement intérieur de mon âme. Le vallon de Tancarville était ma *val Chiusa*, j'y célébrai *mes* bois, *mes* tours, *ma* source,

mon viel if, *ma* roche de Pierre-Gante; tout ce qui m'entourait était *à moi*, à moi, à la manière de Rousseau; j'en étais plus que le maître, j'en étais le possesseur. »

Oui, ce séjour lui porta bonheur, car il le ravit à un milieu débilitant, à l'influence contagieuse d'une école qui se mourait d'épuisement; il le rendit à lui-même, et le rapprocha de la nature. Aussi, tous les vers écrits sous ces ombrages ont-ils encore la fraîcheur de la jeunesse. Ils sont comme voisins de nous. Ils suffiraient pour sauver un nom de l'oubli, et plusieurs de ces fantaisies gracieuses ont leur place marquée d'avance dans l'Anthologie du dix-neuvième siècle.

Mais ces simples fleurs des champs n'étaient pas de mode, en ce temps-là, précisément parce qu'elles n'avaient rien d'artificiel. La faveur était aux genres sublimes. Les ambitions qui visaient à la gloire n'y seraient point arrivées par ces sentiers ignorés de la foule. Bien plus, avouer au public ces voluptés intimes, c'eût été déchoir. Pour conquérir les palmes enviées, il fallait alors déployer l'appareil des rimes grandioses. Tous les cœurs vaillants étaient tenus d'affronter les sujets dramatiques. Aussi, M. Lebrun se préparait-il avec une consciencieuse ardeur à s'élancer dans l'arène ouverte aux athlètes qui rêvaient les ovations. Il y parut, pour la première fois, en 1814; *Ulysse* fit son entrée sur la

scène, en même temps que Louis XVIII dans sa capitale. Jouée au milieu de l'invasion, devant des spectateurs en uniforme et en armes, pendant que les chevaux des Cosaques campaient dans les Tuileries, et que l'Empereur gagnait l'exil, cette étude antique ne pouvait faire concurrence à ces tragédies douloureuses dont la France était le théâtre. Peu disposés à goûter un plaisir littéraire, les esprits y cherchèrent les allusions les plus inattendues. Ne s'avisa-t-on pas de reconnaître un roi goutteux qu'escortaient cinq cent mille baïonnettes étrangères dans Ulysse rentrant seul à Ithaque avec ses flèches et son arc ! M. Lebrun se garda bien d'encourager ces aveugles commentaires, et surtout d'en profiter.

Le cœur rempli d'une patriotique tristesse, il s'isola dans l'amertume de ses regrets, et affranchi de tout lien officiel par un changement de régime qui le rendait à la vie privée, il demanda aux lettres une consolation et un refuge. C'est la plus brillante page de ses états de service. Couronné dans un concours, où il dispute le prix à Victor Hugo et à Casimir Delavigne, il fait pressentir les *Messéniennes* dans les odes où l'opinion publique applaudit sa voix. Il remplit en quelque sorte l'interrègne qui précède l'avénement des maîtres. Sans briser la chaîne de la tradition, il s'essaye à des tentatives qui rajeunissent les formes vieillies. Précurseur sans le savoir, il est un des premiers qui éprouvèrent

le besoin de restaurer les cadres antiques, et de raviver des couleurs ternies par le temps. Sa devise pourrait être :

Aimons les nouveautés en novateurs prudents.

S'il appartient à la famille classique, s'il est un petit-fils de Racine par la discrétion des images, la noblesse de l'expression, la pureté soutenue, l'aisance et la mélodie parfaite d'un style où nul mot ne détonne, où nulle aspérité ne sort de la trame, où toutes les nuances se fondent harmonieusement, il a pourtant parfois des velléités d'émancipation, l'inquiétude d'un esprit sympathique aux réformes, la soif des sources inconnues, l'impatience des entraves, la curiosité qui cherche à franchir les frontières. Il ne sacrifie pas les droits de la raison à ceux de l'imagination et de la sensibilité, comme l'ont fait souvent les révolutionnaires du Parnasse ; mais il voudrait les concilier, et il y réussit dans la mesure qui satisfait les sages. En un mot, il y a du crépuscule dans sa lumière. Derrière ses lueurs tempérées, on entrevoit les clartés qui vont resplendir.

Poëte de transition, il clôt une période et en prépare une autre. Ce serait de l'ingratitude que de lui contester la bonne volonté de nous conduire sur les hauteurs d'où nous avons pu découvrir la terre promise, après l'aride traversée du désert. A ce

titre seul, il mériterait une mention dans l'histoire de l'art.

Ce fut encore pour régénérer la tragédie que M. Lebrun alla chercher *Marie Stuart* en Allemagne, et la produisit sous le patronage de Schiller. Jouée par Talma et mademoiselle Mars, en 1820, cette pièce vraiment pathétique fit couler bien des larmes. Elle enleva d'assaut un de ces succès qui comptent dans les annales du Théâtre-Français. Le répertoire s'en empara, et, vingt ans après, elle put être reprise avec le même bonheur qu'au premier jour.

Au lendemain de ce triomphe, le vainqueur, loin de s'endormir dans les délices de Capoue, s'embarquait pour la Grèce, où des signes précurseurs annonçaient une résurrection prochaine. Voyageur avisé, il allait, avant l'invasion des Philhellènes, tenter fortune en une province dont nul n'avait encore exploité les ressources. C'était y mettre le pied au bon moment, alors que toute l'Europe avait les yeux fixés sur ce petit peuple héroïque et pittoresque, qui se réveillait d'un long sommeil.

M. Lebrun fut le premier patron de son indépendance. Il eut, avant tout autre, la bonne fortune d'être prophète, le mérite d'exciter l'opinion, de la piquer d'honneur, de provoquer les mouvements généreux de la sympathie publique, de gagner les imaginations et les cœurs à une cause libérale dont les intérêts eussent été mieux sauvegardés, si l'œu-

vre commencée par les poëtes n'eût pas été finie par les diplomates. La plupart des vers qu'il rapporta de son pèlerinage furent improvisés sous le ciel dont ils reflètent la splendeur, en face des monuments et devant les paysages dont ils reproduisent les fidèles peintures. Les sentiments ont été fixés au passage. Aussi la couleur locale n'y est-elle pas une recette d'atelier, un procédé de style, mais l'effet d'une sensation vive qui a touché l'âme. Si parfois les tableaux embellissent le modèle, nous en sommes avertis par des notes qui nous traduisent en prose les complaisantes fictions du langage poétique. Par exemple, dans l'ode où M. Lebrun s'est cru obligé de nous parler des *lauriers* du Parnasse, il nous prévient, par un renvoi, qu'il n'en pousse plus sur le mont sacré : il n'y a cueilli que des raisins excellents. Et quant à la fontaine Castalie, il n'y a vu qu'un âne qui s'y désaltérait.

L'Italie fournit aussi à ses cartons des sujets d'étude où la précision des images présentes s'allie aux réminiscences d'un esprit tout plein des idées antiques. Il la visita comme un fidèle qui suit les traces de Virgile, ou plutôt c'est encore une patrie qu'il voit avec une sorte de tendresse filiale. Les chemins de fer et la photographie n'existaient pas alors ; les profanes n'avaient point passé par là. C'est une grâce de plus pour ces petits poëmes · on y respire la fleur des choses nouvelles.

Tous ces titres désignaient M. Lebrun aux suffrages de l'Académie. Mais son ode sur la *Mort de Napoléon* lui valut l'honneur d'être ajourné.

La censure aurait bien voulu barrer aussi le chemin au *Cid d'Andalousie*, revanche d'un candidat persécuté pour une oraison funèbre qui est son chef-d'œuvre lyrique. Mais M. de Chateaubriand couvrit cette tragédie de son égide : elle fut cruellement mutilée, mais finit par se frayer la voie à travers mille obstacles, inimitiés politiques, hostilités littéraires, jalousies de comédiens. Bref, le navire fut lancé dans une mer orageuse, et, après quelques hésitations, il voguait avec des vents favorables, quand brusquement, sans cause apparente, par le ciel le plus serein, loin des passes dangereuses, il disparut. Ses ennemis avaient été les plus forts. Imprimée aujourd'hui pour la première fois, cette pièce, où les classiques et les romantiques se tendent la main, nous montre une tentative de conciliation à laquelle le public d'alors n'était pas préparé. M. Lebrun se jetait entre les deux camps, comme les Sabines du peintre David. Mais il ne réussit qu'à servir de champ de bataille. Les uns lui reprochèrent de rester dans l'ornière de Boileau; les autres le voyaient avec terreur courir vers les fondrières et les précipices.

Il était pourtant à égale distance des excès qui compromettent les bonnes causes. Mais la modéra-

tion est une vertu périlleuse dans les temps de crise. On ne lui rend justice qu'après le règne des violences.

Voilà pourquoi l'heure est favorable pour les poésies de M. Lebrun. On lui saura gré de n'avoir jamais eu de parti pris en littérature. Il n'a point arboré de drapeau ; il n'a été chef ou disciple d'aucune école. S'il a suivi les courants du siècle, quand ils menaient à bon port, il ne s'est pas abandonné en téméraire à tous les vents qui soufflaient la tempête. Chez lui, rien d'exclusif et de tyrannique. Il s'est renouvelé sans secousse. Il a souri à l'avenir sans renier le passé; la liberté de l'art, il l'a servie sans se brouiller avec le bon sens. Il est resté lui-même, tandis que d'autres prenaient le ton d'autrui ou les costumes imposés par la mode. Dans tout ce qu'il a écrit, il a mis le meilleur de son âme.

Aussi ses vers lui feront-ils parmi les sages autant d'amis que de lecteurs.

M. CUVILLIER-FLEURY

M. Cuvillier-Fleury est un des doyens de la critique ; car il compte déjà plus de trente années de magistrature. Mais la limite d'âge n'atteint pas le talent, et la durée des services n'a sur lui d'autre effet que d'ajouter à l'autorité de son expérience. Aussi ne craignez point que l'honorable rédacteur des *Débats* songe de sitôt à faire valoir ses droits à la retraite. Nous en avons pour gages les deux nouveaux recueils qu'il vient de publier. Comme les précédents, ils se composent d'articles. Mais le public en a pris son parti, et il ne trouvera jamais trop volumineuse une collection d'études assez solides pour mériter de vivre plus longtemps que les insectes de l'Hypanis. Puisque l'occasion nous invite à

feuilleter ce judicieux inventaire de la littérature contemporaine, cherchons-y les traits d'une physionomie qui a son originalité.

Depuis que la critique s'est alliée au journalisme, elle s'est de plus en plus engagée dans les intérêts, les passions et les principes que représente chacun des organes de la presse quotidienne. Le temps n'est plus où elle se bornait à de modestes comptes rendus, à des questions de composition, d'art et de style. Devenue militante, elle combat sous un drapeau, elle porte cocarde, et ses professions de foi sont plus politiques que littéraires. Il n'y a plus ni classiques ni romantiques; mais il serait facile de prouver, par des noms propres, que les luttes d'opinions ont remplacé les luttes d'école, dans la province pacifique de l'*article Variétés*. Cette tendance est surtout devenue très-sensible, depuis que le *premier Paris* a dû se tenir sur ses gardes, et expier, par une prudence dont il souffre, les abus que pouvait entraîner jadis l'heureuse liberté de tout dire.

Constater cette situation, c'est reconnaître qu'il ne faut point exiger d'autrui l'impartialité absolue qu'on n'est point sûr de posséder soi-même. Nous n'enlèverons donc rien au mérite de M. Cuvillier-Fleury, en remarquant qu'il est assez souvent exposé, dans ses jugements, à des préférences ou à des antipathies qui le rendent, à son insu, aussi complaisant pour ses amis que rigoureux contre

ses adversaires. Signaler ce péril auquel il n'a pas toujours échappé, même quand il s'en défiait, n'est-ce pas, d'ailleurs, le louer par un des côtés qui l'honorent le plus, et rendre un sincère hommage à la constance de ses plus chères affections? Oui, il est un homme de parti, et nul n'aurait le droit de lui en faire un reproche, puisque ce mot n'éveille ici que l'idée d'un bon citoyen, dont le patriotisme conserve le culte du passé, mais le concilie avec la soumission qu'il doit aux institutions de son pays.

Pourtant, tout en respectant chez lui la religion des souvenirs, n'est-il pas permis aux amis désintéressés des lettres de regretter qu'elles ne soient plus un terrain neutre où l'on trouverait un asile contre les préoccupations propres à diviser les esprits? L'autorité du juge qui nous tient au courant des livres, ne serait-elle pas aussi plus sûrement acceptée, si les œuvres dont il parle n'étaient point, comme il est arrivé plus d'une fois, des pièces d'artillerie qu'un polémiste habile fait manœuvrer pour attaquer ou défendre une position stratégique? Les consciences les plus droites n'ont-elles pas souvent, sans le vouloir, élevé ou abaissé les réputations, sous la pression des événements, selon qu'ils provoquaient des mécontentements, des protestations, des regrets ou des vœux? Enfin, ne vaudrait-il pas mieux pour tous rendre des arrêts que de prononcer

des réquisitoires et des apologies, dans lesquels se reflètent les agitations des heures orageuses ?

Mais l'idéal n'est point de ce monde, et puisque l'indépendance absolue n'existe pas plus parmi nous que la vérité absolue, résignons-nous aux vertus relatives, à la sincérité, qui ne sauve pas toujours de l'erreur, mais l'excuse et peut même la rendre aimable. Pour bien comprendre tous les articles de M. Cuvillier-Fleury, il sera donc parfois nécessaire de les expliquer par leurs dates. C'est ainsi qu'en 1843, parlant de M. Viennet, il reprochait à Jean Lapin de n'être pas ministériel, de se faire pamphlétaire et professeur de métaphysique parlementaire : il conseillait au fabuliste de renoncer à ses malices. Mais, en 1851, tous ces scrupules avaient disparu. M. Viennet n'était plus « qu'un grondeur aimable, un moraliste enjoué et courageux, un Juvénal tempéré, un Ménénius Agrippa, mêlant le sourire à la mercuriale, etc... » On encourageait les coups de sa houssine par toutes sortes de compliments : « verve gauloise, intrépidité railleuse, bonhomie provocante, abondance méridionale, précision académique, accent honnête et convaincu. » Bref, il était proclamé *créateur*.

Pourquoi le point de vue avait-il changé? Parce que les épigrammes gênantes de la vieille étaient devenues l'arme opportune du lendemain. Nous pourrions encore noter d'autres exceptions de ce

genre. Mais en insistant sur ce que M. Cuvillier-Fleury n'a point voulu dissimuler, nous deviendrions injustes. Car s'il a le cœur passionné, il a le désir d'être équitable, et nous a donné maintes fois le bon exemple de louer le talent chez les auteurs dont il combattait les doctrines. Dans les études sur George Sand et Lamartine, cet équilibre du blâme et de l'éloge n'a pas toujours été suffisamment maintenu; mais il fut le premier à s'en apercevoir plus tard, et à réparer un tort qu'il effaçait en l'avouant.

D'ailleurs, toutes les qualités sont voisines d'un écueil. Or, M. Cuvillier-Fleury a surtout une plume de combat. Son talent vraiment éminent est la verve oratoire d'une dialectique éloquente, qui prend l'adversaire corps à corps et le terrasse sous son argumentation. Il excelle par la vertu agonistique. Aussi, ne cherchez pas en lui un de ces épicuriens aimables, qui n'ouvrent un livre que pour leur plaisir et le nôtre; un de ces psychologues voluptueux qui se délectent en fines analyses; un sceptique raffiné qui veut échapper à l'ennui plutôt qu'à l'erreur; un moraliste curieux qui accepte tout comme sujet d'expérience, et a besoin de nouveauté plus que de doctrine. Non; quoiqu'il sache aussi peindre d'après nature un portrait ou un caractère, il préfère la discussion des idées générales au maniement adroit du scalpel. Au lieu d'étudier la personne humaine, il se met en face d'une thèse; il s'inquiète avant

tout d'une opinion à partager, à discuter ou à réfuter, et n'est jamais plus à l'aise que sous la robe de l'avocat qui plaide.

Il lui faut une cause à soutenir, une réplique à lancer, en un mot, un duel logique où se déploieront toutes les ressources de son escrime savante. La plupart de ses études ont le ton d'un discours improvisé d'abondance, sous la dictée d'une émotion. On croirait parfois voir les gestes qui ont accompagné telle ou telle phrase ; il est des passages où il semble qu'on entend sa voix avec toutes les inflexions qui en modifient l'accent. Il y a de l'action dans son style : soulignons ce trait, il lui est propre, et ne l'oubliez pas quand vous assisterez à la brillante passe-d'armes qui eut lieu entre M. Cuvillier-Fleury et M. Sainte-Beuve; dites-vous alors que, si la politique en a été l'occasion, l'élément littéraire n'y fut pas étranger. Tôt ou tard, ils devaient rompre une lance ; il y avait entre eux incompatibilité d'inclination, de méthode et d'aptitude.

En effet, si la merveilleuse puissance de l'un est dans sa faculté de tout comprendre, la force de l'autre est dans un parti-pris dogmatique qui suppose plus d'une exclusion. Ne nous en plaignons pas. On ne vaut qu'en restant fidèle à sa nature. Or, l'originalité de M. Cuvillier-Fleury (car c'en est une aujourd'hui) est d'avoir des principes très-arrêtés, de

croire à sa *mission*, je dirai presque de se persuader qu'il a *charge d'âmes*. N'est-ce pas une rareté qu'un critique qui regarde un article comme un devoir, qui exerce ses fonctions comme un ministère public, qui a le sentiment de son importance, le mot étant traduit dans son meilleur sens? La récompense de ce zèle consciencieux est l'autorité dont il jouit, non-seulement près de ses abonnés auxquels il est devenu nécessaire, mais près de ceux-mêmes qui ne sont pas convertis d'avance à toutes ses opinions.

Signalons avec estime cette persévérance dans les idées, cet esprit de suite, cette tenue parfaite d'une raison sévère, qui aime mieux nous redire plus d'une fois les mêmes choses, quand elles sont bonnes, que de se dédire pour échapper à la monotonie. Son *Credo* n'est pas long, mais il est excellent; le voici rédigé par lui-même : « J'ai deux inspirations qui ne me laissent jamais court, le culte de la liberté dans l'État, le goût de la règle dans l'art ; c'est-à-dire la liberté, partout où nous supportons le plus patiemment la discipline, et la règle partout où nous rêvons un affranchissement sans limite. »

Ses livres seront le commentaire animé de ces lignes. Pour ce qui est du premier point, je ne suis pas assez grand politique pour oser affirmer que M. Cuvillier-Fleury ait rencontré le secret de concilier l'autorité et la liberté, la révolution et la tradition. Il m'a même semblé, dans certains chapitres, qu'il

incline trop tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant le temps, cherchant, il est vrai, à faire ainsi contre-poids à la force prédominante. Ici, je le vois qui regarde la *subordination* comme notre seule ancre de salut. Là, quand il n'est plus effrayé par l'anarchie, il se plaint volontiers d'être trop gouverné. Mais ne serait-ce pas la faute des choses plus que la sienne? Bornons-nous donc à désirer que nos institutions finissent par se trouver d'accord avec son esprit libéral et enlèvent ainsi tout prétexte à une mélancolie dont l'influence est bonne.

Dans la question littéraire, je serais peut-être plus tolérant que lui. Car il est fils de Boileau; or, depuis l'*Art poétique*, les esprits se sont renouvelés, et la tradition classique ne leur suffira plus, si on ne l'élargit pas.

Mais nous n'en applaudissons pas moins de tout cœur à son bon sens spirituel, toutes les fois qu'il a vengé le goût et la morale contre les attentats qui ont outragé l'un et l'autre. Prix d'honneur de la vieille université, M. Cuvillier-Fleury est un *humaniste* consommé, et possède ce fonds d'études profondes, qui est si nécessaire à l'arbitre universel du bien penser et du bien dire. Compétent sur tout sujet, il peut parcourir le vaste champ de l'intelligence sans cesser d'être dans son domaine. Mais l'antiquité surtout a été son école, et il a conservé pour elle la reconnaissance respectueuse d'un dis-

ciple. Aussi avec quelle prédilection n'aime-t-il pas à citer ses auteurs! On a pu s'en amuser comme d'un léger travers, mais il n'est pas donné à tout le monde de l'avoir; et, d'ailleurs, M. Cuvillier-Fleury, dirigeant nos consciences littéraires, peut imiter les prédicateurs qui ont souvent sur les lèvres le texte des livres saints, parce qu'ils l'ont dans le cœur.

Sa langue ne fait point disparate avec celle des maîtres; car elle est nerveuse, nette, serrée et substantielle. Elle convient à un écrivain qui sait dire: « Ceci est bon ou ceci est mauvais. » A beaucoup de savoir faire, de mise en œuvre, de pratique et d'expérience, il unit du mordant, du trait, un franc parler gaulois, de la chaleur, du mouvement, et tout un arsenal d'armes très-propres à la polémique, depuis la flèche empennée qui traverse élégamment jusqu'à la massue qui assomme d'un seul coup. Quelques-uns lui voudraient parfois la main plus légère. Mais n'oublions pas qu'il n'est point de foi vive sans un peu d'intolérance. En résumé, nul n'a fait plus courageusement et plus honnêtement, depuis trente ans, son devoir de critique. Ses escarmouches contre les romans malsains ont été un service rendu à l'esprit français. Sa vaillante campagne contre le socialisme comptera dans la reconnaissance des honnêtes gens. Il aborde les matières historiques avec une supériorité réelle d'appréciation ferme et

modérée. Les poëtes lui réussissent moins; aussi leur préfère-t-il les pièces de résistance. Mais, quel que soit le genre qu'il traite, il éclaire les parties bonnes ou mauvaises par des aperçus qu'il est plus sûr d'accepter que de contredire. Car sa censure est décisive, et si le mot d'*Aristarque* était aujourd'hui en faveur, j'appellerais volontiers M. Cuvillier-Fleury un des derniers survivants de ce type qui s'efface de plus en plus, au détriment des écrivains et des lecteurs.

LA PLURALITÉ DES MONDES

Bien que notre siècle ait le goût des recherches scientifiques, l'astronomie n'a guère franchi le cercle des initiés, et nous avons le regret de constater qu'elle est en général absolument étrangère à ceux qui passent pour avoir reçu les bienfaits d'une éducation libérale. Les lettrés s'effrayent des difficultés mathématiques dont ses abords sont hérissés, et la plupart d'entre eux ne connaissent que par ouï-dire les grandes questions qu'elle a résolues.

Pourtant, il n'est pas de science qui parle plus éloquemment aux intelligences les plus élevées ou les plus simples. Quand, par une belle soirée, vous traversez le pont Neuf, n'êtes-vous pas frappés de voir avec quel empressement les gens du peuple

entourent les télescopes ambulants, écoutent avidement les explications données par des Arago de carrefour, et prélèvent une obole sur le gain de la journée, pour avoir le plaisir d'observer les satellites de Jupiter ou les anneaux de Saturne? Apparaît-il une comète, aussitôt notre fourmilière est en émoi. Des millions de regards se dirigent vers le météore, et les imaginations se mettent en route, à la suite de l'astre voyageur auquel la force du préjugé attribue toujours, en dépit des sages, je ne sais quelle action mystérieuse sur nos destinées terrestres. Bien que les éclipses aient beaucoup perdu de leur prestige, elles ont pourtant l'importance d'un événement qui préoccupe jusqu'aux plus humbles animaux de notre planète. Depuis que le monde existe, la lune n'a pas cessé de faire parler d'elle en bien ou en mal, et, aux yeux de la foule, elle est encore responsable de la pluie ou du beau temps, sans parler de mille autres influences bénignes ou malignes dont la bizarrerie atteste la crédulité humaine.

Mais ne sourions pas trop de ces superstitions; car ces erreurs inoffensives sont ici le symptôme d'une curiosité universelle que sollicitent vivement les perspectives de l'infini.

Si l'astronomie est vraiment la reine des sciences et mérite de passionner la raison du penseur, c'est qu'il entre dans ses problèmes de la poésie, de la

philosophie, de la morale, de la religion ; c'est qu'en nous ravissant au théâtre étroit de notre vie éphémère, elle révèle aux plus aveugles, par des démonstrations saisissantes, la misère et la grandeur de notre condition ; c'est qu'elle nous laisse entrevoir le rang que nous occupons dans l'ensemble des êtres, et nous rapproche en quelque sorte du Créateur par l'admiration de ses œuvres. Qui de nous, en effet, sous le dôme d'une nuit étoilée, contemplateur ému des profondeurs étincelantes, n'a pas tressailli devant les splendeurs de ce spectacle, et, errant de monde en monde à travers l'espace immense, n'a murmuré dans son cœur ces vers du poëte :

> Soleils, astres errants, qui voguez avec nous,
> Dites si Dieu l'a dit, où donc allons-nous tous?
> Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
> Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
> Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
> Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
> Semer l'immensité des débris du naufrage?
> Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
> Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
> Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Cet enthousiasme ignorant, jusqu'où n'irait-il donc pas, si nous savions manier la clef du sanctuaire, je veux dire cette algèbre délicate et précise dont les infaillibles calculs pèsent les planètes, mesurent leurs distances, tracent la courbe de leurs révolutions, prédisent leurs mouvements, plusieurs

années à l'avance, sans se tromper d'un millième de seconde ; affirment, par exemple, sur la foi d'un imperceptible frémissement signalé dans la marche d'un astre, qu'à un milliard de lieues une sphère invisible inquiète celle qu'on a vue frisonner à sa lointaine approche, et dénoncent, comme l'a fait M. Le Verrier, sans le secours des instruments, qu'à telle heure, en tel point de l'espace, apparaîtra l'hôte inconnu des cieux ? Oui, certes, il faudrait plaindre celui qui demeurerait insensible devant les merveilles de cette physique vivante, de cette géométrie sublime, de cette mécanique divine si manifestement réglée par la volonté toujours présente du Législateur éternel. Aussi les nouveaux docteurs qui nient cette évidence dans l'ombre du cabinet où ils reconstruisent l'univers avec des abstractions, font-ils vraiment pitié à tous ceux qui lèvent les yeux en haut pour contempler un instant les réalités dont l'éclatante lumière réfute victorieusement les impuissantes spéculations de l'orgueil.

Voilà pourquoi il faut souhaiter la bienvenue à un jeune écrivain qui reprend la thèse de Fontenelle, dans un livre où vous trouverez l'ardeur généreuse de la vingtième année, le sens philosophique des harmonies de la nature, la foi spiritualiste et l'accent d'une émotion communicative. M. Flammarion n'est point un de ces vulgarisateurs mondains qui parent de dentelles la muse Uranie, l'in-

troduisent dans les salons, y donnent des séances de cosmographie amusante, offrent élégamment aux dames des télescopes de boudoir, organisent des trains de plaisir vers l'Observatoire, racontent, le sourire sur les lèvres, leurs impressions de voyages astronomiques, et ne s'élèvent jamais assez haut, dans ces ascensions, pour perdre de vue les Parisiennes auxquelles ils veulent plaire par des feuilletons ingénieux. On lui reprocherait plutôt d'avoir le ton trop sacerdotal, et de nous parler comme un apôtre à des croyants. S'il avait vécu au moyen âge, il eût été certainement astrologue. Mais s'il y a ici le germe d'un défaut, l'âge le corrigera ; et il tient à une qualité précieuse, c'est-à-dire à la candeur d'une conviction.

Je lui souhaite des disciples : car la pluralité des mondes habités est une de ces causes qui ont déjà pour elles, ce me semble, l'intuition du simple bon sens. Le temps n'est plus où les innombrables soleils qui peuplent le firmament ne paraissaient aux hommes que l'illumination radieuse de leurs nuits : et aujourd'hui nul ne croit aux métaphores des poëtes, quand ils nous disent :

> Les cieux sont notre dôme, et ces astres sans nombre
> Dans la voûte d'azur avec ordre semés
> Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.

Nous savons qu'au-dessus et au-dessous de la

terre, voguant comme un navire autour d'une île de lumière, bien loin des bornes où s'arrêtent les regards étonnés, l'espace succède à l'espace, et l'étendue à l'étendue.

Quand nos instruments d'optique seraient assez puissants pour franchir les plus extrêmes limites de l'incommensurable, et distinguer ces soleils ignorés dont nous n'avons pas encore aperçu le rayon, bien qu'il soit en route depuis des milliers d'années; quand même il nous serait donné de traverser pendant des siècles, avec la vitesse de la lumière, ces myriades de systèmes planétaires, dont la profusion défie les chiffres et surpasse les grains de sable de nos rivages, la création se déroulerait encore dans son inépuisable fécondité, sans qu'il nous fût possible d'atteindre les confins de ses merveilles.

Voilà les vérités dont chacun de nous a l'instinct.

Eh bien! je vous le demande, serait-il raisonnable de supposer que le souverain Architecte a prodigué la matière inerte sans y répandre aussi l'intelligence, que le suprême effort de sa toute-puissance a été l'apparition de l'homme sur un atome dont l'anéantissement ne serait pas un événement plus considérable que la perte d'une goutte d'eau pour l'Océan? Si libérale ici-bas, la nature aurait-elle été stérile partout ailleurs? La terre serait-elle donc un accident et une exception dans

l'ordre général? Y aurait-il de l'arbitraire dans le plan de l'univers? Pourquoi la solitude régnerait-elle dans l'infiniment grand, tandis qu'ici-bas le microscope nous montre partout la vie dans l'infiniment petit? Que signifient alors ces demeures sans habitants, ces effets sans cause finale, sans intention providentielle? Ce serait le cas de dire avec Montaigne : « Nous prescrivons des bornes à Dieu, nous tenons sa puissance assiégée par nos raisons, nous le voulons asservir aux apparences vaines et faibles de notre entendement, lui qui a fait et nous et notre connaissance. Quoi! Dieu nous a-t-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance? S'est-il obligé à n'outre-passer les bornes de notre science? O homme! tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois. Mais la divinité a une juridiction infinie au-delà, et cette pièce n'est rien au prix du tout. »

Dans une exposition historique, qui pourrait être plus complète encore, M. Flammarion commence par appuyer son opinion sur le témoignage des hommes éminents qui, durant tous les âges, se sont accordés à croire que les opérations de la nature ne sauraient, sans invraisemblance, être circonscrites à notre unique séjour. Puis, considérant l'ensemble du système solaire, les analogies ou les dissemblances qui rapprochent ou distinguent les sphères

dont il se compose, il en tire une conclusion assez humiliante pour notre vanité, à savoir que notre planète n'est point privilégiée, et pourrait même envier à ses sœurs quelques-uns de leurs avantages. Par exemple, si l'on juge de l'importance d'un astre par le nombre de ses satellites, nous sommes loin d'être au premier rang des corps célestes. Car il en est d'autres qui ont une escorte beaucoup plus imposante que la nôtre. Saturne, à lui seul, voit tourner autour de lui huit lunes, qui ajoutent les combinaisons variées de leur lumière au spectacle grandiose que doit offrir ce triple anneau suspendu dans les airs comme un pont gigantesque. Quant à notre volume, il est très inférieur entre autres à celui de Jupiter, qui est quatorze cents fois plus considérable. A plus forte raison, ne saurions-nous entrer en comparaison avec le soleil : car il faudrait trois cent cinquante mille terres dans le plateau d'une balance pour faire équilibre à son poids. Mais consolons-nous en songeant que Mercure, Mars et Vénus sont plus petits encore, et nous regardent sans doute avec admiration.

Sachez aussi que, sur Jupiter, des climats constants affectés à chaque latitude descendent en nuances harmonieuses de l'Équateur aux pôles, que le jour et la nuit y sont en tous lieux d'une égale durée, et que ses habitants y jouissent d'une seule et même saison, pendant une longue période an-

nuelle qui comprend environ onze ans et dix mois. En résumé, notre patriotisme terrestre doit rabattre beaucoup de ses prétentions, nous n'avons aucune prééminence marquée sur nos frères de la famille solaire; et si maintenant j'étais libre de choisir le lieu de mon habitation, je demanderais volontiers à devenir citoyen d'un de ces mondes, auprès desquels nous faisons assez triste figure. La plupart d'entre eux sont, comme le nôtre, pourvus d'une atmosphère qui nous révèle, en vertu des lois de l'induction, la présence d'êtres animés. Vénus est presque toujours couverte de nuages, sur lesquels on distingue les phénomènes crépusculaires. On aperçoit les neiges de Mars, les contours de ses continents et de ses mers. Il est encore certain que Jupiter est environné d'une enveloppe gazeuse : des bandes obscures les sillonnent; des couches nuageuses y règnent vers l'équateur, et signalent la direction des vents alizés qui soufflent dans ses régions intertropicales. Saturne offre aussi des taches obscures, brillantes et variables qui ne peuvent être attribuées qu'à l'invasion des glaces polaires et à des conditions qui rappellent les nôtres.

Mais quand même elles seraient absolument différentes, nous n'aurions pas le droit de déclarer inhabitable un milieu où nous ne pourrions vivre avec la constitution organique qui nous a été donnée en vue de notre demeure particulière. Car ni la densité

des corps, ni la légèreté et l'inadhérence des molécules, ni la chaleur torrentielle ou la lumière éblouissante, ni le froid glacial ou les ténèbres profondes ne s'opposent invinciblement aux manifestations de la vie. Si depuis les vertébrés mammifères jusqu'aux mollusques et aux rayonnés, on passe en revue les diverses espèces qui peuplent ou ont peuplé notre globe, on comprendra que tous les êtres sont appropriés au séjour qui leur est destiné. Les uns meurent et d'autres naissent, suivant les transformations physiques qui les excluent ou les appellent. Les individus peuvent changer; mais la force qui les produit ne se repose jamais, parce que agir est son essence.

Appliquez ce principe que toutes les créatures sont en harmonie avec le berceau qui les porte, et vous pourrez affirmer que l'habitant de Mercure n'est pas conformé comme celui de Neptune; que la nature ne se copie jamais; qu'elle accommode partout les fonctions animales à l'état du sol et du climat, à la patrie qui les attend. Ainsi lorsqu'on réfute l'hypothèse de la pluralité des mondes par des arguments tirés uniquement des moyens d'existence qui sont indispensables à la race humaine, ces objections ne valent pas. Il est trop évident que nous ne sommes pas le modèle nécessaire que reproduit partout le divin Artiste, et il serait extravagant de prétendre que, sans un certain nombre d'équivalents d'oxy-

gène et d'azote, le Père de la vie universelle ne saurait enfanter aucun type doué de raison.

Voilà ce que tout homme de sens ne contestera pas. Mais, au delà de cette probabilité scientifique qu'on ne peut, il est vrai, ériger en dogme, le champ n'est ouvert qu'aux excursions capricieuses des rêveries ou des conceptions romanesques. Qui pourrait nous dire l'histoire de ces planètes illuminées par plusieurs soleils, dont chacun a sa couleur, son intensité, sa grandeur et ses mouvements propres ; de ces étoiles qui s'allument et s'éteignent tour à tour, où se succèdent des jours blancs, bleus, rouges ou verts ; de ces nébuleuses dont les métamorphoses nous font assister aux phases cosmogoniques d'une création incessante ?

M. Flammarion ne se laisse point tenter par ces énigmes. Il ne colonise aucune constellation et se borne à sourire des fables imaginées par les fantaisistes qui racontent les choses des autres mondes ; il se défie même des raisonnements qu'autoriserait l'analogie, car ils nous conduiraient aux plus singulières conséquences.

Par exemple, en supposant que sur Neptune la durée moyenne d'une vie humaine soit relativement égale au nombre d'années que compte notre existence terrestre, un enfant serait encore en nourrice à l'âge de quatre cent quatre-vingt-dix ans ; et si làbas les coutumes étaient les mêmes que chez nous,

un jeune homme se marierait d'habitude dans sa trois mille neuf cent cinquantième année. Mais ne plaisantons pas. Ce qui est indubitable, c'est que tous les types sont possibles; et si les degrés de notre échelle zoologique ne peuvent nous faire monter jusqu'aux organisations des règnes supérieurs aux nôtres, ce serait abaisser la Divinité jusqu'à nous que d'imposer à ses ressources les misérables limites de notre ignorance. Non, nous ne sommes pas le dernier mot de son verbe, et dans le concert harmonieux de l'univers, où toutes les races s'enchaînent par des développements gradués jusqu'à l'infini, il y a au-dessus de nous autant de créatures qu'il en est au-dessous.

Mais si dans les régions intellectuelles, comme dans l'ordre physique, l'ensemble des humanités sidérales forme une série progressive d'êtres pensants, depuis les obscurs instincts engagés dans les langes de la matière, jusqu'aux lumineuses essences qui contempleraient Dieu dans sa gloire, ne nous plaignons pas du rang que nous occupons dans cette vaste hiérarchie. Car le lien de la raison nous unit aux membres les plus parfaits des lointaines familles qui, comme nous, accomplissent leurs destinées sous le regard du Père commun. Un homme de génie, un héros et un saint auront toujours le droit de se croire les égaux des plus favorisés. Des principes universels de justice et de vérité établissent des

rapports indissolubles entre tous les frères dispersés parmi les archipels célestes : ces rayons incorruptibles se croisent sans cesse d'une patrie à l'autre ; toutes, en quelque sorte, elles parlent la même langue ; il n'y a pour elles qu'une morale et qu'une science ; et si les âmes qui les habitent, affranchies des servitudes qui les enchaînent au temps et à l'espace, prenaient un jour leur vol vers le dernier rendez-vous de l'immortalité, elles se reconnaîtraient dès l'abord comme des sœurs entre lesquelles exista la parenté d'une même origine et d'une même fin.

Telles sont les espérances qu'encouragent les enseignements de ce livre. Il est animé par un souffle platonicien. M. Flammarion a des ailes qui frémissent d'impatience, à la vue des splendeurs qu'il entrevoit. Mais il a parfois manqué de cette prudence qui craint le vertige, et ferme les yeux devant l'insondable. Je regrette qu'il compromette sa doctrine par les théories surannées de la préexistence et de la transmigration. Car leur moindre tort est d'échapper à toute controverse. Il est aussi difficile de les démontrer que de les réfuter. Outre que je m'intéresse fort peu à une vie antérieure dont je ne me souviens plus, et à une vie future qui ne rattachera pas le passé au présent, je me dis que le vrai mérite des idées spéculatives est d'enfanter une belle morale, d'inspirer le sentiment du devoir, et la force de volonté qui s'y conforme. Or, je vous le

demande, quel avantage y a-t-il pour nous dans ces métempsycoses qui nous soumettent à des épreuves toujours renaissantes, sans nous offrir la perspective du repos définitif dans la lumière et la paix? Bien plus, il me semble qu'on risque d'aggraver l'insouciance naturelle de l'homme, et de refroidir encore sa tiédeur, en reculant indéfiniment le jour de la liquidation où toutes les dettes seront enfin réglées.

Si j'ai devant moi des milliers de siècles pour me perfectionner, qu'ai-je besoin de hâter le pas vers un but que j'atteindrai tôt ou tard, en me laissant conduire par le temps vers le port assuré du salut? Puisque la perfectibilité est une loi de la nature, confions-lui le soin de nous améliorer; et, en attendant la prochaine étape, profitons de celle-ci pour goûter les douceurs qu'elle nous offre, sans souci du retard qui peut en résulter pour la plénitude de notre félicité astronomique. Tous les chemins menant au paradis, pourquoi ne pas prendre le plus long, s'il me paraît le plus agréable? Nous avons l'éternité pour rattraper les heures perdues; ménageons-nous donc ainsi la chance de visiter un grand nombre de planètes expiatoires, tandis que les élus iront, en train de grande vitesse, aux cités de la béatitude.

Sérieusement, il y a là de quoi déconcerter les plus intrépides voyageurs. Les saints eux-mêmes

seraient effrayés par ces quarantaines qu'ils devraient subir de planète en planète, avant d'entrer dans la terre promise. Voilà l'homme voué pour jamais au provisoire; il n'a plus de fin dernière. C'est le Juif errant de la vie future. Pour ma part, je regarderais le firmament avec terreur, si je me voyais condamné à le parcourir jusqu'à la fin des siècles. Il me faut une immortalité plus sédentaire, et je m'en tiens à celle du spiritualisme chrétien, sans demander à l'astronomie la religion de l'avenir. Tel est le côté faible d'une thèse dont j'approuverais plus volontiers la forme, si M. Flammarion avait un style moins exubérant, et le fond, s'il n'y avait pas en lui un grand prêtre.

LE SOMMEIL ET LES RÊVES

Je ne suis pas médecin, et cependant je me risque à parler d'un livre qui résout bien des questions psychologiques par la physiologie et la pathologie. Mais ce qui rassure mon incompétence, c'est que M. Alfred Maury ne s'adresse point à un public d'école et d'amphithéâtre ; il met sa science à la portée du bon sens, et, pour le lire avec profit, il suffit, ce me semble, d'être un dormeur curieux de réfléchir un instant sur un de ces phénomènes vulgaires qu'il nous est loisible d'étudier d'après nature, en face de nous-mêmes, sans nous déranger, sans nous embarrasser d'aucun appareil d'érudition spéciale. Ce n'est pas qu'il soit facile de répandre la lumière sur ces ténèbres qui enveloppent les secrets du

sommeil et du *rêve*. Si, pendant la veille, il nous faut un effort d'attention soutenue pour suivre le jeu compliqué de nos facultés, comment la pensée pourra-t-elle surveiller les ressorts de son mécanisme, au moment où elle cesse de les gouverner par une direction volontaire et intelligente? Le spectateur n'est-il pas alors atteint, en même temps que l'acteur, par l'engourdissement général qui les livre tous deux à la merci des organes et de leurs sensations mensongères? Par quel fil se guider dans ce labyrinthe d'images tumultueuses et contradictoires, qui disparaissent pour ne laisser après elles que l'oubli, ou tout au plus le vague sentiment de leur confusion?

La chose est possible pourtant, et M. Maury l'a prouvé victorieusement. Le repos de ses nuits est devenu pour lui la matière d'une préoccupation scientifique. Ces heures si nombreuses qui suspendent la vie intellectuelle et la condamnent momentanément à l'impuissance, il en a fait l'occasion d'un ouvrage qui semble une revanche prise par la raison contre l'humiliante nécessité de notre condition physique. On peut dire que pendant bien des années il a dormi avec réflexion, il a rêvé avec la préméditation du savant. Mais laissons-le nous parler lui-même de sa méthode; car il y met une candeur qui ajoute à l'intérêt de la lecture l'attrait des confidences. Vous y apprécierez en outre l'autorité de sa

critique prudente et consciencieuse. « Je m'observe, dit-il, tantôt dans mon lit, tantôt dans mon fauteuil, au moment où le sommeil me gagne ; je note exactement les dispositions dans lesquelles je me trouvais avant de m'endormir, et je prie la personne qui est près de moi de m'éveiller à des instants plus ou moins éloignés du moment où je me suis assoupi. Réveillé en sursaut, la mémoire du rêve auquel on m'a soudainement arraché est encore présente à mon esprit, dans la fraîcheur même de l'impression. Il m'est alors facile de rapprocher les détails de ce rêve des circonstances où je m'étais placé pour m'endormir. Je consigne sur un cahier ces observations, comme le fait un médecin dans son journal pour les cas qu'il observe. Et en relisant ce répertoire, j'ai saisi entre des rêves produits à diverses époques de ma vie des coïncidences et des analogies dont la clef m'a été donnée bien souvent par la similitude des circonstances qui les avaient provoqués. » Vous le voyez, c'est toute une série d'expériences, auxquelles Bacon lui-même ne trouverait rien à reprocher. Elles sont faites, comme en un laboratoire, le chronomètre en main, dans un milieu donné, avec l'aide d'un *préparateur* docile et entendu. Car ce point est capital, on ne saurait ici se dispenser de l'*observation à deux* : « Avant que l'esprit ait repris conscience de soi-même, il se passe des faits psychologiques dont la mémoire peut sans doute

persister après le réveil, mais qui sont liés à des manifestations qu'autrui seul peut constater. Ainsi les mots qu'on prononce, assoupi ou dans un rêve agité, doivent être entendus par quelqu'un qui vous les puisse rapporter. Il n'est pas jusqu'aux gestes, aux attitudes, qui n'aient aussi leur importance. Enfin, ce qui rend nécessaire le concours d'une seconde personne, c'est l'impossibilité où vous seriez de vous éveiller à temps, par un procédé mécanique, comme vous le faites grâce à une main complaisante. » Voulant par exemple savoir dans quelle mesure les impressions réelles des sens interviennent parmi nos songes, il eut besoin d'un officieux collaborateur qui le soumettait, sans le prévenir, à certaines sensations, toutes les fois qu'il se laissait aller à une somnolence favorable aux hallucinations. Voici quelques-uns des résultats constatés en commun. Un jour qu'on lui chatouilla successivement les lèvres et le bout du nez avec les barbes d'une plume, il lui sembla qu'un masque de poix lui était appliqué sur le visage et arraché brusquement. Le bruit d'une pincette que l'on fit vibrer auprès de son oreille devint aussitôt le son du tocsin ; il crut assister aux journées de juin 1848. On approcha de ses narines une allumette enflammée, et son imagination le transporta sur un navire dont la sainte-barbe sautait. (Notez, ajoute-il, que le vent soufflait alors dans les fenêtres.) Une goutte d'eau lui fut

versée sur le front, et il se figura qu'il était en Italie, qu'il avait très-chaud, et buvait du vin d'Orvieto. Une lumière qu'on lui passa devant les yeux évoqua le souvenir d'une violente tempête qu'il avait essuyée sur la Manche, en allant de Morlaix au Havre. Les mots *chandelle* et *haridelle* ayant été prononcés tout près de lui, il se réveilla subitement, en s'écriant : *C'est elle.*

Quant aux rêves nocturnes, qui relèvent de la fantaisie et du hasard, M. Maury a su étendre sur eux aussi ses droits d'investigation pénétrante. Il ne leur a point permis de se dérober à ses ingénieuses analyses. Parfois même il a réussi à les susciter, à les conduire, à les prolonger ou à les interrompre. Un soir, entre autres, il pensa fortement à un portrait de mademoiselle de la Vallière, qu'il avait vu à la pinacothèque de Munich, et, au bout de quelques minutes, la gracieuse apparition vint lui tenir compagnie ; seulement il ne pouvait distinguer que sa charmante figure. Le vêtement et le reste du corps ne se dessinèrent pas. Une autre fois, il s'assoupit en songeant aux clefs de l'écriture chinoise, et aussitôt elles obsédèrent son esprit avec l'obstination d'un cauchemar. Mais il excelle surtout à démêler, sous le chaos des visions les plus puériles ou les plus absurdes, les causes qui les ont produites, l'enchaînement logique de leurs extravagances, la suite des ébranlements qui ont retenti dans les pro-

fondeurs du cerveau. En voici un trait assez curieux : « Un matin, je me rappelai que j'avais eu un rêve qui avait commencé par un *pèlerinage* à Jérusalem ou à la Mecque : je ne sais pas au juste si j'étais alors chrétien ou musulman. A la suite d'une foule d'aventures, je me trouvai rue Jacob, chez M. *Pelletier* le chimiste, et, dans une conversation que j'eus avec lui, il me donna une *pelle* de zinc, qui fut mon grand cheval de bataille dans un rêve subséquent, que je n'ai pu me rappeler. Voilà trois idées, trois scènes principales qui sont visiblement liées entre elles par les mots *Pèlerinage*, *Pelletier*, *Pelle*, c'est-à-dire, par trois mots qui commencent de même, et s'étaient évidemment associés par l'assonance. Ils étaient devenus les liens d'un rêve en apparence très-incohérent. » Il fit part de cette remarque à une personne de sa connaissance, qui lui répondit avoir le souvenir très-présent d'une bizarrerie analogue. Les mots *Jardin*, *Chardin* et *Janin* s'étaient si bien associés dans son esprit qu'elle vit en rêve le *Jardin* des Plantes, où elle rencontra *Chardin*, le voyageur en Perse, qui, à son grand étonnement, lui donna le roman de Jules *Janin*, *l'Ane mort et la Femme guillotinée*.

Si M. Maury a utilisé pour son travail tous les secours étrangers, son expérimentation lui est, avant tout, personnelle ; et il y a plaisir à voir avec quelle parfaite bonne grâce il nous montre son intelli-

gence « en déshabillé, comme il le dit, telle qu'il gémit de la voir, quand elle a dépouillé ce vêtement d'apparat qu'on appelle la raison, et cette contenance, quelque peu fatigante, que l'on nomme la conscience. » Ce n'est point, à mes yeux, un des moindres mérites de l'écrivain. Car il a dû en coûter un peu à un penseur éminent de mettre ainsi de côté, suivant son aveu, « tout amour-propre individuel, et jusqu'à sa dignité de créature de Dieu, » pour exposer à nos regards les misères de cette pauvre raison humaine qu'un instant de repos, rendu si nécessaire par les labeurs de la veille, ravale au niveau de l'enfant qui vagit ou du vieillard qui radote. N'oublions pas non plus que dans les songes nous sommes d'ordinaire en proie à nos penchants, à nos instincts, à nos habitudes, à l'humeur dominante. Les raconter, c'est donc renoncer à soutenir un rôle, c'est trahir son tempérament, initier autrui à quelques-unes de nos faiblesses et soulever plus d'un voile qui recouvre le caractère. Eh bien! M. Maury s'y est résigné, par amour du vrai. « J'ai mes défauts, nous dira-t-il; éveillé, je tâche de lutter contre eux, et il m'arrive assez souvent de n'y pas succomber; mais, dans mes songes, j'y succombe toujours, ou, pour mieux dire, j'agis par leur impulsion, sans crainte et sans remords. Ainsi je me laisse aller aux plus violents accès de colère, et j'en ai presque honte au réveil. » Le mot nous a

paru charmant d'ingénuité, et, si nous avons eu l'indiscrétion de le souligner, c'est pour rendre hommage à l'esprit d'un livre dont la bonne foi inspire, dès l'abord, pleine confiance.

Il se divise en deux parties : l'une qui explique la formation des rêves; l'autre qui en déduit des principes et les applique à des états pathologiques, dans lesquels on a eu tort de voir des phénomènes étrangers à l'ordre naturel des choses. Tous les chapitres qui traitent du somnambulisme, de l'hypnotisme ou de l'extase sont pleins de bon sens et de lucidité. J'en conseillerais également la méditation à ceux dont l'incrédulité systématique repousse à priori, comme affaire de charlatanisme, tous les faits exceptionnels ou extraordinaires, et aux amis du merveilleux qui ont la maladie des hypothèses chimériques. M. Maury se tient à distance de ces deux excès. Il ne révoque en doute ni le sommeil artificiel, ni l'insensibilité locale qui peut l'accompagner, ni la surexcitation de certains organes, ni la faculté qu'a le magnétisé d'entrer en relation avec la personne qui le touche et lui parle, de subir même parfois des suggestions d'idées ou de sentiments, enfin d'éprouver des hallucinations qui ont la puissance de la réalité. Mais un jugement sévère réduit à leur valeur ces étrangetés apparentes, et les ramène à des analogies rationnelles dont le rêve fournit les éléments. Il démontre, en un mot, avec

évidence, que tous les délires ont entre eux une parenté, et que leurs variétés résultent du conflit des organes cérébraux, dont l'équilibre est plus ou moins troublé par une congestion passagère ou chronique, qui nous fait tomber de la vie morale que la volonté dirige dans la vie passive qui obéit aux impulsions machinales de la sensation. Nos songes eux-mêmes ne sont que le premier degré de cette échelle par laquelle on peut descendre jusqu'à l'abîme de l'aliénation mentale. « Le sommeil est l'image de la dégradation intellectuelle, et ce n'est pas sans raison que l'antiquité le figurait par un génie appuyé sur un flambeau renversé. Oui, la flamme qui brûle en nous, durant la veille, et s'élève vers les cieux, s'abaisse quand nos paupières se ferment, et se dirige alors vers la terre. Le génie du sommeil, c'est bien aussi un enfant, car l'homme qui dort revient en partie par les formes de son intelligence aux temps où l'âme, esclave de la nature, se détachait à peine d'elle et la reflétait passivement. »

Il faut donc le reconnaître : dans les conditions de notre existence terrestre, toutes les parties de l'être humain sont solidaires les unes des autres, et il n'est pas une altération de l'organisme qui ne se répercute sur la pensée. Heureux ceux qui ne s'aperçoivent pas de cette correspondance étroite qui unit intimement les deux principes dont l'action réciproque est incontestable ! C'est qu'alors l'harmonie

est parfaite, et ils peuvent dire d'eux-mêmes avec le poëte : « *Mens sana in corpore sano.* » Mais que l'économie des forces se dérange, qu'un malaise se déclare, et nous sentirons douloureusement combien parfois est lourd le poids de nos organes, combien sont fragiles toutes les fibres du *roseau pensant.*

Qu'il nous soit pourtant permis d'atténuer ces impressions, et de prévenir les conclusions que des lecteurs téméraires pourraient dégager de certaines pages qui nous ont inquiété, parce qu'elles contiennent des vérités incomplètes. Rien n'est plus difficile et plus périlleux que d'éclairer les rapports du physique et du moral. La plupart des solutions sont exclusives et sacrifient tantôt la matière à l'esprit, tantôt l'esprit à la matière. Les psychologues isolent trop volontiers notre âme dans une sorte de solitude indépendante, où elle semble invulnérable à toutes les atteintes extérieures. Les physiologistes, au contraire, inclinent à la reléguer parmi les abstractions qui nuisent à l'avancement de la science. S'ils n'osent pas s'en passer ouvertement, s'ils consentent à la nommer encore, c'est un peu par précaution oratoire : ils font ainsi une concession à l'usage ; mais, en réalité, plusieurs d'entre eux ne sont pas éloignés de la regarder comme une hypothèse embarrassante, qui substitue le vague des rêveries métaphysiques à l'exactitude des théories appuyées sur l'expérience des faits palpables. Ils se condui-

sent envers elle comme Épicure envers les dieux.

Or, sans aller jusqu'à dire, ce qui serait injuste, que M. Maury confine nos facultés dans la moelle allongée, le cervelet, le mésolobe, les tubercules quadrijumaux, la glande pinéale, les corps striés, le corps calleux, la voûte à trois piliers, la corne d'Ammon, et autres provinces de la substance grise ou blanche, il m'a paru cependant que, dans le cours de cet ouvrage, l'activité libre et intelligente ne se distingue pas toujours suffisamment du système cérébro-spinal, qui en est l'agent conducteur, mais non pas producteur. Sous la réserve circonspecte des affirmations se trahissent, évidemment à l'insu de l'écrivain, des tendances peu favorables en apparence à des doctrines qu'il révère, et auxquelles sa haute raison rend un silencieux hommage. La faute en est sans doute au sujet bien plus qu'aux intentions de l'auteur : car l'homme endormi est singulièrement déchu de sa souveraineté. Il ne se délivre du sentiment de ses devoirs et de sa destinée que pour se rapprocher de l'animal, et chercher l'oubli de la réalité, l'apaisement de ses fatigues dans une sorte de folie périodique dont l'étude seule nous donne le vertige.

Mais pourtant, quelles que soient les tristesses de ce spectacle, l'âme est encore là, et elle atteste sa présence, j'allais dire sa grandeur, jusque dans ses défaillances ou son abaissement. M. Maury nous

en fournirait lui-même les preuves, et nous pourrions au besoin les emprunter aux rêves les plus extravagants dont il a été l'historien fidèle mais impitoyable par les conséquences qu'il en tire, ou plutôt qu'on serait tenté de sous-entendre. Car elles réduiraient l'esprit à n'être plus alors qu'un automate, dont les mouvements désordonnés dépendent servilement des vibrations imprimées à l'appareil nerveux par le mécanisme de la routine. Elles en feraient un spectateur inerte et incapable d'intervenir, par son action propre, dans le pêle-mêle des souvenirs qu'évoquent les tressaillements intestins et spontanés de l'encéphale.

Non, nos hallucinations et nos songes ne s'expliquent pas uniquement par les spasmes et les ébranlements du cerveau. Je ne vois là qu'un élan communiqué à la force intérieure qui veille toujours et ne saurait cesser d'agir sans cesser d'être. C'est elle qui va mettre en œuvre ces sons, ces couleurs, et ces formes, combiner les débris des sensations diurnes, créer des rapports inattendus entre ces éléments hétérogènes, tirer parti de leur absurdité même, et les associer dans un drame fantastique dont l'industrie fait honneur encore à l'ouvrier; car il n'est pas responsable de la matière ingrate sur laquelle il travaille. N'étant plus servi par des instruments dociles, devenu la dupe des perceptions mensongères qui flottent confusément devant ses

regards, il n'a pu que tisser ensemble ces lambeaux épars, mais avec un art secret, sous lequel éclate l'intégrité de ses ressources infatigables et toujours présentes. Si l'intelligence n'était plus alors qu'une chambre obscure dont le miroir métallique ne sait pas réagir contre les images qui s'y dessinent, nous ne pourrions surprendre entre elles aucun lien; elles seraient juxtaposées, et ne trouveraient pas place dans l'ensemble d'une fiction. Or, nos imaginations les plus décousues en apparence se tiennent toutes par un enchaînement qui témoigne que le *moi* fait effort pour juger ce qu'il voit, remonter aux causes, déduire des conséquences, ordonner des tableaux, agencer les scènes les plus disparates, les grouper autour d'une action qu'il peuple de personnages, et où il joue incessamment lui-même le principal rôle. Je comparerais volontiers ce travail de nos facultés au jeu des bouts-rimés, qui consiste à faire entrer adroitement dans des vers passables certains mots imposés d'avance et étonnés de se trouver réunis. Toutes les nuits, nous accomplissons, sans nous en douter, des tours de force encore plus difficiles. Car, étant données des sensations venues au hasard de tous les recoins de la mémoire, nous construisons avec elles tout un monde, aussi vivant et parfois plus agréable que celui qui nous entoure.

Ne soyons donc pas si dédaigneux pour l'archi-

tecte qui en conçoit le plan bizarre, et ne lui contestons pas le mérite de ses inventions. M. Maury nous raconte qu'un jour, sur le Pont-Neuf, il crut apercevoir un cuirassier à cheval, dont il distinguait parfaitement le costume, le casque, le plumet, et l'armure. Et cependant, lorsqu'il s'approcha de ce prétendu cavalier, il reconnut en lui un commissionnaire qui portait sur ses crochets une énorme glace. Les reflets de celle-ci et l'élévation à laquelle elle se dressait avaient produit l'illusion. Ces méprises, dont les myopes sont souvent victimes, et qui font sourire à tort les personnes dont la vue est bonne, peuvent nous expliquer la différence qui existe entre la veille et le sommeil. Dans l'une, notre raison voit clair, parce que le corps lui obéit. Dans l'autre, elle s'égare, parce que son serviteur la trompe, et ne lui transmet que des sensations inachevées, qui ne se contrôlent plus les unes par les autres. Force lui est d'en prendre son parti, mais alors l'esprit s'en dédommage par la fantaisie; il s'amuse de ses caprices, ou du moins il fait ce qu'il peut de ces éléments informes ; et, quand on y regarde de près, on est plus tenté de l'admirer que d'en rire; car c'est vraiment miracle qu'ainsi dénué de tout auxiliaire, et trahi par le compagnon de ses labeurs, il se suffise encore à lui-même, et avec si peu puisse créer quelque chose.

Pourquoi donc lui disputer ces restes de puis-

sance ? Pourquoi le rabaisser au rôle de roi fainéant? N'est-ce pas plutôt alors que son incroyable agilité s'exerce merveilleusement dans ces excursions vagabondes qui suppriment et le temps et l'espace? M. Maury qui parfois semble lui mesurer ses droits d'une main peu prodigue, nous offre pourtant ici l'occasion de les revendiquer légitimement. Car il se souvient qu'endormi pendant quelques minutes seulement, il crut vivre sous la Terreur, assister à des scènes de massacre, comparaître devant le tribunal révolutionnaire, voir Robespierre, Marat, Fouquier-Tainville, toutes les plus vilaines figures de cette terrible époque. Il soutint des discussions avec cet affreux jury, et, après mainte aventure, fut jugé, condamné à mort, conduit en charrette, au milieu d'un concours immense, sur la place de la Révolution, et monta sur l'échafaud. Alors, l'exécuteur le lie à la planche fatale, la fait basculer. Bref, le couperet tombe, il sent sa tête se séparer du tronc, et se réveille en proie à la plus vive angoisse. Or, quel avait été le point de départ de tant d'émotions et de leur connexion instantanée? — La flèche de son lit s'étant détachée subitement, avait frappé ses vertèbres cervicales, à la façon du couteau de la guillotine. Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Faut-il l'attribuer simplement à l'accélération des artères ou aux trépidations du cerveau? Non, car si le pouls fut orageux, c'est que la secousse

morale le précipita. Je vois là un signe, mais non pas une cause.

Ne serait-il pas juste aussi de faire la part de ces rêves nets et logiques, où l'âme, comme affranchie des entraves qui la gênent, poursuit des projets dont la conduite exige le concours de toutes ses facultés maîtresses, où elle improvise des discours soutenus, résout des problèmes, répond à des interlocuteurs qui la pressent, parle des langues étrangères avec plus d'aisance que dans la veille, entend des chants harmonieux, compose des vers, en un mot, se manifeste par des intuitions clairvoyantes qui dépassent la portée d'une simple réminiscence ? M. Maury nous en offre des exemples. « Plus d'une fois, dit-il, j'ai eu des idées et des inspirations que je n'aurais jamais eues éveillé. J'ai même trouvé certaines choses que j'avais cherchées vainement dans le silence du cabinet. Une fois entre autres, j'avais été chargé d'un rapport dans une des Sociétés scientifiques auxquelles j'appartiens. Je pris connaissance des pièces, et je remis au lendemain le soin de coordonner, de rédiger les idées que ce premier aperçu avait fait naître en moi. Mais voilà que la nuit je crois, en rêve, assister à la séance où mon rapport devait être lu. Je prends la parole. Toutefois le nom de l'auteur allemand sur lequel je devais parler m'échappe, par la raison évidente que je n'avais pu déchiffrer sa signature, quoique je me rap-

pelasse qu'on l'avait dit, au moment où le travail avait été renvoyé à mon examen. Alors, un de mes collègues (je suis toujours en rêve) me le souffle à l'oreille. » Ces cas sont exceptionnels, j'en conviens. Mais ils n'en supposent pas moins la sourde intervention d'une activité féconde, qui est encore susceptible de réflexion, de choix et de bon sens. Alors même qu'elle abandonne les rêves à la folle du logis, elle ne déraisonne qu'à force de raisonner sur les hallucinations dont les fantômes l'assiégent : c'est parce qu'elle veut mettre de la vraisemblance dans ses erreurs qu'elle s'évertue en des prodiges de souplesse, qui prouvent que la torpeur des sens est étrangère à son fonds et à sa substance.

Aussi je ne saurais accorder à M. Maury que le sentiment de notre personnalité « naisse uniquement du concours des impressions dont nos organes sont le foyer, » et puisse par conséquent languir ou s'effacer avec elles. Non, le *moi* n'est pas une sorte de fonction algébrique, une abstraction résultant de la diversité des phénomènes qui passent et disparaissent. Il a son unité solide dans un être individuel, qui est le centre d'où rayonne la vie, et vers lequel convergent toutes les perceptions extérieures. Il n'est donc sujet à aucune intermittence, et la conscience qu'il a de lui-même ne saurait s'abolir que s'il était complétement anéanti. De là vient que dans ces rêves où nous jouons des personnages empruntés, où nous

revêtons le masque trompeur d'une existence et d'une condition qui n'est pas la nôtre, nous mêlons encore si étroitement à ces métamorphoses les désirs, les passions, les goûts, les penchants qui nous sont particuliers et les souvenirs les plus familiers de nos occupations quotidiennes. Notre identité perce, malgré tout, à travers ces essais de transformations impuissantes et passagères. Elle ne peut ni se fuir ni se défaire. Elle nous poursuit obstinément, parce qu'elle est attachée à notre essence, au lieu de résulter des accidents fortuits parmi lesquels nous engage le hasard de la destinée. N'est-ce pas aussi la raison pour laquelle nous sommes parfois rebelles même aux illusions qui nous séduisent le plus, et dont nous voudrions prolonger la douceur? Qui de nous ne se rappelle avoir vu se dissiper à regret ses chimères de la nuit, au moment même où elles commençaient à se fixer et prendre corps? C'est qu'alors nous étions avertis de leur imposture par un retour furtif vers la réalité. Ou bien, si leurs contours indécis continuaient à se jouer de notre enchantement, une crainte secrète agitait notre cœur troublé, et comme Sosie en présence de Mercure, nous étions tentés de nous dire :

> Rêvé-je? Est-ce que je sommeille?
> Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants?
> Ne sens-je pas bien que je veille?
> Ne suis-je pas dans mon bon sens?

Jusque dans le délire, ce dernier vestige de la personnalité peut persister encore. Et M. Maury se souvient que, pendant un accès de fièvre où il croyait présider la chambre des pairs, il fut persécuté par un doute qui lui gâta son ambitieux travestissement. « Quand je venais, dit-il, à me frotter contre mon oreiller inondé de sueur, je me disais intérieurement que ce n'était pas précisément là le siége d'un grand chancelier. » Bien plus, la folie même a aussi ses lueurs de jugement qui la tourmentent; et un de ses amis, atteint momentanément d'aliénation mentale, lui racontait, après sa guérison, que, dans ses heures d'égarement où il s'imaginait appartenir à la famille des Bourbons et distribuer des faveurs à profusion, il s'attristait de la pensée qu'il était déçu par le mensonge d'un rêve. Qu'importe donc que nous gardions ou non la mémoire des apparitions qui vont et viennent devant nos yeux endormis? Leur oubli n'est point un argument contre la permanence indestructible du principe spirituel, qui se connaît toujours avec plus ou moins de clarté, suivant le degré de son attention. — Ma conviction est que pas un de nos songes ne nous échapperait, si nous avions voulu contracter l'habitude d'en conserver les traces. Mais les pensées de la nuit ressemblent à la plupart des idées machinales qui, durant le jour, nous traversent la tête, sans que nous prenions la peine de les arrêter ou de les sur-

veiller au passage. Je dirai plus. Y a-t-il une si grande différence entre le sommeil et la veille, et sommes-nous bien sûrs d'être dans l'une de beaucoup supérieurs à ce que nous sommes dans l'autre? Combien d'êtres doués de raison valent mieux quand ils reposent que lorsqu'ils agissent! Combien de rêves plus sensés que la plupart des conceptions dont nous sommes le jouet, quand nous croyons être éveillés! Si tel ou tel notait avec la sincérité d'un sténographe tous les sentiments et toutes les idées qui se sont succédé depuis son lever jusqu'à son coucher, j'imagine qu'il ne pourrait s'empêcher de rire ou de réfléchir tristement, en relisant le soir ce compte rendu de sa journée intelligente,

Aussi terminerai-je en reprochant à M. Maury d'avoir été bien sévère contre cette moitié de notre vie, pendant laquelle nous réparons nos forces pour suffire aux agitations de l'autre, à ses peines, à ses plaisirs, à ses devoirs, trop souvent à ses fautes ou à ses sottises. Il nous représente le sommeil comme une sorte de maladie régulière qui ne laisse subsister la raison que tout juste assez pour nous mettre en état de démence. Si nous acceptons ses conclusions, nous y regarderons à deux fois avant de nous endormir; car entrer dans son lit, c'est aller à Charenton ou à Bicêtre. J'avoue pour ma part que, pendant plusieurs nuits, son livre, que je lisais le soir avant de m'assoupir, a singulièrement

assombri quelques-uns de mes rêves. Dès que je fermais les paupières, je me voyais sur le bord d'un abîme, en compagnie d'un membre de l'Institut qui m'avait saisi par les cheveux, et me tenait suspendu au-dessus du précipice.

Mais depuis que cette vision a disparu, j'ai goûté plus d'une fois la délicieuse volupté de ce repos absolu qui laisse l'esprit aller où il lui plaît, tandis que toutes les sources de la vie se rafraîchissent dans l'ombre et le silence, au sein d'une inaction salutaire qui permet à la nature de restaurer un peu sa pauvre créature. Aussi m'a-t-il été facile de me réconcilier avec le génie libérateur qui a pris en pitié notre faiblesse, et lui a ménagé quelques heures de soulagement ou d'oubli, dont le bienfait nous serait plus sensible encore, si les soucis et les passions de la veille ne venaient parfois en altérer la sérénité. Ce sentiment de reconnaissance n'est pas celui qui domine chez le lecteur de M. Maury. Ses analyses nous inspireraient plutôt une sorte d'anxiété ou d'effroi. C'est qu'elles n'ont pas embrassé l'homme tout entier. — Les questions morales s'y trouvent étouffées sous les phénomènes physiques. L'âme y apparaît sans doute par intervalles, mais trop asservie au jeu de l'organisme. C'est une étude plus médicale que philosophique. L'auteur s'y défie trop de ce qu'il appelle dans sa préface « des conceptions abstraites et des axiomes ontologiques. »

Mais s'il en résulte quelques lacunes regrettables, l'ensemble n'en est pas moins une œuvre originale, qui sollicite vivement la réflexion, éclaire bien des obscurités, résout avec sûreté plus d'un problème curieux, et pourrait être proposée comme un modèle de méthode patiente, mis au service de la science par un esprit bien fait et qui a la passion de la vérité.

TABLE

Paris. — Imp. Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE

PARIS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1865

EN VENTE

Conférences littéraires de la salle Barthélemy, au profit des blessés polonais. *Première série*, par MM. Saint-Marc Girardin, Legouvé, Laboulaye, Henri Martin, Wolowski, Foucher de Careil, F. de Lesseps, Lachambaudie. 1 volume in-12. . . . . 2 fr. 50

—— *Deuxième série*, par MM. Albert Gigot, Henri Martin, Viennet, Legouvé, Lefèvre Pontalis, Yung, Jules Simon, A. Barbier, Odilon Barrot. 1 volume in-12. . . . . 2 fr. 50

Le mouvement scientifique pendant l'année 1864, par E. Menault et Boillot, rédacteurs au *Moniteur universel. Bibliographie. — Conférences de la Sorbonne, — Séances de l'Académie des sciences*, etc. 1 vol. en deux parties in-12. . . . . 5 fr.

OUVRAGES SOUS PRESSE

V. COUSIN. La Jeunesse de Mazarin. 1 vol. in-8.

BUNSEN. Dieu dans l'Histoire, trad. par M. Dietz, avec une introduction par M. Henri Martin. 1 vol. in-8.

A. DE MARGERIE. Théodicée. 2 vol.

NOURRISSON. La Nature humaine. 1 vol.

BARTH. SAINT-HILAIRE. Mahomet. 1 vol.

POIRSON. Histoire de Henri IV (*Ouvrage qui a remporté le prix Gobert à l'Académie française*). Nouvelle édition entièrement revue, T. III et suiv.

AMÉDÉE THIERRY. Tableau de l'Administration romaine sous l'Empire. 1 vol. in-8.

DAREMBERG. La Médecine. Histoire et doctrines. 1 vol.

PHILARÈTE CHASLES. Voyages d'un critique à travers la vie et les livres. Italie. 1 vol.

J. J. AMPÈRE. Formation de la Langue française. Nouvelle édit. revue 1 vol. in-8.

—— **La Science en Orient**, 1 vol.

—— **Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle.** 3 vol.

A. DE BROGLIE. 3e partie de **l'Église et l'Empire romain.**

ÉDOUARD FOURNIER. Molière au théâtre et chez lui. 1 vol.

Le général CREULY et ALEX. BERTRAND. Commentaires de César Guerre des Gaules. Trad. et texte avec notes historiques et archéologiques, 2 vol. in-8.

Comte DE GOBINEAU. La Philosophie et la Religion en Orient. 1 vol.

ALPH. DANTIER. Les Monastères bénédictins d'Italie. 2 vol. in-8.

H. DE LA VILLEMARQUÉ. Le Grand mystère de Jésus. 1 vol.

LÉON LAGRANGE. Carle et Horace Vernet. 1 vol. in-8.

ARSÈNE HOUSSAYE. Léonard de Vinci. 1 vol.

AD. JOBEZ. La France sous Louis XV. Tome II et suiv.

ÉDEL. DU MÉRIL. Histoire de la Comédie. Période littéraire, 1 vol. in-8.

FLAMMARION. Les Mondes imaginaires.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET CIE

35, Quai des Augustins, à PARIS

HISTOIRE — LITTÉRATURE — PHILOSOPHIE

ÉDITIONS IN-8

AMPÈRE (J. J.)

La Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature. 3e édition. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

D'ASSAILLY

Les Chevaliers-Poëtes de l'Allemagne. — *Minnesinger*. 1 vol. in-8. . 5 fr.

BABOU (H.)

Les Amoureux de madame de Sévigné. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

BAGUENAULT DE PUCHESSE.

L'immortalité — la mort et la vie. — Etude sur la destinée de l'homme, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

BARANTE

Vie politique de M. Royer-Collard. — *Ses discours et ses écrits*. 2 v. in-8. 14 fr.
Vie de Mathieu Molé. — *Le Parlement et la Fronde*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Histoire du Directoire de la République française, *complément de l'Histoire de la Convention*, 3 forts volumes grand in-8 cavalier. . . . . 21 fr.
Études historiques et biographiques. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.
Études littéraires et historiques. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.
Pensées et réflexions morales et politiques du Comte de Ficquelmont, précédées d'une notice par M. de Barante. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.
Œuvres dramatiques de Schiller, trad. de M. de Barante. Nouvelle édition revue. 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.

BARTHÉLEMY (ED. DE)

La Galerie des Portraits de mademoiselle de Montpensier : recueil des Portraits et Eloges des seigneurs et dames les plus illustres de France, la plupart composés par eux-mêmes. Nouvelle édition, avec notes. 1 vol. in-8. 6 fr.

BASTARD D'ESTANG

Les Parlements de France. Essai historique sur leurs usages, leur organisation et leur autorité. 2 forts volumes in-8. . . . . 15 fr.

BAUDRILLART

Publicistes modernes. 1 fort vol. in-8. . . . . 7 fr.

BAUTAIN (L'ABBÉ)

La Conscience, ou la Règle des actions humaines. 1 vol. in-8. . . . . . 6 fr.

BERNAL

Théorie de l'autorité appliquée aux nations modernes. Ouvr. trad. de l'espagnol par Ermn. Vachin. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

BERSOT (ERN.).

Essais de philosophie et de morale. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

BERTAULD

Philosophie politique de l'histoire de France. 1 vol. in-8. . . . . . 6 fr.
La Liberté civile. Nouv. études sur les publicistes contemporains. 1 v. in-8. 7 fr.

BLAMPIGNON

Étude sur Malebranche, d'après des documents inédits. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 volume in-8. . . . . 4 fr.

J. F. BOISSONADE

Critique littéraire sous le 1er empire, avec une notice par M. Naudet, de l'Institut, et une étude de M. F. Colincamp, etc. 2 forts vol. in-8 avec portrait. 15 fr.

BONNECHOSE (ÉMILE DE)

Histoire d'Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque de la Révolution française, avec un résumé chronologique des événements jusqu'à nos jours. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édit. 4 vol. in-8. . 28 fr.

Histoire de France. 15e édit. augm. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr

BROGLIE (DUC DE)

Écrits et Discours. Philosophie, littérature, politique. 3 vol. in-8. . . 21 fr.

BROGLIE (A. DE)

L'Église et l'Empire romain au IVe siècle. — 2 Parties :
1re partie : Règne de Constantin. 3e édition revue et corrigée. 2 vol. in-8. 14 fr
2e partie : Constance et Julien l'Apostat. 2e édit. 2 vol. in-8 . . . . . 14 fr

Le prince de Broglie et dom Guéranger, par l'abbé Marty, in-8. . 1 fr

CARNÉ (L. DE)

Les Fondateurs de l'Unité française. — Suger.—Saint Louis.—Du Guesclin.—Jeanne d'Arc.—Louis XI.—Henri IV.—Richelieu.—Mazarin. 2 vol. in-8.. 14 fr

La Monarchie française au XVIIIe siècle. Études historiques sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

L'Histoire du Gouvernement représentatif en France (Études sur), de 1789 à 1848. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 vol. in-8.. . . . . 14 fr.

CASELLI (Dr)

La Réalité ou Accord du spiritualisme avec les faits, etc. 1 vol. in-8. . . . 6 fr

CASTLE (Dr)

La Phrénologie spiritualiste. Études de psychologie appliquée. 1 vol. in-8. 7 fr.

CHASLES (PHIL.).

Voyage d'un critique à travers la vie et les livres. — Orient. 1 volume in-8. . . . . 7 fr.

CHASSANG

Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses lettres; ouv. trad. du grec, avec notes, etc. 1 vol. in-8 . . . . 7 fr

Histoire du Roman dans l'antiquité grecque et latine et de ses rapports avec l'histoire. (*Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions*). 1 vol. in-8. 7 fr.

CLÉMENT (PIERRE)

Enguerrand de Marigny, *Beaune de Semblançay, le Chevalier de Rohan*. Épisodes de l'histoire de France. 2e édition. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Jacques Cœur et Charles VII, ou la France au xve siècle, étude historique. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 vol. in-8 avec fig. . . . . 12 fr

COMBES (F.)

La princesse des Ursins. — Essai sur sa vie et son caractère politique. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

COURDAVEAUX

Du Beau dans la Nature et dans l'Art. In-8. . . . . 5 fr. 75

Entretiens d'Epictète, trad. nouvelle et complète. 1 vol. in-8. . . . . . 7 fr

COUSIN (V.)

La Société française au XVIIe siècle, d'après le *Grand Cyrus*, roman de mademoiselle de Scudéry. 2 beaux vol. in-8. . . . . 14 fr
— **Madame de Chevreuse**. 2e édit. 1 vol. in-8, orné d'un joli portrait. . 7 fr.
— **Madame de Hautefort**. 1 vol. in-8, avec un joli portrait. . . . . . 7 fr.
— **Jacqueline Pascal**. 4e édition. 1 vol. in-8, *fac-simile*.. . . . . . . 7 fr.
— **La Jeunesse de madame de Longueville**. 4e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8, 2 portraits. . . . . 7 fr
— **Madame de Longueville pendant la Fronde** (1651-1653). 1 vol. in-8. 7 fr

COUSIN (V.) (*suite*)

— **Madame de Sablé**. 2e édition. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Études littéraires. 2 vol. in-8 qui se vendent séparément :
— **Études sur Pascal**. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
— **Fragments et Souvenirs littéraires**. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Premiers Essais de Philosophie. Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.
Introduction à l'Histoire de la Philosophie. Nouv. édition .1 vol. in-8. . 6 fr.
Histoire générale de la Philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Philosophie de Locke. Nouvelle édition entièrement revue. 1 vol. in-8. 6 fr.
Du Vrai, du Beau et du Bien, 10e édition augmentée d'un appendice sur l'art français, etc. 1 beau vol. in-8 avec un portrait de M. Cousin. . . . . . 7 fr.

DANTE

La Divine Comédie, traduct. de F. LAMENNAIS, avec introduction, notes et le texte italien, publ. par M. E. D. FORGUES. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

DE BROSSES

Le Président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740. 2e édition revue sur les manuscrits, et accomp. d'une Étude par M. R. COLOMB. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

DELÉCLUZE (E. J.)

Louis David. Son école et son temps. Souvenirs. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

DELORME (S.)

Les Hommes d'Homère. Essai sur les mœurs de la Grèce aux temps héroïques. 1 vol. in-8. 6

DESJARDINS (ERNEST)

Le grand Corneille historien. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
Alésia (7e CAMPAGNE DE JULES CÉSAR). Résumé du débat, etc., suivi de notes inédites de Napoléon Ier sur les COMMENTAIRES DE JULES CÉSAR. In-8, avec *fac-simile*. 3 fr.

CH. DESMAZE

Le Châtelet de Paris, son organisation, ses privilèges, etc. 1 vol. in-8. . 7 fr.

DREYSS (CH.)

Mémoires de Louis XIV POUR L'INSTRUCTION DU DAUPHIN. 1re édit. complète, avec une étude sur la composition des Mémoires et des notes. 2 vol. in-8. . 14 fr.

DROMEL

La loi des Révolutions. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

DUBOIS D'AMIENS (FRÉD.)

Éloges prononcés à l'Académie de Médecine. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

DUBOIS GUCHAN

Tacite et son siècle, ou la société romaine impériale, d'Auguste aux Antonins, dans ses rapports avec la société moderne. 2 beaux volumes in-8. . . . . 14 fr.

DU CELLIER

Histoire des Classes laborieuses en France, depuis la conquête de la Gaule par Jules César jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

DU MÉRIL (EDEL.).

Histoire de la Comédie, période primitive. 1 vol. in-8. . . . . 8 fr.

EICHHOFF (F. G.)

Tableau de la Littérature du Nord, AU MOYEN AGE, en Allemagne, en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie. Nouv. édit. revue et augmentée. 1 vol. in-8. 6 fr.

FALLOUX (Cte DE)

Correspondance du P. Lacordaire avec Madame Swetchine, publiée par M. DE FALLOUX. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

Madame Swetchine. Journal de sa conversion, méditations et prières publiées par M. DE FALLOUX. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

Madame Swetchine. Sa vie et ses pensées, publiées par M. de Falloux. 8e édit. 2 vol. in-8. . . . . 15 fr.

Lettres de madame Swetchine, publiées par M. DE FALLOUX. 2 vol. in-8. 15 fr.

FEILLET

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul, ou un chapitre de l'histoire du paupérisme (*Mention très-honorable de l'Acad. des Sciences morales*). 2e édit. revue. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

FERRARI (J.)

Histoire des Révolutions d'Italie, ou Guelfes et Gibelins. 4 vol. in-8. . 24 fr.

FEUGÈRE (LÉON)

Les Femmes poëtes au XVIe siècle, étude suivie de notices sur Mlle de Gournay, d'Urfé, Montluc, etc. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

FLAMMARION.

La Pluralité des Mondes habités. Etude où l'on expose les conditions d'habitabilité des terres célestes, etc. 4e édit. 1 fort vol. in-8 avec figures. . . . 7 fr.

GEFFROY (A.)

Lettres inédites de Mme des Ursins, avec une introd. et des notes. 1 v. in-8. 6 fr.

GERMOND DE LAVIGNE

Le Don Quichotte de FERNANDEZ AVELLANEDA, traduit de l'espagnol et annoté. 1 beau vol. in-8. . . . . 6 fr.

GÉRUZEZ (E.)

Histoire de la Littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution. (*Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Gobert.*) 3e édit. 2 v. in-8. 14 fr.

SAINT-MARC GIRARDIN

Tableau de la Littérature française au XVIe siècle, suivi d'études sur la littérature du moyen âge et de la Renaissance. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Lettres inédites de Voltaire, publ. par MM. de CAYROL et FRANÇOIS, avec introduction, par M. SAINT-MARC GIRARDIN. 2e édit. augm. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

GODEFROY (F.)

Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVIIe siècle en général. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 vol. in-8. . . . . 15 fr.

GUADET

Les Girondins, leur vie politique et privée, leur proscription, leur mort. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

GUÉRIN (MAURICE ET EUGÉNIE DE)

Journal, lettres et fragments, publiés par M. TREBUTIEN, avec une étude par M. SAINTE-BEUVE. 3 volumes in-8. . . . . 21 fr.

GUIZOT

Sir Robert Peel, étude d'histoire contemporaine, accompagnée de fragments *inédits* des Mémoires de Robert Peel. Nouvelle édition. 1 vol. in-8. . . . . . 7 fr.

Histoire de la Révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à la mort de R. Cromwell (1625-1660). 6 vol. in-8, en 3 parties. . . 42 fr.

— **Histoire de Charles Ier**, depuis son avénement jusqu'à sa mort (1625-1649) précédée d'un *Discours sur la Révolution d'Angleterre*. 8e édit. 2 vol. in-8. 14 fr.

— **Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell** (1649-1658). 2e édit. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

— **Histoire du protectorat de Richard Cromwell**, et du *Rétablissement des Stuarts* (1659-1660). 2e édit. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr.

GUIZOT (*suite*)

Études sur l'Histoire de la Révolution d'Angleterre, 2 vol. in-8 :
— **Monk. Chute de la République.** 5e édit. 1 vol. in-8, portrait. . . . . 6 fr.
— **Portraits politiques** des hommes des divers partis : *Parlementaires, Cavaliers, Républicains, Niveleurs.* Etudes historiques. Nouv. édit. 1 vol. in-8.. 6 fr.
Essais sur l'Histoire de France. 10e édit. revue et corrigée. 1 vol. in-8. 6 fr.
Histoire des origines du gouvernement représentatif et des institutions politiques de l'Europe, etc. (*Cours d'Histoire moderne de* 1820 à 1822.) Nouv. édit. 2 vol. in-8. . . . . 10 fr.
Histoire de la civilisation en Europe et en France, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la Révolution française. Nouv. édition. 5 vol. in-8. 30 fr.
Discours académiques, suivis des discours prononcés pour la distribution des prix au Concours général et devant diverses sociétés, etc. 1 vol. in-8. . . 6 fr.
Corneille et son temps. Étude littéraire : *État de la Poésie en France avant Corneille; Corneille; Chapelain, Rotrou* et *Scarron*, etc. 1 vol. in-8. . 5 fr.
Méditations et études morales et religieuses. Nouv. édit. 1 vol. in-8. 6 fr.
Études sur les beaux-arts en général. 3e édit. 1 vol. in-8. . . . . . . 6 fr.
Abailard et Héloïse. Essai historique par M. et Mme Guizot, suivi des *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites par M. Oddoul. Nouv. édit. 1 vol. in-8. 6 fr.
Grégoire de Tours et Frédégaire. — HISTOIRE DES FRANCS ET CHRONIQUE, trad. Nouv. édit. revue et augmentée de la *Géographie de Grégoire de Tours et de Frédégaire*, par M. ALFRED JACOBS. 2 vol in-8, avec une carte spéciale. . 14 fr.
Cet ouvrage est autorisé par décision ministérielle pour les Écoles publiques.
Œuvres complètes de W. Shakspeare, traduction nouvelle de M. Guizot, avec notices et notes. 8 vol. in-8. 40 fr.
Histoire de Washington *et de la fondation de la république des États-Unis*, par M. C. DE WITT, avec une Introduction par M. Guizot. 3e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8, avec portraits et carte.. . . . . 7 fr.
Correspondance et Écrits de Washington, traduits de l'anglais et mis en ordre par M. Guizot. 4 vol. in-8.. . . . . 12 fr.
De la Démocratie en France. 1 vol. in-8 de 164 pages. . . . . . . 2 fr. 50
Shakspeare et son temps. Étude littéraire, 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.
Dictionnaire universel des synonymes de la Langue française, contenant les synonymes de GIRARD, BEAUZÉE, ROUBAUD, D'ALEMBERT, etc., augmenté d'un grand nombre de nouveaux synonymes, par M. Guizot. 7e édit. 1 vol. gr. in-8. 15 fr.
L'introduction de cet ouvrage est autorisée dans les Établissements d'instruction publique.

GUIZOT (GUILLAUME)

Ménandre. Étude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-8, avec portrait. . . 6 fr.

HOUSSAYE (ARSÈNE)

Les Charmettes. — *J. J. Rousseau et Madame de Warens.* 1 beau vol. in-8 avec portrait et grav. . . . . 7 fr.

JACQUINET

Des Prédicateurs au XVIIe siècle avant Bossuet. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-8.. . . . . 6 fr.

J. JANIN

La Poésie et l'Éloquence à Rome au temps des Césars. 1 vol. in-8. 7 fr.

JOBEZ (AD.).

La France sous Louis XV (1715-1774). Tome Ier. In-8. . . . . 6 fr.

JOUBERT

Pensées, Essais et Maximes, suivis de sa Correspondance, avec une Notice, par M. P. DE RAYNAL. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

LÉON LAGRANGE

Joseph Vernet et la peinture au XVIIIe siècle, avec grand nombre de documents inédits. 1 volume in-8. . . . . 7 fr.

MARY LAFON

Le Maréchal de Richelieu et madame de Saint-Vincent. 1 vol. in-8. . . 6 fr

LA HARPE

Lycée ou Cours de Littérature. 18 vol. in-8.. . . . . 24 fr.

LAMENNAIS

Dante. La Divine Comédie, trad. accompagnée d'une introduction et de notes, avec le texte italien. publ. par M. E. D. FORGUES. 2 vol. in-8. . . . . . . 14 fr.
Correspondance inédite, publiée par M. FORGUES. 2 vol. in-8. . . . . . 14 fr.

LAPRADE (V. DE)

Questions d'art et de morale. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

LE COULTEUX DE CANTELEU

Les Sectes et les Sociétés secrètes politiques et religieuses. 1 v. in-8. 5 fr.

LE DIEU (L'ABBÉ)

Mémoires et journal de l'abbé Le Dieu, sur la vie et les ouvrages de Bossuet, publiés sur les manuscrits autographes. 4 vol. in-8.. . . . . . . 24 fr.

LÉLUT

Physiologie de la pensée. Recherche critique des rapports du corps à l'esprit. 2 vol. in-8. . . . . 14 fr

LEMOINE (ALB.)

L'aliéné devant la philosophie, la morale et la société. 1 vol. in-8. . . 7 fr.

LITTRÉ

Histoire de la langue française. Études sur les origines, l'étymologie, la grammaire, etc. Nouv. édit. 2 vol. in-8.. . . . . 14 fr

LIVET (CH.)

Précieux et Précieuses. Caractères et mœurs du XVIIe siècle. 1 vol. in-8. 7 fr.
La Grammaire française et les Grammairiens du XVIe siècle. (*Mention très-honorable de l'Académie des inscriptions.*) 1 fort vol. in-8.. . . . 7 fr. 50

LOVE

Le Spiritualisme rationnel, à propos des divers moyens d'arriver à la connaissance, etc. 1 vol. in-8.. . . . . 6 fr

MARTHA BECKER

Le général Desaix. Étude historique. 1 vol. in-8, avec portrait. . . . 6 fr.

MARY (D')

Le Christianisme et le libre examen. Discussion des arguments apologétiques. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

MATTER

Le Mysticisme en France au temps de Fénelon. 1 vol. in-8. . . . 7 fr
Swedenborg. Sa vie, ses écrits, sa doctrine. 1 vol. in-8.. . . . . . . 7 fr.
Saint-Martin, *Le Philosophe inconnu*, sa vie, ses écrits; son maître Martinez et leurs groupes. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr

MAURY (ALF.)

Les Académies d'autrefois, 2 parties :
— *L'ancienne Académie des Sciences.* 1 volume in-8. . . . . 7 fr.
— *L'ancienne Académie des Inscriptions et belles-lettres.* 1 volume in-8. . 7 fr
Croyances et légendes de l'antiquité. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

MERCIER DE LACOMBE (CH.)

Henri IV et sa politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie française. 2e prix Gobert.*) 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

MERRUAU (P.)

L'Égypte contemporaine. 1840 à 1857. De Méhémet-Ali à Saïd-Pacha, avec une **Étude sur l'Isthme de Suez**, par M. F. de Lesseps. 1 vol. in-8. . . . 5 fr.

MIGNET

Éloges historiques : *Jouffroy, de Gerando, Laromiguière, Lakanal, Schelling, Portalis, Hallam, Macaulay.* 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Portraits et notices HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES : *Sieyès, Rœderer, Livingston, Talleyrand, Broussais, Merlin, D. de Tracy, Daunou, Siméon, Sismondi, Comte, Ancillon, Bignon, Rossi, Droz, Cabanis, Franklin*, etc. Nouv. édit. 2 v. in-8 10 fr.

Histoire de Marie Stuart. Nouv. édit. 2 vol. in-8 avec portrait . . . . 12 fr.

Charles-Quint, SON ABDICATION, SON SÉJOUR ET SA MORT AU MONASTÈRE DE YUSTE. 5ᵉ édit., revue et corrigée. 1 beau vol. in-8. . . . . 6 fr.

Histoire de la Révolution française de 1789 à 1814. 9ᵉ édit. 2 vol. in-8. 12 fr.

MOLAND (LOUIS)

Origines littéraires de la France. Roman, Légende, Prédication, Poétique, etc. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

MONNIER (F.)

Le Chancelier d'Aguesseau, etc., avec des documents inédits et des ouvrages nouveaux du Chancelier. (*Ouvr. cour. par l'Acad. franç.*) 2ᵉ édit. 1 vol. in-8. 6 fr.

MONTALEMBERT (COMTE DE)

L'Église libre dans l'État libre. Discours prononcé au congrès de Malines. 1 v. in-8. . . . . 2 fr. 50

MORET (ERNEST)

Quinze ans du règne de Louis XIV. 1700-1715. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*, 2ᵉ prix Gobert.) 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.

NOURISSON

Philosophie de saint Augustin. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales.*) 2 vol. in-8. 14 fr.

NOUVION (V. DE)

Histoire du règne de Louis-Philippe Iᵉʳ, Roi des Français (1830-1840). 4 vol. in-8. . . . . 24 fr.

PELLISSON ET D'OLIVET

Histoire de l'Académie française. Nouv. édit. avec une introduction, des notes et éclaircissements, par M. Ch. LIVET. 2 gros vol. in-8. . . . . . . 14 fr.

PEZZANI (ANDRÉ)

La Pluralité des existences de l'âme, conforme à la doctrine de la Pluralité des Mondes. — Opinions des philosophes anciens et modernes. 1 vol. in-8. 6 fr.

POIRSON (A.)

Histoire du règne de Henri IV. (*Ouvrage qui a obtenu deux fois le grand prix Gobert, de l'Académie française.*) Seconde édition, considérablement augmentée. 4 vol. in-8. Les tomes I et II en vente. — Prix du vol. . . . . 7 fr.

POUJADE (EUG.)

Chrétiens et Turcs, scènes et souvenirs de la vie politique, militaire et religieuse en Orient. 1 fort vol. in-8. . . . . 6 fr.

RAYNAUD (MAURICE)

Les Médecins au temps de Molière. Mœurs, Institutions, Doctr. 1 v. in-8. 7 fr.

RÉMUSAT (CH. DE)

Bacon. Sa vie, son temps et sa philosophie. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.
Saint Anselme de Cantorbéry. 1 fort vol. in-8. . . . . 7 fr.
Abélard : Sa vie, sa philosophie et sa théologie. 2 vol. in-8. . . . . . . 14 fr.
Channing : Sa vie et ses œuvres, avec préface de M. DE RÉMUSAT. 1 vol. in-8. 6 fr.

RONDELET (ANT.)

Du Spiritualisme en économie politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales.*) 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

VILLEMAIN

Souvenirs contemporains d'Histoire et de Littérature. Première partie : M. de Narbonne, etc. 7ᵉ édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Souvenirs contemporains d'Histoire et de Littérature. Deuxième partie : Les Cent-Jours. 1 vol. in-8. Nouv. édit. . . . . 7 fr.

La République de Cicéron, traduite avec une introduction et des suppléments historiques. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Choix d'Études sur la littérature contemporaine : *Rapports académiques*, Études sur *Chateaubriand, A. de Broglie, Nettement*, etc. 1 vol. in-8. . . . . . . 6 fr.

Cours de Littérature française, comprenant : *Le Tableau de la Littérature au XVIIIᵉ siècle* et le *Tableau de la Littérature au moyen âge*. Nouv. édit. 6 vol. in-8. . . . . 36 fr.

— **Tableau de la Littérature** au XVIIIᵉ siècle. 4 vol. in-8. . . . . 24 fr.

— **Tableau de la Littérature** au moyen âge. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

Tableau de l'éloquence chrétienne au IVᵉ siècle, etc. Nouv. édit. 1 fort vol. in-8. . . . . 6 fr.

Discours et mélanges littéraires : *Éloges de Montaigne et de Montesquieu. — Sur Fénelon et sur Pascal. — Rapports et discours académiques.* Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Études de Littérature ancienne et étrangère : *Études sur Hérodote, Lucrèce, Lucain, Cicéron, Tibère et Plutarque. — De la corruption des lettres romaines. — Essai sur les romans grecs. — Shakspeare; Milton; Byron*, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

Études d'Histoire moderne : *Discours sur l'état de l'Europe au XVᵉ siècle. — Lascaris. — Essai historique sur les Grecs. — Vie de l'Hôpital.* 1 vol. in-8. 6 fr.

VILLEMARQUÉ (H. DE LA)

La Légende celtique et la poésie des cloîtres. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Les Bardes bretons. Poëmes du VIᵉ siècle, traduits pour la première fois en français avec le texte en regard, revus sur les manuscrits et accompagnés d'un fac-simile. Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons. Nouv. édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Myrdhinn ou l'enchanteur Merlin. Son histoire, ses œuvres, son influence. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

VOLTAIRE

Lettres inédites de Voltaire, publiées par MM. de Cayrol et François, avec une Introduction par M. Saint-Marc Girardin. 2ᵉ édit. augmentée. 2 vol. in-8. 14 fr.

Voltaire à Ferney. Étude suivie de sa Correspondance inédite avec la duchesse de Saxe-Gotha, de nouvelles lettres et de Notes historiques inédites, publiées par MM. Evariste Bavoux et A. François. 1 vol. in-8. 1861. . . . . 7 fr.

Voltaire et le président de Brosses. Correspondance inédite, suivie d'un supplément à la correspondance de Voltaire avec le roi de Prusse et d'autres personnages, publiée avec notes, par M. Th. Foisset. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

WHYTE MELVILLE

Les Gladiateurs — **Rome et Judée**. — Roman antique, trad. par Bernard Derosne, avec préface de Th. Gautier. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr.

WITT (CORNELIS DE)

Études sur l'histoire des États-Unis d'Amérique. 2 volumes :

— **Thomas Jefferson**. Étude historique sur la démocratie américaine. 2ᵉ édit. 1 vol. in-8, orné d'un portrait. . . . . 7 fr.

— **Histoire de Washington** *et de la fondation de la République des États-Unis*, avec une Étude par M. Guizot, 3ᵉ édit. 1 vol. in-8, orné de portraits et d'une carte. . . . . 7 fr.

ZELLER

Les Empereurs romains. Caractères et portraits historiques. 1 vol. in-8. 7 fr.

ÉDITIONS IN-12

A*** (Ctss D') NÉE DE SÉGUR

La reine Marie Leckzinska. Étude historique. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

ALAUX

La Raison.—Essai sur l'avenir de la philosophie. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

AMPÈRE (J J.)

Littérature et Voyages. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Heures de poésie. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
La Grèce, Rome et Dante, études littéraires. 3e édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

BABOU

Les Amoureux de Mme de Sévigné, etc. 2e édition. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

BARANTE

Histoire des Ducs de Bourgogne de la maison de Valois. Nouv. édit., illustrée de vignettes. 8 vol. in-12. 24 fr.
Tableau littéraire du XVIIIe siècle. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50
Royer-Collard. — Ses discours et ses écrits. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . 7 fr.
Études historiques et biographiques. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.
Études littéraires et historiques. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . . . 7 fr.
Histoire de Jeanne d'Arc. *Edition populaire.* 1 vol. in-12. . . . . . . 1 fr. 25

H. BAUDRILLART

Publicistes modernes. *Young, de Maistre, M. de Biran, Ad. Smith, L. Blanc, Proudhon, Rossi, Stuart-Mill,* etc. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

BAUTAIN (L'ABBÉ)

Philosophie des lois au point de vue chrétien. 3e édit. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50
La Conscience, ou la Règle des actions humaines. 2e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
L'Esprit humain et ses facultés, ou *Psychologie expérimentale.* 2 vol. in-12. 7 fr.

BERSOT (ERN.)

Essais de philosophie et de morale. 2e édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

BERTAULD

La Liberté civile. Nouvelles études sur les publicistes. 2e éd. 1 v. in-12. 3 fr. 50

BAGUENAULT DE PUCHESSE

L'Immortalité. — *La mort et la vie,* etc., avec une lettre de Mgr Dupanloup. 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

BOILLOT

L'astronomie au XIXe siècle. Tableau des progrès de cette science depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. 1 vol. in 12. . . . . 3 fr. 50

BONHOMME (H.)

Madame de Maintenon et sa famille. Lettres et documents inédits, avec notes, etc. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

BOUCHITTÉ

Le Poussin. Sa vie, son œuvre. 2e édit. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

BURGGRAEVE

Le Livre de tout le monde sur la santé. Notions de physiologie et d'hygiène. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

CASS-ROBINE

Odes d'Horace. Nouvelle traduction avec texte et notes. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

CASTLE

Phrénologie spiritualiste. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

CHASSANG

Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges par Philostrate et ses lettres, trad. du grec, avec notes, etc 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50
Histoire du Roman dans l'antiquité grecque et latine. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions.*) Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . . . 3 fr. 50

CHESNEAU (ERNEST)

Les Chefs d'École. — La Peinture au XIXᵉ siècle. 1 vol. . . . . 3 fr. 50
L'Art et les artistes modernes en France et en Angleterre. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

CLÉMENT (PIERRE)

Portraits historiques. *Suger, Sully, Novion, Grignan, d'Argenson, Law, Paris, M. d'Arnouville, Terray*, etc. 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Enguerrand de Marigny. *Beaune de Semblançay, le Chevalier de Rohan.* Épisodes de l'histoire de France. 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

CLÉMENT DE RIS

Critiques d'art et de littérature. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

COGNAT (L'ABBÉ)

Traditionalisme et rationalisme. Quelques pièces pour servir à l'histoire des controverses de ce temps. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

COUSIN (V.)

Madame de Sablé. 3ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
La Jeunesse de madame de Longueville. 5ᵉ édition. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
Jacqueline Pascal. Premières études, etc. 5ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50
Madame de Chevreuse 3ᵉ édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Premiers essais de philosophie. (Cours de 1815.) Nouv. édit. 1 v. in-12. 3 fr. 50
Introduction à l'histoire de la Philosophie. (Cours de 1828.) 1 v. in-12. 3 fr. 50
Histoire générale de la Philosophie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du XVIIIᵉ siècle. Nouvelle édition, 1 vol. in-12 (*sous presse*). 3 fr. 50
Philosophie de Locke. (Cours de 1830.) Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50
Du Vrai, du Beau et du Bien, 11ᵉ édition. 1 vol. in-12. . . . . . . 3 fr. 50
Fragments philosophiques. 4 vol. in-12. . . . . 14 fr.
— **Fragments de Philosophie ancienne** : *Xénophane. — Zénon d'Élée. — Socrate. — Platon. — Eunape. — Proclus. — Olympiodore.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50
— **Fragments de Philosophie du moyen âge** : *Abélard. — Guillaume de Champeaux. — Bernard de Chartres. — Saint Anselme*, etc. . . . . 3 fr. 50
— **Fragments de Philosophie moderne** : *Descartes. — Malebranche. — Spinoza. — Leibnitz* et *l'abbé Nicaise. — Le P. André.* 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50
— **Fragments de Philosophie contemporaine** : *D. Stewart. — Buhle. — Tennemann. — Laromiguière. — De Gerando. — M. de Biran.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50
Des Principes de la Révolution française et *du Gouvernement représentatif*, suivis des *Discours politiques*. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

DE BROSSES (CH.)

Le Président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites en 1739 et 1740, etc. 2ᵉ édition *authentique*. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

DELAVIGNE (CASIMIR)

Œuvres complètes : *Théâtre et poésies.* 4 vol. in-12. . . . . 14 fr.

DELÉCLUZE (E. J.)

Louis David. Son école et son temps. Souvenirs. Nouv. éd. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DESJARDINS (ERNEST)

Le Grand Corneille historien. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

FALLOUX (Cte DE)

Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine. 3e édition, 1 vol. in-12. . . . . 4 fr.
Madame Swetchine. *Méditations et prières*, 2e édition. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50
Madame Swetchine. *Sa vie et ses œuvres*, nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . 7 fr.
Madame Swetchine. *Lettres*, nouv. édit. 2 vol. in-12.. . . . . 7 fr.
Histoire de saint Pie V, Pape. 3e édit. 2 vol. in-12.. . . . . 7 fr.
Louis XVI, 4e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

FEILLET

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul (*Mention très-honorable de l'Acad. des sciences morales.*). Nouv. édit. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

FÉNELON

Aventures de Télémaque et d'Aristonoüs, précédées d'une étude par M. Villemain. Nouv. édit., ornée de 24 vignettes. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

FEUGÈRE (LÉON)

Caractères et Portraits littéraires du XVIe siècle. 2 vol. in-12. . . . 7 fr.
Les Femmes poëtes du XVIe siècle, étude suivie de notices sur mademoiselle de Gournay, d'Urfé, Montluc, etc. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

FLAMMARION

La Pluralité des mondes habités, au point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle. Nouv. édit. 1 fort vol. in-12, fig. 3 fr. 50

FLEURY (ED.)

Saint-Just et la Terreur. Études sur la Révolution. 2 vol. in-12. . . . 6 fr.

FOURNEL (VICTOR)

La Littérature indépendante et les Écrivains oubliés. Essais de critique et d'érudition sur le XVIIe siècle. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

DE FRARIÈRE

Influences maternelles pendant la gestation sur les prédispositions morales et intellectuelles des enfants. Nouv. édit. revue et augmentée. 1 vol. in-12. . 3 fr.

GALITZIN (LE PRINCE AUG.)

La Russie au XVIIIe siècle. Mémoires inédits sur Pierre le Grand, Catherine Ire et Pierre III. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

GERMOND DE LAVIGNE

Le Don Quichotte de F. Avellaneda. Trad. avec notes. 1 vol. in-12.. . 3 fr.

GÉRUZEZ

Histoire de la Littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution (*Ouv. cour. par l'Académie française, 1er prix Gobert.*) Nouv. éd. 2 vol. in-12. 7 fr.

SAINT-MARC GIRARDIN

La Syrie en 1861. Condition des Chrétiens en Orient. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50
Tableau de la littérature au XVIe siècle. 2e édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

GONCOURT (E. ET J. DE)

Histoire de la société française pendant la Révolution et pendant le Directoire. Nouvelle édition. 2 vol. in-12.. . . . . 7 fr.

GRUN

Pensées des divers âges de la vie. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

GUADET

Les Girondins. Leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort. 2e édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Journal et Fragments, publiés par M. Trebutien. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 15e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Lettres d'Eugénie de Guérin. 3e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Étude sur Eugénie de Guérin par Aug. Nicolas, broch. in-12. . . . . 50 c.

MAURICE DE GUÉRIN

Journal, Lettres et Fragments publiés par M. Trebutien, avec une étude par M. Sainte-Beuve. 7ᵉ édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

GUIZOT

Histoire de la Révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Iᵉʳ jusqu'au rétablissement des Stuarts (1625-1660). 6 vol. in-12, en trois parties. 21 fr.

— **Histoire de Charles Iᵉʳ**, depuis son avénement jusqu'à sa mort (1625-1649), précédée d'un *Discours sur la Révolution d'Angleterre*. 7ᵉ édit. 2 vol. in-12. 7 fr.

— **Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell** (1649-1658). Nouvelle édition. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

— **Histoire du protectorat de Richard Cromwell** et du **rétablissement des Stuarts** (1659-1660). 3ᵉ édition. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

Monk. Chute de la République, etc. Étude historique. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Portraits politiques des hommes des divers partis : *Parlementaires, Cavaliers, Républicains, Niveleurs*; études historiques. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Sir Robert Peel. Étude d'histoire contemporaine, augmentée de documents inédits. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Essais sur l'Histoire de France, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

Histoire de la civilisation en Europe et en France, depuis la chute de l'Empire romain, etc. 7ᵉ édit. 5 vol. in-12. . . . . 17 fr. 50

Histoire de la civilisation en Europe, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française. 7ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Histoire des origines du Gouvernement représentatif *et des Institutions politiques de l'Europe*, Nouvelle édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

Corneille et son temps. Étude littéraire suivie d'un *Essai sur Chapelain, Rotrou et Scarron*, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Méditations et Études morales. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50

Études sur les Beaux-Arts en général. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

Discours académiques, suivis des *Discours prononcés au Concours général de l'Université et devant diverses Sociétés religieuses*, etc. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

Abailard et Héloïse. Essai historique par M. et Mᵐᵉ Guizot, suivi des *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, trad. par M. Oddoul. Nouv. édit. 1 vol. in-12.. 3 fr. 50

Histoire de Washington *et de la fondation de la république des États-Unis*, par M. C. de Witt, avec une Introduction par M. Guizot. Nouv. édit. 1 vol. in-12, avec carte. . . . . 3 fr. 50

Grégoire de Tours et Frédégaire. — histoire des francs et chronique, trad. Nouv. édit. revue et augmentée de la *Géographie de Grégoire de Tours et de Frédégaire*, par M. Alfred Jacobs. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.
Cet ouvrage est autorisé pour les Écoles publiques par décision de Son Exc. le ministre de l'Instruction publique.

GUIZOT (GUILLAUME)

Ménandre. Étude historique et littéraire sur la Comédie et la Société grecques. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12 avec portrait.. 3 fr. 50

HOUSSAYE (ARSÈNE)

Les Charmettes. — *J. J. Rousseau et madame de Warens*. Nouvelle édition. 1 vol. in-12, portrait. . . . . 3 fr. 50

JACQUINET

Tableau du Monde physique. Excursions à travers la science. 1 vol. in-12. 3 fr.

JACOBS (ALFRED)

L'Afrique nouvelle. — Récents voyages. — État moral, intellectuel et social dans le continent noir. 1 vol. in-12 avec Carte. . . . . 3 fr. 50

J. JANIN

La Poésie et l'Éloquence à Rome au temps des Césars. Nouvelle édition. 1 vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50

JOUBERT

Pensées, précédées de sa Correspondance, d'une notice par M. P. de Raynal, et de jugements littéraires par MM. Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, de Sacy, Géruzez et Poitou. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

JULIEN (STANISLAS)

Yu-kiao-li. — *Les deux Cousines*, — roman chinois. 2 vol. in-12. . . . . . 7 fr.
Les Deux Jeunes Filles lettrées. Roman traduit du chinois. 2 vol. in-12. 7 fr.

LAGRANGE (J.)

Joseph Vernet et la peinture au XVIIIe siècle. 2e édit. 2 vol. in-12. . . 3 fr. 50

LAMENNAIS

Dante. *La Divine Comédie*. Trad. avec une introd. et des notes. Nouvelle édition. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.
Correspondance inédite de Lamennais, publiée par M. Forgues. Nouvelle édition. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

LA MORVONNAIS

La Thébaïde des Grèves. — *Reflets de Bretagne*. — Suivis de poésies posthumes. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

LANNAU-ROLLAND

Michel-Ange et Vittoria Colonna. Étude suivie de la traduct. complète des poésies de Michel-Ange. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

LAJOLAIS (Mlle DE)

Éducation des Femmes. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

LA TOUR-DU-PIN (Mme DE)

Les Ancres brisées. Nouvelles. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

LAPRADE (VICTOR DE)

Questions d'Art et de Morale. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

LEBRUN (P.)

Œuvres poétiques et dramatiques. Nouv. édition. 4 vol. in-12. . . . 14 fr.

LEGOUVÉ

Histoire morale des Femmes. 4e édit. revue et augm. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

LÉLUT

Physiologie de la pensée. Recherche critique des rapports du corps à l'esprit. Nouv. édit. 2 vol. in-12. 7 fr.

LEMOINE (ALBERT)

L'Ame et le Corps. Études de philosophie morale et natur. 1 vol. in-12. 3 fr 50
L'Aliéné devant la philosophie, la morale et la société. 2e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

J. LEVALLOIS

Critique militante. Études de philosophie littéraire. 1 vol. in-12 . . . 3 fr. 50

LITTRÉ

Histoire de la Langue française, études sur les origines, l'étymologie, la grammaire, les dialectes, la versification et les lettres au moyen âge. Nouvelle édition 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

LIVET (CH. L.)

Précieux et Précieuses. Caractères et mœurs du XVIIe siècle. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

MATTER

Saint-Martin, le philosophe inconnu, etc. 2e édition. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50
Swedenborg, sa vie, sa doctrine, etc. 2e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

MATHIEU

Histoire des Miraculés et des Convulsionnaires de St-Médard, avec Notices sur le diacre Pâris, Carré de Montgeron et le Jansénisme. 1 v. in-12. 3 fr. 50

MAURY (ALFRED)

Croyances et légendes de l'antiquité. 2e édition. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50
La Magie et l'Astrologie dans l'antiquité et au moyen âge. 3e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr 50
Le Sommeil et les Rêves. Études psychologiques sur ces phénomènes et les divers états qui s'y rattachent, etc. 3e édit. revue et augm. 1 vol. in-12.. 3 fr. 50

MERCIER DE LACOMBE (CH.)

Henri IV et sa politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie française, 2e prix Gobert*). Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

MERLET (G.)

Portraits d'hier et d'aujourd'hui. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Les Réalistes et les Fantaisistes dans la littérature. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

MIGNET

Éloges historiques, faisant suite aux *Portraits et Notices*. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Charles-Quint, SON ABDICATION, SON SÉJOUR ET SA MORT AU MONASTÈRE DE YUSTE. 5ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'à 1814. 9ᵉ édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

MOLAND (LOUIS)

Origines littéraires de la France. — Légende. — Roman. — Prédication. — Théâtre, etc. 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

MONTALEMBERT

De l'Avenir politique de l'Angleterre. 6ᵉ édit. augmentée. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

MONTARAN (Mᵐᵉ DE)

Passiflores. Poésies. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

MOUY (CH. DE)

Don Carlos et Philippe II. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

NIGHTINGALE (MISS)

Des soins à donner aux malades, etc. Traduit de l'anglais et précédé d'une lettre de M. GUIZOT et d'une introduction par le Dʳ DAREMBERG. 1 vol. in-12. . 3 fr.

NOURRISSON (F.)

Portraits et Études. Histoire et Philosophie. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50
Tableau des progrès de la pensée humaine, depuis Thalès jusqu'à Leibniz. 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Le cardinal de Bérulle. Sa vie, son temps, ses écrits. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

D'ORTIGUE (J.)

La Musique à l'Église. Philosophie, littérat., critique music. 1 v. in 12. 3 fr. 50

PAGANEL

Histoire de Scanderbeg ou *Turks et Chrétiens au XVᵉ siècle*. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

PENQUER (Mᵐᵉ)

Les Chants du foyer. Poésies. 2ᵉ édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Révélations poétiques. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

PUYMAIGRE (TH. DE)

Les vieux Auteurs castillans. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

RAYNAUD (M.)

Les Médecins au temps de Molière. — Mœurs. — Institutions. — Doctrines. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

RÉMUSAT (CH. DE)

Bacon. Sa vie, son temps et sa philosophie. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
L'Angleterre au XVIIIᵉ siècle. Études et Portraits pour servir à l'histoire politique de l'Angleterre. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.
Critiques et Études littéraires. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . . . 7 fr.

* * *

Channing. Sa vie et ses œuvres, préface de M. DE RÉMUSAT. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

La Vie de village en Angleterre, ou Souvenirs d'un exilé. 1 v. in-12. 3 fr. 50

RONDELET (ANT.)

La Morale de la Richesse. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Du Spiritualisme en économie politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales.*) 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Mémoires d'Antoine ou notions populaires de morale et d'économie politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) Nouvelle édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

ROSELLY DE LORGUES

Christophe Colomb. Hist. de sa vie et de ses voyages. 2e édit. 2 vol. in-12. 7 fr.

ROUSSET (C.)

Histoire de Louvois, etc. (*Ouvrage couronné par l'Académie française, 1er prix Gobert.*) 2e édition. 4 vol. in-12. . . . . 14 fr.

ROMAIN CORNUT

Les Confessions de madame de la Vallière, écrites par elle-même et corrigées par BOSSUET, avec un commentaire historique et littéraire et le texte primitif des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*. 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

SAISSET

Précurseurs et disciples de Descartes. 2e édition. 1 vol. in-12. . . 3 fr. 50

SACY (S. DE)

Variétés littéraires, morales et historiques. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . 7 fr.

SAINTE-AULAIRE (Mme DE)

La Chanson d'Antioche, composée par RICHARD LE PÈLERIN, etc. trad. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

SAINT-HILAIRE (BARTH.)

Le Bouddha et sa religion. Nouv. édit. augmentée. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

SALVANDY

Don Alonso, ou l'Espagne. Histoire contemporaine. Nouv. édit. 2 vol. in-12. 7 fr.

SCHNITZLER

La Russie en 1812. – *Rostoptchine et Kutusof*. Nouv. édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

SÉGUR

Histoire universelle. Ouv. adopté par l'Université. 8e édit. 6 vol. in-12. 18 fr.

— **Histoire ancienne**. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

— **Histoire romaine**. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

— **Histoire du Bas-Empire**. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

Galerie morale, avec une notice par M. SAINTE-BEUVE. 1 vol. in-12. . . . 3 fr.

ALEX. SOREL

Le Couvent des Carmes et le Séminaire Saint-Sulpice *pendant la Terreur*. 2e édit. 1 vol. in-12 avec figures. . . . . 3 fr. 50

TASSE (LE)

Jérusalem délivrée. Traduit du P. LEBRUN. Nouv. édit. illustrée de 20 jolies vignettes. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

TASTU (Mme A.)

Poésies complètes. — Nouvelle et très-jolie édition *illustrée* de vignettes de Johannot. 1 fort vol. in-12. 3 fr. 50

THIERRY (AMÉDÉE)

Histoire d'Attila et de ses successeurs en Europe. 3e édit. 2 vol. in-12. 7 fr.
Tableau de l'Empire romain, depuis la fondation de Rome, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Récits de l'Histoire romaine au Ve siècle. Derniers temps de l'empire d'Occident. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière domination romaine. Nouv. édit. 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

VILLEMAIN

La République de Cicéron, traduite et accompagnée d'une introduction et de suppléments historiques. 1 vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50
Choix d'Études sur la littérature contemporaine : *Rapports académiques. Études sur Chateaubriand, A. de Broglie, Nettement*, etc. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50
Cours de Littérature française, comprenant : le *Tableau de la Littérature au XVIIIe siècle* et le *Tableau de la Littérature au moyen âge*. Nouvelle édition. 6 vol. in-12. . . . . 21 fr.
— **Tableau de la Littérature au XVIIIe siècle.** 4 vol. in-12. . . . . 14 fr.
— **Tableau de la Littérature au moyen âge.** 2 vol. in-12. . . . . . . 7 fr.
Tableau de l'Éloquence chrétienne au IVe siècle, etc. Nouvelle édition. 1 fort vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Discours et Mélanges littéraires : *Éloges de Montaigne et de Montesquieu. — Notices sur Fénelon et sur Pascal. — Discours sur la critique. — Rapports et Discours académiques.* Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Études de Littérature ancienne et étrangère : *Sur Hérodote. — Études sur Lucrece. Lucain, Cicéron*, etc. — *De la corruption des lettres romaines. — Essai sur les romans grecs. — Shakspeare; Milton; Byron*, etc. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Études d'Histoire moderne : *Discours sur l'état de l'Europe au XVe siècle. — Lascaris. — Essai historique sur les Grecs. — Vie de L'Hôpital.* Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Souvenirs contemporains d'Histoire et de Littérature. 2 vol. in-12. . 7 fr. »
— Première partie : **M. de Narbonne**, etc. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50
— Deuxième partie : **Les Cent-Jours.** Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

VILLEMARQUÉ (H. DE LA)

La Légende celtique et la Poésie des Cloîtres bretons. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
L'Enchanteur Merlin (Myrdhinn). Son histoire, ses œuvres, son influence. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50
Les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons. Nouv. édit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

WITT (C. DE)

Études sur l'histoire des États-Unis d'Amérique. 2 vol. in-12.. . . 7 fr.
— **Histoire de Washington** *et de la fondation de la République des États-Unis*, par M. Cornelis de Witt, avec une étude par M. Guizot. Nouv. édit. 1 vol. in-12 avec carte. . . . . 3 fr. 50
— **Thomas Jefferson.** *Étude sur la démocratie américaine.* Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

ZELLER

Les Empereurs romains. Caractères et portraits historiques. 2e édition, 1 vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50
Entretiens sur l'histoire. — Antiquité et moyen âge. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

OUVRAGES ILLUSTRÉS GRAND IN-8

Mme TASTU

Éducation maternelle. *Simples leçons d'une mère à ses enfants*, sur la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire, la mémoire, la géographie, l'histoire sainte, etc. Nouvelle édition, imprimée avec luxe, illustrée de 500 jolies vignettes et cartes coloriées. 1 vol. grand in-8, papier jésus glacé. . . . . 15 fr

FÉNELON

Les Aventures de Télémaque et les Aventures d'Aristonoüs. Édition illustrée par Tony Johannot, Baron, C. Nanteuil, etc., accompagnée d'Études, par MM. Villemain, S. de Sacy, de l'Académie française, et J. Janin, et suivie d'un *Vocabulaire historique et géographique*. 1 beau vol. grand in-8, illustré de plus de 200 belles vignettes. . . . . 10 fr

MICHELANT

Faits mémorables de l'Histoire de France, recueillis d'après nos meilleurs historiens, et accompagnés d'une introduction par M. de Ségur. 1 beau vol. grand in-8, illustré de 128 très-belles vignettes de V. Adam. . . . . . . 12 fr

B. DELESSERT ET DE GERANDO

Les Bons Exemples. Nouvelle Morale en action illustrée. 1 beau vol. grand in-8, illustré de 120 belles vignettes de Jules David. . . . . 9 fr.

Traits de dévouement et de charité, belles actions, biographies de la vertu chrétienne telles que saint Vincent de Paul, Howard, sœur Rosalie, Mme Fry, etc., etc., racontés par MM. Villemain, de Barante, de Tocqueville, de Noailles, de Salvandy, etc. (*Rapports des prix Montyon*), extraits des Recueils officiels, des Annales de la charité, de la Morale en action et autres livres arrangés et colligés par et sous la direction de MM. B. Delessert et de Gerando

MICHEL MASSON

Les Enfants célèbres. Histoire des enfants qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie et les talents. Nouvelle édition. 1 beau vol. grand in-8, illustré de très-jolies lithographies et de vignettes sur bois. 9 fr

Mme GUIZOT

L'Amie des Enfants. Petit Cours de morale en action, comprenant tous les Contes de Mme Guizot. Nouvelle édition, enrichie de *Moralités* en vers, par Mme Elise Moreau. 1 fort vol. grand in-8, illustré de belles lithographies. 9 fr.

L'Écolier, ou Raoul et Victor. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) Nouvelle édition. 1 joli vol. grand in-8, illustré de belles lithographies. 9 fr.

PITRE-CHEVALIER

La Bretagne ancienne depuis son origine jusqu'à sa réunion à la France. Nouvelle édition. 1 beau vol. grand in-8, illustré par MM. A. Leleux, Penguilly et T. Johannot, de plus de 200 belles vignettes sur bois, gravures sur acier types et cartes coloriés. . . . . 15 fr.

La Bretagne moderne depuis sa réunion à la France jusqu'à nos jours. *Histoire des États et des Parlements, de la Révolution dans l'Ouest, des guerres de la Vendée*, etc., illustrée par MM. Leleux, Penguilly et T. Johannot. 1 beau vol. grand in-8, orné de plus de 200 vignettes sur bois, gravures sur acier, types et cartes coloriés.. . . . . 15 fr

---

La Suisse illustrée. Description et histoire de ses vingt-deux cantons, par MM. de Chateauvieux, Dubochet, Franscini, Monnard, Meyer de Knonau, de Rettimann, Schnell, Strohmeier, de Tscharner, Henry Zschokke, Busoni, etc.; *illustrée* de 32 jolies vues gravées sur acier et carte. 1 vol. grand in-8 jésus. Nouvelle édition. . . . . 10 fr

— Le même ouvrage, en 2 vol. grand in-8, *illustrés* de 90 jolies vues gravées sur acier, costumes coloriés et cartes. . . . . 20 fr

BERQUIN

L'Ami des Enfants Nouvelle édition complète, 1 vol. grand in-8, illustré de jolies lithographies et de vignettes. . . . . 7 fr. 50

Œuvres complètes de Berquin, renfermant l'*Ami des Enfants et des Adolescents*, le *Livre de famille*, *Sandford et Merton*, etc. 4 vol. in-8, format anglais, illustrés de 200 vignettes. . . . . 10 fr.

Chaque partie se vend séparément.

L'Ami des Enfants et des Adolescents. 2 vol. in-8, avec 100 fig.. . . 6 fr.

Le Livre de Famille. 1 vol. in-8 avec 50 vignettes,. . . . . 3 fr.

Sandford et Merton. 1 vol. in-8, avec 50 vignettes. . . . . 3 fr.

Mme ÉLISE MOREAU

Une Vocation, ou LE JEUNE MISSIONNAIRE. Ouvrage à l'usage de la jeunesse. 1 vol. in-8, orné de jolies lithographies.. . . . . 5 fr.

BUFFON

Le Petit Buffon illustré. Histoire naturelle des *Quadrupèdes*, des *Oiseaux*, des *Insectes* et des *Poissons*; extraite de BUFFON, LACÉPÈDE, OLIVIER, etc., par le bibliophile JACOB. 4 volumes grand in-32, ornés de 325 figures gravées sur acier. . . . . 6 fr.

— LE MÊME, avec les 325 figures coloriées avec soin. . . . . 10 fr.

ED. AUDOUIT

Herbier des Demoiselles. Traité de la Botanique présenté sous une forme nouvelle et spéciale, contenant la description des plantes et les classifications, l'exposé des plantes les plus utiles; leur usage dans les arts et l'économie domestique et les souvenirs historiques qui y sont attachés; les règles pour herboriser; la disposition d'un herbier; etc., etc. 1 vol. in-8, *illustré* de 320 jolies vignettes coloriées. . . . . 10 fr.

— LE MÊME OUVRAGE. 1 vol. in-12, avec les grav. noires. . . . . 5 fr.

— — — — grav. coloriées. . . . . . . 7 fr. 50

Atlas de l'Herbier des Demoiselles, dessiné par BELAIFE, gravé et colorié avec soin. Joli album de 106 pl. in-4, renfermant plus de 350 sujets.. . . . 10 fr.

Mme AMABLE TASTU

Le premier Livre de l'Enfance, lecture et écriture. *Simples leçons d'une Mère à ses enfants*. 1 vol. de 80 pages, grand in-8, illustré de plus de 100 vignettes, papier vélin glacé, cartonné avec la couverture. . . . . 2 fr.

OUVRAGES DE M. ALLAN KARDEC

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. 3e édition, augmentée. 1 vol. in-12. . . . . 75 c.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'Enseignement des Esprits et de leurs manifestations. In-12. . . . . 15 c.

Le Livre des Esprits, contenant : les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des Esprits et leurs rapports avec les hommes; les lois morales; la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité, selon l'enseignement donné par les Esprits. 12e édition, 1 fort vol. in-12.. . . . 3 fr. 50

Le Livre des Médiums, ou GUIDE DES MÉDIUMS ET DES ÉVOCATEURS, contenant l'enseignement spécial des Esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible, etc. 8e édition. 1 fort vol. in-12.. . . . . 3 fr. 50

Imitation de l'Évangile selon le spiritisme. 1 vol. in-12. . . . . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION MORALE

Première série à 3 fr. le vol. broché

Mme LA PRINCESSE DE BROGLIE

Les Vertus chrétiennes. — Les Vertus théologales et les Commandements de Dieu. Ouvrage approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris. 2 vol. in-12, illustrés de lithographies et de vignettes.

Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

Une famille à Paris. Scènes de la Vie des jeunes filles. 1 vol. in-12, orné de lithographies et vignettes.

Promenades d'une Mère ou les douze mois. 1 vol. in-12, orné de lithographies et de vignettes.

Les Petits Enfants, contes. 1 vol. in-12, orné de lithographies et de vign.

Contes d'une Mère à ses Enfants. 1 vol. in-12, orné de lithographies et de vignettes.

Une Famille à la Campagne. 1 vol. in-12, orné de lithographies et de vignettes.

Hélène et ses amies, histoire pour les jeunes filles; traduit de l'anglais. 1 vol. in-12, orné de lithographies.

Mlle ULLIAC-TRÉMADEURE

André ou LA PIERRE DE TOUCHE (*Ouvrage couronné*). Nouv. édit. 1 joli vol. in-12, illustré de lithographies.

Contes de ma mère l'Oie. Nouv. édit. 1 joli vol. in-12, illustré de lithographies

MICHEL MASSON

Les Enfants célèbres, histoire des enfants qui se sont immortalisés par le malheur, la piété, le courage, le génie, etc. Nouvelle édition. 1 vol. in-12, orné de lithographies et vignettes.

Mme GUILLON-VIARDOT

Cinq Années de la Vie des Jeunes Filles. (*L'entrée dans le monde.*) 1 joli vol. in-12.

Mme A. TASTU

Lettres choisies de madame de Sévigné, avec son éloge. (*Couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12.

Deuxième série à 2 fr. le vol. broché.

Mme GUIZOT

L'Écolier, ou RAOUL ET VICTOR. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.* 12e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Une Famille, par Mme GUIZOT, ouvrage continué par Mme A. TASTU. 7e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Les Enfants. Contes pour la jeunesse. 10e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Nouveaux Contes pour la jeunesse, 9e édition. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Récréations morales. Contes pour la jeunesse. 10e édit. 1 vol. in-12, 4 vign.

Lettres de Famille sur l'éducation. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.* 5e édition. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

Mme F. RICHOMME

Julien et Alphonse, ou le Nouveau Mentor. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-12, 6 lithographies.

ERNEST FOUINET

Souvenirs de Voyage en Suisse, en Grèce, en Espagne, etc., ou Récits du capitaine Kernoel, destinés à la jeunesse. 1 vol. in-12 avec 6 lithographies.

Mlle C. DELEYRE

Contes pour les enfants de 5 à 7 ans. Nouv. édit. revue par Mme F. Richomme. 1 vol. in-12, avec jolies lithographies.

Contes pour les enfants de 7 à 10 ans. Nouv. édit. revue par Mme F. Richomme. 1 vol. in-12, avec jolies lithographies.

Mlle ULLIAC-TRÉMADEURE

Les Jeunes Naturalistes. Entretiens familiers sur les *animaux*, les *végétaux* et les *minéraux*. 5e édition. 2 vol. in-12, ornés de 32 vignettes.

Claude, ou le Gagne-Petit. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes.

Étienne et Valentin, ou Mensonge et Probité. (*Ouvrage couronné.*) 3e édition. 1 vol. in-12. 4 vignettes.

Contes aux jeunes Naturalistes sur les animaux domestiques. 5e édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes.

Emilie ou la jeune fille auteur. 1 vol. in-12. 4 vignettes.

Mme A. TASTU

Les Enfants de la vallée d'Andlau, notions familières sur la religion, les merveilles de la nature, etc., par Mmes Voïart et A. Tastu. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Lectures pour les Jeunes Filles. Modèles de littérature en *prose* et en *vers*, extraits des Écrivains modernes. 2 vol. in-12, 8 portraits.

Album poétique des jeunes Personnes, ou Choix de poésies, extrait des meilleurs auteurs. 1 vol. in-12, 4 portraits.

Mme DELAFAYE-BRÉHIER

Les Petits Béarnais. Leçons de morale. 12e édition. 2 vol. in-12, 8 vign.

Les Enfants de la Providence, ou Aventures de trois Orphelins. 6e édition, revue par Mme F. Richomme. 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Le Collége incendié, ou les Écoliers en voyage. 6e édit. 1 vol. in-12, 4 vign.

Mme L. BERNARD

Les Mythologies racontées à la jeunesse. 5e édition. 1 vol. in-12, orné de gravures d'après l'antique.

BERQUIN

L'Ami des Enfants. Édition complète. 2 vol. in-12, 32 figures.

Mme ÉL. MOREAU GAGNE

Voyages et aventures d'un jeune missionnaire en Océanie, etc. 1 vol. in-12, 4 lithographies.

Mme DE GENLIS

Les Veillées du Château, ou Leçons de Morale, à l'usage des enfants. Nouvelle édition. 2 vol. in-12 avec vignettes.

Théâtre d'Éducation. Nouvelle édition, 2 vol. in-12, 8 vignettes.

Les Petits Emigrés. Nouvelle édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes.

FERTIAULT

Les voix amies. Enfance, jeunesse, raison. Poésies, 1 vol. in-12.

OUVRAGES DE NAPOLÉON LANDAIS

ET DE SES COLLABORATEURS

Grand Dictionnaire général des Dictionnaires français, résumé de tous les dictionnaires, par N. LANDAIS, 14e édition, revue et augmentée d'un *Complément* de 1200 pages. 3 vol. réunis en 2 vol. grand in-4 de 3000 pages. . . . . . 40 fr.
Ce dictionnaire contient la nomenclature exacte des mots *usuels* et *académiques, archaïques* et *néologiques, artistiques, géographiques, historiques, industriels, scientifiques*, etc., *la conjugaison de tous les verbes irréguliers, la prononciation figurée des mots, les étymologies savantes, la solution de toutes les questions grammaticales*, etc.

Complément du Grand Dictionnaire de Napoléon Landais, pour les onze premières éditions, par une société de savants sous la direction de MM. D. CHÉSUROLLES et L. BARRÉ. 1 fort vol. in-4 de près de 1200 pages à 3 colonnes.. . 15 fr.

Grammaire générale des Grammaires françaises, présentant la solution de toutes les questions grammaticales, par N. LANDAIS. 6e édit. 1 vol. in-4. . 9 fr.

Petit Dictionnaire des Dictionnaires français, par N. LANDAIS. Ouvrage *entièrement refondu*, et offrant, sur un nouveau plan, la nomenclature complète, la prononciation nécessaire, la définition claire et précise et l'*étymologie* vraie de tous les mots du vocabulaire usuel et littéraire, et de tous les termes scientifiques, artistiques et industriels de la langue française, par M. CHÉSUROLLES 1 très-joli vol in-32 de 600 pages.. . . . . 1 fr. 50

Dictionnaire des Rimes françaises, disposé dans un ordre nouveau d'après la distinction des rimes en *suffisantes, riches* et *surabondantes*, etc., précédé d'un *Traité de Versification*, etc., par N. LANDAIS et L. BARRÉ. 1 vol. in-32. . 1 fr. 50

Petit Dictionnaire biographique des personnages célèbres de tous les temps et de tous les pays, *extrait du Dictionnaire de Napoléon Landais*, par M. D. CHÉSUROLLES. 1 fort vol. grand in-32 de 600 pages.. . . . . 1 fr. 50

Dictionnaire classique de la Langue française, avec l'*étymologie* et la *prononciation figurée*, etc. Nouvelle édition. 1 vol in-8.. . . . . 3 fr.

Dictionnaire de tous les Verbes de la Langue française tant *réguliers qu'irréguliers*, entièrement conjugués, sous forme synoptique, précédé d'une théorie des verbes et d'un traité des participes, etc., d'après l'ACADÉMIE, LAVAUX, TRÉVOUX, BOISTE, NAPOLÉON LANDAIS et nos grands écrivains; par MM. VERLAC et LITAIS DE GAUX, professeur, membre de la Société grammaticale de Paris, etc. 1 beau vol. in-4.. . . . . 10 fr.

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE USUELLE

A l'usage des gens du monde, des chefs de famille et des grands établissements, des administrateurs, des magistrats, des officiers de police judiciaire, et enfin de tous ceux qui se dévouent au soulagement des malades. Par une société de Membres de l'Institut, de l'Académie de médecine, de Professeurs, de Médecins, d'Avocats, d'Administrateurs et de Chirurgiens des hôpitaux dont les noms suivent: ANDRIEUX, ANDRY, BLACHE, BLANDIN, BOUCHARDAT, BOERGERY, CAFFE, CAPITAINE, CARON DU VILLARDS, CHEVALIER, CLOQUET (J.), COLOMBAT, COTTEREAU, COUVERCHEL, CULLERIER (A.), DELEAU, DEVERGIE, DONNÉ, FALRET, FIARD, FURNARI, GERDY, GILET DE GRAMMONT, GRAS (ALBIN), GUERSENT, HARDY, LARREY (H.), LAGASQUIE, LANDOUZY, LÉLUT, LEROY D'ETIOLES, LESUEUR, MAGENDIE, MARC, MARCHESSEAUX, MARTINS, MIQUEL, OLIVIER (D'ANGERS), ORFILA, PAILLARD DE VILLENEUVE, PARISET, PLISSON, POISEUILLE, SANSON (A.), ROYER-COLLARD, TRÉBUCHET, TOIRAC, VELPEAU, VÉE, etc. Publié sous la direction du docteur BEAUDE, médecin-inspecteur des eaux minérales, membre du Conseil de salubrité. 2 forts vol. in-4. . . . . . . 24 fr.

Le Corps de l'Homme. Traité complet d'anatomie et de physiologie humaine, suivi d'un *Précis des Systèmes de* LAVATER *et de* GALL; à l'usage des gens du monde, des médecins et des élèves, par le docteur GALET. 4 vol. in-4, *illustrés* de plus de 400 figures dessinées d'après nature et lithographiées. . . . 90 fr.
— LE MÊME OUVRAGE, avec les 400 figures coloriées avec le plus grand soin. 140 fr.

VERGANI

Grammaire italienne en 20 leçons. revue par MORRETTI et augmentée par BRUNETTI. Nouvelle édition. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

NOUVELLE COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

Par MM. Michaud et Poujoulat,

Avec la collaboration de MM. Champollion, Bazin, Moreau, etc.

24 volumes grand in-8 jésus à 2 col., illustrés de plus de 100 portraits sur acier. Prix: 300 fr.

TOME I.

G. de Villehardouin. — **H. de Valenciennes.** **P. Sarrazin.** — **Sire de Joinville.** — Sur le règne de saint Louis et les Croisades (1198-1270).
Du Guesclin. — Mémoires (13...-1380).
Christine de Pisan — Le Livre des faits, etc., du roi Charles V (1336-1372).

TOME II.

Ch. de Pisan. — Le Livre des faits, 2e part. (1375-1380).
Extraits des Chroniqueurs, sur les règnes de Philippe le Hardi, etc., jusqu'à Jean II.
Jean le Maingre dit Boucicaut (1368-1421).
J. des Ursins (1380-1422). — **P. de Fenin** (1407-1427).
Anonyme. — Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI (1409-1422).

TOME III.

Mémoires sur Jeanne d'Arc (1422-1429).
G. Gruel. — Hist. d'Artus de Richemont (1413-1457).
Anonyme. — Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII (1422-1449).
O. de la Marche. — **J. du Clercq** (1435-1489).

TOME IV.

Ph. de Comines. — Mém. (1464-1498).
Jean de Troyes. — Chronique (1460-1483).
G. de Villeneuve. — Mém. (1494-1497).
J. Bouchet. — Paneg. de la Tremouille (1460-1525).
Le Loyal serviteur. — Hist. du bon chevalier Bayard (1476-1524).

TOME V.

La Mark, seign. de Fleurange. — Hist. des règnes de Louis XII et de François 1er (1499-1521).
Louise de Savoie. — Journal (1476-1522).
Martin et G. du Bellay. — Mém. (1513-1547).

TOME VI.

F. de Lorraine, duc de Guise. — Mém. (1547-1561).
L. de Bourbon, prince de Condé (1559-1564).
A. du Puget. — Mémoires (1561-1596).

TOME VII.

B. de Montluc. — **Fr. de Rabutin.** — Commentaires (1521-1574).

TOME VIII.

Saulx-Tavannes. — Mémoires (1515-1595).
Salignac. — Le siège de Metz (1552).
Coligny. — Le siège de S.-Quentin (1557).
La Chastre. — Mémoires du duc de Guise en Italie, etc. (1556-1557).
Rochechouart. — **Ach. Gamon.** — **J. Philippi.** — Mémoires (1497-1590).

TOME IX.

Vieilleville. — Mém. (1527-1571). — **Castelnau.** (1559-1570). — **J. de Mergey** (1554-1589). — **Fr. de la Noue** (1562-1570).

TOME X.

B. du Villars. — Mém. (1550-1569). — **Marg. de Valois.** (1569-1582). — **Ph. de Cheverny.** (1553-1562). — **Ph. Hurault**, év. de Chartres. (1599-1601).

TOME XI.

Duc de Bouillon. — Mém. (1555-1586). — **Ch. duc d'Angoulême** (1589-1593). — **De Villeroy.** Mém. d'État (1581-1594). — **J.-A. de Thou** (1553-1601).
J. Choisnin. — Mém. sur l'élection du roi de Pologne (1571-1573).
J. Gillot, L. Bourgeois, Dubois. — Relations touchant la régence de Marie de Médicis, etc.
Math. Merle et S.-Auban. — Mém. sur les guerres de religion (1572-1587).
M. de Marillac et Claude Groulart. — Mém. et voyages en cour (1588-1600).

TOMES XII-XIII.

P.-V. Palma-Cayet. — Chronol. novenaire (1589-1598). — Chronologie septenaire, etc. (1598-1604).

TOMES XIV-XV.

P. de l'Estoile. — Registre-journal d'un curieux, etc. (1574-1589), publié d'après le manuscrit autographe *presque entièrement inédit*, par MM. Champollion. — Mém. et journal (1589-1611.)

TOMES XVI-XVII.

Sully. — Mém. des sages et royales œconomies d'Estat, etc. (1570-1626).
Marbault, secrétaire de Duplessis-Mornay. — Remarques inédites sur les Mémoires de Sully.

TOME XVIII.

Jeannin. — Négociations (1598-1609).

TOME XIX.

Fontenay-Mareuil (1609-1647). **Pontchartrain** Mém. (1610-1620). — **M. de Marillac.** — Relation exacte de la mort du maréchal d'Ancre. — **Rohan.** Mém. sur la guerre de la Valteline, etc. (1610-1629).

TOME XX.

Bassompierre (1597-1610). **D'Estrées** (1610-1617).
Th. du Fossé. — Mémoires de Pontis (1597-1652).

TOMES XXI-XXII.

Cardinal de Richelieu. — Mémoires (1600-1638).

TOMES XXIII.

C. de Richelieu. — Mém. et Testam. (1633-1638).
Arnauld d'Andilly — Mém. (1610-1636).
Abbé Ant. Arnauld (1634-1676).
Gaston, duc d'Orléans (1606-1636).
Duchesse de Nemours. — Mémoires.

TOME XXIV.

Mme de Motteville. — **Le P. Berthod** (1615-1666).

TOME XXV.

Card. de Retz. — Mémoires (1648-1679).

TOME XXVI.

Guy Joly. — Mém. (1648-1665). **Cl. Joly.** — Mém. (1650-1655). — **P. Lenet.** — Mém. (1627-1659).

TOME XXVII.

Brienne (1615-1661). — **Montrésor** (1632-1637).
Fontrailles. — Relation de la cour, pendant la faveur de M. de Cinq-Mars (1641).
La Chatre. — Mém. (1642-1643). — **Turenne.** Mém. (1643-1659). — **Duc d'York.** Mém. (1652-1659).

TOME XXVIII.

Mlle de Montpensier. — Mémoires (1627-1686).
V. Conrart. — Mém. (1652-1661).

TOME XXIX.

Montglat. — Mém. sur la guerre entre la France et la maison d'Autriche (1635-1660).
La Rochefoucauld. — Mém. (1630-1652).
Gourville. — Mémoires (1642-1698).

TOME XXX.

O. Talon. — Mém. (1630-1653). — **Choisy** (1644-1724)

TOME XXXI.

Henri, duc de Guise. — Mém. (1647-1648). — **Gramont.** — Mém. (1604-1677). — **Guiche.** — Relation du passage du Rhin. — **Du Plessis.** — Mém. (1622-1671). **M. de ***** (de Brégy). — Mém. (1613-1690).

TOME XXXII.

La Porte. — Mém. (1624-1666).
Chevalier Temple. — Mém. (1672-1679).
Mme de la Fayette. — Hist. de Mme Henriette d'Angleterre. — Mém. de la cour de France (1688-1689). **La Fare.** — Mém. (1661-1693). — **Berwick.** — Mém. (1670-1734). — **Caylus.** — Souvenirs. — **Torcy.** — Mém. p. servir à l'hist. des négociat. (1697-1713)

TOME XXXIII.

Villars. — Mém. (1672-1734). — **Forbin** (1677-1710). — **Duguay-Trouin.** — Mémoires (1689-1710).

TOME XXXIV.

Duc de Noailles. — Mém. (1663-1756). — **Duclos.** — Mém. secrets, etc. (1715-1725).
Mme de Staal-Delaunay. — Mémoires.

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE

OU

Recueil général des Médailles, Monnaies, Pierres gravées, Bas-Reliefs, Ornements, etc.

TANT ANCIENS QUE MODERNES

LES PLUS INTÉRESSANTS SOUS LE RAPPORT DE L'ART ET DE L'HISTOIRE

GRAVÉ PAR LES PROCÉDÉS DE M. ACHILLE COLLAS

SOUS LA DIRECTION DE

M. PAUL DELAROCHE, peintre; M. HENRIQUEL DUPONT, graveur
M. CHARLES LENORMANT, conservateur de la Bibliothèque, membre de l'Institut, etc.

20 parties ou volumes in-folio, comprenant plus de 1,000 planches accompagnées d'un texte historique et descriptif.

PRIX : 1,260 FR.

DIVISION DES VINGT PARTIES

I

Numismatique des Rois grecs	1 vol. avec 92 pl.
Nouvelle Galerie mythologique	1 vol. avec 52 pl.
Bas-reliefs du Parthénon, etc.	1 vol. avec 16 pl.
Iconographie des Empereurs romains et de leurs familles.	1 vol. avec 64 pl.

II

Histoire de l'Art monétaire chez les modernes	1 vol. avec 56 pl.
Choix historique des Médailles des Papes	1 vol. avec 48 pl.
Recueil de Médailles italiennes, XV° et XVI° siècles	2 vol. avec 84 pl.
Recueil de Médailles allemandes, XVI° et XVII° siècles	1 vol. avec 48 pl.
Sceaux des Rois et Reines d'Angleterre	1 vol. avec 36 pl.

III

Sceaux des Rois et des Reines de France	1 vol. avec 28 pl.
Sceaux des grands feudataires de la couronne de France	1 vol. avec 32 pl.
Sceaux des communes, communautés, évêques, barons et abbés	1 vol. avec 24 pl.
Histoire de France par les Médailles :	
1° **de Charles VII à Henri IV**	1 vol. avec 68 pl.
2° **de Henri IV à Louis XIV**	1 vol. avec 36 pl.
3° **de Louis XIV à 1789**	1 vol. avec 56 pl.
4° **Révolution française**	1 vol. avec 96 pl.
5° **Empire français**	1 vol. avec 72 pl.

IV

Recueil général de Bas-reliefs et d'Ornements	2 vol. avec 100 pl.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

GUST. MERLET.

Réalistes et Fantaisistes. Études morales et littéraires. 2e édit. 1 vol. in-12 . . . . . . 3 50

Portraits d'hier et d'aujourd'hui. *Attiques et Humoristes*. 2e édit. 1 vol. in-12. . . . . . . 3 50

S. DE SACY.

Variétés littéraires, morales et historiques. 2e édit., 2 vol. in-8 . 14 »
Le même. 2 vol. in-12 . . . . 7 »

J. LEVALLOIS.

Critique militante. Études de philosophie littéraire. 1 vol. in-12 . 3 50

VICTOR FOURNEL.

La littérature indépendante et les écrivains oubliés. Essais de critique et d'érudition sur le dix-septième siècle. 1 vol. in-12. . . . 3 50

GONCOURT (E. ET J. DE).

La Société française pendant la Révolution et le Directoire. Nouv. édit. refondue. 2 vol. in-12. . 7 »

CH. LIVET.

Précieux et Précieuses. Caractères et mœurs du dix-septième siècle 1 vol. in-8 . . . 7 »
Le même. 1 vol. in-12. . 3 50

La Grammaire française et les Grammairiens du seizième siècle. (*Mention honorable de l'Académie des Inscriptions.*) 1 fort vol. in-8 . 7 50

PELLISSON ET D'OLIVET.

Histoire de l'Académie française. Nouv. édit., avec une introduction, des notes et éclaircissements, par M. Ch. Livet. 2 gros vol in-8 . . 14

FEILLET.

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul. (*Mention très-honorable de l'Acad. des Sciences morales.*) Nouv. édit. 1 vol. in-8 7 »
Le même. 1 vol. in-12. . . 3 50

MARY LAFON

Les Dernières armes de Richelieu. Madame de Saint-Vincent. 2e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

E. GÉRUZEZ.

Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à la Révolution. 3e édit., 2 vol. in-8 14 »
— Le même. 2 vol. in-12 . . . 7 »

SAINT-MARC GIRARDIN.

Tableau de la littérature du seizième siècle, etc. 1 vol in-8. 7 »
— Le même. 1 vol. in-12. . 3 50

LÉON LAGRANGE.

Joseph Vernet, ou la peinture au dix-huitième siècle, avec le texte des livres de raison et des pièces justificatives. 1 vol. in-8 . . . 7 »
— Le même. 1 vol. in 12 . . 3 50

BOUCHITTE.

Le Poussin. Sa vie, son œuvre. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 édit. 1 vol. in-12. . . 3 50

E. J. DELÉCLUZE.

Louis David. Son école et son temps. Souvenirs. 1 vol. in-8. . 6 »
— Le même. 1 vol. in-12. . 3 50

CHESNEAU (ERNEST).

Les Chefs d'école. — La peinture au dix-neuvième siècle. 1 v. in-12. 3 50

L'Art et les artistes modernes. — France et Angleterre. 1 v. in-12 3 50

CLÉMENT DE RIS.

Critiques d'art et de littérature. 1 vol. in-12. . . 3 50

CH. MERCIER DE LACOMBE.

Henri IV et sa politique. (*Ouvrage couronné par l'Académie française 2e prix Gobert.*) 1 vol. in-8. 6
Le même. 1 vol. in-12 3 50

AMÉDÉE ROUX.

Montausier, sa vie et son temps (un misanthrope à la cour de Louis XIV) 1 vol. in-8. . . 6 »

E. DE BARTHÉLEMY.

La Galerie des Portraits de mademoiselle de Montpensier. Recueil des portraits et éloges, etc., avec introduction et notes. 1 vol. in-8. 6 »

M. REYNAUD.

Les Médecins au temps de Molière. — Mœurs. — Institutions. — Doctrines. 1 vol. in-8 7 »
— Le même. 1 vol. in-12 . 3 50

Paris — Imp. Simon Raçon et comp., rue d'Erfurth, 1